

**L'Exclusion des femmes de la vie politique :  
la représentation des femmes politiques en tant que  
candidates à la magistrature suprême dans la  
Cinquième République**

**The Exclusion of Women from the World of Politics:  
The Representation of Female Politicians Running  
for the Highest Office in the Fifth French Republic**

**Robert John Armstrong**

**Thesis submitted for the degree of Doctor of Philosophy in**

**French Studies**

**School of Humanities**

**Discipline of French Studies**

**The University of Adelaide**

**South Australia**

**October 2015**

I certify that this work contains no material which has been accepted for the award of any other degree or diploma in my name in any university or other tertiary institution and, to the best of my knowledge and belief, contains no material previously published or written by another person, except where due reference has been made in the text. In addition, I certify that no part of this work will, in the future, be used in a submission in my name for any other degree or diploma in any university or other tertiary institution without the prior approval of the University of Adelaide and where applicable, any partner institution responsible for the joint award of this degree.

I give consent to this copy of my thesis, when deposited in the University Library, being made available for loan and photocopying, subject to the provisions of the Copyright Act 1968.

I also give permission for the digital version of my thesis to be made available on the web, via the University's digital research repository, the Library Search and also through web search engines, unless permission has been granted by the University to restrict access for a period of time.

Robert John Armstrong

My sincere and profound gratitude is due to Dr Peter Poiana (University of Adelaide) for his guidance and mentoring during the development of this thesis.

I would also like to express my thanks to Dr Natalie Edwards and Associate Professor Ben McCann from the University of Adelaide for their kind offer to review the final draft and provide feedback on it.

## **ABSTRACT**

The concept of Double Binds as applicable to women, particularly those in politics, was first raised in 1995 by Kathleen Hall Jamieson in *Beyond the Double Bind*. Work has continued in this area and, in 2010, *Cracking the Highest Glass Ceiling*, edited by Rainbow Murray, was published. This work expanded on the issues raised by Jamieson and focussed on a range of female leaders around the world, including Angela Merkel and Hillary Rodham Clinton. It nominated six double binds that were considered to impact on women who sought high political office.

Due to restraints on the length of the thesis, only three of the double binds proposed have been examined. These have been selected by virtue of their perceived importance in relation to the female political figures examined. The double binds examined in the thesis are: Too masculine or too feminine; Experienced or a symbol of change; and Associated with or independent of a prominent male.

The six females who are examined in this thesis are: Edith Cresson, Simone Veil, Michèle Alliot-Marie, Ségolène Royal, Martine Aubry and Marine Le Pen. Each of these women has featured prominently in the French political system, with Royal, Aubry and Le Pen all having sought to contest the 2012 French Presidential election.

The approach undertaken has been to examine a wide range of books, journal articles and newspaper articles to determine how each of the three double binds has impacted on the six females. While each female has been individually assessed, conclusions relating to the six women as a whole have also been made.

The objective of this thesis has been to examine the private and political lives of the six women to determine if existing theory on double binds is applicable to each of them. Of particular interest is the role that a prominent male, be they husband, father or mentor, has in the advancement of their careers as this is an area where little research has been done to date.

# Table de matières

	<b>Page</b>
<b>Introduction</b>	1
Parité	2
Cadre théorique	7
Méthodologie	18
Structure de la thèse	24
<b>1.0 Chapitre 1 : Trop masculin ou trop féminin</b>	
1.1 Introduction	27
1.2 Édith Cresson	33
1.3 Simone Veil	48
1.4 Michèle Alliot-Marie	59
1.5 Ségolène Royal	76
1.6 Martine Aubry	92
1.7 Marine Le Pen	111
1.8 Conclusion	127

<b>2.0 Chapitre 2 : Expérimentée ou symbole de changement</b>	<b>Page</b>
2.1 Introduction	135
2.2 Édith Cresson	136
2.3 Simone Veil	142
2.4 Michèle Alliot-Marie	151
2.5 Ségolène Royal	160
2.6 Martine Aubry	172
2.7 Marine Le Pen	178
2.8 Conclusion	188
<b>3.0 Chapitre 3 : Associée à un homme proéminent ou démonstration d'indépendance</b>	
3.1 Introduction	196
3.2 Édith Cresson	197
3.3 Simone Veil	206
3.4 Michèle Alliot-Marie	213
3.5 Ségolène Royal	223
3.6 Martine Aubry	241
3.7 Marine Le Pen	252
3.8 Conclusion	267

	<b>Page</b>
<b>4.0 Conclusion</b>	275
<b>5.0 Bibliographie</b>	
Ouvrages	288
Articles dans des revues à comité de lecture	292
Articles dans des médias	296
Interventions	312
Sondages	313
<b>6.0 Appendices</b>	
<b>Appendice 1</b>	314
<u>Le Baromètre de l'action politique Ipsos/Le Point</u>	
6.1.1 Michèle Alliot-Marie	315
6.1.2 Ségolène Royal	316
6.1.3 Martine Aubry	317
6.1.4 Marine Le Pen	318

<b>6.0 Appendices</b>	<b>Page</b>
<b>Appendice 2</b>	319
<u>Cote d'avenir TNS Sofres/<i>Figaro Magazine</i></u>	
6.2.1 Simone Veil	320
6.2.2 Michèle Alliot-Marie	321
6.2.3 Martine Aubry	322
6.2.4 Nicolas Sarkozy	323
<b>Appendice 3</b>	
<u>Sondage Ifop pour <i>Paris Match</i></u>	
Marine Le Pen	
6.3.1 Décembre 2010/ Janvier 2011	325
6.3.2 Juillet/Septembre 2011	326
6.3.3 Mars/Avril 2012	327
<b>Appendice 4</b>	328
Les évènements à la suite de 30 juin 2012, la date de terminaison de cette thèse	

## Introduction

En 2007, Ségolène Royal était la candidate du Parti socialiste français à l'élection présidentielle. On a osé croire un instant qu'une femme allait devenir enfin le président de la République. Bien que Nicolas Sarkozy l'ait battue au deuxième tour, l'arrivée de Royal a créé beaucoup de remous dans les médias et sur la place publique. Tout à coup, on s'est mis à croire que le plafond de verre allait se briser pour les femmes.

Si l'on fait l'historique de la participation des femmes à la vie politique, on observe que, par rapport aux femmes des pays environnants, les Françaises sont à la traîne dans la lutte pour l'accession au droit de vote. Voici quelques exemples des pays européens qui ont accordé ces droits avant la France : la Finlande (1906), la Norvège (1913), le Danemark (1915), la Pologne (1917), l'Allemagne (1918), l'Autriche et les Pays-Bas (1919), la Suède (1921) et le Portugal et l'Espagne (1931). Ce n'était qu'en 1944 que les Françaises ont obtenu les droits du suffrage et de l'éligibilité.

En 1955, Maurice Duverger a lancé, avec son livre *La Participation des femmes à la vie politique*, le débat sur le rôle des femmes en politique.<sup>1</sup> Cet ouvrage traite la manière dont les femmes participent à la vie politique dans quatre pays européens, dont la France, soit en se présentant aux élections, soit en exerçant des fonctions au sein du gouvernement. Duverger affirme qu'il existe une grande disparité entre

---

<sup>1</sup> Maurice Duverger, *La Participation des femmes à la vie politique*, New York : UNESCO, 1955.

leur participation aux élections et leur présence dans l'exécutif. Selon Duverger,

sur le plan gouvernemental ... la participation politique des femmes est très faible, et elle se rétrécit encore au fur et à mesure qu'on s'avance vers le centre du « cercle intérieur »<sup>2</sup>.

Bien des années après le livre de Duverger, cette situation de non-participation persiste encore pour les femmes politiques.

### **Parité**

C'est en octobre 1999 que le gouvernement UMP a présenté « La Proposition de loi tendant à instaurer une véritable parité entre les hommes et les femmes dans la vie politique » à l'Assemblée nationale. Dans ses remarques préliminaires, Marie-Jo Zimmermann, député UMP, note : « notre pays souffre aujourd'hui d'un retard important dans le domaine de la participation des femmes à la vie politique »<sup>3</sup>. La loi sur la parité est promulguée en 2000. Dorénavant, pour les municipales et régionales, il existe des règles strictes pour assurer la parité dans la compilation des listes électorales. Cependant, dans les nationales, qui sont uninominales, cette règle ne s'applique pas de façon rigoureuse, et les partis politiques peuvent choisir de payer une amende pour non-conformité. Des écrivains comme Sineau (2011 et 2006), Le Feuvre (2008), Achin et al. (2007), Bereni et Lépinard (2004), et Dulong et Lévêque (2002), ont évalué les progrès faits dans ce domaine par suite à la promulgation de cette loi. Si le

---

<sup>2</sup> Maurice Duverger, *La Participation des femmes à la vie politique*, New York : UNESCO, 1955, p. 126.

<sup>3</sup> Marie-Jo Zimmerman, Intervention lors de la Proposition de loi No 1850 de l'Assemblée nationale, le 13 octobre 1999. UMP : Union pour un mouvement populaire, parti de la droite.

bilan qu'ils en font est mixte, ils s'accordent pour dire qu'il existe du travail à faire avant que la parité n'opère efficacement.

S'agissant du côté positif de la législation, en 2006, Mariette Sineau, chercheuse à Sciences Po et écrivaine prolifique, note dans son article « Féminisation, crise politique et changement : Le Cas français » qu'il se dessine dans les élections municipales de 2001 et régionales de 2004 « un processus de féminisation sans précédent »<sup>4</sup>. En 2006 aussi, Katherine A. Opello publie un ouvrage *Gender Quotas, Parity Reform, and Political Parties in France*. Ce livre expose les raisons pour lesquelles les hommes et les femmes politiques ont voté la législation sur la parité et examine, sous cette optique, les résultats des élections de 2002 et de 2004. Parmi ses conclusions, Opello note que les femmes ont profité plus des élections locales que nationales<sup>5</sup>. En 2010, Rainbow Murray constate qu'« à chaque élection depuis l'introduction de la loi sur la parité, la proportion des femmes élues a augmenté »<sup>6</sup>. En fait, pour les nationales, le chiffre passe de 23 pour cent des candidats en 1997 à 38,9 pour cent en 2002, et à 41,6 pour cent en 2007<sup>7</sup>.

---

<sup>4</sup> Mariette Sineau, « Féminisation, crise politique et changement : Le Cas français », *Observatoire des inégalités*, le 22 mars 2006, p. 2.

<sup>5</sup> Katherine A. Opello, *Gender Quotas, Parity Reform, and Political Parties in France*, Oxford : Lexington Books, 2006, pp. 144-5.

C'est moi qui traduis toutes les citations anglaises dans cette thèse.

<sup>6</sup> Rainbow Murray, « Women in French Politics : Still le Deuxième Sexe ? », *Modern & Contemporary France*, Vol. 18, No. 4, 2010, p. 412.

<sup>7</sup> Rainbow Murray, *Parties, Gender Quotas and Candidate Selection in France*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2010, p. 9 ; Mariette Sineau et Vincent Tiberj, « Candidats et députés français en 2002 », *Revue française de science politique*, Vol. 57, No. 2, 2007, p. 166.

À l'inverse, il y a en effet bien des travaux de recherche qui indiquent que le problème de l'exclusion est toujours d'actualité. Mariette Sineau pointe l'inégalité persistante du système :

loin de réduire l'inégalité des femmes face au pouvoir, ... [la loi] n'a fait qu'accentuer le phénomène ... La loi a échoué à provoquer, par capillarité, une dynamique de féminisation des assemblés élus au scrutin uninominal<sup>8</sup>.

Opello note que, au niveau des municipales, il n'y a pas de règle qui exige qu'une femme soit mise à la tête d'une liste. Sans cette contrainte, il arrive que les partis nomment un homme pour conduire une liste, quitte à distribuer les autres places équitablement entre les hommes et les femmes. Il est donc évident que, pour les grands partis, la loi est peu contraignante. En 2007, quinze universitaires contribuant à l'ouvrage *Sexes, genre et politique* confirment ce constat d'échec : « en dépit des intentions des promoteurs de la loi sur la parité, le fonctionnement du champ politique en a rapidement neutralisé les effets »<sup>9</sup>. Cet échec est souligné par Mariette Sineau, qui en 2011 fait aussi le bilan des réformes sur la parité dix ans après leur introduction. Elle constate qu'

en dix ans, elle [la France] a même régressé dans le palmarès mondial quant à la proportion de femme députées, passant du 42<sup>e</sup> rang en 1997 ... au 58<sup>e</sup> rang en 2007 ... Ce recul signe évidemment la faillite d'une loi d'action positive, dont la fonction même était d'opérer un rattrapage<sup>10</sup>.

---

<sup>8</sup> Mariette Sineau, « Féminisation, crise politique et changement : Le Cas français », *Observatoire des inégalités*, le 22 mars 2006, p. 3.

<sup>9</sup> Catherine Achin et al. *Sexes, genre et politique*, Paris : Economica, 2007, p. 135. Les collaborateurs sont : Catherine Achin, Lucie Bargel, Delphine Dulong, Éric Fassin, Christine Guionnet, Stéphanie Guyon, Clémence Labrousse, Stéphane Latté, Pierre Leroux, Sandrine Lévêque, Frédérique Matonti, Marion Paoletti, Christiane Restier-Melleray, Philippe Teillet et Aurélia Troupel. Le livre est écrit comme un œuvre commun, sans auteurs individuels.

<sup>10</sup> Mariette Sineau, *Femmes et pouvoir sous la V<sup>e</sup> République : De l'exclusion à l'entrée dans la course présidentielle*, Paris : Presses de Sciences Po, 2011, p. 220.

Une de conséquences fâcheuses de la législation est que souvent les femmes se trouvent dans une élection qui n'est pas gagnable parce que les circonscriptions considérées comme imperdables sont retenues pour les hommes à l'exclusion des femmes. Par conséquent, la proportion des femmes à l'Assemblée nationale et au Sénat n'augmente pas sensiblement. Au parlement, le pourcentage des femmes qui y siègent est 10,9% en 1997, 12,3% en 2002 et 18,5% en 2007<sup>11</sup>. Mona Lena Krook explique ainsi ces chiffres :

les petits partis, pour la plupart, ont respecté la parité dans leurs nominations ... parce qu'ils étaient sous pression financière pour maximiser la subvention de l'État qu'ils pourraient réclamer ... Les grands partis, en revanche, ont choisi de ne pas appliquer strictement la parité dans leurs nominations ... parce qu'ils avaient les moyens de résorber les pertes du financement de l'État<sup>12</sup>.

Ainsi, il est évident, au regard des chiffres, que les résultats de la législation ont été moins positifs que prévu, particulièrement aux nationales. Les grands partis préfèrent payer une amende ou perdre les subventions de l'État plutôt qu'installer la parité dans la procédure de sélection des candidats. Rainbow Murray constate par ailleurs que les députées qui parviennent à se faire élire se trouvent dans les comités parlementaires moins prestigieux, alors que les hommes dominent dans les comités les plus convoités et la plupart des postes exécutifs<sup>13</sup>. Il est donc clair que la lutte pour la parité est loin d'être achevée.

---

<sup>11</sup> Rainbow Murray *Parties, Gender Quotas and Candidate Selection in France*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2010, p. 9.

<sup>12</sup> Mona Lena Krook, *Quotas for Women in Politics*, New York : Oxford University Press, 2009, pp. 197-8.

<sup>13</sup> Rainbow Murray, « Linear Trajectories or Vicious Circles ? The Causes and Consequences of Gendered Career Paths in the National Assembly », *Modern & Contemporary France*, 2010, Vol. 18, No. 4, p. 457.

En 2007, Christine Bard pointe l'insuffisance des recherches menées dans le domaine du genre et du pouvoir. Certes, écrit-elle,

les témoignages (livres d'entretiens, autobiographies, mémoires) sont abondants... Mais le « genre du pouvoir exécutif » reste un sujet neuf, l'essentiel des études portant sur le pouvoir législatif et, dans une moindre proportion, sur les partis<sup>14</sup>.

En fait, ce n'est que récemment, et plus particulièrement après l'arrivée de Ségolène Royal dans le concours pour la présidentielle de 2007, que les sociologues et les universitaires se sont penchés sur les femmes qui aspirent à devenir président de la République.

La nomination de Ségolène Royal nous a retenu d'emblée car c'était la première fois qu'un grand parti a nommé une femme pour l'élection présidentielle. L'entrée de Martine Aubry dans le concours pour la primaire de 2011 du Parti socialiste, où Ségolène Royal est aussi candidate, la participation de Marine Le Pen dans le premier tour pour la présidentielle de 2012, et l'éventualité d'une candidature UMP de Michèle Alliot-Marie pour la présidentielle de 2012, annoncent une évolution dans les mentalités mais aussi indiquent un certain optimisme chez les femmes qui croient pouvoir accéder à ce poste magistral. Dans ce contexte, nous estimons qu'il y a besoin de relancer la recherche sur les obstacles auxquels font face les candidates aux postes politiques. Pour le faire, nous porterons notre regard plus particulièrement sur les conditions sous lesquelles les femmes s'efforcent d'accéder au poste suprême. Notre étude tentera d'éclaircir les mécanismes de l'exclusion en proposant un travail

---

<sup>14</sup> Christine Bard, « Introduction : Femmes au pouvoir », *Histoire@Politique*, Vol. 1, No. 1, 2007, p. 6.

d'étude de cas portant sur la vie privée et politique de six femmes qui ont marqué le monde politique français au cours des quarante dernières années. Dans ce but, nous allons examiner ce que certains universitaires appellent *double binds*. Il s'agit plus particulièrement de voir comment ceux-ci freinent la progression des femmes vers les postes politiques les plus importants.

### **Cadre Théorique**

L'expression « *double bind* » provient des travaux de l'anthropologue Gregory Bateson et des psychothérapeutes Don D. Jackson, Jay Harley et John Weakland. Dans leur ouvrage sur la théorie de la schizophrénie, les quatre savants ont défini le *double bind* comme « une situation où, quoi qu'on fasse, on ne peut pas réussir »<sup>15</sup>. Aujourd'hui, des termes comme *perdant-perdant* ou *Catch-22* sont également employés pour désigner ce phénomène<sup>16</sup>. Pippa Norris nous donne un exemple d'un *double bind* politique. Elle constate que les rôles de président ou de Premier ministre sont considérés communément comme des rôles qui demandent des traits de caractère masculins, et que certains portefeuilles, comme par exemple la défense et l'économie, sont réputés pour être le domaine des hommes<sup>17</sup>. Ainsi, tout leader féminin doit

---

<sup>15</sup> Gregory Bateson et al. « Toward a Theory of Schizophrenia », *Behavioral Science*, Vol. 1, No. 4, 1956, p. 251.

<sup>16</sup> *Catch-22* est un roman par Joseph Heller.

<sup>17</sup> Pippa Norris, Avant-propos, *Cracking the Highest Glass Ceiling : a Global Comparison of Women's Campaigns for Executive Office*, Rainbow Murray, ed. Santa Barbara : Praeger, 2010. Le concept de masculinité proposé par Norris est souligné aussi par Nannerl Keohane, *Thinking about Leadership*, Princeton : Princeton University Press, 2010, p. 121, et Judith G. Oakley, « Gender-Based Barriers to Senior Managers Positions », *Journal of Business Ethics*, Vol. 27, No. 4, 2000, pp. 321-2.

s'efforcer de surmonter ces stéréotypes qui, selon Laura Sabattini et al., « peuvent devenir une menace puissante mais invisible pour les femmes dans le rôle de leader »<sup>18</sup>. C'est donc face à ces stéréotypes de genre que les femmes évoluent quand elles sont leader ou aspirent à le devenir. Faut-il qu'elles cherchent le bon dosage des traits masculins et féminins ? C'est justement le piège, ou *double bind*, qui les attend, car elles se trouvent alors devant un choix impossible.

En 1995, Kathleen Hall Jamieson, avec la publication de son livre *Beyond the Double Bind : Women and Leadership*, a lancé le débat sur la question du *double bind*<sup>19</sup>. Elle constate que ces *double binds* existent pour toutes catégories de femmes, qu'elles soient de simples citoyennes ou des femmes exerçant des professions libérales, comme des avocates, des médecins et des femmes politiques. Elle note aussi que l'histoire de la culture occidentale contient de nombreux exemples de pièges qui entravent leur parcours professionnel<sup>20</sup>. La thèse de *Beyond the Double Bind : Women and Leadership* est simple : historiquement, les femmes ont toujours fait face aux *double binds* et certaines les ont même dépassés. Cependant, le moment où elles surmontaient un *double bind*, un autre se présentait. Selon Jamieson, le *double bind* est durable, mais il n'est pas indestructible. En fait, il peut être compris, manipulé et démantelé<sup>21</sup>.

---

<sup>18</sup> Laura Sabattini et al. « The Double-Bind Dilemma for Women in Leadership : Damned if You Do, Doomed if You Don't », *Catalyst*, New York, 2007, p. 1.

<sup>19</sup> Kathleen Hall Jamieson, *Beyond the Double Bind : Women and Leadership*, New York : Oxford University Press, 1995.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>21</sup> *Ibid.*, pp. 8, 20.

Dans son livre, Kathleen Hall Jamieson relève cinq types de *double bind*. Le premier est « Utérus/cerveau ». Ces termes renvoient au rôle traditionnel d'une femme comme épouse et mère. Pour les savants, le cerveau et l'utérus ont recours tous les deux au corps humain pour fonctionner – si on est mère, plus l'utérus consomme l'énergie du corps, moins il y en a de disponible pour le cerveau. Ainsi, selon cette conception du *double bind*, une femme ne peut pas utiliser les deux organes ensemble. Puisque le stéréotype consiste à associer la femme à son rôle de mère, il s'ensuit, selon la sagesse populaire, qu'elle ne peut pas fonctionner en dehors de ce rôle.

Le deuxième *double bind* est celui du « Silence/honte ». Jamieson note que, depuis le Moyen Age, les femmes s'attirent des critiques si elles s'expriment sur des questions controversées en public, car seuls les hommes peuvent se prononcer publiquement sur des sujets divers. Pour une femme qui ne peut pas garder le silence, la sanction est la honte publique. Elle est traitée de « putain », d' « hérésiarque », de « sorcière » ou de « femme hystérique », et il arrive qu'elle soit mise à mort à cause de ses outrances.

Pour présenter le troisième *double bind*, qu'elle nomme « Similarité/différence », Jamieson pose la question : « Par quel critère juge-t-on un individu ? ». Elle note que si la réponse est « par la similarité ou la différence » par rapport à une personne dite normale, la personne en question est en position de *perdant-perdant*. À partir de ce principe, d'après Jamieson, quel que soit le nombre de fois que l'on joue à pile ou face, le résultat est le même : c'est « pile je gagne » pour la

personne qui a le pouvoir, et « face vous perdez » pour la personne qui en manque<sup>22</sup>. Ce sont les hommes qui fournissent le modèle d'un personnage public. Pour les femmes, il s'agit de s'efforcer de se débarrasser de l'étoffe d'une personne inférieure qui leur colle au dos ; elles doivent toujours lutter pour démontrer qu'elles sont aussi fortes et aussi intelligentes que les hommes.

Le point de départ du quatrième *double bind*, « Féminité/compétence », est le fait qu'on s'attend toujours à ce qu'une femme soit féminine. Mais cette caractéristique va à l'encontre du comportement mûr et décisif qui est considéré comme la marque de la compétence. Jamieson constate que, « dans une situation hiérarchique entre un homme et une femme, l'homme est toujours considéré comme supérieur ... et la femme est condamnée si elle adopte des caractéristiques masculines et condamnée si elle ne le fait pas »<sup>23</sup>. Jamieson observe aussi qu'« il existe un seuil élevé pour les femmes : elles doivent toujours travailler plus et être plus efficaces que les hommes pour réussir »<sup>24</sup>. Il est donc évident qu'une femme doit démontrer une compétence sans faille pour surmonter le stéréotype qui relève de son sexe.

Le cinquième *double bind* est celui du « Vieillessement/invisibilité ». Il consiste dans l'idée que les femmes plus âgées sont envisagées comme moins attirantes que leurs jeunes sœurs tandis qu'un homme devient plus attrayant et plus raffiné avec le temps. Selon

---

<sup>22</sup> Kathleen Hall Jamieson, *Beyond the Double Bind : Women and Leadership*, New York : Oxford University Press, 1995, pp. 101-2.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 123.

Jamieson, « que les stéréotypes du vieillissement soient positifs ou négatifs, les femmes sont désavantagées »<sup>25</sup>. Elle constate le nombre important d'hommes âgés dans les films, ajoutant les animateurs des émissions de télévision, les présentateurs des bulletins d'informations et les journalistes sont rarement des femmes ayant plus de cinquante ans. Elle explique cette situation ainsi : « quand les hommes sont plus âgés dans la publicité, ils paraissent plus distingués ; quand les femmes y sont plus âgées, elles ne sont plus bienvenues »<sup>26</sup>.

Regina G. Lawrence et Melody Rose reprennent le travail de Jamieson sur les *double binds* dans leur ouvrage de 2010, *Hillary Clinton's Race for the White House*<sup>27</sup>. Dans cette étude sur la campagne présidentielle américaine d'Hillary Clinton, Lawrence et Rose présentent quatre *double binds* qui forment selon elles une barrière à l'aspiration des femmes aux plus hautes sphères de la politique<sup>28</sup>. Bien que la politique américaine diffère de celle de la France, dans l'ensemble les stéréotypes de genre restent similaires autour le monde, comme l'ouvrage *Cracking the Highest Glass Ceiling : a Global Comparison of Women's Campaigns for Executive Office* démontre. Comme nous le verrons ci-dessous, ce livre examine l'effet des *double binds* sur des femmes politiques des pays divers. Le premier *double bind* proposé par Lawrence et Rose est

---

<sup>25</sup> Kathleen Hall Jamieson, *Beyond the Double Bind : Women and Leadership*, New York : Oxford University Press, 1995, p. 148.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>27</sup> Regina G. Lawrence et Melody Rose, *Hillary Clinton's Race for the White House*, Boulder : Lynne Rienner Publishers, 2010.

<sup>28</sup> *Ibid.*, pp. 36-41.

« Féminité ou solidité » (ce dernier au lieu du vocable « compétence » proposé par Jamieson). Les auteurs notent qu'

une candidate doit se montrer « assez forte » pour mériter d'occuper le poste de président du pays, mais qu'une femme qui démontre de la solidité sera critiquée très probablement (ouvertement ou implicitement) en raison de son manque de féminité.

Leur deuxième *double bind* est « Égalité (au lieu du mot "similarité" employé par Jamieson) ou différence ». En dépit du changement du vocable, il n'y a pas de différence entre le *double bind* de Jamieson et celui de Lawrence et Rose, car le principe est le même : l'homme est la norme et que les femmes doivent démontrer qu'elles sont leurs égaux.

Leur troisième *double bind* est « Expérimentée ou symbole du changement ». Ce *double bind* propose qu'une femme soit, en vertu de son sexe, regardée comme un symbole du changement par rapport aux pratiques du passé. Cependant, les électeurs s'attendent à ce qu'un leader soit expérimenté dans la politique. Ainsi, les chances d'une femme qui ferait valoir son image de femme symbole du changement risquent de diminuer rapidement car elle aura plus de mal à parler de son expérience.

Le dernier *double bind* est « Associée à un homme proéminent ou démonstration de l'indépendance ». Les auteurs présentent ce *double bind* en évoquant la campagne d'Hillary Clinton. Elles constatent que son indépendance a été mise en question dans le débat public et médiatique à cause de son lien à Bill Clinton, l'ancien président américain. En effet, le public se doutait que, si Hillary était élue, ce serait son mari qui reprendrait le contrôle des affaires plutôt qu'elle, ce qui entamait sérieusement sa crédibilité comme candidate. À travers leur analyse des

*double binds*, Lawrence et Rose rappellent sans cesse qu' « une candidate qui entre dans la course pour la présidentielle doit faire des choix tactiques qui vont ou assurer ou perturber son équilibre entre les forces concurrentes de gravitation ». Par conséquent, une femme qui se présente pour un poste dans l'exécutif doit construire stratégiquement sa campagne politique pour éviter les déchirements qui résultent des *double binds*.

Rainbow Murray prolonge les travaux de Jamieson et de Lawrence et Rose avec la sortie, en 2010 aussi, de l'ouvrage dont elle est éditrice et collaboratrice, *Cracking the Highest Glass Ceiling : a Global Comparison of Women's Campaigns for Executive Office*. Ce livre examine neuf femmes qui sont devenues présidente ou Premier ministre autour du monde, ou qui ont brigué ces postes sans succès. Les femmes examinées sont Irene Sáez au Venezuela (l'auteur du chapitre est Magda Hinojosa) ; Ségolène Royal en France (Rainbow Murray) ; Hillary Clinton aux États-Unis (Dianne Bystrom) ; Sarah Palin aux États-Unis (Gina Serignese Woodall, Kim L. Fridkin et Jill Carle) ; Helen Clark en Nouvelle Zélande (Linda Trimble et Natasja Treiberg) ; Angela Merkel en Allemagne (Sarah Elise Wiliarty) ; Ma Ellen au Libéria (Melinda Adams) ; Michelle Bachelet au Chili (Susan Franceschet et Gwynn Thomas) ; et Cristina Fernandez de Kirchner en Argentine (Jennifer M. Piscopo)<sup>29</sup>.

Dans l'introduction, Murray prend comme base de départ les *double binds* déjà proposés par Jamieson et Melody et Rose. Elle en

---

<sup>29</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling : a Global Comparison of Women's Campaigns for Executive Office*, Santa Barbara : Praeger, 2010. En raison de nombreuses citations de ce livre dans cette thèse, nous référerons au titre ainsi : *Cracking the Highest Glass Ceiling*.

formule six : « Trop masculin ou trop féminin » ; « Trop jeune ou trop vieille » (tournure proposée par Murray au lieu de celle de « vieillissement ou invisibilité » qu'utilise Jamieson) ; « Expérimentée ou symbole du changement » ; « Associée à un homme proéminent ou démonstration de l'indépendance » ; « Silence ou honte », et un nouveau *double bind* que Murray appelle le problème « mommy »<sup>30</sup>. Pour ce dernier *double bind*, il n'est pas question d'évoquer le fait d'avoir des enfants ou non. En 1992, pendant l'émission *Hardball* sur MSNBC (chaîne d'information en continu diffusée aux États-Unis et au Canada), l'animateur Chris Matthews a utilisé les termes « Mommy Party » et « Daddy Party » pour décrire respectivement le Parti démocrate (parti de gauche) et le Parti républicain (parti de droite). D'après Murray, ces expressions sont dues à « l'association des partis de la droite avec une ligne politique dure et les partis de la gauche avec des positions politiques nourricières et compatissantes ». Murray constate aussi que « le résultat du mélange de stéréotypes de genre et du *media framing* pose des problèmes aux femmes des partis de gauche qui briguent la magistrature suprême »<sup>31</sup>. En clair, celles-ci subissent un double effet de stéréotypie : en plus des stéréotypes qui sont attribués aux partis de gauche, les électeurs considèrent que les femmes politiques s'orientent plus vers les questions suscitant de la compassion. Ce stéréotype politique se confond avec les stéréotypes de genre des femmes, comme l'apparence, le prénom, être la femme de, etc.,

---

<sup>30</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, pp. 15-20.

<sup>31</sup> *Ibid.*, pp. 11-2. Selon Murray, *media framing* fait allusion à la manière dont les médias présentent les candidats politiques. Elle note que les médias traitent des femmes différemment des hommes en raison des stéréotypes de genre.

pour éloigner davantage les femmes de l'image masculine que les électeurs se font du président d'un pays. Cette fixation sur les traits féminins va aussi à l'encontre des facteurs comme la dignité et l'autorité que l'on associe à un personnage présidentiel. Murray le formule ainsi : « les mummies du Mommy Party ne sont pas assez masculines pour le poste »<sup>32</sup>. Cependant, elle constate que c'est l'inverse pour les femmes de la droite : leurs partis sont considérés par les électeurs comme des partis politiques plus durs, c'est-à-dire masculins. Par conséquent, pour les femmes de la droite, il est plus aisé de trouver un équilibre entre les stéréotypes masculins et féminins.

En 2013, Donatella Campus publie un ouvrage *Women Political Leaders and the Media* qui examine le lien entre les leaders féminins politiques et les médias. Le livre cherche, entre autre, à examiner comment la couverture médiatique renforce les stéréotypes de genre chez les femmes politiques. À travers des études de cas de femmes politiques proéminentes, Campus cherche à démontrer qu'il est possible de développer des stratégies différentes pour rendre plus efficaces les performances des femmes politiques<sup>33</sup>. Campus consacre en particulier un chapitre au *double bind* qu'elle nomme « Féminité et compétence », suivant la méthode de Kathleen Hall Jamieson. Elle note que certaines femmes, comme par exemple Margaret Thatcher et Indira Gandhi, surnommées « les Dames de fer », ont réussi à neutraliser les effets de ce

---

<sup>32</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, pp. 9-10, 20.

<sup>33</sup> Donatella Campus, *Women Political Leaders and the Media*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013, p. 3.

*double bind*. Campus pense cependant que le monde politique de nos jours ne ressemble pas à celui de Thatcher et Gandhi et que le comportement des deux femmes ne répondrait plus aux attentes des électeurs d'aujourd'hui. En effet, actuellement, pour une candidate au poste de Premier ministre ou de chef d'État, la manifestation d'un comportement trop tranchant et sévère risque de provoquer chez les électeurs une réaction aussi négative que si elle affichait un comportement jugé trop féminin<sup>34</sup>.

Pour démontrer cette hypothèse, Campus examine la campagne présidentielle de 2007 de Ségolène Royal et celle d'Hillary Clinton pour la primaire du parti démocrate de 2008, en prêtant une attention particulière à la façon dont les médias les ont traitées<sup>35</sup>. Selon Campus, Royal représente les femmes qui sont considérées comme trop féminines alors que Clinton a l'image d'une femme dotée d'un comportement trop masculin. Campus note que Royal souligne son rôle de mère de quatre enfants, qu'elle amplifie jusqu'à se donner l'image de mère de la France. Elle note aussi que, au fur et à mesure que sa campagne présidentielle a progressé, les médias l'ont traitée avec moins d'indulgence, et ont fini par être très sévères dans leur évaluation de sa compétence pour le poste de président. Ainsi, conclut Campus, Royal, ayant écarté les traits jugés masculins, s'est exposée au *double bind* masculin/féminin à cause de son choix d'adopter un style féminin de leadership. S'agissant d'Hilary

---

<sup>34</sup> Donatella Campus, *Women Political Leaders and the Media*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013, pp. 61-2.

<sup>35</sup> *Ibid*, pp. 67-72.

Clinton, Campus constate qu'elle disposait d'une certaine notoriété comme l'épouse de l'ancien président des États-Unis, Bill Clinton, et que de ce fait les électeurs la regardait comme le plus expérimenté des candidats pour la primaire démocrate. Si Clinton ne cherchait pas à cultiver l'image d'une mère maternelle, elle essayait, d'après Campus, de jouer le rôle d'un « guerrier nourissant », c'est-à-dire d'un personnage assez fort pour mener des combattants dans la guerre, et en même temps assez tendre pour comprendre leurs fardeaux. Quoi qu'il en soit, les médias mettaient souvent l'accent sur l'absence de compassion dans le comportement de Clinton, allant jusqu'à la traiter de salope et de castratrice. Consciente de ce fait, son équipe de campagne a développé une stratégie pour corriger cette image, stratégie que les médias ont refusé de prendre en compte. Selon Campus, ils continuaient à présenter Clinton comme femme dotée d'une assurance excessive qui manquait de féminité, sans contester le fait qu'elle disposait la compétence et l'autorité nécessaires pour être président. Pour Campus, il n'y a pas de doute que Clinton a reçu une couverture médiatique qui était à la fois sexiste et injuste, comme en témoigne le débat animé qui a fait rage dans la presse dans les semaines après que Clinton s'est retirée de la course. En dépit des efforts de Clinton pour mettre en lumière ses traits féminins, les médias ont insisté pour mettre en relief certains traits masculins, l'enfermant dans le piège d'un stéréotype d'où elle ne pouvait pas sortir.

L'analyse de Donatella Campus démontre clairement que, dans les cas de Royal et de Clinton, en dépit des différences de parcours, de

stratégie et d'image des deux femmes, les médias ne font qu'aggraver les effets du *double bind* « Féminité et compétence ».

### **Méthodologie**

Cette thèse se présente comme une étude de cas. Nous avons choisi cette approche parce que nous estimons qu'elle permet un examen plus complet des difficultés auxquelles les femmes font face. À cette fin, nous utilisons comme base de départ les *double binds* proposés par Murray dans le livre *Cracking the Highest Glass Ceiling*. Ce livre examine comment les *double binds* s'appliquent aux femmes qui occupent ou briguent le rôle de président ou de Premier ministre des pays autour du monde, avec un intérêt particulier pour la façon dont les femmes sont présentées par les médias. Le chapitre de Murray concerne Ségolène Royal. Il porte, plus précisément, sur les débats diffusés dans l'émission *J'ai une question à vous poser* sur TF1, animée par Patrick Poivre d'Arvor, avec les deux candidats à la présidentielle de 2007, Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal. Lors de chaque émission, le public pose des questions à chaque candidat. Rainbow Murray examine les discours des intervenants pour identifier les stéréotypes qui sont intrinsèques aux questions du public et aux réponses des candidats. Deuxièmement, elle analyse la couverture médiatique avant et après les émissions pour déterminer si les médias ont influencé les évaluations faites par les téléspectateurs des performances des candidats. Les résultats sont classés enfin selon des stéréotypes divers, puis examinés pour déterminer quels *double binds* conditionnent la candidature de Ségolène Royal et de Nicolas Sarkozy à travers les mécanismes du *media framing*.

S'inspirant du travail de Murray, notre étude entend se pencher sur les carrières de six femmes politiques françaises qui ont joué ou qui jouent encore un rôle dans la vie politique de la V<sup>ème</sup> République. Elles sont Simone Veil, ministre pour la Santé dans le gouvernement de Giscard d'Estaing, députée et premier président élu du Parlement européen ; Édith Cresson, première femme à occuper le poste de Premier ministre, poste qu'elle a occupé de 1991 à 1992 ; Michèle Alliot-Marie, ancienne ministre chargée de nombreux portefeuilles, y compris celui de la Défense ; Ségolène Royal, candidate à la présidence de la République en 2007 et à la primaire socialiste de 2011 ; Martine Aubry, ancienne ministre du Travail, Premier secrétaire du Parti socialiste de 2008 à 2012 et actuellement maire de Lille ; et Marine Le Pen, présidente du Front national depuis 2011, membre du Parlement européen depuis 2004, et conseillère dans des circonscriptions diverses depuis 1998.

Comme ce domaine de la recherche est relativement nouveau, il existe peu de travaux au sujet des femmes briguant les postes de président ou de Premier ministre en France. Le but de cette thèse est de combler les lacunes en complétant les travaux réalisés dans le domaine des *doubles binds*, particulièrement dans le cas des femmes politiques françaises. Nous examinerons la vie des six femmes politiques nommées ci-dessus pour déterminer comment les *double binds* s'appliquent à chacune d'entre elles. En raison de la limite de mots imposée, nous n'examinerons que trois de ces *double binds*. Nous avons choisi : « Trop masculin ou trop féminin » parce que Rainbow Murray et Donatella Campus estiment toutes les deux que ce *double bind* doit être au centre de toute étude sur le genre

dans les élections exécutives<sup>36</sup> ; « Expérimentée ou symbole du changement », puisque Murray le considère également comme pertinent<sup>37</sup>; et « Associée à un homme proéminent ou démonstration de l'indépendance ». Ce dernier *double bind* est lié au « fait du prince », c'est-à-dire à la situation où un homme puissant comme le président ou autre homme politique influent utilise son pouvoir pour faire avancer une autre personne. La nomination d'Édith Cresson comme Premier ministre par François Mitterrand en est un exemple. Cresson est piégée par le fait que, en dépit de l'opposition des caciques du Parti socialiste et de celle des conseillers du président, Mitterrand décide seul de la nommer au poste. Nous avons choisi ce *double bind* parce que notre analyse préliminaire pour cette thèse a indiqué un manque de recherche sur ce sujet. S'agissant des trois *double binds* qui étaient exclus, notre analyse a montré qu'ils étaient moins importants pour notre échantillon de femmes, et que des réponses aux certains aspects de ces *double binds* se sont trouvés dans notre examen des *double binds* « Trop masculin ou trop féminin » et « Expérimentée ou symbole du changement ».

Nous avons choisi les six personnalités citées ci-dessus en raison du fait qu'elles ont réussi à se faire un nom dans le monde politique et, sauf Le Pen, qu'elles représentent les grands partis de droite et de gauche. Prises ensemble, ces femmes représentent les grandes formations politiques. En ce qui concerne Marine Le Pen, son parti le Front national

---

<sup>36</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, p. 243 ; Donatella Campus, *Women Political Leaders and the Media*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013, p. 124.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 244.

n'est pas considéré comme un grand parti, mais certains événements récents ont vu le parti s'élever à un niveau qui pouvait concurrencer les grands partis<sup>38</sup>. Par exemple, d'après certains sondages de 2011, Marine aurait pu gagner la présidentielle de 2012, ou au moins passer au deuxième tour. Par la suite, le succès du parti dans les législatives et les municipales fait de lui un parti de gouvernement possible. Il est à noter qu'autrefois, d'autres femmes se sont imposées, dont Arlette Laguiller, leader de Lutte ouvrière, qui en 1974 était la première femme à disputer l'élection présidentielle et qui a disputé chaque élection jusqu'en 2007. Mais Laguiller récolte peu de voix ; sa meilleure année est 2002, où elle reçoit 5,72% des suffrages. En 2007, elle n'en gagne que 1,33%. Parlant des candidates issues des petits partis, Janine Mossuz-Lavau note :

une femme dans la compétition présidentielle, ce n'est pas une nouveauté dans notre pays. Arlette Laguiller, Huguette Bouchardeau, Corinne Lepage, Christiane Taubira, Marie-Georges Buffet ont été candidates ... Mais, présentées par de « petits » partis, elles n'avaient aucune chance de l'emporter<sup>39</sup>.

Pour cette raison, les femmes de petits partis ne font pas partie de notre échantillon.

Nous allons examiner une grande quantité d'informations portant sur les six femmes en question. Les données, qui sont d'ordre textuel, proviennent d'un grand nombre de sources différentes. Pour suivre, à

---

<sup>38</sup> L'UMP (droite) et le Parti socialiste (gauche) sont actuellement considérés comme les grands partis.

<sup>39</sup> Janine Mossuz-Lavau, « Les Femmes et le pouvoir exécutif depuis 1981 : La France au regard du monde », *Histoire@Politique*, No.1, 2007, p. 10. Laurence Fradin le souligne : « ces candidatures n'étaient pas de nature à pouvoir gagner l'élection présidentielle », Laurence Fradin, « La Place des femmes dans la sphère publique en France sous la V<sup>e</sup> République : femmes de présidents de la république, femmes fonctionnaires, femmes politiques », *Contemporary French and Francophone Studies*, 2008, Vol. 12, No. 2, p. 219.

travers ces sources, les axes thématiques qu'il s'agit de mettre en valeur, nous procédons par des lectures croisées permettant de classer les informations suivant leur degré de pertinence et d'importance. Notre analyse portera sur des textes qui proviennent des femmes elles-mêmes et sur un grand nombre de livres publiés par des écrivains et des journalistes. Le corpus inclura des biographies et des autobiographies, des ouvrages et des articles écrits par des journalistes et des hommes et femmes politiques, et des sondages d'opinion. À partir de toutes ces informations, nous retracerons le parcours de chacune des six femmes, depuis la jeunesse jusqu'à la vie adulte. Nous considérerons les circonstances de leur élection au parlement, leur nomination aux postes au gouvernement ou aux postes importants dans leur parti politique. Nous regarderons de près aussi la façon dont les médias dépeignent les femmes, et en particulier, nous examinerons les stéréotypes de genre et les mécanismes de *media framing*. Les commentaires des journalistes et des écrivains forment une partie importante de cette étude. Pour l'analyse des médias, nous avons choisi les journaux *Le Monde* et *Le Figaro* parce que ce sont de grands journaux quotidiens et qu'ils affichent des orientations politiques différentes, *Le Monde* étant de centre-gauche et *Le Figaro* de droite. Nous examinerons aussi les hebdomadaires *Le Nouvel Observateur* et *L'Express*, qui ont été sélectionnés pour la même raison, *Le Nouvel Observateur* étant considéré comme aligné à la gauche, et *L'Express* à la droite, les deux ayant un tirage important. Nous aurons aussi recours aux commentaires provenant d'autres journaux et magazines. Nous avons choisi des périodes d'examen qui correspondent aux tournants décisifs dans la vie politique de chaque

femme, comme le moment où elle commence à jouer un rôle politique proéminent ou participe à un scrutin important. Ce sont les périodes où leur apparition dans le monde politique suscite un débat public et une multitude de commentaires dans les médias. En général, la durée de la période d'examen est de trois à quatre mois avant et après les événements en question. Pour Simone Veil, les événements significatifs sont sa nomination, en 1974, comme ministre de la Santé, le débat sur le projet de loi sur l'interruption volontaire de grossesse (IVG) dans la deuxième moitié de 1974, et son élection comme députée et Présidente du Parlement européen en juin 1979 ; pour Édith Cresson, sa nomination au poste de Premier ministre, le 15 mai 1991 ; pour Michèle Alliot Marie, son accession à la présidence du parti Rassemblement pour la République, le 4 décembre 1999, sa nomination au poste de ministre de la Défense en 2002 et aussi sa candidature potentielle pour la présidentielle de 2007 ; pour Ségolène Royal, la présidentielle de 2007, ainsi que le premier scrutin de la primaire socialiste, le 9 octobre 2011 ; pour Martine Aubry, les deux tours de la primaire socialiste de 2011, qui se terminent le 16 octobre 2011 ; et pour Marine Le Pen, sa campagne présidentielle de 2012, qui se termine le 22 avril 2012. Simone Veil et Édith Cresson ont participé à la vie politique pour la plupart dans la période avant l'introduction de la loi sur la parité, tandis que les quatre autres femmes appartiennent à la période après son introduction. Par moments, pour des raisons de contextualisation, nous citerons des commentaires en dehors de ces périodes. Cette analyse se termine le 30 juin 2012. Les événements

importants qui touchent nos six femmes après cette date se trouvent dans l'Appendice 4.

Il s'agit, en somme, d'examiner la vie privée et publique des six femmes afin de repérer les stéréotypes et autres entraves qui enfoncent les femmes dans le piège du *double bind* au moment où elles accèdent aux postes de responsabilité ou visent même la magistrature suprême.

L'analyse nous permettra de préciser l'image que se fabriquent les six femmes choisies à travers leurs interventions publiques et leurs réactions aux commentaires faits à leur égard. En plus, nous verrons comment les six femmes sont perçues par les Français et les médias. À cette fin, nous considérerons plusieurs sondages, comme ceux de Sofres et d'Ipsos, pour tracer l'évolution du taux de popularité des femmes. Nous regarderons aussi les archives de l'Assemblée nationale, du Sénat, du Parlement européen et des partis politiques pour compléter les données récoltées sur les six femmes.

### **Structure de la thèse**

Chaque chapitre traitera d'un *double bind* particulier. Chapitre 1 examine le *double bind* « Trop masculin ou trop féminin ». Comme nous l'avons constaté, les Français associent le poste de président avec des traits masculins. Ainsi, pour être perçues comme compétentes et dignes de foi, les femmes doivent paraître masculines. Cependant, elles doivent aussi paraître féminines, pour ne pas être soupçonnées de vouloir renverser les normes du genre<sup>40</sup>. Pour dévoiler le fonctionnement de ce *double bind*,

---

<sup>40</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, p. 16.

nous investiguerons le comportement des six femmes et leur traitement par les médias.

Notre chapitre 2 considère le *double bind* « Expérimentée ou symbole du changement ». Nous avons noté que, d'après Rainbow Murray, une femme est naturellement considérée comme un symbole du changement. À l'inverse, une femme qui représente le changement est perçue comme femme sans expérience. D'ailleurs, si une femme cherche à mettre en avant son expérience, elle risque de perdre les avantages qu'elle compte tirer de son image de femme porteuse du changement. Notre analyse essayera de mesurer la nouveauté que chaque femme représente, et pour les femmes qui ont de l'expérience au gouvernement, l'effet que cette expérience peut avoir sur leur image de femme incarnant le changement. Puisque les médias ont tendance à dépeindre les traits féminins des candidates à un poste exécutif comme un facteur du changement, nous porterons une attention particulière aux discours des médias.

Chapitre 3 se focalise sur le *double bind* « Associée à un homme proéminent ou démonstration d'indépendance ». Selon Rainbow Murray, une femme a plus de chances de trouver de la notoriété et de se faire accepter par les électeurs si elle a le soutien d'un homme politique puissant, comme un parrain, un mari ou un proche. À l'inverse, une femme qui s'associe à un homme puissant risque d'être perçue comme une femme peu autonome, ce qui lui fait perdre toute crédibilité<sup>41</sup>.

---

<sup>41</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, p. 18.

Nous verrons comment les trois *double binds* s'appliquent à chacune des six femmes. Pour cette raison, il nous a semblé nécessaire de traiter chaque femme séparément et de relever l'impact de chaque *double bind* sur l'évolution de sa carrière politique. En adoptant cette démarche, qui sera celle d'une « étude de cas », il sera possible de tirer des conclusions qui éclaireront les propositions de Rainbow Murray, Kathleen Hall Jackson, Regina G. Lawrence et Melody Rose, et Donatella Campus. Ainsi, nous espérons être en mesure de préciser à quel point, pour quelles raisons et sous quelles conditions les femmes politiques françaises s'exposent au piège du *double bind*.

## Chapitre 1 : Trop masculin ou trop féminin

### 1.1 Introduction

Notre but est de rendre compte des pressions qui s'exercent sur les six femmes que nous avons choisies pour notre étude de cas. Comme nous l'avons constaté dans l'Introduction, les Français associent le poste de président avec des traits masculins. Par conséquent, une femme qui brigue ce poste doit s'efforcer de paraître masculine. Cependant, selon les stéréotypes de genre, les Français s'attendent à ce qu'une femme manifeste aussi sa féminité. Le *double bind* consiste dans le fait que les femmes s'exposent toujours au danger d'un comportement trop masculin ou trop féminin. Quoi qu'elle fasse, elle va à l'encontre des attentes des électeurs.

Notre analyse portera sur les traits masculins et féminins qui composent l'image publique et médiatique des six femmes. Mais d'abord, il importe de préciser ces traits qui sont répartis entre les traits masculins et féminins. En 1957, le premier travail de recherche sur ce partage était lancé par McKee et Sheriffs<sup>42</sup>. À partir de la liste de contrôle de 200 adjectifs de Sarbin<sup>43</sup>, ils ont relevé des groupes de traits associés aux hommes et aux femmes. Pour les hommes, les traits de la franchise, de la

---

<sup>42</sup> John McKee et Alex Sheriffs, « The Differential Evaluation of Males and Females », *Journal of Personality*, Vol. 25, 1957, pp. 356-371.

<sup>43</sup> En 1955, Theodore Sarbin a modifié la liste de 284 adjectifs compilés par Harrison Gough. Son « Personality Word Card » a été envoyé à plus de 500 étudiants de psychologie pour déterminer « quelles sont les différences de concept de soi entre les hommes et les femmes ». Voir Theodore Sarbin et Benjamin Rosenberg, « Contributions to Role-Taking Theory : IV. A Method for Obtaining a Qualitative Estimate of the Self », *The Journal of Social Psychology*, 1955, Vol. 42, p. 75, et Harrison Gough, *Predicting Success in Graduate Training: A Progress Report*, Berkeley : Univ. of California Institute of Personality Assessment and Research, 1950.

rationalité, de la compétence et de l'assurance étaient privilégiés. Les femmes étaient associées avec la vie sociale, l'affection et l'émotion. En 1972, Broverman et al. ont publié leurs travaux sur les attitudes et les caractéristiques personnelles des hommes et des femmes. À l'aide d'un « Questionnaire des stéréotypes associés au rôle du genre », un groupe d'environ cent étudiants de psychologie, hommes et femmes, ont identifié les caractéristiques, les attributs et les comportements qu'ils considéraient comme pertinents pour chaque sexe. Parmi leurs conclusions, les auteurs ont noté que les femmes sont perçues comme moins compétentes, moins indépendantes, moins impartiales et moins logiques que les hommes. Par contre, les hommes sont perçus comme des individus qui manquent de sensibilité interpersonnelle et de gentillesse par rapport aux femmes. En plus, ils ont constaté que les traits jugés masculins étaient considérés comme plus désirables que les traits féminins. Spence et al. (1974) et Spence et Holahan (1979) ont modifié le questionnaire de Broverman et al. pour qu'il fonctionne comme une mesure des stéréotypes du genre et aussi de la masculinité et de la féminité. Selon John Williams et Deborah Best, les résultats de Spence et Holahan étaient compatibles avec les recherches précédentes, c'est-à-dire les traits masculins sont associés avec ce que les psychologues appellent « l'influence », qui inclut l'agressivité, la volonté de dominer, l'esprit de compétition et la confiance en soi. Par contre, les femmes sont associées avec l'expressivité, c'est-à-dire avec la démonstration de l'émotion, de la facilité de la parole, et de l'instinct nourricier<sup>44</sup>. En 1993, Leonie Huddy et Nayda Terkildsen ont examiné les

---

<sup>44</sup> John Williams et Deborah Best, *Measuring Sex Stereotypes : A Multination Study*,

images stéréotypées des candidates qui les présentent comme plus compétentes dans les domaines qui relèvent de la compassion, et les images stéréotypées des candidats qui les rapprochent « naturellement » des domaines ayant trait au monde militaire, la compassion et la guerre étant, selon Huddy et Terkildsen, les formes les plus nettes des stéréotypes politique de genre<sup>45</sup>. Au moyen d'un échantillon de 297 étudiants de l'Université de New York, les chercheuses ont examiné comment les étudiants jugeaient les candidats et candidates en fonction des traits masculins ou féminins. À l'issue de cette étude, elles indiquent que les traits féminins typiques comme la sympathie, la douceur, la gentillesse et la passivité destinent les femmes aux rôles qui demandent de la compassion, c'est-à-dire, l'éducation, la santé, les pauvres et les personnes âgées. À l'inverse, l'homme typique est considéré comme solide, agressif et assuré, traits que les auteurs associent avec les services militaires ou la police. En plus, elles notent que ces hommes sont regardés comme plus compétents dans les secteurs économiques. En 1993 aussi, Deborah Alexander et Kristi Andersen, qui ont mené des recherches dans le même domaine, ont noté que leurs conclusions étaient, pour la plupart, en accord avec celles de Huddy et Terkildsen<sup>46</sup>. En 2004, Kathleen Dolan a dirigé des recherches sur les qualités que les électeurs associent avec les femmes politiques. Ses conclusions ont confirmé les recherches d'Huddy et

---

London : Sage, 1990, p. 20. Se référer à la biographie pour les détails des œuvres citées.

<sup>45</sup> Leonie Huddy et Nayda Terkildsen, « Gender Stereotypes and the Perception of Male and Female Candidates », *American Journal of Political Science*, Vol. 37, No. 1, pp. 121,140

<sup>46</sup> Deborah Alexander et Kristi Andersen, « Gender as a Factor in the Attribution of Leadership Traits », *Political Research Quarterly*, Vol. 46, No. 3, 1993, p. 542.

Terkildsen, et d'Alexander et Andersen<sup>47</sup>. Ainsi, suivant Rainbow Murray, qui reprend ce classement de traits masculins et féminins dans son analyse des *double binds*, nous fixerons pour notre examen du système de représentations qui entourent la vie politique des six femmes les deux groupes de traits que voici : les traits masculins sont la puissance, la compétence, l'agressivité, la rationalité, la fermeté, la connaissance des dossiers et l'assurance. Les traits féminins sont la douceur, la gentillesse, la passivité, l'expressivité, la compassion, l'émotion et la sympathie<sup>48</sup>.

Le classement des traits masculins et féminins porte également sur les domaines différents de l'action politique dans la mesure où certains domaines sont perçus comme plus masculins ou plus féminins que d'autres. Dans leur étude sur les différences de genre dans les attitudes et les opinions des électeurs, Robert Y. Shapiro et Harpreet Mahajan constatent que les femmes sont perçues comme plus compétentes dans les domaines associés à la compassion et à la sensibilité, c'est-à-dire la pauvreté, l'éducation, les affaires liées aux soins des enfants, et la santé<sup>49</sup>. Deborah Alexander et Kristi Andersen notent aussi que les médias décrivent l'éducation, l'environnement, la garde des enfants et les services de la santé comme des domaines dans lesquels les femmes sont expertes, confirmant les commentaires de Shapiro et Mahajan<sup>50</sup>. Pour sa part,

---

<sup>47</sup> Kathleen Dolan, *Voting for Women : How the Public Evaluates Women Candidates*, Boulder : Westview Press, 2004, p. 60.

<sup>48</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, pp. 8-9.

<sup>49</sup> Robert Y. Shapiro et Harpreet Mahajan, « Gender Differences in Policy Preferences : A Summary of Trends from the 1960's to the 1980's », *Public Opinion Quarterly*, Vol. 50, 1986, p. 51.

<sup>50</sup> Deborah Alexander et Kristi Andersen, « Gender as a Factor in the Attribution of

Rainbow Murray constate que les portefeuilles des Affaires étrangères et de l'Économie relèvent plutôt des hommes<sup>51</sup>.

En ce qui concerne les femmes politiques, de nombreuses études indiquent que les médias, et particulièrement la presse, ont tendance à souligner les traits féminins et à se focaliser sur les sujets féminins (par exemple Kahn 1994 ; Kahn et Goldenberg 1991). En effet, selon Dianne Bystrom, les journalistes ont tendance à commenter la tenue, l'apparence et la situation familiale d'une candidate<sup>52</sup>. L'analyse qui suit va revenir sur la fixation des médias sur le corps, les vêtements et le visage des femmes politiques. La conséquence en est que plus les médias braquent le projecteur sur les apparences, moins les idées et les projets politiques des femmes figurent dans les reportages<sup>53</sup>. Ce détournement du regard représente un handicap réel qui touche toutes les femmes politiques.

Notre analyse va examiner le cas de chaque femme pour établir comment les traits et stéréotypes définis ci-dessus s'appliquent à chacune d'entre elles. Parlant du *double bind*, Alexander et Andersen notent que les femmes ne trouvent leur place dans le monde politique qu'à condition de donner à leur rôle de mère et d'épouse toute sa visibilité. Cependant, elles doivent démontrer leur puissance, leur solidité, et leur aptitude à gagner, c'est-à-dire les traits que la plupart des électeurs croient

---

Leadership Traits », *Political Research Quarterly*, Vol. 46, No. 3, 1993, p. 542.

<sup>51</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, p. 11.

<sup>52</sup> Dianne Bystrom, « Gender and Campaign Communication : TV Ads, Web Sites, and Media Coverage », *eScholarship*, le 6 juin 2006, p. 21.

<sup>53</sup> Dianne Bystrom et al. « Framing the Fight : An Analysis of Media Coverage of Female and Male Candidates in Primary Races for Governor and U.S. Senate in 2000 », *American Behavioural Scientist*, Vol. 44, No. 12, 2001, p. 2000.

intrinsèques à la majorité des candidats masculins<sup>54</sup>. C'est là où le *double bind* apparaît : une femme doit démontrer un côté masculin pour répondre aux attentes des Français, mais cette masculinisation va à l'encontre de l'image féminine qu'une femme doit également se fabriquer. L'analyse que nous effectuerons dans ce chapitre nous permettra de déterminer dans quelle mesure nos six femmes s'exposent au piège du *double bind*. Nous commençons par Édith Cresson parce que, comme nous le verrons, elle représente le cas classique de ce *double bind*. En effet, Cresson nous fournira le cas modèle auquel nous comparerons les cinq autres femmes politiques.

---

<sup>54</sup> Deborah Alexander et Kristi Andersen, « Gender as a Factor in the Attribution of Leadership Traits », *Political Research Quarterly*, Vol. 46, No. 3, 1993, p. 542.

## 1.2 Édith Cresson

En nommant Édith Cresson comme Premier ministre le 15 mai 1991, François Mitterrand a voulu marquer un tournant décisif dans sa politique. Lynne Wilcox décrit cette nomination comme « un coup de théâtre », destiné à créer « un nouvel élan »<sup>55</sup>. Avant sa nomination, Cresson a dirigé plusieurs ministères, y compris celui du Redéploiement industriel et du Commerce extérieur qui est jugé masculin. Si Mme Cresson assure que sa nomination inattendue comme Premier ministre était due à son expérience politique considérable et à « ses qualités de dynamisme, de fermeté et de détermination »<sup>56</sup>, d'autres y voient le simple fait d'un Président soucieux de faire un coup politique. Sheila Perry présente la nomination de Cresson dans une lumière qui n'est guère favorable à Cresson : « en fait, dans le contexte des rapports de force entre le président et le Premier ministre, Cresson était impuissante »<sup>57</sup>. Autrement dit, Cresson manquait d'autorité dès le départ. Ajoutons à cela l'observation largement partagée que sa promotion inattendue relève du fait du prince. Ainsi, si le début de son mandat se caractérise par un taux de popularité élevé du fait du bon accueil des Français qui estimaient qu'il était temps qu'une femme occupe ce poste, au fil du temps les critiques, qui se font entendre de plus en plus souvent, la condamnent au nom même de son sexe.

---

<sup>55</sup> Lynne Wilcox, « Edith Cresson : Victim of Her Own Image » dans Drake, Helen et Gaffney, John, eds. *The Language of Leadership in Contemporary France*, Aldershot : Dartmouth Publishing Company, 1996, p. 82.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>57</sup> Sheila Perry, « Gender Difference in French Political Communication : From Handicap to Asset? », *Modern & Contemporary France*, Vol. 13, No. 3, August 2005, p. 347.

Il convient d'examiner comment les traits masculins se présentent chez Cresson dans son action publique. Dans la presse, on remarque, au début, un intérêt particulier pour les traits masculins de Cresson. Le 17 mai 1991, deux jours après sa nomination comme Premier ministre, Jean-Marie Colombani décrit Mme Cresson comme : « une femme ... douée d'un beau tempérament, taillée pour les batailles qui s'annoncent ». Il parle aussi de « son côté querelleur ... son déjà fameux tempérament ... [avec] le profil non plus consensuel mais combattant »<sup>58</sup>. Dans le contexte de la campagne subséquente menée par Colombani contre Cresson, cette phrase semble vouloir ironiser sur ses « capacités » en politique en faisant l'éloge de ses traits masculins, en particulier celui de l'agressivité. Robert Schneider, au *Nouvel Observateur* du 23 mai 1991, note à propos de la nomination de Cresson : « n'est-ce pas un chef de guerre que Mitterrand a choisi plus qu'un chef de gouvernement ? »<sup>59</sup>. Lui aussi met en lumière chez Cresson les traits masculins de la puissance, de la fermeté et de l'agressivité. Enfin, Yann de l'Écotais, dans son éditorial pour *L'Express* du 31 mai 1991, fait référence à Édith Cresson comme à une « battante horripilée »<sup>60</sup>. Ainsi, que ce soit pour l'approuver ou la dénigrer, la presse braque le projecteur sur certains traits masculins de Cresson.

Chez les chercheurs et universitaires, on trouve les mêmes commentaires. Sylvie Ollitrault note : « Édith Cresson n'est nullement une femme d'harmonie, elle est au contraire pugnace et rarement prête aux

---

<sup>58</sup> Jean-Marie Colombani, « Une Logique de combat », *Le Monde*, le 17 mai 1991, p. 1.

<sup>59</sup> Robert Schneider, « Les Français regrettent Rocard, Mitterrand non plus », *Le Nouvel Observateur*, le 23 mai 1991, p. 39.

<sup>60</sup> Yann de l'Écotais, « Bien tard », *L'Express*, le 31 mai 1991, p. 4.

compromis »<sup>61</sup>. Encore une fois, on pointe les traits de la fermeté et de l'agressivité que l'on attend d'un leader. Élisabeth Schemla fait savoir que, comme ministre de l'Agriculture, « elle [s'est révélée] une coriace négociatrice » dans les négociations à Bruxelles sur le prix du blé français, notant aussi que les députés français connaissaient « la brutalité d'Édith » avant sa nomination<sup>62</sup>. Comme Premier ministre, sa combativité et sa rationalité sont en évidence : elle poursuit courageusement les réformes de Michel Rocard, notamment les privatisations des organisations comme Crédit local de France et Elf Aquitaine, et affronte les dockers sur le monopole d'embauche de la Confédération générale du travail (CGT) dans les ports français. En plus, Mme Cresson démontre sa capacité d'imposer sa volonté : en dépit de la mobilisation des universitaires et des fonctionnaires, elle met en œuvre un dispositif de décentralisation qui touche l'École nationale d'administration (ENA) et le Comité national de la recherche scientifique (CNRS), qui sont délocalisés à Strasbourg. Lynne Wilcox note que Cresson a essayé de se construire une image qui ressemble au stéréotype masculin d'un Premier ministre, c'est-à-dire d'un « chef d'un gouvernement ... [qui] affirme son autorité au regard des Français »<sup>63</sup>, et qui ne recule pas devant les combats politiques les plus rudes. Les commentaires ci-dessus présentent sous un jour positif les traits masculins de Cresson.

---

<sup>61</sup> Sylvie Ollitrault, « Édith Cresson, une image brisée », dans *Images, imaginaires du féminin*, Cortil-Wodon : Éditions Modulaires Européennes, 2003, p. 61.

<sup>62</sup> Élisabeth Schemla, *Édith Cresson, la femme piégée*, Paris : Flammarion, 1993, pp. 51, 155.

<sup>63</sup> Lynne Wilcox, « Edith Cresson : Victim of Her Own Image » dans Drake, Helen et Gaffney, John, eds. *The Language of Leadership in Contemporary France*, Aldershot : Dartmouth Publishing Company, 1996, p. 88.

À l'inverse, il existe aussi un côté négatif. Considérons les paroles de Jacques Philan, le gourou médiatique de François Mitterrand, qui pense que « sa brutalité ne correspond pas à ce que les Français espèrent d'une femme et d'une politique en ce moment »<sup>64</sup>. En effet, étant capable, au dire de Franz-Olivier Giesbert, « de toutes les cruautés s'il lui faut se faire craindre »<sup>65</sup>, Édith Cresson ne peut que heurter le peuple qui, selon Lynne Wilcox, « demande que le comportement de son ... Premier ministre ... soit digne à tout moment »<sup>66</sup>.

En dernière analyse, ce sont les mêmes traits masculins qui font qu'elle a transgressé les normes de comportement d'un Premier ministre, et de ce fait s'est éloignée du peuple, comme les sondages, dont nous parlerons ci-dessous, démontrent.

S'agissant de la compétence comme trait masculin, de nombreux témoignages et déclarations indiquent que ce trait masculin fait cruellement défaut dans l'image de Cresson. Par exemple, ses compétences pour gérer efficacement une équipe suscitent des interrogations. Dans la presse, la charge d'incompétence se formule brutalement dans ce titre à la une du *Monde* du 18 mai 1991 : « Cresson “pour combien de temps” ? »<sup>67</sup>. Ce titre, qui apparaît au lendemain de sa nomination au poste de Premier ministre, ignore les qualités qui devraient être les siennes en raison de son expérience dans l'exécutif. Corinne

---

<sup>64</sup> Elisabeth Schemla, *Édith Cresson, la femme piégée*, Paris : Flammarion, 1993, p. 170.

<sup>65</sup> Franz-Olivier Giesbert, *La Fin d'une époque*, Paris : Éditions du Seuil, 1993, p. 127.

<sup>66</sup> Lynne Wilcox, « Edith Cresson : Victim of Her Own Image » dans Drake, Helen et Gaffney, John, eds. *The Language of Leadership in Contemporary France*, Aldershot : Dartmouth Publishing Company, 1996, p. 98.

<sup>67</sup> « Cresson “pour combien de temps” ? », *Le Monde*, le 18 mai 1991, p. 1.

Lhaïk, dans *L'Express* du 28 juin 1991, semble se délecter dans sa formule assassine : « en trente jours, Édith Cresson a réussi un triplé : mécontenter les salariés, inquiéter les marchés financiers et ressouder l'opposition »<sup>68</sup>.

Élisabeth Schemla récapitule l'image négative que les médias donnent de Cresson :

à vrai dire, la quasi-totalité des journaux semblent partager cet objectif [qu'elle est un regrettable accident dont il fallait au plus vite effacer la trace] .... *Le Monde* ne cache pas sa violente hostilité ... [le 17 mai 1991,] Jean-Marie Colombani règle les modalités de l'assassinat d'Édith Cresson<sup>69</sup>.

Dans *L'Express* du 31 mai 1991, Dominique de Montvalon et Sylvie Pierre-Brossolette évoquent l'hostilité de l'ancien Premier ministre Michel Rocard qui prend Édith Cresson « pour une irresponsable, en tous cas une extravagante, voire “une nulle” »<sup>70</sup>. De tels jugements indiquent que les médias en général jouent un rôle important dans la perception largement répandue qu'Édith Cresson n'est pas compétente, et qu'elle n'a pas les qualités d'un leader. De cette manière, ils contribuent largement à la chute de Cresson dans les sondages pendant la durée de son mandat de Premier ministre.

On trouve, en dehors de la presse, des commentaires qui vont dans le même sens. Cresson, disent-ils, n'a pas l'étoffe d'un Premier ministre. Sa collègue socialiste Élisabeth Guigou avoue que « sa réussite au ministère de l'Industrie et au ministère du Commerce extérieur ne la prédisposait pas nécessairement à Matignon où la qualité première est de

---

<sup>68</sup> Corinne Lhaïk, « Impôts : Le Début de la révolte », *L'Express*, le 28 juin 1991, p. 12.

<sup>69</sup> Élisabeth Schemla, *Édith Cresson, la femme piégée*, Paris : Flammarion, 1993, p. 115.

<sup>70</sup> Dominique de Montvalon et Sylvie Pierre-Brossolette, « L'Opération anti-Rocard », *L'Express*, le 31 mai 1991, p. 10.

faire travailler une équipe »<sup>71</sup>. George Ross va plus loin quand il constate que Cresson était incompétente, incapable de gérer ses relations avec ses collègues et les médias, et de construire une équipe efficace<sup>72</sup>. Cette citation souligne le fait que Cresson n'a pas eu une bonne connaissance de ses dossiers. Sylvie Ollitrault emploie un langage plus figuré : « trois mois après son arrivée, la rumeur de sa fin circule dans le milieu journalistico-politique parisien. On la nomme désormais “le Titanic” »<sup>73</sup>. Ses compétences techniques dans le domaine de l'économie sont aussi mises en question. Non seulement, d'après Élisabeth Schemla, « ses collaborateurs ... [pensent qu'elle] ne connaît rien à l'économie »<sup>74</sup>, mais encore cette incompétence en est venue à marquer de façon indélébile l'image de Cresson, comme Jane Freedman l'explique : « ce qui était particulièrement nuisible dans les représentations de Mme Cresson, c'est qu'elles donnaient d'elle l'image de quelqu'un qui était dénué de connaissances économiques et financières »<sup>75</sup>. Dans l'ensemble, les chercheurs et universitaires posent autant de questions sur sa compétence en économie que sur ses capacités comme chef d'équipe, en dépit du fait qu'elle a occupé, avant de devenir Premier ministre, des portefeuilles divers. Pour tous les commentateurs que nous avons cités, le

---

<sup>71</sup> Élisabeth Guigou, *Être femme en politique*, Paris : Plon, 1997, p. 162.

<sup>72</sup> George Ross, « Fin de Règne : Several Elysian Lives », *French Politics and Society*, Vol. 12, No. 4, 1994, p. 93.

<sup>73</sup> Sylvie Ollitrault, « Édith Cresson, une image brisée », dans *Images, imaginaires du féminin*, Cortil-Wodon : Éditions Modulaires Européennes, 2003, p. 65.

<sup>74</sup> Élisabeth Schemla, *Édith Cresson, la femme piégée*, Paris : Flammarion, 1993, p. 162.

<sup>75</sup> Jane Freedman, *Femmes politiques : mythes et symboles*, Paris : L'Harmattan, 1997, p. 233.

comportement de Cresson apparaît à tous les coups comme le signe d'une « incompetence » naturelle.

La maîtrise du discours est perçue comme une barrière pour les femmes politiques dans leurs efforts pour obtenir leurs galons politiques à cause du stéréotype qui les présente comme de faibles oratrices. L'analyse du discours porte sur deux composants. Le premier est le timbre de la voix. D'après Kathleen Hall Jamieson, « la voix aigüe des femmes est jugée déficiente ... [parce que] la voix plus grave d'un homme a depuis longtemps été perçue comme la norme pour démontrer la capacité d'un leader »<sup>76</sup>. Cresson n'échappe pas à ce stéréotype. Par exemple, Robert Schneider, dans *Le Nouvel Observateur* du 30 mai 1991, se réfère à Cresson comme à une « femme à la voix trop haut perchée »<sup>77</sup>. Ainsi, les stéréotypes condamnent Cresson à l'image peu gratifiante de faible oratrice. Le deuxième composant a trait aux propos tenus par une femme. Ceux de Cresson sont jugés trop crus pour une femme politique, voire un politique tout court. Les réactions sont particulièrement vives lorsque Cresson, sans doute pour se donner une image d'autorité, commence à parler cru. Pour en donner un exemple, Cresson lâche, au sujet de la Bourse, « J'en ai rien à cirer ». Plus tard, elle se rétracte, en disant que c'était une boutade. Lynne Wilcox constate que le parler cru de Cresson sape son autorité vis-à-vis de ses collègues. Elle pointe d'autres dérives langagières de Cresson, avant de conclure :

---

<sup>76</sup> Kathleen Hall Jamieson, *Beyond the Double Bind: Women and Leadership*, Oxford : Oxford University Press, 1995, p. 121.

<sup>77</sup> Robert Schneider, « Cresson au coin du bois », *Le Nouvel Observateur*, le 30 mai 1991, p. 34.

en dépit du fait qu'elle semble comprendre les obstacles qu'une femme politique doit surmonter pour réussir, Cresson a persisté avec un discours franc qui enfreint toutes les règles qui sont associées avec son rôle<sup>78</sup>.

Pour souligner le caractère déplacé des paroles de Cresson, *Le Monde* du 18 juillet 1991 cite les paroles de Michel Vauzelle, président de la Commission des Affaires étrangères à l'Assemblée nationale, qui affirme : « c'est respecter le peuple que de garder au langage politique une certaine dignité ... Le peuple ne souhaite pas la vulgarité dans les propos du monde politique »<sup>79</sup>. L'interview que Cresson donne à l'émission *Le Droit de savoir* sur TF1, le 8 juillet 1991, où elle prévoit la mise en place de charters collectifs pour les expulsions de sans-papiers, suscite le commentaire suivant :

la dureté de ses paroles, le manque apparent de compassion, et la sévérité des mesures proposées n'étaient jugés convenables ni pour un socialiste, ni pour un Premier ministre ni pour une femme<sup>80</sup>.

Cette référence aux charters, qui évoque les déportations dans la seconde guerre mondiale, va certes à l'encontre du programme socialiste, mais suscite aussi une hostilité plus large à cause de sa brutalité. En se créant une image de leader politique, Édith Cresson utilise un langage qui ne répond pas aux attentes des Français. Il faut savoir aussi que Cresson s'est déjà fait remarquer pour ses commentaires peu judicieux. Quatre ans avant sa nomination comme Premier ministre, elle déclare à un journaliste que 25% des Anglais sont des homosexuels, commentaire que ses

---

<sup>78</sup> Lynne Wilcox, « Edith Cresson : Victim of Her Own Image » dans Drake, Helen et Gaffney, John, eds. *The Language of Leadership in Contemporary France*, Aldershot : Dartmouth Publishing Company, 1996, pp. 83, 98.

<sup>79</sup> Jacques Amalric, « Un Entretien avec M. Michel Vauzelle », *Le Monde*, le 18 juillet 1991.

<sup>80</sup> Lynne Wilcox, *op. cit.*, p. 91.

adversaires ont rappelé après qu'elle est devenue Premier ministre ; et elle décrit les Japonais comme « des nains jaunes » et « des fourmis »<sup>81</sup>.

Giesbert rapporte la réaction des Français à la suite de ces commentaires : « c'est la France profonde qui a honte de son Premier ministre »<sup>82</sup>. Il est donc clair que cette stratégie de « franchise », s'il s'agit bien d'une stratégie, s'est retournée contre elle.

S'agissant de ses interventions publiques, Wilcox note que, dès ses premiers jours comme Premier ministre, de nombreux commentateurs ont cité le discours de Cresson comme un facteur majeur dans son échec devant l'opinion publique<sup>83</sup>. Pierre Servent et Pascale Robert-Diard, au *Monde* du 25 mai 1991, commentent son premier discours à l'Assemblée nationale : « qu'ils le clament or le chuchotent, qu'ils s'en félicitent ou qu'ils le déplorent, les députés ont été presque unanimes : Mme Édith Cresson a raté son grand oral »<sup>84</sup>. Selon Wilcox, Cresson a refusé d'adapter son style à sa nouvelle fonction de Premier ministre, en dépit des signes qui indiquaient que son discours était jugé inacceptable par l'électorat français<sup>85</sup>.

Ainsi, sa façon de parler nuit à Édith Cresson dans son rôle de Premier ministre. Elle parle d'une voix haute perchée, elle parle cru et elle n'est pas convaincante dans ses discours et interventions qui suscitent des

---

<sup>81</sup> Lynne Wilcox, « Edith Cresson : Victim of Her Own Image » dans Drake, Helen et Gaffney, John, eds. *The Language of Leadership in Contemporary France*, Aldershot : Dartmouth Publishing Company, 1996, p. 84.

<sup>82</sup> Franz-Olivier Giesbert, *La Fin d'une époque*, Paris : Éditions du Seuil, 1993, p. 138.

<sup>83</sup> Lynne Wilcox, *op. cit.*, p. 83.

<sup>84</sup> Pierre Servent et Pascale Robert-Diard, « Dans les couloirs du Palais-Bourbon après la déclaration de politique générale du Premier ministre », *Le Monde*, le 25 mai 1991.

<sup>85</sup> Lynne Wilcox, *op. cit.*, p. 100.

réactions défavorables de la part des personnalités politiques et des médias.

Examinons maintenant le rôle des traits féminins dans la construction de son image de femme politique. Si, comme l'a dit Perry, au début, « son sexe était un atout positif dans l'opinion des Français »<sup>86</sup>, il était aussi, comme le constate Jane Freedman, « un facteur clé dans la construction des représentations négatives de sa personne »<sup>87</sup>. Sylvie Ollitrault insiste sur ce lien trop vite établi entre féminité et incompétence : « piégée par son genre, elle est très vite confrontée à des attaques qui survalorisent son identité de femme »<sup>88</sup>. À cet égard, les vêtements de Cresson représentent un écueil considérable. D'après Élisabeth Schemla, lors de l'émission de télévision *Droit de savoir*, tournée chez elle à Tartre, elle « porte un jogging clair, et non pas blanc, double erreur pour son image auprès des téléspectateurs : la tenue paraît négligée et ne convient pas à un chef de gouvernement qui doit aborder des sujets sérieux »<sup>89</sup>. Le commentaire de Schemla sur le choix vestimentaire de Cresson indique qu'elle comprend mal l'effet que son comportement peut avoir sur son image. Elle voulait sans doute paraître naturelle ; on lui reproche sa négligence. Surtout, il tranche avec l'image masculine que Cresson cherchait par ailleurs à projeter.

---

<sup>86</sup> Sheila Perry, « Gender Difference in French Political Communication : From Handicap to Asset? », *Modern & Contemporary France*, Vol. 13, No. 3, August 2005, p. 344.

<sup>87</sup> Jane Freedman, *Femmes politiques : mythes et symboles*, Paris : L'Harmattan, 1997, p. 224.

<sup>88</sup> Sylvie Ollitrault, « Édith Cresson, une image brisée », dans *Images, imaginaires du féminin*, Cortil-Wodon : Éditions Modulaires Européennes, 2003, p. 60.

<sup>89</sup> Élisabeth Schemla, *Édith Cresson, la femme piégée*, Paris : Flammarion, 1993, p. 213.

On constate que l'intérêt des médias pour le corps et les vêtements est grand pour les femmes. Alain Rollat, dans *Le Monde* du 18 mai 1991, dépeint Cresson ainsi : « jambes croisées, très élégante dans son ensemble noir qu'éclaire son corsage bouton d'or ... les mains croisées sur les genoux »<sup>90</sup>. Noëlle Brick et Clarissa Wilks nous citent des exemples parus au *Figaro*, le 20 et le 16 mai 1991 respectivement : « la belle Édith » et « une rousse parisienne ; cette jolie femme de 48 ans à la chevelure auburn »<sup>91</sup>. Jane Freedman constate que de telles descriptions ont « contribué à la dégradation rapide de son image ». En effet, ajoute-t-elle,

le fait d'être une femme et de posséder des qualités « féminines » n'a pas aidé à la construction d'une image médiatique positive ... [et] c'est en grande partie son image médiatique qui l'a condamnée. La presse transmettait d'elle l'image d'une femme irréfléchie qui manquait d'habileté<sup>92</sup>.

Il faut croire qu'en braquant le projecteur sur son corps de femme, ces commentaires éloignent Cresson de l'image d'un leader fort. Mais les médias ne se limitent pas leurs attentions aux corps des femmes politiques : Alain Rollat, dans son interview avec elle, constate : « on parle un peu popote. Madame le Premier ministre se dit que, désormais, elle aura sans doute un peu moins de temps "pour préparer le dîner" de son mari »<sup>93</sup>. Cette image d'une femme qui s'emploie à faire plaisir à son mari témoigne d'une volonté de se donner une image féminine, mais à quel prix ? Plus généralement, les traits féminins qui sont systématiquement

---

<sup>90</sup> Alain Rollat, « Première soirée chez la "Dame de velours" », *Le Monde*, le 18 mai 1991.

<sup>91</sup> Noëlle Brick et Clarissa Wilks, « Et Dieu nomma la femme », *French Language Studies*, Vol. 4, No. 2, p. 239.

<sup>92</sup> Jane Freedman, *Femmes politiques : mythes et symboles*, Paris : L'Harmattan, 1997, pp. 224, 235.

<sup>93</sup> Alain Rollat, *op. cit.*

mis en épingle par la presse nuisent à son image car ils vont à l'encontre de l'idée largement répandue selon laquelle ce rôle demande des traits masculins.

S'agissant du côté féminin de Cresson, le coup de grâce est livré par le *Bébête Show*, une émission satirique sur TF1 inspirée par l'émission américaine, le *Muppet Show*, qui ridiculise les hommes politiques qu'elle représente sous forme de marionnettes. Dans l'émission, Mitterrand est grenouille et Mme Cresson panthère. D'après Sheila Perry, l'émission représente Édith Cresson comme

une femme stupide et incompétente qui doit sa fonction à l'homme qui la domine, et qui sert ses intérêts au point d'être violée par lui pour qu'il puisse briser son ennui. C'est une image dans laquelle Cresson est violentée politiquement, et où sa vie de femme et sa sexualité sont totalement avilies et violées<sup>94</sup>.

Sylvie Ollitrault parle des effets de l'émission sur l'image de Cresson : « marionnette du début à la fin, Édith Cresson n'a jamais pu imposer son leadership. Les images lui donnaient un reflet d'elle-même de poupée sans autonomie »<sup>95</sup>. L'insistance des producteurs de l'émission sur son côté féminin fait donc partie d'une volonté de dénigrement qui pointe surtout son manque de compétence pour le poste de Premier ministre.

Édith Cresson doit se battre contre la féminisation de son image par des médias soucieux de miner sa crédibilité de chef de gouvernement.

Elle s'en plaint :

---

<sup>94</sup> Sheila Perry, « Gender Difference in French Political Communication : From Handicap to Asset? », *Modern & Contemporary France*, Vol. 13, No. 3, August 2005, p. 343.

<sup>95</sup> Sylvie Ollitrault, « Édith Cresson, une image brisée », dans *Images, imaginaires du féminin*, Cortil-Wodon : Éditions Modulaires Européennes, 2003, p. 65.

la gestion d'une politique gouvernementale n'a rien à voir avec le galbe d'une jambe ou l'opulence d'une poitrine. Les photographes ... traquaient mes genoux ou mes cuisses ... et à l'Assemblée, ils prenaient des gros plans de mes bagues ou de mes boucles d'oreilles<sup>96</sup>.

Au sujet du *Bébête Show*, Schemla cite les paroles amères de Cresson :

« [II] a joué un rôle déterminant dans la destruction de mon image »<sup>97</sup>. Les propos d'Édith Cresson ne laissent pas de doute qu'elle n'a pas su se défendre contre les efforts persistants des médias pour ruiner sa crédibilité.

Les sondages reflètent la chute de popularité de Cresson. Au début, sa nomination au poste de Premier ministre a été bien reçue puisque 87% des Français étaient « très contents » ou « contents » de l'action du président<sup>98</sup>. Toutefois, le triomphe a été de courte durée. Jane Freedman note qu'

un mois et demi à peine après son arrivée à Matignon, de nouveaux sondages tombent ... L'image du Premier ministre subit une dégradation sans précédent en si peu de temps : moins seize points<sup>99</sup>.

Son taux de popularité continue à baisser pendant son mandat et, selon Lynne Wilcox, dans le sondage Ifop du 31 mars 1992, deux jours avant qu'elle ne soit démise de sa fonction, elle n'obtient que 19%<sup>100</sup>. Cette chute est due, en partie, aux commentaires des médias. Mais, il est vrai aussi, d'après les témoignages nombreux que nous avons cités, qu'Édith

---

<sup>96</sup> Jane Freedman, *Femmes politiques : mythes et symboles*, Paris : L'Harmattan, 1997, p. 236.

<sup>97</sup> Elisabeth Schemla, *Édith Cresson, la femme piégée*, Paris : Flammarion, 1993, p. 126.

<sup>98</sup> Ifop, Sondage mené les 16 et 17 mai 1991 pour *Le Journal du Dimanche*.

<sup>99</sup> Jane Freedman, *op. cit.*, p. 223.

<sup>100</sup> Lynne Wilcox, « Edith Cresson : Victim of Her Own Image » dans Drake, Helen et Gaffney, John, eds., *The Language of Leadership in Contemporary France*, Aldershot : Dartmouth Publishing Company, 1996, p. 79.

Cresson n'a pas compris le comportement qu'un Premier ministre se doit d'afficher pour sauvegarder le respect dû à sa fonction.

Édith Cresson cherche à construire une image masculine, mais elle comprend mal le type de comportement que les Français attendent d'elle. Si elle a su cultiver certains éléments masculins dans son projet de se construire une image de leader fort, tout bien considéré c'est les traits masculins négatifs qui l'emportent de loin. Cresson elle-même a terni son image en adoptant un comportement et un langage inappropriés.

Il est évident que les médias ont contribué à la chute de Cresson. En dépit de la réaction favorable de certains acteurs médiatiques à sa nomination, au fur et à mesure que Cresson évolue dans le rôle, pour la plupart ils se retournent contre elle et se saisissent de toutes les occasions pour mettre en doute sa capacité et sa compétence pour le rôle de Premier ministre. Nous avons relevé également le phénomène du *Bébête Show* qui la présente comme inutile, soumise au Président et donc sans autorité. Dans l'ensemble, les médias se focalisent sur les éléments féminins de Cresson, comme en témoignent les nombreuses références à ses vêtements, à son corps et à ses bijoux. Cette fascination pour le corps ne peut que miner son image de leader. Ainsi, en dépit de son expérience politique, Cresson n'arrive pas à faire valoir ses capacités comme leader. Pour elle, le piège du *double bind* est insurmontable parce que les médias ont fait en sorte que ses traits féminins soient toujours au premier plan alors même que Cresson s'efforçait de se fabriquer une image de leader.

Pour exposer la situation du *double bind* trop masculin ou trop féminin, nous avons essayé de démontrer qu'Édith Cresson a cherché à se

présenter comme un leader qui assoit son autorité sur des traits masculins de la puissance, de la fermeté, de la rationalité et de l'agressivité. Cette stratégie n'a pas réussi. Le *double bind* trop masculin ou trop féminin consiste, dans le cas d'Édith Cresson, dans ses tentatives répétées pour valoriser ses traits masculins, tentatives vaines car c'est le côté féminin qui l'emporte dans l'image que l'on se fait d'elle. En dépit de sa formation solide en politique, y compris dans des portefeuilles réputés masculins, on pointe souvent ses lacunes en matière de communication. Sa façon de prendre la parole nuit à sa crédibilité quand elle fait un discours ou une intervention : son langage n'est pas à la hauteur de sa fonction. Telle est l'opinion des Français qui considèrent son comportement comme inapproprié pour le rôle de Premier ministre. Si elle fait ses débuts dans l'intention précise de se présenter comme plus masculine que féminine, les Français s'en offusquent car ils jugent qu'elle dépasse les limites jugées raisonnables pour le poste.

### 1.3 Simone Veil

D'une famille juive, Simone Veil passe sa jeunesse dans un camp de concentration allemand. Son père et son frère partent pour la Lituanie et ne reviendront pas. Sa mère est morte du typhus un mois avant l'arrivée des Alliés le 15 avril 1945, et donc avant la libération des détenus du camp de concentration où se trouvait Simone. Ces expériences vont façonner son comportement dans les années à venir.

Tout d'abord, nous examinons les traits masculins que les médias relèvent le plus souvent chez Simone. Lors du débat à l'Assemblée nationale de la loi sur l'Interruption volontaire de grossesse (IVG), en novembre et décembre 1974, Franz-Olivier Giesbert, au *Nouvel Observateur* du 2 décembre 1974, constate : « Simone Veil a défendu son texte avec ténacité et autorité »<sup>101</sup>. Le succès de Simone Veil en faisant promulguer la loi sur IVG indique qu'elle a une bonne connaissance de ses dossiers, l'un des traits masculins qui forment une partie de notre analyse. S'agissant des capacités de Mme Veil comme ministre, *Le Figaro* du 16 décembre 1974 note : « Mme Veil, dont l'assurance, la sobriété des propos, la conviction firent impression ... a confirmé son succès du 28 novembre et ses qualités indéniables de ministre »<sup>102</sup>. Ces qualités sont soulignées par Jean Daniel au *Nouvel Observateur* du 30 décembre 1974, dans lequel il rapporte les résultats d'un sondage effectué auprès des lecteurs de l'hebdomadaire : « lorsque nous nous sommes demandé qui avait le plus marqué la France [en 1974] ... l'unanimité s'est faite, chez

---

<sup>101</sup> Franz-Olivier Giesbert, « La Victoire paradoxale de Simone Veil », *Le Nouvel Observateur*, le 2 décembre 1974, p. 41.

<sup>102</sup> « Avortement : projet voté au Sénat », *Le Figaro*, le 16 décembre 1974, p. 8.

nous et autour de nous, sur une grande dame, Simone Veil »<sup>103</sup>. Le même jour, *L'Express* fait l'éloge de « l'éclatante performance de Simone Veil, simple, compétente, et ferme, au cours de débats difficiles »<sup>104</sup>. En 1979, lors de son succès au scrutin pour la présidence du Parlement européen, Paul Guilbert, dans *L'Express* du 28 juillet, note : « ceux qui jasaient sur la néophyte ont reconnu le ton d'autorité »<sup>105</sup>. Bien des années après, on retrouve chez Mme Veil le même air d'autorité. Le 21 novembre 2004, *Ouest-France* publie un portrait de Mme Veil où l'auteur la décrit ainsi :

quant à sa personnalité, si les charges officielles ont fini par brider sa rebelle, si l'âge a tempéré les accès de colère, elle garde son indépendance d'esprit ... Autoritaire, elle ne déteste pas le pouvoir mais observe avec lucidité ses illusions et ses jeux<sup>106</sup>.

Le vocable « autoritaire » se réfère aux traits de l'agressivité et de la fermeté. Laurent Valdiguié, dans *Le Journal du Dimanche* du 13 août 2011, cite les paroles de Jean-Marc Roberts, l'éditeur du *Stock* qui publie son autobiographie, et qui fait remarquer sa fermeté : « elle peut être dure, elle ne s'en laisse pas conter »<sup>107</sup>. En dépit de certains jugements critiques, nous trouvons en général que les médias affichent leur admiration pour Simone Veil en mettant en lumière son agressivité, sa compétence, son assurance, sa bonne connaissance de ses dossiers et sa fermeté, qui sont tous des traits jugés masculins.

---

<sup>103</sup> Jean Daniel, « 1974 : Une Femme, un homme », *Le Nouvel Observateur*, le 30 décembre 1974, p. 20.

<sup>104</sup> « Le Pari sur les femmes », *L'Express*, le 30 décembre 1974, p. 52.

<sup>105</sup> Paul Guilbert, « Le Rébus européen », *L'Express*, le 28 juillet 1979, p. 34.

<sup>106</sup> « Une Femme politique différente », *Ouest-France*, le 21 novembre 2004.

<sup>107</sup> Laurent Valdiguié, « Simone Veil, une Française d'exception », *Le Journal du Dimanche*, le 13 août 2011.

Chez les chercheurs et universitaires, c'est le caractère autoritaire de Simone Veil qui est au premier plan. Franz-Olivier Giesbert constate chez Veil « une étonnante force de caractère, une certaine dureté aussi ... elle exsude l'autorité »<sup>108</sup>. Maurice Szafran note qu' « elle opte ... pour l'autorité, voire l'autoritarisme, avec ses interlocuteurs masculins »<sup>109</sup>. Observons que le vocable « autoritaire » revient dans l'étude de Linda Trimble et Natasja Treiberg sur l'ancien Premier ministre de la Nouvelle Zélande, Helen Clark. En effet, Trimble et Treiberg soulignent l'importance des traits masculins, y compris celui de l'autorité, dans la construction de l'image politique de Clark<sup>110</sup>. Comme on le sait, les traits masculins ont un double tranchant, et peuvent devenir vite un facteur de rejet. À ce sujet, Raylene L. Ramsay pointe le côté négatif de ce trait chez Veil : « l'une des plus populaires ministres depuis toujours ... reste une personne détestée avec acrimonie par de nombreux membres de l'establishment, qui la considèrent comme difficile et autoritaire »<sup>111</sup>. Laurence Pfaadt introduit un deuxième trait majeur en citant les paroles du député Yves Guéna lors du débat sur l'IVG : « nous avons été impressionnés par sa compétence »<sup>112</sup>. Ramsay explique la popularité de Veil, en partie, par sa compétence. Commentant son interview avec Veil, Ramsay signale d'autres traits masculins chez Simone : « Veil a démontré

---

<sup>108</sup> Franz-Olivier Giesbert, *Jacques Chirac*, Paris : Seuil, 1987, p. 221.

<sup>109</sup> Maurice Szafran, *Simone Veil : Destin*, Paris : Flammarion, 1994, p. 196.

<sup>110</sup> Linda Trimble et Natasja Treiberg « Either Way, There's Going to be a Man in Charge », dans Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, p. 129.

<sup>111</sup> Raylene L. Ramsay, *French Women in Politics*, New York : Berghahn Books, 2003, p. 175.

<sup>112</sup> Laurent Pfaadt, *Simone Veil : Une Passion française*, Saint-Victor-d'Épine : City Éditions, 2011, p.108.

une approche réaliste et énergique ... [avec] une présence puissante et physique ... [qui donne] l'impression d'une personnalité déterminée »<sup>113</sup>. L'analyse lexicale de nombreux portraits rassemblés ci-dessus permet de relever les traits masculins de « puissance », « agressivité », « assurance », « fermeté » et « compétence ». Il est donc évident que les chercheurs et universitaires sont, pour la plupart, en accord avec les médias.

Il convient de considérer quels traits féminins sont privilégiés dans les représentations de Simone Veil. Avant de commencer, il est à noter que Mme Veil, parlant de sa nomination comme ministre de la Santé en 1974, note : « pour ma part je n'ai été ministre que parce que j'étais une femme et qu'à d'autres occasions le fait d'être une femme m'a sans doute aidée »<sup>114</sup>. Nous trouvons chez Mme Veil une lucidité candide sur les avantages politiques d'une certaine mise en scène de la féminité. Étant donné la prédisposition des médias à faire des commentaires sur l'apparence physique des femmes politiques, les exemples sont nombreux. Maurice Szafran cite *Le Monde* du 14 mars 1970, qui la décrit ainsi : « Mme Veil est âgée de quarante-deux ans ... Mariée à un inspecteur des Finances, mère de trois enfants, c'est une petite femme brune et charmante, réservée et discrète »<sup>115</sup>. Philippe Boucher, dans *Le Monde* du 30 mai 1974, deux jours après sa nomination comme ministre de la Santé, la dépeint ainsi :

---

<sup>113</sup> Raylene L. Ramsay, *French Women in Politics*, New York : Berghahn Books, 2003, pp. 174, 177.

<sup>114</sup> Simone Veil, Intervention lors d'un colloque au Sénat sur « Femmes et pouvoir (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles) », le 8 mars 2004.

<sup>115</sup> Maurice Szafran, *Simone Veil : Destin*, Paris : Flammarion, 1994, p. 178.

ses yeux d'un bleu très clair, sa grâce distante, son sourire jamais achevé, ses éclats de rire secs, son charme qui est d'une femme juste entrée dans la maturité, son permanent quant-à-soi font merveille<sup>116</sup>.

Dans *Le Figaro* du 14 décembre 1974, on peut lire cette phrase : « Mme Veil, en tailleur bleu et violet et le garde des Sceaux, M. Jean Lecanuet, assistèrent ... à la présentation du rapport de la commission des Affaires sociales »<sup>117</sup>. Il est notable qu'il n'y ait pas de référence aux vêtements de M. Lecanuet. Olivier Todd, dans *Le Nouvel Observateur* du 30 décembre 1974, note : « pour la plupart des citoyens, c'est une femme qui a quarante-sept ans, la beauté de son intelligence et de son endurance, avec de superbes yeux verts »<sup>118</sup>. La fixation de la presse sur l'habillement est évidente dans *Le Point* du 23 janvier 1984 :

Simone Veil ... est associée, dans les esprits des journalistes, à un couturier : Chanel ... On la verrait mal coiffée d'un bonnet, affublée d'un jean ou même chaussée de talons aiguilles. La fantaisie vestimentaire n'est pas son fort. Bonjour Chanel<sup>119</sup>.

La fascination pour les apparences est soulignée par Élisabeth Guigou qui raconte :

un jour où ... [Simone Veil] était allée faire ses courses mal coiffée, mal habillée, elle a dû subir, les jours suivants dans les médias, des commentaires sur sa prétendue déprime et sur son désir de s'éloigner de la politique<sup>120</sup>.

Les médias cherchent à présenter les faiblesses de Mme Veil en se focalisant sur ces qualités féminines comme son âge, ses vêtements, son

---

<sup>116</sup> Philippe Boucher, « Mme Simone Veil : Le Mal de vivre », *Le Monde*, le 30 mai 1974, p. 6.

<sup>117</sup> « La Ministre de la Santé : une leçon de démocratie aura été donnée au pays », *Le Figaro*, le 14 décembre 1974, p. 5.

<sup>118</sup> Olivier Todd, « La Révélation de l'année : Simone Veil », *Le Nouvel Observateur*, le 30 décembre 1974, p. 61.

<sup>119</sup> « Simone Veil : Mme Chanel », *Le Point*, le 23 janvier 1984, p. 3.

<sup>120</sup> Élisabeth Guigou, *Être femme en politique*, Paris : Plon, 1997, p. 196.

statut de mariée, son rôle de mère et sa beauté. On trouve rarement ces éléments dans leurs commentaires sur les hommes politiques. Comme nous l'avons constaté pour Mme Cresson, la mise en épingle des aspects féminins nuit à l'image de Simone dans la mesure où une femme politique doit démontrer des traits masculins.

S'agissant des qualités morales de Simone, Alain Duhamel note : « elle incarne l'épouse et la mère, la sensibilité et la protection »<sup>121</sup>. Toutes ces qualités renvoient à l'idée stéréotypée de la féminité, comme le souligne Christine Bard qui constate que « la norme de genre est parfaitement incarnée par Simone Veil qui réunit la beauté classique et la maternité rassurante »<sup>122</sup>. Maurice Szafran note pour sa part qu' « elle n'acceptait pas de se travestir en homme pour exercer ses responsabilités. Dans son travail de ministre, elle n'oubliait jamais son sexe »<sup>123</sup>. Jean Bothorel souligne aussi ses qualités féminines : « elle a ce charme d'autrefois, cette élégance désuète et rassurante, cette présence tranquille »<sup>124</sup>. Ainsi, l'image de Veil, femme politique, intègre parfaitement la figure de mère et épouse. Même dans son action politique, elle exsude de la féminité.

C'est dans sa capacité comme oratrice que son côté féminin se révèle dans sa fragilité. En effet, de nombreux commentateurs indiquent que Simone Veil est loin de maîtriser l'art de la parole, à l'instar du *Monde* du 28 novembre 1974 qui, rapportant le débat sur l'IVG, souligne son

---

<sup>121</sup> Alain Duhamel, *Les Prétendants*, Paris : Gallimard, 1983, pp. 105-6.

<sup>122</sup> Christine Bard, « Les Premières femmes au Gouvernement (France, 1936-1981) », *Histoire@Politique*, No. 01, mai/juin 2007, p. 16.

<sup>123</sup> Maurice Szafran, *Simone Veil : Destin*, Paris : Flammarion, 1994, pp. 202-3.

<sup>124</sup> Jean Bothorel, *Le Pharaon*, Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 1983, p. 94.

malaise devant le public : « face à un mur presque exclusivement masculin, Mme Veil semble émue, contractée et surtout terriblement seule ... également victime de son humilité, de son honnêteté et de sa tolérance »<sup>125</sup>. Évoquant l'intervention de Veil à l'Assemblée nationale le 29 novembre 1974, Olivier Todd souligne l'air vulnérable de Veil au moment de la prise de parole :

c'est la performance du naturel, même lorsque Simone Veil force un peu le timbre devant les députés. Des inflexions de voix, quelques trébuchements, des tremblements de mains, des bouffées de colère, tout juste retenue, cernent l'émotion murée<sup>126</sup>.

Franz-Olivier Giesbert, au *Nouvel Observateur* du 2 décembre 1974, note que, au début du débat sur l'IVG, Mme Veil parle d'« une voix volontaire mais crispée, et souvent malhabile »<sup>127</sup>. L'image stéréotypée d'une femme politique maîtrisant mal le discours apparaît clairement dans une interview de Roselyne Bachelot qui décrit ainsi l'écart entre le discours de Veil et celui des hommes politiques :

la femme a un mode d'expression différent des hommes ... On le sent bien chez Simone Veil. Elle n'a pas cette espèce de rouleau compresseur qu'ont les hommes qui parlent de politique. Elle hésite, elle bafouille, elle revient sur ce qu'elle a dit, elle a des phrases incomplètes, ce qui est en général la manière de parler des femmes<sup>128</sup>.

On trouve la même appréciation chez Maurice Szafran qui constate, au sujet d'une interview à la télévision en 1974 : « elle balbutie parfois,

---

<sup>125</sup> « Le Débat sur l'IVG », *Le Monde*, le 28 novembre 1974, p. 5.

<sup>126</sup> Olivier Todd, « La Révélation de l'année : Simone Veil », *Le Nouvel Observateur*, le 30 décembre 1974, p. 65.

<sup>127</sup> Franz-Olivier Giesbert, « La Victoire paradoxale de Simone Veil », *Le Nouvel Observateur*, le 2 décembre 1974, p. 41.

<sup>128</sup> Jane Freedman, *Femmes politiques : mythes et symboles*, Paris : L'Harmattan, 1997, p. 71.

s'égare dans la syntaxe, s'autorise même quelques approximations »<sup>129</sup>.

La façon très particulière dont elle s'exprime en public paraît, à certains commentateurs, révéler des faiblesses ; en même temps, celles-ci sont mises sur le compte d'un « naturel » tout féminin, à l'image du stéréotype de la femme qui domine mal ses émotions. Ce trait d'émotion va à l'encontre le trait masculin de rationalité qui demande que des décisions sont prises avec logique sans l'introduction de l'émotion.

Il est intéressant d'examiner des données sur le taux de popularité de Simone Veil à la lumière des commentaires que nous venons de citer sur les traits masculins et féminins. L'appendice 2 donne les résultats des sondages TNS Sofres pour *Le Figaro Magazine* pour Simone Veil de janvier 1981 à juin 2002, avec un pic de 68% en mars 1993. Elle bénéficie d'un pourcentage aux alentours de 40% pour la plupart de la période. Laurent Pfaadt explique ainsi ces sondages : « elle demeure, dans le cœur des Françaises et des Français, une grande héroïne comme Lucie Aubrac, Marie Curie ou Germaine Tillon »<sup>130</sup>. Laurent Valdigué, au *Journal du Dimanche* du 13 août 2011, fait des remarques semblables en commentant le sondage des Top 50 des personnalités préférées : « Simone Veil est devenue au fil des années une icône française »<sup>131</sup>. D'autres exemples qui attestent sa popularité : un sondage publié au *Point* en 1979 « fait de Simone Veil la ministre la plus populaire du gouvernement »<sup>132</sup>. Parmi les

---

<sup>129</sup> Maurice Szafran, *Simone Veil : Destin*, Paris : Flammarion, 1994, p. 202.

<sup>130</sup> Laurent Pfaadt, *Simone Veil : Une Passion française*, Saint-Victor-d'Épine : City Éditions, 2011, p. 9.

<sup>131</sup> Laurent Valdigué, « Simone Veil, une Française d'exception », *Le Journal du Dimanche*, le 13 août 2011. Veil est en 4<sup>ème</sup> place.

<sup>132</sup> Laurent Pfaadt, *op. cit.*, p. 131.

chercheurs, Mariette Sineau note que « durant les cinq années de sa présence au gouvernement (1974-1979), Simone Veil fait la course en tête des sondages »<sup>133</sup>. Ces scores spectaculaires demandent une analyse plus poussée. Nous nous bornons ici à citer les trois éléments que Raylene L. Ramsay a relevés dans son étude : « la popularité de Veil pourrait venir en partie de son image maternelle, de son image de femme de cœur, et de son courage comme survivante »<sup>134</sup>.

Néanmoins, nous trouvons aussi des commentaires qui font valoir une convergence de traits masculins et féminins qui sert à féminiser à son avantage son image de ministre solide et déterminé. Szafran rapporte que « le personnage ... est décidément complexe, humaniste et rigoureux, tout en restant féroce réformiste et délicieusement conservateur »<sup>135</sup>.

Soulignons le mot « délicieusement », qui indique la présence d'une certaine force de séduction chez Veil. Par contre, si « féroce » fait penser au comportement agressif, Jane Freedman y introduit des nuances intéressantes :

l'impression nous est laissée que Simone Veil ne contrôle pas ses émotions. C'est une femme battante, mais elle lutte d'une façon « féminine » ... elle appartient à la sphère féminine de la nature, de la passion<sup>136</sup>.

Comme Szafran, Freedman nous présente des caractéristiques mixtes : le vocable « battante » a un caractère masculin tandis que « émotions »,

---

<sup>133</sup> Mariette Sineau, « Les Femmes et le pouvoir exécutif en France : de l'exclusion ... à l'adoubement présidentiel », *Recherches féministes*, Vol. 23, No. 1, 2010, p. 87.

<sup>134</sup> Raylene L. Ramsay, *French Women in Politics*, New York : Berghahn Books, 2003, p. 175.

<sup>135</sup> Maurice Szafran, *Simone Veil : Destin*, Paris : Flammarion, 1994, p. 177.

<sup>136</sup> Jane Freedman, *Femmes politiques : mythes et symboles*, Paris : L'Harmattan, 1997, p. 178.

« nature », et « passion » relèvent de son côté féminin. Ces derniers commentaires rassemblent les traits masculins et féminins et les font coexister en toute harmonie.

Dans l'ensemble, notre analyse indique que l'image de Mme Veil consiste dans un mélange de traits masculins et féminins. Nous avons relevé dans les médias et les études universitaires un bon nombre de traits masculins : l'agressivité, la puissance, la compétence, l'assurance, la fermeté et une connaissance de ses dossiers. Ces traits l'aident sans doute à se faire une réputation de femme politique efficace et respectée. Nous avons noté également que les médias attirent l'attention sur sa féminité, c'est-à-dire le corps, les vêtements, et sa façon de parler. Sur le plan vestimentaire, on note même son style classique façon Chanel. En plus, les témoignages cités ci-dessus mettent en lumière le fait qu'elle est mère et épouse et qu'elle assume pleinement ces rôles, qu'elle manifeste des éléments du comportement féminin comme la sensibilité et l'élégance, et qu'elle respire la beauté classique et la présence tranquille. Nous avons noté que Mme Veil est une femme politique très populaire, en dépit du fait qu'à son époque, les femmes politiques occupaient rarement des postes de responsabilité. Étant donné sa popularité, il semble que Mme Veil réussisse à faire coexister les deux côtés, au point où elle semble échapper aux effets du piège du *double bind*. Cependant, le *double bind* trop masculin ou trop féminin n'est pas tout à fait neutralisé. Elle n'a jamais été considérée comme Premier ministrable ou présidentiable, ni comme naturellement portée vers les postes exécutifs les plus importants. Ainsi, en dépit de son taux de popularité, Mme Veil n'a l'air de surmonter le

*double bind* trop masculin ou trop féminin qu'en limitant ses ambitions politiques.

#### 1.4 Michèle Alliot-Marie

Le 29 mai 2005, Jacques Chirac dit à Mme Alliot-Marie qu'il considérait Dominique de Villepin et elle pour le poste de Premier ministre. Par la suite, c'est Villepin qui est nommé, mais le fait qu'Alliot-Marie était en lice démontre ses capacités en politique et l'estime dont elle jouissait au sein du parti.

Michèle Alliot-Marie est connue sous l'acronyme « MAM ». Sa mère Renée Marie, évoquant l'enfance de sa fille, la décrit comme très indépendante. Parlant du père, Michaël Darmon constate que « Bernard Marie a traité Michèle comme le garçon qu'il n'a pas eu. Et elle accepte de jouer ce rôle »<sup>137</sup>. Ainsi, jeune femme, Michèle pense devenir exploratrice. Nous tenons là, sans doute, un début d'explication sur les traits masculins que les médias et le public lui attribuaient.

En 1999, elle est candidate à la présidence du parti Rassemblement pour la République (RPR), rôle considéré masculin à cette époque vu qu'une femme n'a jamais été nommée à ce poste. Le 4 décembre 1999, elle reçoit l'approbation des militants du parti, et devient la première femme présidente du RPR. Elle le restera trois ans. Évoquant les circonstances de sa victoire, Michèle constate : « le pouvoir est une affaire d'hommes, surtout à droite, et les stratégies de carrière se conjuguent au masculin ». Elle ajoute : « pour qui veut exister en politique, s'imposer est une nécessité absolue ». Ainsi, pour elle, le monde politique est fait pour les caractères durcis. Elle note aussi : « je sais que je donne l'image d'une

---

<sup>137</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Murette*, Paris : L'Archipel, 2006, pp. 32, 52.

femme assez distante, voire dure. On a dit de moi que j'étais rigide, sévère, austère, intellectuelle et j'en passe »<sup>138</sup>. Il est donc clair que pour MAM la carrière politique exige qu'on assume des traits masculins.

Examinons tout d'abord comment les médias présentent les traits masculins de Michèle Alliot-Marie lors de sa campagne pour la présidentielle du RPR. Nous en trouvons plusieurs exemples dans la presse. *Le Monde* du 12 octobre 1999 cite Jean-Louis Saux, qui la dépeint comme « une femme déterminée et active ... une figure libre ». Sophie Huet, dans *Le Figaro* du 8 novembre 1999, fait valoir ses qualités personnelles : « elle est très exigeante et rigoureuse »<sup>139</sup>. Dans *Le Figaro* du 17 novembre 1999, Thierry Portes évoque son caractère autoritaire lors d'une réunion à Strasbourg : « le doigt dressé, le verbe fort elle va et vient dans la salle, fixant tour à tour du regard chaque personne »<sup>140</sup>. Le 6 décembre 1999, un correspondant de *Marianne* constate : « le RPR a trouvé sa Dame de fer, méthodique, déterminée, efficace »<sup>141</sup>. Le vocable « méthodique » pointe la rationalité de Michèle. La référence à la « Dame de fer » s'explique par l'épisode, rapporté par Darmon, où elle rejette la recommandation du président Jacques Chirac de mettre François Fillon au poste de secrétaire du parti : « c'est moi la patronne ... c'est moi qui le nommerai »<sup>142</sup>. Ainsi, Michèle n'hésite pas à afficher un comportement agressif, même devant le chef d'État. S'agissant des hebdomadaires *Le*

---

<sup>138</sup> Michèle Alliot-Marie, *Au Cœur de l'État*, Paris : Plon, 2013, pp. 25, 83, 170.

<sup>139</sup> Sophie Huet, « Alliot-Marie, Madame Bons Offices », *Le Figaro*, le 8 novembre 1999.

<sup>140</sup> Thierry Portes, « Michèle Alliot-Marie en vedette "amicale" », *Le Figaro*, le 17 novembre 1999.

<sup>141</sup> « Michèle Alliot-Marie, dents longues et poing serré », *Marianne*, le 6 décembre 1999.

<sup>142</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Muette*, Paris : L'Archipel, 2006, p. 161.

*Nouvel Observateur* et *L'Express*, sa campagne suscite peu d'intérêt, particulièrement chez le premier. Le quasi-silence des deux hebdomadaires sur la présidente du parti principal d'opposition est d'autant plus remarquable que les médias se focalisent sur les responsables masculins du parti plutôt que sur elle.

En 1999, Michèle semble vouloir écarter toute trace de sensibilité féminine en refusant, contre toute attente, de voter la loi sur la Parité.

*Libération* du 9 décembre 1999 cite les paroles de Michèle :

je souhaite qu'il y ait davantage de femmes dans les postes de décision, qu'ils soient politiques ou administratifs. Mais ce texte n'est pas un bon texte. Il est largement hypocrite, il est mal fichu. Il ne règle pas un certain nombre de problèmes, notamment ceux de l'accueil des femmes dans la vie politique<sup>143</sup>.

Cet exemple nous montre que Michèle ne recule pas devant une décision politique qui manifestement ne soutient pas les femmes. Plutôt que suivre la voie de la solidarité féminine, elle préfère examiner la loi de façon détachée avant d'arriver à une décision, ce qui signale aussi sa rationalité. Cependant, cette décision pragmatique de Michèle suscite de la controverse : le 17 novembre 2000, Catherine Pégard et Ludovic Vigogne du *Point* expriment leur hostilité à cette décision qui, pour eux, a trahi les femmes :

[elle] osait même, à peine élue, se prononcer contre la parité ... Son image s'y est immédiatement durcie. On la retrouve glaciale, le verbe trop polémique, un ton trop haut : la parole crispe sa pensée qu'elle ne décline jamais en nuances<sup>144</sup>.

---

<sup>143</sup> « Droite et gauche font la parité. Seule Michèle Alliot-Marie, présidente du RPR, rejette le projet de loi », *Libération*, le 9 décembre 1999.

<sup>144</sup> Catherine Pégard et Ludovic Vigogne, « Le Général de l'armée morte », *Le Point*, le 17 novembre 2000.

Nous y trouvons des vocables et tournures comme « durcie », « glaciale », « verbe trop polémique », et « la parole crispe sa pensée » qui vont à l'encontre de l'image stéréotype d'une femme politique. En votant contre cette loi, Michèle privilégie les traits masculins de la fermeté et de la rationalité.

Regardons maintenant d'autres moments significatifs dans la vie politique de Michèle pour mieux apprécier comment les traits masculins se présentent chez elle. Commençons par son poste de ministre de la Défense, rôle jugé masculin, qui a duré cinq ans, du 7 mai 2002 au 15 mai 2007. Commentant la nomination de Michèle, Antoine Guiral, dans *Libération* du 8 mai 2002, note : « [cette nomination] lui permettra de cultiver l'image d'elle-même qu'elle aime véhiculer : une femme obstinée capable d'imposer son "intuition" dans un univers d'hommes »<sup>145</sup>. Selon Guiral, Alliot-Marie elle-même veut mettre au premier plan l'esprit de compétition qui l'anime, et qu'elle veut rappeler à toute occasion. Parlant de la première réunion à la Défense entre elle et ces états-majors, Michèle constate : « des années plus tard, des chefs d'état-major m'ont dit que, ce jour-là, ils avaient compris qu'ils avaient un chef, et que cela les avait rassurés »<sup>146</sup>. Selon Darmon, le succès d'Alliot-Marie a été tel qu'en 2004 « les chiraquiens se sont mis à évoquer, parmi d'autres, la ministre de la Défense comme possible successeur de Raffarin [comme Premier ministre] ». Il cite *Le Figaro Magazine* du 15 décembre 2004 : « À la tête

---

<sup>145</sup> Antoine Guiral, « Michèle Alliot-Marie : Ministre de la Défense et des Anciens Combattants », *Libération*, le 8 mai 2002.

<sup>146</sup> Michèle Alliot-Marie, *Au Cœur de l'État*, Paris : Plon, 2013, p. 80.

des armées depuis 2002 ... [elle] a gagné la bataille de la crédibilité »<sup>147</sup>.

Son succès comme président du RPR, et dans ses rôles ministériels indiquent que MAM possède une bonne connaissance de ses dossiers. *Le Nouvel Observateur* du 3 juin 2005 nous donne d'autres exemples du comportement masculin de Michèle :

son franc parler ... ses sauts en parachute et vols en Rafale, Mirage, et Alphajet de la Patrouille de France ... [elle] entend se faire appeler Madame « le » ministre, pour bien marquer que c'est la fonction qui compte, non le sexe de la personne qui l'occupe<sup>148</sup>.

En 2007, Alliot-Marie multiplie ses « premiers » comme femme dans les rôles considérés masculins : Nicolas Sarkozy la nomme alors au poste de ministre de l'Intérieur. Le correspondant de *Libération* du 18 mai 2007 constate qu'elle « voit sa pugnacité récompensée après un parcours sans faute de trois années à la Défense »<sup>149</sup>. On y voit encore une fois l'image de dirigeant compétent et combatif qu'elle a su se fabriquer. Il est à noter que, dans son travail au ministère de la Défense et à celui de l'Intérieur, elle a dû se battre pour être acceptée dans un monde masculin. En plus des traits masculins de la compétence et une connaissance des dossiers que nous l'avons noté ci-dessus, les vocables « obstinée », « imposer », et « pugnacité » évoquent les traits masculins de l'agressivité, de l'assurance et de la fermeté.

Pour les chercheurs et les écrivains, le côté masculin de Michèle se manifeste pour la plupart dans ses rapports avec le Président ou d'autres chefs masculins. Avant de considérer ces rapports, revenons sur le refus

---

<sup>147</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Murette*, Paris : L'Archipel, 2006, p. 13.

<sup>148</sup> « Portrait : Michèle Alliot-Marie », *Le Nouvel Observateur*, le 3 juin 2005.

<sup>149</sup> « Alliot-Marie, l'ex-soldat de Chirac enlève l'Intérieur », *Libération*, le 18 mai 2007.

de Michèle, en 2000, de soutenir la loi sur la parité. Michaël Darmon constate que les médias lui sont hostiles : « les reproches s'accumulent : on pointe son manque d'humanité et son indifférence au sort des femmes »<sup>150</sup>. Ce manque de solidarité féminine chez Michèle s'explique peut-être par le fait que, pour la plupart, MAM évolue dans des rôles jugés masculins et qu'elle démontre souvent un comportement rigide, agressif et ferme. En mai 2002, Jacques Chirac crée un nouveau parti, l'Union pour un Mouvement Populaire (UMP). Lui et Michèle se disputent les subventions pour les candidats gagnants. Utilisant les ressources financières du RPR comme outil de négociation, Mme Alliot-Marie négocie avec Jacques Chirac son intégration au gouvernement Raffarin<sup>151</sup>. Elle devient ainsi ministre de la Défense, et la première femme à occuper ce poste régalien. En s'opposant aux souhaits du président, elle montre sa force de caractère. En octobre 2005, celle-ci est de nouveau en évidence : contre l'avis des militaires, elle suspend de ses fonctions le général Henri Poncet en raison de la mort d'un Ivoirien. Cette action heurte l'armée professionnelle française qui est scandalisée quand Michèle insiste pour qu'il soit jugé par la justice civile. Elle possède aussi une détermination à vaincre toute résistance, comme Darmon le souligne : « la première année de son mandat [comme ministre] est difficile : Michèle Alliot-Marie montre son caractère autoritaire et directif »<sup>152</sup>. Éric Decouty et Bruno Jeudy pointent cette même détermination : parlant de sa nomination, le 18

---

<sup>150</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Murette*, Paris : L'Archipel, 2006, p. 168.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 146.

mai 2007, au poste de ministre de l'Intérieur, de l'Outre-mer et des Collectivités territoriales par Nicolas Sarkozy, ils constatent que cette nomination a pu avoir lieu malgré les réserves de ce dernier : « elle le prend de front, ça l'agace. Il n'aime pas son côté viril »<sup>153</sup>. De toute évidence, ce sont des traits masculins qui sont privilégiés par les chercheurs et universitaires. On retient, entre autres, des termes comme « caractère autoritaire », « directif » et « côté viril ».

Comme nous pouvons nous y attendre, les traits féminins chez MAM sont souvent commentés dans les médias. Dans *Le Monde* du 21 octobre 1999, Jean-Louis Saux souligne sa féminité en employant le mot « charmeuse » pour la décrire<sup>154</sup>. Le 8 novembre 1999, Sophie Huet la dépeint au *Figaro* comme « une personnalité ... [qui a] une grande élégance féminine »<sup>155</sup>. Le 28 avril 2005, Muriel Frat au *Figaro* souligne également son élégance :

féminine, Mme le ministre le reste en toutes circonstances. Elle pousse le souci de la perfection jusqu'à s'enquérir de la couleur des lieux où elle doit prononcer ses discours, histoire d'harmoniser ses vêtements<sup>156</sup>.

En ce qui concerne la tenue de Michèle, les commentaires se multiplient. En 1986, Michèle paraît dans *Paris Match*. D'après Michaël Darmon, le photographe Jean Guichard

---

<sup>153</sup> Éric Decouty et Bruno Jeudy, *Sarkozy et « ses » femmes*, Paris : Plon, 2008, p. 36.

<sup>154</sup> Jean-Louis Saux, « En campagne pour la présidence du RPR, Mme Alliot-Marie n'échappe pas à "la question" », *Le Monde*, le 21 octobre 1999.

<sup>155</sup> Sophie Huet, « Alliot-Marie, Madame Bons Offices », *Le Figaro*, le 8 novembre 1999.

<sup>156</sup> Muriel Frat, « Opération séduction à la télévision », *Le Figaro*, le 28 avril 2005.

fait d'elle un portrait qui est publié sur une pleine page. Coiffure ondulée, pull tube angora au large col roulé ... Grandes lunettes, boucles d'oreilles dorées, ongle peints, bague en diamant et montre plate : malgré un sourire crispé, la composition fait ressortir une femme à la quarantaine décontractée<sup>157</sup>.

Sophie Huet, au *Figaro* du 8 novembre 1999, constate que Michèle a « une prédilection pour les tailleurs beige ou blanc, et souvent des souliers vernis »<sup>158</sup>. Pierre Georges, dans *Le Monde* du 14 décembre 1999, nous raconte une histoire amusante sur ces tailleurs :

à l'Assemblée, un huissier jugulaire-jugulaire se mit dans le cas pendable d'interdire l'entrée de l'hémicycle à cette dame en pantalon ... dans un mot prodigieux, MAM répliqua : « Eh bien, voulez-vous que je l'enlève ? », avant de poursuivre son chemin et sa révolution en marche.

Cette révolte contre une règle parlementaire qui interdit aux femmes de porter un tailleur-pantalon démontre qu'elle n'accepte pas qu'une femme subisse ce type de discrimination sexuelle. Georges se focalise aussi sur ces vêtements : « une femme élégante, toujours tirée à quatre épingles ... MAM met toujours des gants ... elle a une prédilection marquée pour le tailleur-pantalon de luxe »<sup>159</sup>. Le 22 janvier 2005, Sylvie Pierre-Brossolette constate au *Figaro* : « elle met un soin particulier à soigner son look ... [et] elle surveille aussi sa forme physique ... [elle a une] silhouette impeccable dans un costume col châle gris de chez Armani »<sup>160</sup>. Ces témoignages confirment la tendance des médias à se focaliser sur la tenue des femmes. Évidemment, Michèle n'y échappe pas.

---

<sup>157</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Muette*, Paris : L'Archipel, 2006, p. 94.

<sup>158</sup> Sophie Huet, « Alliot-Marie, Madame Bons Offices », *Le Figaro*, le 8 novembre 1999.

<sup>159</sup> Pierre Georges, « Dis bonjour à la MAM ! », *Le Monde*, le 14 décembre 1999. Ce ne sont que les hommes qui sont autorisés à porter un pantalon pendant que l'Assemblée est en séance.

<sup>160</sup> Sylvie Pierre-Brossolette, « Michèle Alliot-Marie », *Le Figaro*, le 22 janvier 2005.

Comment les chercheurs et les écrivains présentent-ils le côté féminin de Michèle ? Lors de l'annonce de sa candidature, en 1999, pour la présidence du RPR, elle fait savoir « qu'il est temps qu'une femme prenne le pouvoir ». D'après Darmon, c'est la première fois qu'elle met en avant son statut de femme :

si elle se prononce toujours contre une politique féministe, elle accepte, en privé, de penser la politique au féminin, ce qui peut surprendre, compte tenu de son image publique de cheftaine<sup>161</sup>.

En octobre 2006, Michèle déclare que c'est elle qui devrait affronter Ségolène Royal parce qu' « elle pourrait neutraliser l'avantage "féminin" de Royal », s'estimant en fait être « le seul candidat qui sera capable de [la] battre »<sup>162</sup>. D'après Darmon, Michèle justifie ainsi cette déclaration : « nos carrières et nos convictions s'opposent tout à fait. La seule chose que nous ayons en commun est d'être femme »<sup>163</sup>. Nous relevons ici la stratégie politique de Michèle qui considère son expérience et son sexe comme une arme politique dans sa face-à-face avec Royal. Dans ces deux exemples, nous notons que Michèle n'évoque son sexe que dans le cadre d'un projet de conquête du pouvoir. En cela, son image de femme s'inscrit dans une démarche résolument masculine.

Pendant sa vie politique, Mme Alliot-Marie doit subir des commentaires qui se réfèrent à sa vie sans enfant. Michaël Darmon cite les paroles de Michèle sur ce sujet : « c'est vrai que mon ex-mari ne

---

<sup>161</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Murette*, Paris : L'Archipel, 2006, p. 153.

<sup>162</sup> Rainbow Murray, « Is the Mere Presence of a Strong Female Candidate Enough to Increase the Substantive Representation of Women ? », *Parliamentary Affairs*, Vol. 61, No. 3, 2008, p. 480.

<sup>163</sup> Michaël Darmon, *op. cit.*, p. 263.

voulait pas d'enfant, mais la maladie de Yannick [la sœur cadette de Michèle] et l'envie de la protéger ont aussi canalisé mon désir de maternité ». En février 2004, Yannick est morte à cause d'une sclérose en plaques. Selon Darmon, « c'est à MAM désormais de veiller sur sa nièce Ludivine, dont elle est la marraine, et son neveu ». Il ajoute : « ces deux enfants permettent à Michèle Alliot-Marie de relativiser le fait de ne pas être mère elle-même ». Le 28 avril 2005, d'après Darmon, lors d'une interview à l'émission *Envoyé spécial* sur France 2, « elle accepte d'évoquer pour la première fois sa vie sans enfant : “Je me sens probablement plus disponible pour les autres” »<sup>164</sup>. Le même jour, Muriel Frat au *Figaro* commente cette interview : « femme, elle l'est plus que jamais lorsqu'elle évoque, à mots couverts, la douleur de ne pas être mère »<sup>165</sup>. Ainsi, femme de carrière restée sans enfant, Michèle souligne avec courage son désir maternel qu'elle peut satisfaire en prenant en charge les deux enfants de sa sœur.

Notre analyse a relevé peu d'indications sur le trait féminin de la compassion. Bien entendu, mention est faite des actions compatissantes de Michèle envers sa sœur. Selon Darmon, « elle a ... déménagé afin de la voir chaque jour ». Nous avons relevé également le témoignage d'un membre de son équipe qui dit apprécier les attentions de Michèle. En 2005, lorsqu'elle est ministre de la Défense, cet équipier l'a décrite comme une personne « faite de générosité et de chaleur humaine ... [et] très

---

<sup>164</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Muette*, Paris : L'Archipel, 2006, p. 192.

<sup>165</sup> Muriel Frat, « Opération séduction à la télévision », *Le Figaro*, le 28 avril 2005.

sympathique »<sup>166</sup>. Pour un ministre, l'équipe ministérielle ressemble à une famille en raison des heures du travail et de la proximité des gens. À part ces deux exceptions qui confirment la règle, le trait féminin de la compassion fait défaut dans l'image de MAM.

S'agissant de la question de la maîtrise du discours, elle est connue au cours de ses premières années au RPR « pour être une mauvaise communicante »<sup>167</sup>. Ce défaut l'éloigne de l'image d'un leader qui maîtrise parfaitement la parole dans ses interventions et devant les médias, particulièrement les émissions de télévision. Dans *Le Monde* du 12 octobre 1999, Jean-Louis Saux observe : « Mme Alliot-Marie s'en [tient] prudemment à un discours flou, plus ou moins incantatoire »<sup>168</sup>. En 1999, reconnaissant que

son mode de communication est toujours défaillant ..., [elle] a commencé à prendre des leçons de communication ... [et] c'est à cette époque qu'elle s'adjoint les compétences d'un « superviseur » en communication en la personne de Jean-Luc Mano.

Ce partenariat va lui être très bénéfique : Michel Darmon constate que, lors d'une émission en septembre 2005 à propos de la sortie de son livre *Le Chêne qu'on relève*, « elle se montre plus diserte face au style piquant de l'interviewer »<sup>169</sup>. Sylvie Pierre-Brossolette, au *Figaro* du 22 janvier 2005, explique à quel point elle profite des conseils de Mano : « [il] l'aide à surmonter ses scrupules ou ses inhibitions pour céder aux lois

---

<sup>166</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Murette*, Paris : L'Archipel, 2006, pp. 191-2, 210.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>168</sup> Jean-Louis Saux, « Au RPR, l'offre "chiraquienne" s'élargit à Michèle Alliot-Marie », *Le Monde*, le 12 octobre 1999.

<sup>169</sup> Michaël Darmon, *op. cit.*, pp. 224, 226-7.

médiatiques. Elle apprend à jouer le jeu »<sup>170</sup>. En 2002, elle affronte Dominique Strauss-Kahn dans un débat sur l'économie dont il est expert. Selon Darmon, « elle a montré qu'elle savait affronter un adversaire difficile »<sup>171</sup>. Ainsi, au fil du temps, elle est devenue plus compétente en communication : elle a appris à manier le discours politique. À la différence d'Édith Cresson, elle a réussi à surmonter cet obstacle et, par conséquent, à renforcer son image de femme politique compétente.

Il est utile de citer les commentaires qui présentent un mélange de traits féminins et masculins chez Michèle. Christophe Barbier et Eric Mandonnet, dans *L'Express* du 9 décembre 1999, décrivent le nouveau président du RPR comme « Mme Hercule »<sup>172</sup>, expression qui rapproche comiquement son côté masculin et féminin. Carole Barjon, au *Nouvel Observateur* du 9 décembre 1999, rapporte le succès d'Alliot-Marie dans un article intitulé « La Victoire d'un Chirac en jupons ». Dans ce même article, elle décrit Mme Alliot-Marie ainsi :

même longueur de jambes, même démarche décidée, militaire ... derrière le sourire et la chevelure blonde ... [c'est] une combattante, une guerrière, un chef ... [qui, après avoir parlé à la presse, file] vers les toilettes<sup>173</sup>.

L'on doute que cette dernière remarque eût été publiée si c'était un homme. Barjon fait référence à ses « jupons », et à sa « chevelure blonde », en les juxtaposant aux attributs masculins comme « démarche

---

<sup>170</sup> Sylvie Pierre-Brossolette, « Michèle Alliot-Marie », *Le Figaro*, le 22 janvier 2005.

<sup>171</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Muette*, Paris : L'Archipel, 2006, p. 226.

<sup>172</sup> Christophe Barbier et Eric Mandonnet, « Le Non-parti du président », *L'Express*, le 9 décembre 1999, p. 14.

<sup>173</sup> Carole Barjon, « La Victoire d'un Chirac en jupons », *Le Nouvel Observateur*, le 9 décembre 1999, p. 32.

décidée », « militaire », « combattante », « guerrière » et « chef ».

Christine Clerc relève aussi des traits masculins et féminins chez Michèle.

Lors de sa nomination comme ministre de la Défense, Clerc écrit au

*Figaro* du 9 mai 2002 :

casque blond lisse à la Hillary Clinton, longues jambes sous ses tailleurs bien épaulés ... [elle] pivotait sur ses talons aiguilles ... cette « career woman » méthodique, assez volontaire et entraînée pour exceller à ski, à cheval et en deltaplane<sup>174</sup>.

Ici nous trouvons des références féminines comme « casque blond lisse », « tailleurs bien épaulés », et « talons aiguilles » à côté de termes qui caractérisent les hommes. Ce mélange de caractéristiques masculines et féminines apparaît aussi dans le reportage d'Étienne Dubuis au *Temps* du 10 mai 2002, au moment où Michèle Alliot-Marie, nouveau ministre de la Défense, vole au Pakistan après les attentats responsables de la mort de onze ingénieurs navals français à Karachi : « tenant le langage de la compassion devant les victimes et leurs proches, elle a tenu celui de la fermeté face aux autorités pakistanaises »<sup>175</sup>. Encore une fois, nous y notons les termes disparates de « compassion » (féminine), et « fermeté » (masculin). Chez les chercheurs et universitaires, Darmon cite les paroles de son amie, Daniela Lumbroso : « [elle] réussit en politique parce qu'elle n'a jamais vécu le fait d'être une femme comme une différence politique, ce qui ne l'empêche pas d'être féminine »<sup>176</sup>. Le dernier mot sur ce sujet vient de Darmon :

---

<sup>174</sup> Christine Clerc, « MAM à un train d'enfer », *Le Figaro*, le 9 mai 2002.

<sup>175</sup> Étienne Dubuis, « Michèle Alliot-Marie, le baptême du feu », *Le Temps*, le 10 mai 2002.

<sup>176</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Murette*, Paris : L'Archipel, 2006, p. 265.

à l'orée de ses soixante ans, Michèle Alliot-Marie ressemble à son père par son côté déterminé, autoritaire, réservé, et s'assume, fragile, émotive, sensible comme sa mère ... Sentimental, indécise, passionnée, écorchée, elle a forgé ses boucliers : raide, sérieuse, bûcheuse, fonceuse ...<sup>177</sup>.

Dans l'ensemble, les commentateurs présentent plus de traits masculins que féminins dans leurs portraits de Michèle. Les derniers sont limités dans l'ensemble aux vêtements, aux cheveux et à d'autres aspects de son visage et corps. C'est les traits masculins qui sont bien en évidence : on trouve des vocables et tournures comme « méthodique », « volontaire », « exceller », « fermeté », « déterminé », « autoritaire », « démarche décidée », « militaire », « combattante », « guerrière » et « chef ». Ainsi, pour les commentateurs, les traits masculins l'emportent nettement dans l'image de MAM.

Terminons par un commentaire sur l'évolution du taux de popularité de Mme Alliot-Marie. Lors de son élection comme présidente du RPR en décembre 1999, un sondage Ipsos pour *Paris Match* démontre que cette élection est vue comme bonne nouvelle pour 60% des participants<sup>178</sup>. Parmi les sondages effectués depuis cette date, le baromètre de l'action politique Ipsos pour *Le Point* (Appendice 1) indique que, pour la plupart, son taux de popularité se maintient, avec un pic de 65% en mai 2007. Elle ne subit une chute importante qu'à la suite de la révélation qu'elle avait menti à propos de certaines actions en Tunisie, en janvier 2011, qui pouvaient nuire à la politique de la France. Elle démissionne le 27 février 2011. Cependant, étant donné les scores

---

<sup>177</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Murette*, Paris : L'Archipel, 2006, pp. 270-1.

<sup>178</sup> Ipsos, tableau de bord réalisé du 9 au 11 décembre 1999 pour *Paris Match*.

impressionnants qu'elle a récoltés pendant plus d'une décennie, il faut reconnaître que les Français ont gardé une estime particulière pour Mme Alliot-Marie.

Dans l'ensemble, notre examen indique que Mme Alliot-Marie a tendance à privilégier son côté masculin. Ceux qui écrivent sur elle se fixent pour la plupart sur ses traits masculins ; les références aux traits féminins sont rares, sauf pour les références à ses vêtements et son corps. Elle parle avec fermeté, et elle n'a pas peur d'entrer dans un bras de fer avec les hommes politiques. Nous notons aussi qu'elle impose sa volonté au président de la République, ce qui témoigne de sa force de caractère. En plus, elle démontre un comportement masculin en faisant des sauts en parachute ou des vols dans les appareils de l'armée française de l'air.

Si elle assume totalement ses rôles masculins, il existe des indications qu'elle veut être perçue aussi comme femme, même si les références à la féminité sont rares dans son autobiographie. Elle se borne à dire qu'elle regrette d'être privée des « séances de lèche-vitrine avec [ses] copines ». Elle affirme d'ailleurs qu'elle n'est pas féministe et qu'elle « n'a jamais fait appel à [sa] condition de femme pour exiger un poste ou excuser une erreur »<sup>179</sup>. Michèle surveille son look, elle porte des vêtements de chez Armani, elle s'exerce pour garder sa ligne, elle se met au régime, et elle démontre de la compassion envers les enfants de sa sœur. Cependant, son image de femme révèle un caractère presque militaire. Par exemple, sa fétiche pour les tailleurs pantalons, la discipline

---

<sup>179</sup> Michèle Alliot-Marie, *Au Cœur de l'État*, Paris : Plon, 2013, pp. 125, 215, 275.

dans sa vie quotidienne avec une journée de travail qui commence vers 5 heures le matin, son régime de remise en forme, et sa stature raide, tous ces éléments font penser à un personnage d'allure militaire.

Le bilan se résume donc à ceci : Mme Alliot-Marie essaie de mettre en avant ses qualités masculines et féminines pour faire voir aux Français qu'elle possède les vertus de leader. Du côté masculin se trouvent les traits de la puissance, de la compétence, de l'agressivité, de la rationalité, de la fermeté, de la connaissance des dossiers et de l'assurance. Du côté féminin, on trouve des traits comme la compassion, la sympathie et la générosité. Selon Rainbow Murray, elle est « l'une des rares femmes qui a réussi à trouver un équilibre entre les deux côtés du *double bind* trop masculin ou trop féminin »<sup>180</sup>. Cependant, notre analyse démontre que Michèle privilégie ses traits masculins plus que ses traits féminins. Il est vrai toutefois que les traits féminins tels qu'ils sont présentés dans les médias et les travaux des spécialistes n'enlèvent rien à son image de femme politique compétente. L'accession de Michèle au poste de président du RPR, et son succès dans les portefeuilles de la Défense et de l'Intérieur en particulier, démontrent qu'elle a réussi à surmonter les obstacles auxquels doit faire face une femme qui brigue les rôles masculins. Dans l'ensemble, si Mme Alliot-Marie a l'air d'avoir surmonté le *double bind* trop masculin ou trop féminin, il reste qu'elle n'a pas réussi à obtenir l'investiture de l'UMP pour la présidentielle de 2007, et a fini par s'effacer du monde politique. Sa carrière étant écourtée, nous

---

<sup>180</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, p. 62.

serons en droit d'évoquer à son sujet cette double impossibilité qui  
pourrait être formulée ainsi : *pas assez femme, pas assez homme.*

## 1.5 Ségolène Royal

À la différence des autres femmes, Ségolène Royal a déjà disputé une présidentielle : en 2007, elle affronte Nicolas Sarkozy au deuxième tour, mais elle ne gagne que 47% contre les 53% du vainqueur. En 2011, elle est encore candidate à la primaire du Parti socialiste pour la présidentielle de 2012. Elle perd au premier tour avec 7% des voix, ce qui représente une chute énorme et un grand coup infligé à ses aspirations politiques. Notre analyse va porter sur ses campagnes pour la présidentielle de 2007 et la primaire socialiste de 2011. Comme nous le verrons, Mme Royal tente de privilégier ses qualités féminines plutôt que ses qualités masculines.

Il est utile de voir comment elle se positionne par rapport à l'ensemble des traits appelés masculins. Commençons par l'examen du trait masculin de l'agressivité. En 2006, Ségolène démontre clairement son hostilité envers le Parti socialiste en prenant la décision d'installer son quartier général à 282 boulevard Saint-Germain plutôt qu'au siège du Parti socialiste, et elle refuse d'écouter les conseils des responsables et des experts du parti. Éric Besson, son ancien conseiller de campagne qui démissionne pour rejoindre l'équipe de Nicolas Sarkozy, affirme que « tout s'est décidé entre Ségolène et ses conseillers, dans l'opacité la plus insupportable, à l'insu même des dirigeants du PS ! »<sup>181</sup>. Christine Courcol et Thierry Masure notent aussi que « Royal se pose fréquemment en combattante ... La "Madone" a une main de fer », et ils citent un

---

<sup>181</sup> Éric Besson, *Qui connaît Madame Royal ? Entretien avec Claude Askolovitch*, Paris : Grasset, 2007, p. 18.

responsable socialiste qui dit : « quand elle croit qu'elle a raison, rien ni personne, rien, vous m'entendez, ne la fera changer d'avis »<sup>182</sup>.

Commentant un débat télévisé entre Royal et Sarkozy pendant la présidentielle de 2007, Lionel Jospin relève « sa pugnacité »<sup>183</sup>. Le 10 octobre 2011, François-Xavier Bourmaud évoque dans *Le Figaro* son caractère agressif : « Royal ne [se] montre pas moins agressive à l'encontre de ses deux rivaux, Hollande et Aubry, dont elle fustige l' "inaction" pour l'un, l' "inexpérience" électorale pour l'autre »<sup>184</sup>. Ces témoignages signalent que sous les feux de la bataille politique Mme Royal n'hésite pas à démontrer un caractère agressif.

S'agissant du trait masculin de l'assurance, le 15 décembre 2005, *Le Nouvel Observateur* publie un article sur Ségolène. François Bazin y cite ses paroles :

je me sens prête ... Si l'élan se poursuit ... si les électeurs de gauche me demandent ... alors je m'imposerai naturellement. Les autres n'auront pas le choix. Ce sera moi ! ... J'y réfléchis souvent et je n'ai aucun doute : elle [la campagne] sera réussie<sup>185</sup>.

Lionel Jospin note lui aussi « son assurance » lors du débat télévisé entre Royal et Sarkozy cité ci-dessus<sup>186</sup>. Courcol et Masure évoquent la confiance de Royal qui n'est pas entamée par sa défaite à la présidentielle de 2007 : « en somme, nous avons perdu, mais c'est bien malgré moi ».

---

<sup>182</sup> Christine Courcol et Thierry Masure, *Ségolène Royal : Les Coulisses d'une défaite*, Paris : L'Archipel, 2007, p. 37.

<sup>183</sup> Lionel Jospin, *L'Impasse*, Paris : Flammarion, 2007, p. 80.

<sup>184</sup> François-Xavier Bourmaud, « Six stratégies à l'épreuve du premier tour », *Le Figaro*, le 10 octobre 2011.

<sup>185</sup> François Bazin, « Et si c'était elle ... », *Le Nouvel Observateur*, le 15 décembre 2005, p. 9.

<sup>186</sup> Lionel Jospin, *op. cit.*, p. 80.

Royal ajoute : « le résultat est exceptionnel compte tenu de toutes ces contraintes et de la force de la droite »<sup>187</sup>. Son assurance se fait remarquer aussi lors de la primaire socialiste de 2011. Comme en 2007, en dépit de sa défaite écrasante dans la primaire, sa confiance en soi est évidente : le 5 septembre 2013, *Le Point* cite ses paroles : « j'ai un charisme, de l'aura, du poids »<sup>188</sup>.

Les traits masculins de la fermeté et de l'agressivité sont soulignés par Courcol et Masure quand, en 2004, Royal devient présidente du conseil régional de Poitou-Charentes : ils notent que « ses adversaires préfèrent la baptiser “Zapaterreur”, parce qu'elle est autoritaire, sans état d'âme, et qu'elle décide seule »<sup>189</sup>. Commentant l'alliance que Royal propose à François Bayrou pendant la présidentielle de 2007, Jospin fustige :

la forme elle-même était inédite. Ce brusque écart stratégique a été décidé par Ségolène Royal ... Ni le bureau national du Parti socialiste, ni le conseil de campagne de la candidate, ni bien sûr les militants n'avaient été saisis ou consultés<sup>190</sup>.

Son caractère autoritaire fait de nouveau parler de lui pendant la primaire socialiste de 2011. Le 1<sup>er</sup> mars 2014, Benoît de Valicourt commente dans *l'Atlantico*:

---

<sup>187</sup> Christine Courcol et Thierry Masure, *Ségolène Royal : Les Coulisses d'une défaite*, Paris : L'Archipel, 2007, p. 13.

<sup>188</sup> « Ségolène Royal plus en forme que jamais », *Le Point*, le 5 septembre 2013.

<sup>189</sup> Christine Courcol et Thierry Masure, *op. cit.*, p. 75. Cette citation fait référence au nouveau Premier ministre espagnol, José Luis Zapatero, qui est socialiste.

<sup>190</sup> Lionel Jospin, *L'Impasse*, Paris : Flammarion, 2007, pp. 80, 82. Bayrou est leader de l'Union pour la démocratie française, parti du centre droite.

Ségolène Royal a montré sa capacité à affronter son propre camp, ses adversaires politiques et les hommes ... Il semble que Madame Royal soit autoritaire et qu'elle sache imposer ses orientations, qu'elles soient bonnes ou mauvaises<sup>191</sup>.

Ainsi, pour les commentateurs Mme Royal démontre un comportement ferme et agressif en le sens qu'elle prend seule souvent ses décisions et exige que les autres la suivent.

Le trait masculin de la compétence fait couler beaucoup d'encre suivant la décision de Royal d'acquérir une expérience plus large dans le domaine des Affaires étrangères, rôle considéré traditionnellement comme le domaine des hommes. Ségolène décide de se lancer dans une série de voyages à l'étranger. Le 30 novembre 2006, elle voyage au Proche-Orient où elle rencontre, à Beyrouth, les responsables du Hamas et du Hezbollah. Cette visite ne l'a pas bien servie. Elle commet une erreur diplomatique : elle insiste pour rencontrer les responsables du Hamas, contre l'avis de ses conseillers. Ne se rendant sans doute pas compte que le député Ali Ammar y dénonce la politique de la France et des États-Unis, elle reste passive pendant les vingt minutes de cette allocution. Ceci suscite des commentaires défavorables. Christine Courcol et Thierry Measure observent que, « à Paris, la droite exploite l'affaire, y décelant la preuve que Ségolène Royal "n'est pas à la hauteur" de la fonction qu'elle brigue »<sup>192</sup>. En raison de l'hostilité que lui a valu cette visite, Royal a reporté à janvier 2007 puis annulé un voyage aux États-Unis pour rencontrer Hillary Clinton, candidate à l'investiture démocrate. Ben

---

<sup>191</sup> Benoît de Valicourt, « Ségolène Royal présidente ? Ce que pourrait être son bilan si elle avait été élue à la place de François Hollande », *Atlantico*, le 1<sup>er</sup> mars 2014.

<sup>192</sup> Christine Courcol et Thierry Measure, *Ségolène Royal : Les Coulisses d'une défaite*, Paris : L'Archipel, 2007, pp. 111-2, 114.

Clift note que Royal a commis une série de dérapages dans sa quête pour acquérir un savoir-faire dans les affaires étrangères. Par exemple, au Canada, elle a soutenu les demandes pour la sécession de Québec, ce qui a enragé le Premier ministre ; elle a fait l'éloge de la Chine pour la promptitude de son système de justice ; et elle a demandé que la technologie nucléaire et civile soit refusée à l'Iran, ce qui a suscité de la controverse<sup>193</sup>. Ces démarches ont eu un effet inverse à celui qu'elle avait escompté, et de ce fait l'ont enfermée encore plus dans le piège du *double bind* qui fait paraître une femme politique comme de plus en plus incompétente.

Plus généralement, Catherine Achin et Elsa Dorlin notent que « la “compétence” de Ségolène Royal a en effet été à de nombreuses reprises mise en question, et ses “bourdes” particulièrement commentées »<sup>194</sup>. Marie-Noëlle Lienemann et Philippe Cohen reviennent aussi sur ce manque de compétence : « les électeurs se demandent pourquoi, trois mois avant une élection, une future présidente de la République ne sait pas ce qu'elle pense elle-même sur les grands sujets et semble ignorer les priorités du pays »<sup>195</sup>. S'agissant de l'économie, Rainbow Murray et Sheila Perry constatent que Royal est l'objet d'attaques sur sa politique économique, souvent considérée comme irresponsable. Les doutes sur sa compétence mettent évidemment en question ses capacités comme

---

<sup>193</sup> Ben Clift, « The Ségolène Royal Phenomenon : Political Renewal in France ? », *The Political Quarterly*, Vol. 78, No. 2, April-June 2007, p. 289.

<sup>194</sup> Catherine Achin et Elsa Dorlin, « J'ai changé, toi non plus », *Mouvements*, le 5 avril 2007.

<sup>195</sup> Marie-Noëlle Lienemann et Philippe Cohen, *Au revoir Royal*, Paris : Perrin, 2007, pp. 86-7.

leader<sup>196</sup>. La charge d'incompétence touche Ségolène Royal également dans son rôle de candidate à la présidence et de chef d'une équipe de campagne. Plus le temps passe, plus sa campagne présidentielle s'embourbe dans la crise. Selon Bacqué et Chemin, les demandes d'entretien s'empilent et « de grands leaders syndicaux voient leurs rendez-vous décommandés, reportés et finalement annulés ». Elles ajoutent que la communication entre Ségolène, ses porte-paroles et équipiers se gâte : aux questions des médias sur ce que fait Ségolène, « ils sont le plus souvent incapables de le dire »<sup>197</sup>. Tout bien considéré, il est évident que la campagne présidentielle de Ségolène Royal ne convainc ni ses collaborateurs, ni son parti, ni les Français qu'elle dispose véritablement du niveau de compétence requis pour le rôle de Chef d'État. C'est donc parce qu'il fait défaut que le trait masculin de la compétence figure dans de nombreux commentaires.

En dépit de l'intérêt suscité par certains traits masculins chez Ségolène Royal, c'est sa féminité qui manifestement est au premier plan. Muriel Gremillet constate dans *Libération*, le 21 août 2006 : « Ségolène Royal est une femme ... [qui] depuis ses débuts politiques ... n'a jamais manqué une occasion de mettre en scène sa féminité »<sup>198</sup>. Le 10 septembre 2011, *Le Monde* rapporte le discours de Royal à Montreuil, où « elle a énuméré un programme engageant sa "responsabilité de femme

---

<sup>196</sup> Rainbow Murray et Sheila Perry, « A Right Royal Mess : Why Did the French Say "Non" to the Opportunity of Having a Woman President ? », Un discours présenté à l'Assemblée générale ordinaire de 2008 de l'American Political Science Association du 28 à 31 août 2008, p. 7.

<sup>197</sup> Raphaëlle Bacqué et Ariane Chemin, *La Femme fatale*, Paris : Albin Michel, 2007, pp. 146,148.

<sup>198</sup> Muriel Gremillet, « Être une femme, l'arme absolue », *Libération*, le 21 août 2006.

d'État face à la nation" »<sup>199</sup>. Par l'emploi du terme « femme » plutôt que celui de « Chef d'État », Mme Royal annonce sa stratégie de campagne qui consiste surtout à valoriser son image de femme.

Comme on peut s'y attendre, les médias ne manquent pas de se focaliser sur le corps et les vêtements de Royal. Voici deux commentaires publiés dans *Le Parisien* du 12 février 2007 : « Ségolène Royal – vêtue cette fois de rouge, et non plus de blanc », et dans le même numéro, l'éditorialiste décrit la tenue de Ségolène à l'occasion de son discours à Villepinte : « veste rouge à boutons noirs sur tee-shirt blanc et jupe en mousseline orangée »<sup>200</sup>. Lors de la primaire socialiste de 2011, Thierry Dupont la décrit ainsi dans *L'Express* du 2 septembre 2011 : « Ségolène Royal, veste bleue, pantalon noir et sourire en bandoulière »<sup>201</sup>. Ces commentaires ont en commun une préoccupation pour l'attrait du corps et des vêtements d'une femme politique. Si la stratégie de campagne de Ségolène est de privilégier son image de femme, il n'est pas interdit de penser que les commentaires sur son apparence la confortent dans ce choix stratégique.

Le côté féminin de Royal est bien en évidence aussi dans les écrits des chercheurs et universitaires, Sheila Perry note que, déjà en 1992, Royal est consciente de l'impact que la naissance de son quatrième enfant peut avoir sur son image de femme :

---

<sup>199</sup> « Ségolène Royal détaille son programme à Montreuil », *Le Monde*, le 10 septembre 2011.

<sup>200</sup> « Les Promesses de Royal » et « Deux heures d'un discours-fleuve », *Le Parisien*, le 12 février 2007.

<sup>201</sup> Thierry Dupont, « Royal, "Je suis celle qui a le plus travaillé" », *L'Express*, le 2 septembre 2011.

comme le premier d'une nouvelle génération de ministres féminins qui donne naissance pendant leur mandat, elle montre son enfant aux médias pour faire preuve de sa compétence dans les rôles de mère et de ministre<sup>202</sup>.

Raphaëlle Bacqué et Ariane Chemin y apportent des éléments concrets :

« elle a subi, à l'été 2005, une intervention chirurgicale pour réaligner ses dents, remodeler son menton et son sourire »<sup>203</sup>, sans doute dans la perspective de la présidentielle de 2007. Christine Courcol et Thierry

Masure soulignent aussi la féminité de Royal :

tout au long de son parcours politique, Ségolène va jouer à fond, jusqu'à l'outrance, la carte « femme ». Tantôt pour mettre en valeur sa différence, tantôt pour se victimiser<sup>204</sup>.

Isabelle Garcin-Marrou le confirme : « l'être-femme de Ségolène Royal a constitué un incontestable élément de la campagne [de 2007] »<sup>205</sup>. Les commentaires de Laurence Fradin à propos de la féminité de Ségolène sont plus précis :

cette candidate a beaucoup mis en avant pendant la campagne sa spécificité féminine, que ce soit sur un plan physique (candidate photogénique et jolie femme, attention portée aux vêtements et à leur symbolique) ou sur le plan des centres d'intérêts affichés, censés être féminins<sup>206</sup>.

---

<sup>202</sup> Sheila Perry, « Gender Difference in French Political Communication : From Handicap to Asset ? », *Modern & Contemporary France*, Vol. 13, No. 3, August 2005, p. 348.

<sup>203</sup> Raphaëlle Bacqué et Ariane Chemin, *La Femme fatale*, Paris : Albin Michel, 2007, pp. 109-10.

<sup>204</sup> Christine Courcol et Thierry Masure, *Ségolène Royal : Les Coulisses d'une défaite*, Paris : L'Archipel, 2007, p. 29.

<sup>205</sup> Isabelle Garcin-Marrou, « Ségolène Royal ou le difficile accès au panthéon politique », *Mots. Les Langues du politique*, No. 90, juillet 2009, p. 14.

<sup>206</sup> Laurence Fradin, « La Place des femmes dans la sphère publique en France sous La V<sup>e</sup> République : Femmes de Présidents de la République, femmes fonctionnaires, femmes politiques », *Contemporary French and Francophone Studies*, Vol. 12, No. 2, 2008, p. 219.

En ce qui concerne la tenue de Royal, selon Catherine Achin, l'an 2006 y voit un changement parce qu'elle porte dorénavant des « tailleurs ajustés à veste blanche ou rouge, parfois remplacée par un blouson en cuir. L'ensemble de ses atouts féminins sont soulignés et modernisés »<sup>207</sup>. Le 16 novembre 2006, elle est en campagne à Melle où, selon Courcol et Masure, elle est « habillée de blanc, sa couleur fétiche »<sup>208</sup>. Rainbow Murray observe que, pendant la campagne présidentielle, il y a eu de nombreux commentaires sur ses vêtements, particulièrement sa préférence pour les vestes blanches. Cette tenue lui vaut des surnoms comme « La Madone », « La Femme vêtue de blanc » et « La Vierge Marie-Ségolène »<sup>209</sup>. La règle qu'elle semble s'être donnée est les couleurs vives et une facture simple et classique : éternellement femme.

S'agissant d'autres traits féminins, Mme Royal semble exprimer naturellement une sensibilité féminine. Elle montre, par exemple, de la compassion lors de l'émission *J'ai une question à vous poser* sur TF1, le 19 février 2007, où un homme souffrant de sclérose en plaques parle de la maladie. Ségolène « abandonne le pupitre pour poser la main sur son épaule et le consoler »<sup>210</sup>. Cette action illustre parfaitement le commentaire de Murray et Perry qui notent que Royal excelle dans les domaines de la compassion et de la sympathie<sup>211</sup>. Mais c'est aussi le trait

---

<sup>207</sup> Catherine Achin et Elsa Dorlin, « J'ai changé, toi non plus », *Mouvements*, le 5 avril 2007.

<sup>208</sup> Christine Courcol et Thierry Masure, *Ségolène Royal : Les Coulisses d'une défaite*, Paris : L'Archipel, 2007, p. 99.

<sup>209</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, p. 58.

<sup>210</sup> Christine Courcol et Thierry Masure, *op. cit.*, p. 167.

<sup>211</sup> Rainbow Murray et Sheila Perry, « A Right Royal Mess : Why Did the French Say

féminin de l'émotion qui marque l'image de Ségolène. Parlant d'une allocution qu'elle prononce au sommet de la Terre à Rio de Janeiro en juin 1992, Courcol et Masure notent : « discours d'émotion plus que raison, de compassion plus que d'action ... Un trait fréquent chez Ségolène Royal »<sup>212</sup>. En somme, parmi les traits féminins qui caractérisent Ségolène Royal, on relève en particulier la compassion, l'émotion et la sympathie.

Comme toutes les femmes examinées ici, Mme Royal doit affronter le préjugé selon lequel les femmes sont de mauvaises oratrices. Évoquant ses discours, Courcol et Masure tiennent des propos peu flatteurs : « le ton de ses discours est monotone et incantatoire comme les cantiques qui plaisaient tant à son père ou comme le rythme envoûtant de l'hypnotiseur »<sup>213</sup>. Rapportant l'investiture officielle de Ségolène Royal, le 26 novembre 2006, comme candidate du Parti socialiste pour la présidentielle de 2007, Courcol et Masure notent : « piètre oratrice ... La voix est monocorde, le corps figé, la gestuelle inexistante »<sup>214</sup>. Au-delà de ses défauts de parole, on fait valoir aussi une ligne politique qui, sur le fond, fait peu de cas de la situation des femmes. Mariette Sineau constate que les discours de Ségolène n'obtiennent pas l'écoute des femmes :

au total, tout se passe comme si Ségolène Royal n'avait pas su parler aux femmes du peuple, échouant à se faire l'écho de leurs problèmes et à apparaître comme pouvant les protéger de la précarité<sup>215</sup>.

---

«Non” to the Opportunity of Having a Woman President? », Un discours présenté à l'Assemblée générale ordinaire de l'American Political Science Association du 28 à 31 août 2008, p. 7.

<sup>212</sup> Christine Courcol et Thierry Masure, *Ségolène Royal : Les Coulisses d'une défaite*, Paris : L'Archipel, 2007, p. 63.

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>215</sup> Mariette Sineau, « Effets de genre, effets de génération ? : Le Vote hommes/femmes à

Que ce soit sur le plan de la tonalité de la voix ou celui du message politique, Mme Royal ne réussit pas à surmonter le stéréotype qui présente les femmes comme de faibles oratrices.

Dans l'ensemble, il est évident que les traits féminins l'emportent dans l'image de Ségolène Royal et que, malgré les bonnes opinions qu'ils suscitent, ils s'accordent mal avec les traits masculins qui sont soit surdéterminés (l'autorité) soit absents (la compétence) si bien qu'il reste de larges pans de l'électorat qui voient mal comment elle peut diriger le pays.

Il convient maintenant de regarder le taux de popularité de Mme Royal. En 2006, elle grimpe dans les sondages d'opinion et en novembre 2006, elle remporte la primaire socialiste pour la présidentielle de 2007 avec 61% des voix. Le baromètre de l'action politique Ipsos pour *Le Point* (Appendice 1) indique que le taux de popularité de Ségolène atteint son pic de 67% en juin 2006. Dès lors, il est tombé progressivement : 45% en juin 2007, 27% en juin 2009. Dorénavant il oscille pour la plupart dans la trentaine, avec un pic de 46% en mai 2012. Lors de la primaire socialiste en octobre 2011, elle obtient 34%, ce qui la met à la traîne de ses concurrents : François Hollande est à 56% et Martine Aubry à 47%.

Il est donc clair que, dans la période entre les deux campagnes présidentielles, Mme Royal devient de moins et moins populaire. François-Xavier Bourmaud, au *Figaro* du 9 février 2011, commente ainsi cette chute : « [elle] ne parvient pas à combler l'écart avec ses concurrents

---

l'élection présidentielle 2007 », *Revue française de science politique*, Vol. 57, No. 3, 2007, p. 359.

potentiels aux primaires socialistes ... [même si] elle a choisi de se présenter comme la candidate du “peuple” »<sup>216</sup>. Cette stratégie de proximité vis-à-vis du peuple ne réussit pas. Le sondage Ifop mené le 25 février 2011 pour *Le Journal du Dimanche* énumère les raisons de sa chute depuis 2007. Le sondage fait une comparaison des résultats pour les mois de février 2007 et de 2011. À la question qui demande pour qui les participants voteraient, la réponse est, en 2011, 25% en faveur de Ségolène Royal, contre 44% en 2007. Parmi les autres sujets qui figurent dans le sondage, celui qui enregistre la plus grande chute est son image de candidat présidentiable avec un score de 29% en 2011 contre 42% en 2007. Si les Français étaient attirés par son image de femme et sa nouveauté au début, de 2006 à 2011 les interrogations sur sa capacité à diriger le pays se sont multipliées. Le point culminant est son bas score de 7% dans la primaire socialiste de 2011. La sanction électorale a été la plus sévère. Il est intéressant de lire l'article funeste du *Journal du Dimanche* qui explique ainsi ces sondages : « la magie a disparu pour la finaliste de la présidentielle [de] 2007 ... elle ne séduit plus les Français, ni les sympathisants PS »<sup>217</sup>. Les chiffres indiquent que les traits féminins qui au début avaient assuré son attrait personnel ont fini par apparaître comme preuve de son incapacité à conduire le pays.

Ce sont les médias qui contribuent le plus à l'essor et au déclin de la popularité de Royal. Marie-Noëlle Lienemann et Philippe Cohen soulignent la part des médias dans le succès de Royal à la primaire

---

<sup>216</sup> François-Xavier Bourmaud, « Royal ignore les sondages et poursuit sa campagne », *Le Figaro*, le 9 février 2011.

<sup>217</sup> « La Chute de la maison Royal », *Le Journal du Dimanche*, le 26 février 2011.

socialiste de 2006 : « ils ont pesé de tout leur poids en faveur de Ségolène Royal durant la campagne interne »<sup>218</sup>. Au début de sa campagne présidentielle de 2007, Mme Royal continue à bénéficier du soutien des médias. Marlène Coulomb-Gully note que ces derniers ont « créé de toutes pièces le “phénomène Royal”, qualifié de “bulle médiatique” »<sup>219</sup>. Cependant, au fur et à mesure que la campagne présidentielle avance, ses rapports avec la presse se dégradent. Patrick Mennucci, son ancien directeur adjoint de campagne, note : « toujours est-il qu’en ce mois de janvier [2007], la puissance médiatique se retourne contre elle ... Désormais, ils sont beaucoup plus critiques »<sup>220</sup>. Coulomb-Gully constate que les médias ont « fait montre d’une excessive sévérité à l’égard de la candidate, dont les “bourdes” étaient systématiquement montées en épingle »<sup>221</sup>. Donatello Campus le souligne en notant que, pendant la campagne, les médias sont devenus plus durs, plus froids, qu’ils l’ont jugée sévèrement dans leur évaluation de sa compétence et de sa réputation<sup>222</sup>. Royal elle-même contribue à cette rupture avec les médias. Bacqué et Chemin notent que « dans la troupe des journalistes qui la suit, personne n’ignore le culot de Ségolène ni sa manie de mentir, parfois contre les évidences »<sup>223</sup>. Parlant de ses difficultés avec la presse,

---

<sup>218</sup> Marie-Noëlle Lienemann et Philippe Cohen, *Au revoir Royal*, Paris : Perrin, 2007, p. 12.

<sup>219</sup> Marlène Coulomb-Gully, « Présidentielle 2007. Médias, genre et politique », *Mots, Les langages du politique*, No. 90, juillet 2007, p. 7.

<sup>220</sup> Patrick Mennucci, *Ma candidate*, Paris : Albin Michel, 2007, p. 203.

<sup>221</sup> Marlène Coulomb-Gully, *op. cit.*, p. 7.

<sup>222</sup> Donatella Campus, *Women Political Leaders and the Media*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013, p. 67.

<sup>223</sup> Raphaëlle Bacqué et Ariane Chemin, *La Femme fatale*, Paris : Albin Michel, 2007, p. 182.

Ségolène Royal avoue : « entre les journalistes et moi existe un mur de verre incassable »<sup>224</sup>. Si cette rupture des relations avec les médias a un effet négatif sur sa campagne, elle ne l'a pas empêchée de réaliser 47 pour cent des voix dans la présidentielle.

Lors de sa campagne pour la primaire socialiste de 2011, Royal est privée du soutien des médias qui relèvent sans cesse ses faiblesses. Quand David Revault d'Allonnes appelle Royal « l'ex-finaliste de la présidentielle 2007 ... La championne autoproclamée de la "croissance verte" »<sup>225</sup>, il ironise la crédibilité écologique de Ségolène Royal tout en évoquant l'un des portefeuilles jugés non-masculins dont elle est ancien ministre. Le 29 septembre 2011, François Bazin commente au *Nouvel Observateur* les résultats d'un sondage réalisé par Viavoice : parmi ses faiblesses, il cite le fait qu'elle paraît fragile et naïve, et que les Français ne savent pas qui elle est vraiment. S'agissant de ce que Bazin appelle « les menaces » qui paraissent dans sa campagne électorale, il est question surtout de son manque de compétence économique, de son image jugée artificielle et de sa tendance à s'emporter facilement. Il constate aussi que « l'opinion hésite face à un "produit" politique qui désoriente et séduit à la fois »<sup>226</sup>. L'idée qu'elle « désoriente » les Français laisse entendre que ses idées politiques ne passent pas. La primaire socialiste perdue, on trouve dans *Le Monde* ces titres révélateurs : « Les Larmes de Ségolène et de ses

---

<sup>224</sup> Ségolène Royal, *Ma plus belle histoire, c'est vous*, Paris : Grasset, 2007, p. 61.

<sup>225</sup> David Revault d'Allonnes, « Royal et Aubry divergent sur l'avenir de l'EPR de Flamanville », *Le Monde*, le 23 septembre 2011.

<sup>226</sup> François Bazin, « Ségolène Royal : la femme qui tranche », *Le Nouvel Observateur*, le 29 septembre 2011, p. 32.

partisans »<sup>227</sup> et « Le PS salue le courage et les larmes “touchantes” de Ségolène Royal »<sup>228</sup>. Le 13 octobre 2011, Renaud Dély, dans *Le Nouvel Observateur*, fait le lien entre son échec et les stéréotypes féminins :

dans un pays durement frappé par la crise et fracturé par le sarkozysme, les sympathisants de gauche ont exprimé un double besoin de solidité et d'apaisement ... [mais] les fragilités et incertitudes persistantes du ségolénisme ne pouvaient la [Royal] rassasier<sup>229</sup>.

À la différence du début de sa campagne pour la présidentielle de 2007, les médias marquent, en 2011, leur désaffection totale avec la candidate à la primaire socialiste, désaffection qui pointe souvent le doigt à ses traits féminins.

Récapitulons notre analyse. De nombreux observateurs disent que, comme chef de son équipe de campagne de 2007, elle veut tout contrôler. Le chaos qui en résulte donne une mauvaise image d'elle, et met en doute ses capacités et sa compétence. En plus, elle semble se méprendre sur les attentes des Français, ce qui indique aussi un manque de compétence politique. Notre analyse indique que Royal fait preuve des traits de l'agressivité et de l'assurance mais, comme elle les démontre à l'excès, le bilan en est négatif. Au début de sa campagne de 2007, elle est très populaire, principalement parce qu'elle est femme et qu'elle représente une nouvelle ère. Cependant, au fil de la campagne, les Français se rendent compte de ses faiblesses et ce sont les médias qui jouent un rôle important dans ce processus : l'ayant traitée de vedette au début de sa

---

<sup>227</sup> « Les Larmes de Ségolène et de ses partisans », *Le Monde*, le 9 octobre 2011.

<sup>228</sup> « Le PS salue le courage et les larmes “touchantes” de Ségolène Royal », *Le Monde*, le 10 octobre 2011.

<sup>229</sup> Renaud Dély, « La Chute de la maison Royal », *Le Nouvel Observateur*, le 13 octobre 2011, p. 39.

campagne de 2007, les médias se mettent à épingler ses bourdes et son manque de compétence. Ce faisant, Mme Royal ne satisfait pas un des critères de leader qui exige qu'elle démontre un éventail de traits masculins. Si les médias pointent chez elle l'excès de combattivité et d'agressivité, ils soulignent aussi l'absence des traits masculins comme la compétence, la fermeté, et l'aptitude à gérer les portefeuilles de l'économie et des affaires étrangères.

Ce défaut est exacerbé par la tendance, dans la presse, à mettre en lumière ses traits féminins comme son apparence physique et sa nomination à la tête d'un ministère « féminin », celui de l'Environnement. Lors de sa campagne pour la primaire socialiste de 2011, elle continue à mettre en avant son image de mère et femme. Pendant ce temps, les médias l'ont pour la plupart oubliée. Ce sont ses concurrents, Hollande et Aubry, qu'ils privilégient. Nous avons noté aussi que les écrivains et universitaires reviennent sur l'image de Mme Royal comme faible oratrice, ce qui est un marqueur du stéréotype féminin. Dans l'ensemble, en soulignant ses traits féminins ainsi que les traits masculins qui lui font défaut, les commentateurs l'enferment dans un *double bind* dans la mesure où tous ses efforts pour se donner une image de leader ne font qu'exacerber les traits qui l'en éloignent.

## 1.6 Martine Aubry

Afin de mesurer à quel point Martine Aubry, fille du personnage emblématique du Parti socialiste Jacques Delors, s'expose au *double bind* trop masculin ou trop féminin, nous examinerons d'abord les différents traits masculins relevés par les médias et autres publications qui lui sont consacrés. Son caractère autoritaire apparaît d'emblée comme le trait masculin le plus évident. Si Isabelle Giordano constate que « certains [des responsables du parti] se sont plaints du ton autoritaire de Martine ... [et] de son manque d'écoute »<sup>230</sup>, Marcelo Wesfreid, dans *L'Express* du 9 septembre 2011, note de son côté que « ce sont ses ennemis qui pointaient son caractère trempé, un brin autoritaire »<sup>231</sup>. Le 11 octobre 2011, Albert Zennou du *Figaro* décrit Martine comme « autoritaire et dogmatique »<sup>232</sup>. Joseph Macé-Scaron, dans *Marianne* du 26 mai 2012, énumère les surnoms de Martine : « la “Mèremptoire” (ou “Mairemptoire”), “Titine de fer”, “la Tsarine” ». Il ajoute : « son autoritarisme insultant et ses colères fulgurantes sont de notoriété publique »<sup>233</sup>. Hervé Gattegno, au *Point* du 27 août 2012, revient lui aussi sur l'autoritarisme de Martine : « elle est souvent brutale, autoritaire jusqu'à l'autocratie »<sup>234</sup>. Raylene L. Ramsay souligne le même trait quand elle note que « la gestion de Martine ... était souvent considérée comme trop “autoritaire” »<sup>235</sup>. Rosalie Lucas et

---

<sup>230</sup> Isabelle Giordano, *Martine, Le Destin ou la vie*, Paris : Bernard Grasset, 2011, p. 62.

<sup>231</sup> Marcelo Wesfreid, « Aubry : toutes griffes dehors », *L'Express*, le 9 septembre 2011.

<sup>232</sup> Albert Zennou, « Martine Aubry, candidate préférée de la droite ? », *Le Figaro*, le 11 octobre 2011.

<sup>233</sup> Joseph Macé-Scaron, « La Stratégie d'une peau de vache ; Martine Aubry », *Marianne*, le 26 mai 2012.

<sup>234</sup> Hervé Gattegno, « Martine Aubry ne pense qu'à elle », *Le Point*, le 27 août 2012.

<sup>235</sup> Raylene L. Ramsay, *French Women in Politics*, New York : Berghahn Books, 2003,

Marion Mourgue, de leur côté, relèvent « son côté franc, son caractère entier ». Elles citent à ce sujet les paroles de son amie, Adeline Hazan : « c'est une anxieuse. Elle est perfectionniste ... [elle a] ses colères, ses reproches et son autoritarisme »<sup>236</sup>. Ces commentaires démontrent clairement que le caractère autoritaire, qu'elle partage avec Édith Cresson et Helen Clark entre autres, est particulièrement fort chez Martine.

Pour examiner comment elle affirme le trait masculin de la compétence, notamment ses capacités de leader, nous examinerons les postes divers qu'elle a occupés. Pour commencer, revenons au poste qu'elle avait occupé chez Péchiney, de 1989 à 1991, avant d'entrer dans le gouvernement de Cresson. Selon son patron Jean Gandois, elle remplit le poste de directrice adjointe avec talent. Philippe Alexandre et Béatrix de l'Aulnoit notent : « dans les comités de direction ... [Gandois] se délecte de voir sa protégée lui tenir tête et même le contredire devant un cénacle systématiquement approbateur ». Elles pointent ses capacités de leader en constatant que, « comme Gandois, elle aurait pu diriger une grande entreprise », et comme pour le confirmer, citent les mots de Pierre Guillen, ex-patron de l'UIMM : « elle aurait été parfaite à la tête d'Edf »<sup>237</sup>.

En octobre 1993, elle établit la Fondation Agir Contre l'Exclusion (Face) qui a « un objectif ambitieux : redynamiser six quartiers pilotes ...

---

p. 196.

<sup>236</sup> Rosalie Lucas et Marion Mourgue, *Martine Aubry : Les Secrets d'une ambition*, Paris : L'Archipel, 2011, pp. 15, 42.

<sup>237</sup> Philippe Alexandre et Béatrix de l'Aulnoit, *La Dame des 35 heures*, Paris : Robert Laffont, 2002, pp. 96, 98. UIMM : Union des industries et métiers de la métallurgie.

en privilégiant l’insertion par l’emploi »<sup>238</sup>. Mme Aubry profite de ses relations avec certains grands patrons pour financer les activités de la fondation. En plus, son rôle comme présidente de la Face lui assure la continuité de la présence médiatique qu’elle a établie dans son rôle de ministre aux gouvernements de Cresson et de Bérégovoy.

Comme ministre de l’Emploi et de la Solidarité dans le gouvernement Jospin, Martine lutte pour mettre en œuvre une loi importante. Il s’agit, dans ce cas, de la promulgation, le 19 janvier 2000, de la loi pour réduire les heures de travail par semaine à 35 heures. Dorénavant, elle porte le surnom « dame des 35 heures ». La réalisation de cette grande réforme est la preuve de ses capacités comme ministre et démontre qu’elle a une connaissance de ses dossiers.

Le 21 novembre 2008, elle est élue Premier secrétaire du Parti socialiste pour lequel elle milite depuis 1974. Mme Aubry travaille sans relâche pour réunir le parti et son succès dans le rôle devient évident, comme Jean-Michel Normand le souligne au *Monde* du 23 mars 2010 : « Martine Aubry ... commence à imprimer sa marque ... Dimanche, elle s’est faite de nouveau l’apôtre du rassemblement »<sup>239</sup>. Lucas et Mourgue constatent aussi que « Martine Aubry occupe désormais toute sa place » et que ses collègues socialistes « sentent qu’il est de bon ton de s’afficher à

---

<sup>238</sup> Rosalie Lucas et Marion Mourgue, *Martine Aubry : Les Secrets d’une ambition*, Paris : L’Archipel, 2011, p. 33.

<sup>239</sup> Jean-Michel Normand, « Martine Aubry acquiert une nouvelle légitimité », *Le Monde*, le 23 mars 2010.

ses côtés »<sup>240</sup>. Ces témoignages indiquent que son action comme Premier secrétaire est globalement appréciée.

En mars 2001, Martine est devenue maire de Lille. Depuis, elle dispose d'un taux de popularité élevé chez les Lillois, comme Lucas et Mourgue l'indiquent : « après des débuts difficiles, la socialiste a fini par trouver ses marques et se faire accepter »<sup>241</sup>. En fait, au second tour du scrutin de 2008, sa liste récolte 66,6% des voix. Isabelle Giordano le raconte ainsi : « la suspicion des premiers temps (“elle n’est pas d’ici”) a cédé la place à une popularité hors norme, et à une réélection avec un score soviétique »<sup>242</sup>. Une partie de son succès est due aux liens qu'elle forme avec les patrons dans la région. Ces réseaux lui permettent de promouvoir l'activité économique dans la ville. Sa réélection en 2008 avec une grande marge, la croissance de la ville pendant son mandat et le fait qu'elle a su associer les patrons au développement de la ville attestent ses qualités de leader.

Il est utile d'examiner comment l'image d'Aubry comme leader potentiel se construit pendant sa campagne pour la primaire socialiste de 2011. Si le départ de Martine pour assister au Symposium international d'art contemporain au Québec a été mal vu, à l'instar du blogueur David Colla qui écrit dans *Le Figaro* du 10 août 2011 : « ce n'est pas au Québec que Madame Aubry va gagner en crédibilité »<sup>243</sup>, globalement, elle dispose d'une image de candidate sérieuse et crédible. Selon Sylvain Courage, qui

---

<sup>240</sup> Rosalie Lucas et Marion Mourgue, *Martine Aubry : Les Secrets d'une ambition*, Paris : L'Archipel, 2011, p. 106.

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>242</sup> Isabelle Giordano, *Martine, Le Destin ou la vie*, Paris : Bernard Grasset, 2011, p. 65.

<sup>243</sup> « Martine Aubry de passage au Québec », *Le Figaro*, le 10 août 2011.

écrit dans *Le Nouvel Observateur* du 1<sup>er</sup> septembre 2011, la stratégie de Martine pour se presidentialiser s'annonce dans sa décision de se rendre, le 29 août 2011, à Marseille pour défier Claude Guéant de l'UMP qui « y installait un nouveau préfet chargé de la sécurité ». Courage ajoute qu'« elle a réussi son premier coup ... en se posant en adversaire résolue de Sarkozy »<sup>244</sup>. Le 5 septembre 2011, Bastien Millot de *L'Express* rapporte que, « en défiant Claude Guéant sur le terrain de la sécurité, question emblématique, Martine tente de gagner en crédibilité sur les thèmes régaliens »<sup>245</sup>. Nicolas Barotte et François-Xavier Bourmaud, dans *Le Figaro* du 13 septembre 2011, constatent qu'« elle s'y présente en “présidente de la sécurité” »<sup>246</sup>. Le 10 octobre 2011, selon *Libération*, elle répète cette démarche : « [elle] est venue défier Nicolas Sarkozy, aussi en déplacement dans la Creuse, sur le thème de la “casse des services publics” en milieu rural »<sup>247</sup>. Ainsi, les médias s'accordent pour reconnaître sa capacité à lutter à armes égales contre ses rivaux.

Toutefois, il existe des doutes sur la volonté de Martine Aubry d'être candidate pour la présidentielle. Thomas Wieder s'étonne, dans *Le Monde* du 24 août 2011, qu'elle communique si peu avec le peuple. Selon Wieder, « depuis qu'elle s'est déclarée candidate ... [elle] s'est adressée une fois aux Français. C'était le 14 juillet, sous la forme d'un message

---

<sup>244</sup> Sylvain Courage, « Hollande-Aubry : la guerre sans nom », *Le Nouvel Observateur*, le 1<sup>er</sup> septembre 2011.

<sup>245</sup> Bastien Millot, « La Semaine “coup de poing” de Martine Aubry », *L'Express*, le 5 septembre 2011.

<sup>246</sup> Nicolas Barotte et François-Xavier Bourmaud, « La Campagne d'Aubry inquiète ses troupes », *Le Figaro*, le 13 septembre 2011.

<sup>247</sup> « Dans la Creuse, Aubry défie Sarkozy sur la “casse des services publics” », *Libération*, le 11 octobre 2011.

filmé de trois minutes, diffusé sur Internet ». Pour Wieder, cette démarche n'est pas celle d'une candidate qui s'empresse d'entrer « dans la bataille »<sup>248</sup>. Michel Veron met en question aussi sa volonté d'être président : dans *L'Express* du 5 octobre 2011, il cite les paroles d'un jeune aubryste : « tous les anciens présidents ... n'avaient pas peur d'afficher leur désir pour le pouvoir. Elle, elle ne veut pas le pouvoir pour le pouvoir »<sup>249</sup>. Ce manque apparent d'ambition accentue les doutes sur son intention de faire campagne et mine son image de futur leader.

À la suite de sa déclaration de candidature, l'idée se répand, principalement chez les partisans de François Hollande, qu'elle est candidate de substitution. La presse rapporte largement cette suspicion : David Revault d'Allonnes, dans *Le Monde* du 19 septembre, note les paroles de Strauss-Kahn qui, la veille, a confirmé qu'un pacte existait entre lui et Martine pour qu'elle ne soit pas candidate tant que Strauss-Kahn était en lice. Pour sa part, Martine nie l'existence de ce pacte : « est-ce que j'ai l'air d'une candidate de substitution ? »<sup>250</sup>. Cependant, il n'empêche, selon François-Xavier Bourmaud dans *Le Figaro* du 19 septembre 2011, que « les soutiens de François Hollande ... [font savoir que] Martine Aubry ... [est] “candidate de substitution” de DSK »<sup>251</sup>. Sylvain Courage, dans *Le Nouvel Observateur* du 22 septembre 2011,

---

<sup>248</sup> Thomas Wieder, « Martine Aubry adresse une “ Lettre aux Français ” pour relancer sa campagne », *Le Monde*, le 24 août 2011.

<sup>249</sup> Michel Veron, « Primaire PS : Aubry peut-elle encore gagner ? », *L'Express*, le 5 octobre 2011.

<sup>250</sup> David Revault d'Allonnes, « “Pacte DSK-Aubry” : le camp Aubry réplique aux soutiens de Hollande », *Le Monde*, le 19 septembre 2011.

<sup>251</sup> François-Xavier Bourmaud, « Primaires : des propos qui gênent Martine Aubry », *Le Figaro*, le 19 septembre 2011.

emploie la même formule<sup>252</sup>, et le 14 octobre 2011, dans l'entre-deux tours, Courage la décrit au même hebdomadaire comme « la remplacement [sic] de DSK »<sup>253</sup>. L'idée que Martine est candidate de substitution ne peut que nuire à sa crédibilité et à son image de président potentiel.

Ce n'est pas que son image de candidate de substitution qui va à l'encontre l'image que les Français se font d'un leader : sa compétence économique est aussi mise en question par les médias. Le 24 août 2011, Gino Delmas cite dans l'*Express* les paroles d'un aubryste : « ce n'est pas sur le terrain de l'économie qu'elle pourra se différencier de François Hollande. Mieux vaut se concentrer sur le social »<sup>254</sup>. Le 5 octobre 2011, *L'Expansion* rapporte les résultats d'un sondage BVA, mené les 29 et 30 septembre 2011 : « François Hollande est jugé largement plus crédible que sa rivale à la primaire Martine Aubry sur les enjeux économiques ». En fait, 60% des Français font confiance à Hollande contre 22% pour Aubry<sup>255</sup>. Le 5 octobre 2011 aussi, dans un article sur le même sondage intitulé « Moins crédible que Hollande », *Challenges* note que « sur tous les enjeux relevant de l'économie, il domine nettement Martine Aubry auprès des Français »<sup>256</sup>. L'écart important entre les deux scores indique

---

<sup>252</sup> Sylvain Courage, « Martine fait de la résistance », *Le Nouvel Observateur*, le 22 septembre 2011, p. 37.

<sup>253</sup> Sylvain Courage, « Aubry/Hollande : les clés du duel (1/4) », *Le Nouvel Observateur*, le 14 octobre 2011.

<sup>254</sup> Gino Delmas, « Prise entre plusieurs feux, Aubry reste "imperturbable" », *L'Express*, le 24 août 2011.

<sup>255</sup> « Hollande plus crédible qu'Aubry sur l'économie », *L'Expansion*, le 5 octobre 2011.

<sup>256</sup> « Moins crédible que Hollande », *Challenges*, le 5 octobre 2011.

que, pour les électeurs, la compétence économique d'Aubry est bien inférieure à celle de Hollande.

Dans l'ensemble, le bilan sur les capacités de Martine est mixte. Certes, comme directrice adjointe chez Péciney, Première secrétaire du Parti socialiste et maire de Lille, elle s'est imposée, comme les témoignages le démontrent, et dans une certaine mesure sa rationalité est en lumière. Néanmoins, sa campagne pour la primaire socialiste de 2011 a soulevé des questions sur sa compétence, particulièrement dans le domaine de l'économie, et sa démarche dans la campagne elle-même a suscité des doutes sur son désir de se présenter. Bref, si son image de femme politique compétente est acquise, elle trouve ses limites quand elle est confrontée à celle de Strauss-Kahn ou de Hollande.

Les journalistes, les écrivains et les chercheurs relèvent de nombreux traits masculins chez Aubry, à commencer par celui de l'assurance. Le correspondant du *Nouvel Observateur* rapporte le 26 août 2011 que, pendant une interview ce jour-là sur France Inter, Martine tente de se positionner comme saveur du parti que François Hollande avait laissé dans un piètre état :

[j'avais], en succédant en 2008 à François Hollande rue de Solférino, transformé un PS qui « faisait pitié » en parti « prêt à gouverner » ... Je pense aujourd'hui que je suis la mieux à même de porter un projet pour notre pays<sup>257</sup>.

Raylene L. Ramsay décompose son image en plusieurs traits masculins :  
« comme femme publique, Aubry préfère présenter une image de

---

<sup>257</sup> « Aubry estime avoir transformé un PS qui “faisait pitié” en parti “prêt à gouverner” », *Le Nouvel Observateur*, le 26 août 2011.

technocrate compétent et non-séduisant, d'une personnalité de tendance masculine et universaliste, qui évite généralement le féminin ». Elle cite des formules utilisées dans les médias : « une super woman », quelqu'un qui possède « de l'autorité », « de l'intransigeance morale », « de la franchise », « un sens d'humour acerbe », et « la détermination d'un bulldozer »<sup>258</sup>. Ces termes présentent une large palette de traits masculins chez Mme Aubry. Isabelle Giordano note que, selon Audrey Linkenheld, qui travaille avec Aubry au siège du Parti socialiste et à la mairie de Lille, Martine présente une image « d'un animal politique d'une grande détermination »<sup>259</sup>. À ces traits, Philippe Alexandre et Béatrix de l'Aulnoit ajoutent celui d'agressivité : « Martine est ... brutale »<sup>260</sup>. Martine elle-même reconnaît que son image est globalement une image masculine : le 9 septembre 2011, Marcelo Wesfreid, dans *L'Express*, cite ses paroles : « les Français me connaissent ... Ils savent que je suis solide »<sup>261</sup>.

S'agissant de sa tenue, Raylene L. Ramsay note que Martine a adopté l'austérité pour sa tenue puisqu'elle représentait la piste moins risqué, et, pour le souligner, elle cite une critique qui la décrit comme « un moine en jupes ». Ramsay constate aussi son refus de jouer le jeu de la séduction lui a valu des critiques, ce qui est l'inverse de la situation d'Édith Cresson qui était considéré comme trop séductrice et trop

---

<sup>258</sup> Raylene L. Ramsay, *French Women in Politics*, New York : Berghahn Books, 2003, pp. 197, 199.

<sup>259</sup> Isabelle Giordano, *Martine, Le Destin ou la vie*, Paris : Bernard Grasset, 2011, p. 20.

<sup>260</sup> Philippe Alexandre et Béatrix de l'Aulnoit, *La Dame des 35 heures*, Paris : Robert Laffont, 2002, p. 36.

<sup>261</sup> Marcelo Wesfreid, « Aubry : toutes griffes dehors », *L'Express*, le 9 septembre 2011.

sexuée<sup>262</sup>. Cependant, au fil des années, Martine Aubry s'est pliée aux pressions au point de faire remarquer un changement dans sa tenue.

Béatrice Massenet, qui a interviewé Martine en 2010, la décrit comme

plus doux, moins strict ... il y a eu du changement en vingt ans. Toujours pas de jupes, jamais de robes, toujours des talons plats mais plus de tailleurs pantalons. Des vestes colorées ... des écharpes chamarrées<sup>263</sup>.

Ce changement d'image est repris aussi par Rosalie Lucas et Marion

Mourgue : elles parlent de « ses chaussures sans talon, très classiques, ses vestes et ses pantalons pas toujours bien ajustés, à l'instar d'Angela

Merkel ». En dépit de ce changement d'image, sa tenue n'apporte pas de

bons commentaires : Lucas et Mourgue citent la comédienne Anne

Roumanoff : « que fait Martine Aubry de ses vieux vêtements ? Elle les

porte »<sup>264</sup>. Cependant, il apparaît que Martine ne prête pas de grande

attention à sa tenue, comme Ramsay souligne en citant les paroles de

Martine : « ce qui m'intéresse, c'est de faire, pas de paraître »<sup>265</sup>.

Ainsi, il est clair que Martine Aubry, à la différence des autres femmes

dans notre analyse, ne considère pas que sa tenue soit importante.

En ce qui concerne son image médiatique, au début Martine Aubry

était réticent de la mettre en lumière. Sur les occasions où elle la met en

avant, c'est sans grand succès. Par exemple, selon Isabelle Giordano,

« son entourage a maintes fois tenté d'adoucir l'apparence médiatique de

---

<sup>262</sup> Raylene L. Ramsay, *French Women in Politics*, New York : Berghahn Books, 2003, p. 196.

<sup>263</sup> Béatrice Massenet, *Et qui va garder les enfants ?*, Paris : Robert Laffont, 2011, p. 41.

<sup>264</sup> Rosalie Lucas et Marion Mourgue, *Martine Aubry : Les Secrets d'une ambition*, Paris : L'Archipel, 2011, p. 123.

<sup>265</sup> Raylene L. Ramsay, *op. cit.*, p. 196.

Martine »<sup>266</sup>. Cependant, en février 2009, alors Premier secrétaire du Parti socialiste qui était en situation difficile dans les sondages, Martine se consent à une interview avec un journaliste du magazine people *Gala* où elle dévoile des détails de sa vie privée. Le 29 mars 2009, elle est invitée sur l'émission *Vivement dimanche* animé par Michel Drucker sur France 2. Encore une fois, c'est sa vie privée qui s'est dévoilée aux téléspectateurs. En novembre 2009, elle fait sa première apparition dans le magazine people *Closer*, mais c'est sans la permission de Martine. À la couverture l'on trouve une photo d'elle et son mari en visite en Chine et, à l'intérieur, une double page de photos. Martine fustige ces clichés qu'elle appelle « l'œuvre de touristes indiscrets »<sup>267</sup>. Néanmoins, devenue candidate pour la primaire socialiste de 2011, elle est sur la couverture de *Paris Match* avec son mari, le 20 juillet 2011 : à l'intérieur du magazine, on trouve six pages consacrées au couple et à leur vie privée. À l'instar de ses interviews avec *Gala* et Michel Drucker, c'est par ce choix pragmatique de montrer sa vie privée que Martine cherche à rappeler sa féminité.

Le stéréotype qui veut que les femmes soient défailtantes dans le maniement du discours politique s'applique aussi à Martine Aubry. Selon *L'Express* du 21 juillet 2011, pour combler son insuffisance en communication Aubry a engagé un conseiller en communication<sup>268</sup>. Sans doute qu'elle s'était rendu compte qu'il lui fallait les conseils d'un expert à l'approche du scrutin du Parti socialiste. Cependant, il existe des

---

<sup>266</sup> Isabelle Giordano, *Martine, Le Destin ou la vie*, Paris : Bernard Grasset, 2011, p. 82.

<sup>267</sup> Rosalie Lucas et Marion Mourgue, *Martine Aubry : Les Secrets d'une ambition*, Paris : L'Archipel, 2011, pp. 115-6.

<sup>268</sup> « Martine Aubry dans *Paris Match* pour combattre les rumeurs », *L'Express*, le 21 juillet 2011.

situations où la communication de Martine est jugée insuffisante. Pour le souligner, Nicolas Barotte constate dans *Le Figaro* du 24 août 2011 : « la bataille médiatique de l'été a été remportée par Françoise Hollande ... Les interventions de Martine Aubry n'ont pas eu l'effet attendu ». Pour expliquer cette défaillance, il cite les paroles d'un proche de Martine : « elle est peut-être trop sérieuse ... Le jeu de la communication n'est pas le sien. Elle a du mal à se faire au jeu »<sup>269</sup>.

Pour voir comment le discours de Martine Aubry a évolué au cours de sa campagne, il est intéressant de noter de quelle façon elle a viré vers un ton et un langage durs. Marcelo Wesfreid constate dans *L'Express* du 9 septembre 2011 que « longtemps, ce sont ses ennemis qui pointaient ... ses coups de gueule et ses phrases assassines ». Maintenant, ajoute-t-il, qu'elle doit rattraper son retard par rapport à ses concurrents, elle « est bien décidée à transformer ce penchant en atout »<sup>270</sup>. Un journaliste de *L'Express* du 6 octobre 2011 envisage l'idée chez Martine Aubry d'une « offensive “anti-Flamby” » qui consiste à « s'en prendre au supposé manque de volonté et de caractère de [Hollande] ». Dans la formule d'Aubry qui fait date : « on ne pourrait pas battre la droite dure avec la gauche molle »<sup>271</sup>. La démarche de Martine s'explique lors d'un discours prononcé à Paris le 6 octobre 2011, où elle affirme que « l'accommodement, ce n'est pas exactement mon tempérament »<sup>272</sup>. Le

---

<sup>269</sup> Nicolas Barotte, « Aubry cherche à rassurer son camp », *Le Figaro*, le 24 août 2011.

<sup>270</sup> Marcelo Wesfreid, « Aubry : toutes griffes dehors », *L'Express*, le 9 septembre 2011.

<sup>271</sup> « Aubry soigne la “gauche molle” de Hollande », *L'Express*, le 6 octobre 2011.

Ce commentaire fait référence au sobriquet « anti-Flamby » dont les Guignols avaient affublé François Hollande il y a quelques années.

<sup>272</sup> Raphaëlle Besse Desmoulières, « À trois jours de la primaire, Aubry passe à

thème de la fermeté du discours est repris par François Bazin qui note dans *Le Nouvel Observateur* du 8 octobre 2011 :

pour marquer, avec François Hollande, une différence ... Martine Aubry a donc mené une guerre du ton ... C'est donc dans la fermeté du propos que celle-ci a affiché sa spécificité. Parler dur, parler clair, parler vrai<sup>273</sup>.

Parlant de la campagne de Martine, Frédéric Martel, dans *L'Express* du 12 octobre 2011, constate qu'au début « sa communication a été brouillonne ». Il note que, vers la fin de sa campagne, la tournure qui dépeint Hollande comme une gauche molle est due à l'idée qu'« elle ne pourrait pas gagner techniquement ; elle ne pourrait le battre que politiquement »<sup>274</sup>. Pascal Rossignol, dans *L'Express* du 17 octobre 2011, évoque le danger auquel le langage dur de Martine l'expose : en effet, il « risque d'obérer la nécessaire réconciliation entre tous les socialistes »<sup>275</sup>. En recourant à l'expression « gauche molle », il est possible qu'elle démontre un comportement que le peuple considère comme trop agressif pour un leader, comme cela a été le cas chez Édith Cresson. En reprenant sans cesse les paroles dures de Martine, la presse est complice dans la propagation de l'image d'une candidate au discours à peine maîtrisé, à la limite du tolérable chez un leader potentiel.

Il est utile aussi de regarder le réflexe des médias qui consiste à se focaliser sur les vêtements, le corps et le visage des femmes. *L'Express* du

---

l'offensive », *Le Monde*, le 7 octobre 2011.

<sup>273</sup> François Bazin, « Les Candidats au banc d'essai : Martine Aubry, le "diesel" », *Le Nouvel Observateur*, le 8 octobre 2011.

<sup>274</sup> Frédéric Martel, « Hollande-Aubry : le favori et la "come-back girl" », *L'Express*, le 12 octobre 2011.

<sup>275</sup> Pascal Rossignol, « Primaire PS : le rendez-vous raté de Martine Aubry », *L'Express*, le 17 octobre 2011.

21 juillet 2011 décrit ainsi l'apparition de Martine et de son mari dans *Paris Match* : « Martine Aubry pose, en chemise fleurie, en couverture de l'hebdomadaire »<sup>276</sup>. Le 25 août 2011, *Le Parisien* note qu'elle est habillée « de sa traditionnelle veste rouge »<sup>277</sup>. Raphaëlle Besse Desmoulières, dans *Le Monde* du 7 octobre 2011, y fait allusion dans son commentaire sur son dernier meeting de campagne : « veste rouge, chemisier blanc, pantalon noir »<sup>278</sup>. Si ces indications ont l'air anodin, le cas d'une photographie parue en Une de *Libération* le 20 septembre 2011 mérite un examen plus approfondi. Un journaliste de *L'Express* décrit ainsi la photo : « le cliché montre l'ovale du visage de l'ex-Première secrétaire sortant de l'obscurité, yeux verts maquillés, lèvres foncées », avant de citer les paroles d'Olivier Beuvelet, professeur de Lettres Modernes et chargé de cours en esthétique de l'image à l'Université de Paris 3 – Sorbonne Nouvelle : « elle ressemble à une apparition fantasmatique étrange plus qu'à une femme d'action »<sup>279</sup>. Il faut noter que le photographe, Yann Rabanier, fait publier des images similaires pour les cinq autres candidats, mais celles-ci ne suscitent pas autant de controverse. En mettant la photo à la Une, *Libération* cherche à provoquer la classe politique en manifestant un intérêt presque pervers pour les traits féminins de la candidate. Marcela Iacub, dans *Libération* du 8 octobre 2011,

---

<sup>276</sup> « Martine Aubry dans *Paris Match* pour combattre les rumeurs », *L'Express*, le 21 juillet 2011.

<sup>277</sup> « Martine Aubry : “Je reverrai à la baisse le salaire du président ” », *Le Parisien*, le 25 août 2011.

<sup>278</sup> Raphaëlle Besse Desmoulières, « À trois jours de la primaire, Aubry passe à l'offensive », *Le Monde*, le 7 octobre 2011.

<sup>279</sup> « Aubry en Une de *Libé* : Dark Knight ou Blue Velvet ? », *L'Express*, le 20 septembre 2011.

explique ainsi ce cliché :

elle regardait avec une expression de désir et semblait rechercher qu'on la regarde de la même manière. Ceci non seulement parce que Martine Aubry y est belle, plus belle que sur aucune de ses autres photos, mais parce que l'on y voit une femme traversée comme la presque totalité des humains par ce mystère ordinaire, par ce miracle banal de la sexualité<sup>280</sup>.

Les commentaires d'Iacub soulignent la présence dans la photo d'une féminité secrète que son comportement habituel semble vouloir nier. En somme, la propension des médias à revenir sur les vêtements et le corps de Martine démontre qu'elle ne peut pas échapper au stéréotype féminin qui infléchit insidieusement la perception des femmes politiques.

Pour terminer notre analyse, examinons le taux de popularité de Martine Aubry. Selon Rosalie Lucas et Marion Mourgue, « depuis son entrée dans les gouvernements Cresson et Bérégovoy, elle a vite gagné en notoriété, et plus d'un homme politique envie sa cote de popularité »<sup>281</sup>. Le 5 janvier 1995, Robert Schneider rapporte dans *Le Nouvel Observateur* les résultats d'un sondage TNS Sofres sur la présidentielle de 1995, mené du 26 au 28 décembre 1994, où elle arrive en tête de la liste des hommes socialistes. Il note que « 54% des sympathisants socialistes pensent qu'elle représenterait bien la gauche »<sup>282</sup>. Au fil des années, son taux de popularité reste élevé. Lucas et Mourgue notent : « de 1997 à 2001, elle a acquis sa plus grande popularité »<sup>283</sup>. D'après le sondage Ipsos pour *Le Point* (Appendice 1), le baromètre de l'action politique pour Mme Aubry

---

<sup>280</sup> Marcela Iacub, « Martine Aubry révélée », *Libération*, le 8 octobre 2011.

<sup>281</sup> Rosalie Lucas et Marion Mourgue, *Martine Aubry : Les Secrets d'une ambition*, Paris : L'Archipel, 2011, p. 9.

<sup>282</sup> Robert Schneider, « Le Virage à gauche moqué de Jacques Chirac », *Le Nouvel Observateur*, le 5 janvier 1995, p. 24.

<sup>283</sup> Rosalie Lucas et Marion Mourgue, *op. cit.*, p. 43.

donne le chiffre impressionnant de 51% en juin 2011. Toutefois, malgré son expérience et ses efforts pour asseoir sa crédibilité de leader, Martine reste derrière ses rivaux dans la primaire socialiste. Le 10 octobre 2011, Baptiste Legrand rapporte, à propos des résultats d'un sondage LH2 mené les 7 et 8 octobre 2011 pour *Le Nouvel Observateur* : « François Hollande est jugé plus crédible que Martine Aubry pour faire gagner la gauche »<sup>284</sup>. L'infériorité de Martine vis-à-vis de Hollande au regard des électeurs est confirmé par le fait que Hollande remporte le deuxième tour du scrutin avec 57% contre 43%. En dépit de sa défaite dans la primaire, le taux de popularité de Martine en octobre 2011 est à 47%, et il se maintient à ce niveau jusqu'en mai 2012. En juin 2012, il tombe à 40%. Même à ce niveau, c'est un score important, et il semble que, pour les Français, elle s'impose durablement comme une femme politique de premier plan.

Notre rappel du parcours politique et professionnel de Martine Aubry démontre qu'elle est très appréciée chez Péchiney et que, dans les postes qu'elle a occupés au sein du gouvernement, elle a un bilan globalement positif. On note qu'elle s'impose dans les rôles « masculins » sans que son sexe soit perçu comme une entrave à son action. Son travail comme Première secrétaire du Parti socialiste démontre aussi ses capacités réelles de leader. Il en va de même pour son travail comme ministre au gouvernement et son rôle comme maire de Lille pendant plus de treize ans. Notre analyse démontre qu'elle possède d'autres traits masculins comme la puissance, l'assurance, l'agressivité, la rationalité et une connaissance

---

<sup>284</sup> Baptiste Legrand, « Hollande, mieux placé qu'Aubry pour faire gagner la gauche », *Le Nouvel Observateur*, le 10 octobre 2011.

large des secteurs pour lesquels elle exerce une responsabilité, à quoi s'ajoute sa fermeté que les Français ont appréciées dans son rôle de ministre. Adjoignons toutefois que, étant restée longtemps ministre du seul secteur du travail, elle n'a jamais été à la tête d'un des ministères jugés masculins.

Le bilan des traits masculins de Martine est mixte. Les médias soulignent les capacités réelles de Martine dans ses rôles à Péciney, comme Première secrétaire, et comme ministre. Ils signalent fréquemment aussi certains traits comme l'autoritarisme, vocable que nous l'avons noté ci-dessus se réfère aux traits masculins de la fermeté et de l'agressivité. Par contre, ils ont tendance à se focaliser sur ses insuffisances dans le domaine économique et ils semblent vouloir relever une supposée réticence chez elle à faire campagne pour la primaire socialiste, ce qui a instillé le doute chez les sympathisants socialistes. Si les médias aident Martine à se construire une image de leader en privilégiant certains traits masculins, ils la déstabilisent en même temps en laissant supposer chez elle un savoir-faire économique moins important que chez François Hollande.

En ce qui concerne ses traits féminins, le fait qu'elle évite de les montrer l'aide assurément à mettre en avant ses capacités de leader. Étant entrée en campagne tardivement pour la primaire socialiste dès juin 2011, Mme Aubry reconnaît qu'elle doit utiliser les médias pour faire avancer sa campagne et, dans un premier temps, elle accepte de dévoiler sa vie privée dans la presse populaire. En effet, son côté féminin occupe les colonnes de la presse qui ne manquent pas de relever certains éléments de

l'apparence physique. La photo diffusée par *Libération* est typique de l'obsession médiatique pour le corps, obsession qui dans ce cas est tellement évidente qu'elle rend la féminité d'Aubry inquiétante. Les médias laissent entendre par ailleurs que la crédibilité économique de Martine est inférieure à celle de Hollande, rappelant le stéréotype selon lequel les femmes n'ont pas les capacités nécessaires pour être leader. Quand la presse révèle que sa candidature est jumelée avec celle de Strauss-Kahn, elle se trouve dans le piège du *double bind* dans la mesure où l'impression que l'on a de Martine comme candidat d'appoint semble renforcée par son sexe.

Mme Aubry adopte une stratégie qui cherche à présenter son côté masculin. Malgré cela, elle est à la traîne de François Hollande tout le long de la campagne pour la primaire. Elle ne parvient pas à convaincre les électeurs qu'elle est candidate légitime. La situation du *double bind* découle précisément de la perception persistante d'une servitude incontournable vis-à-vis les candidats masculins de son camp. Ses liens avec DSK, qui donnent l'impression qu'elle est candidate de substitution, créent la perception qu'elle n'a ni la capacité ni la volonté pour être leader. Pour les Français, elle ne réussit pas à démontrer suffisamment ses traits masculins pour les convaincre qu'elle est faite pour le poste de président. À l'inverse, il est probable que, pour certains électeurs, elle manque de qualités féminines. Les médias ont beau s'attacher à son apparence physique, son image n'est pas celle d'un personnage féminin rassurant. Si elle rechigne à montrer son côté féminin, et n'acceptant de le faire que pour des raisons électorales, c'est que les traits masculins qui composent

son image lui sont plutôt naturels. Ni assez homme, ni assez femme, comme Michèle Alliot-Marie, la situation du *double bind* s'impose pour faire échec à ses efforts pour asseoir sa crédibilité comme Chef d'État potentiel.

## 1.7 Marine Le Pen

Comme présidente du Front national, Marine Le Pen dispute le premier tour de la présidentielle de 2012. Si elle ne passe pas au deuxième tour, *Le Point* du 22 avril 2012 annonce qu'elle « a atteint son objectif : s'imposer en quelques mois à la tête d'un parti ... et amener l'extrême droite à un niveau jamais vu »<sup>285</sup>. D'ailleurs, le taux de popularité de Mme Le Pen, qui monte au fil des mois après son ascension à la présidence du Front national, avait fait anticiper ses bons scores à la présidentielle française. Malgré ses succès indéniables, il faut noter que, comme première femme à occuper le poste de président d'un parti politique qui défend des valeurs traditionnelles, elle se trouve dans une situation tout à fait particulière par rapport au *double bind* trop masculin ou trop féminin. L'analyse qui suit cherchera à préciser le cas de Marine Le Pen.

Notre analyse commence par l'examen des traits masculins relevés par les médias et certaines publications généralistes ou spécialisées. Tout d'abord, analysons comment le trait de l'agressivité apparaît chez Marine Le Pen. Le 15 janvier 2010, Anne Rovon note dans *Le Figaro* que, lors d'un débat avec Éric Besson dans l'émission *À vous de juger* sur France 2,

le face-à-face entre le ministre et la vice-présidente du Front national a été houleux. Il n'a sans doute pas permis aux Français d'y voir plus clair tant Besson et Le Pen ont éprouvé des difficultés à garder leur calme<sup>286</sup>.

Son agressivité est soulignée aussi par Caroline Fourest et Fiammetta

Venner : lors d'un débat télévisé sur la chaîne LCI, le 28 mars 2011, entre

---

<sup>285</sup> « France : La Réussite du pari de la “dédiabolisation” de Marine Le Pen », *Le Point*, le 22 avril 2012.

<sup>286</sup> Anne Rovon, « Le Débat entre Éric Besson et Marine Le Pen tourne au duel », *Le Figaro*, le 15 janvier 2010.

Marine et Jean-François Copé, « Marine Le Pen se montre glaçante, de rage accumulée et de violence sourde »<sup>287</sup>. Les auteures notent aussi que, lors de l'émission *À vous de juger* en 2011, où Marine et le journaliste Alain Duhamel sont invités, Duhamel dépeint Marine comme « belliqueuse ». Duhamel la critique aussi dans une interview avec Fourest et Venner le 6 avril 2011 dans ces termes : « lui [son père] est très violent en public mais pas en privé. Elle, c'est l'inverse »<sup>288</sup>. Anna Cabana, dans *Le Point* du 29 mai 2014, décrit Marine comme une « autocrate ... [qui] dirige le parti d'une poigne de fer ». Elle pointe aussi son « autorité incontestée » et le fait que « Marine Le Pen en use sans hésiter »<sup>289</sup>. Ce trait d'agressivité chez Marine indique qu'elle est assertive, ce qui se lie au trait masculin de l'assurance. On note aussi que Marine n'hésite pas à contre-attaquer lorsqu'elle estime que les gens portent atteinte à ses droits. Chaque fois qu'elle fait l'objet d'un commentaire qu'elle juge injurieux, elle menace de porter plainte. On en trouve de nombreux exemples : le 6 janvier 2011, *Europe1* note que Mme Le Pen porte plainte contre l'hebdomadaire *VSD* pour violation de sa vie privée et celle de ses enfants<sup>290</sup> ; le 31 mars 2011, *L'Express* rapporte qu'elle porte plainte contre Rama Yade pour avoir écrit sur son blog que la seule obsession de la famille Le Pen c'est l'argent<sup>291</sup> ; et le 21 juillet 2011, *L'Express* fait savoir qu'elle porte plainte contre Caroline Fourest et

---

<sup>287</sup> Caroline Fourest et Fiammetta Venner, *Marine Le Pen*, Paris : Bernard Grasset, 2011, p. 381.

<sup>288</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>289</sup> Anna Cabana, « Derrière Marine Le Pen, silence dans les rangs », *Le Point*, le 29 mai 2014.

<sup>290</sup> « Marine Le Pen porte plainte contre *VSD* », *Europe1*, le 6 janvier 2011.

<sup>291</sup> « Marine Le Pen porte plainte contre Rama Yade », *L'Express*, le 31 mars 2011.

Fiammetta Venner « pour “diffamation et injure” après la parution de leur biographie de Marine Le Pen »<sup>292</sup>. Il apparaît que le goût de l’affrontement fait partie du caractère de Martine.

Le trait masculin de la compétence est déterminant pour l’image de Marine Le Pen. Pour se fabriquer une image de présidentiable, Marine sait qu’elle doit démontrer ses capacités dans les portefeuilles jugés masculins, comme celui de l’économie. Le 9 décembre 2010, *Le Parisien* indique qu’elle « veut se forger une crédibilité en multipliant les interventions sur l’économie »<sup>293</sup>. Cependant, ses efforts ne sont pas récompensés. Le 19 novembre 2011, Marine présente son projet présidentiel qui contient une série de mesures économiques. *Rue 89* envoie ces dernières à Mathieu Plane, économiste à Sciences Po, pour qu’il les évalue. Plane juge les mesures intenable. Il se prononce contre la politique du protectionnisme, notant que d’autres pays prendraient des « mesures de rétorsion ». S’agissant de la proposition pour la dévaluation de la monnaie, il pense qu’elle mènerait à l’hyperinflation. Plus grave encore, il considère que son projet de sortie de la zone euro « provoquerait par effet de domino une crise financière terrible »<sup>294</sup>. D’autres commentateurs expriment aussi leur désapprobation. Si Gérard Bon, au *Nouvel Observateur* du 31 mars 2012, reconnaît que Mme Le Pen n’ « oublie pas ... ses fondamentaux sur ... l’économique »<sup>295</sup>, ailleurs son projet est mis en question. Selon Fourest et

---

<sup>292</sup> « Marine Le Pen porte plainte contre Caroline Fourest », *L’Express*, le 21 juillet 2011.

<sup>293</sup> « Marine Le Pen veut investir le terrain économique pour être crédible », *Le Parisien*, le 9 décembre 2010.

<sup>294</sup> « La France rêvée de Marine Le Pen : son programme décrypté », *Rue 89*, le 19 novembre 2011.

<sup>295</sup> Gérard Bon, « Marine Le Pen veut déjouer les sondages », *Le Nouvel Observateur*,

Venner, Alain Duhamel considère son programme économique comme « inconsistant » et « périlleux »<sup>296</sup>. Estelle Gross, au *Nouvel Observateur* du 18 avril 2012, cite Sylvain Crépon qui affirme : « elle a ... manqué de crédibilité sur l'économie »<sup>297</sup>. Ainsi, la multiplication des critiques formulées à l'encontre de son plan économique n'augure rien de bon pour sa campagne. L'échec de Marine dans l'élaboration d'un projet économique crédible l'expose doublement au stéréotype selon lequel les femmes ne sont pas compétentes en économie.

S'agissant de ses capacités aux affaires étrangères, portefeuille qui, comme nous l'avons noté, est jugé le domaine des hommes, Marine envisage de s'embarquer sur une série de voyages. En novembre 2011, elle fait le déplacement aux États-Unis. Le bilan de cette visite est pour la plupart négatif. Caroline Derrien, dans un article intitulé « Le Cauchemar américain de Marine Le Pen », paru le 4 novembre 2011 dans *Echos*, note qu'elle « a visiblement eu bien du mal à convaincre personnalités et élus américains de venir l'écouter »<sup>298</sup>. Le 5 novembre 2011, *France Soir* constate qu'il y a « de nombreux rendez-vous manqués, même si elle a finalement eu un entretien avec le libertaire Ron Paul ... et avec Joe Walsh, représentant républicain d'Illinois »<sup>299</sup>. S'agissant des autres

---

le 31 mars 2012.

<sup>296</sup> Caroline Fourest et Fiammetta Venner, *Marine Le Pen*, Paris : Bernard Grasset, 2011, p. 76.

<sup>297</sup> Estelle Gross, « Marine Le Pen sera le 'troisième homme' de la présidentielle », *Le Nouvel Observateur*, le 18 avril 2012. Sylvain Crépon est chercheur à l'université Paris-Ouest-Nanterre et étudie le Front national depuis le milieu des années 1990.

<sup>298</sup> Caroline Derrien, « Le Cauchemar américain de Marine Le Pen », *Les Echos*, le 4 novembre 2011.

<sup>299</sup> « Marine Le Pen : Quel bilan de ce voyage aux États-Unis ? », *France Soir*,

voyages, Guillaume Perrault constate dans *Le Figaro* du 18 novembre 2011 qu'elle a l'intention, au cours de campagne, de se rendre « en Martinique, en Guadeloupe et en Guyane ... [et de] s'envoler pour la Russie en janvier »<sup>300</sup>. Cependant, selon *Le Parisien* du 1<sup>er</sup> février 2012, elle doit renoncer aux voyages à Martinique et à Guadeloupe en raison de la proximité de la date limite du dépôt des parrainages pour la présidentielle, le 16 mars 2012. En plus, elle n'avait pas de budget pour ces voyages<sup>301</sup>. Il est à noter que la visite en Russie ne se concrétise pas non plus. Néanmoins, le 7 février 2012, elle voyage à l'Île de La Réunion où elle reste deux jours. Dans l'ensemble, les efforts de Mme Le Pen pour se créer une réputation dans les DOM-TOM et à l'étranger ont été peu fructueux. Le défaut, chez Le Pen, du trait masculin de la compétence, notamment dans les domaines-clé de l'économie et des affaires étrangères, ne peut qu'ébranler son image de Chef d'État potentiel. À l'inverse, en poursuivant une stratégie pour avancer sa réputation dans les deux domaines, il est clair qu'elle adopte une démarche rationnelle, c'est-à-dire un trait masculin.

Tournons-nous vers la question des rapports avec les médias. À la différence de son père, Marine est largement appréciée des médias. Sur l'accueil favorable que réserve la presse à Marine, Fourest et Venner notent :

---

le 5 novembre 2011.

<sup>300</sup> Guillaume Perrault, « Marine Le Pen cherche à relancer sa candidature », *Le Figaro*, le 18 novembre 2011.

<sup>301</sup> « Marine Le Pen courtise les outre-mer, mais doit renoncer à son voyage aux Antilles », *Le Parisien*, le 1<sup>er</sup> février 2012.

il suffit de lire des coupures de presse qui saluent son ascension politique pour s'en convaincre : « médiatique », « efficace », « personnage télégénique », « révélation de l'année ». Le moins qu'on puisse dire, c'est que la fille a meilleure presse que le père<sup>302</sup>.

Pour souligner ses liens positifs avec les médias, le 1<sup>er</sup> mars 2012 Nicolas Lebourg note dans *Le Nouvel Observateur* :

Marine Le Pen a longtemps été décrite comme une reine des médias. Non seulement son message passait auprès des auditoires, mais elle cherchait à instaurer un climat de proximité avec la presse<sup>303</sup>.

Il est donc clair que, dans l'ensemble, elle réussit à maintenir de bonnes relations avec les médias, ce qui lui permet de faire passer son message politique à un public large.

La question de la maîtrise du discours est une compétence que bien des femmes politiques n'arrivent pas à acquérir aux yeux de l'opinion. La date du 5 mai 2002 représente un tournant pour Marine. Faute de responsables du Front national pour commenter les résultats du deuxième tour de l'élection présidentielle, France 2 l'invite sur le plateau. D'après Caroline Fourest et Fiammetta Venner, « c'est ... le début de l'ère Marine Le Pen. Elle vient de gagner ses galons de porte-voix »<sup>304</sup>. Sidonie Sigrist, au *Figaro* du 17 avril 2012, le confirme en la décrivant comme une « habile communicante »<sup>305</sup>. Abel Mestre et Benoît Hopquin en donnent quelques raisons dans *Le Monde* du 2 mai 2012 :

---

<sup>302</sup> Caroline Fourest et Fiammetta Venner, *Marine Le Pen*, Paris : Bernard Grasset, 2011, p. 62.

<sup>303</sup> Nicolas Lebourg, « Marine Le Pen est-elle anti-système ? », *Le Nouvel Observateur*, le 1<sup>er</sup> mars 2012.

<sup>304</sup> Caroline Fourest et Fiammetta Venner, *op. cit.*, pp. 115-6.

<sup>305</sup> Sidonie Sigrist, « Marine Le Pen brouille les genres », *Le Figaro*, le 17 avril 2012.

la campagne de la présidente du FN s'est construite autour de messages ciblés s'adressant à plusieurs milieux différents. Pour ce faire, Marine Le Pen a su adapter son discours<sup>306</sup>.

La note dissonante vient de Philippe Moreau Chevrolet, qui dans son article au *Nouvel Observateur* du 27 novembre 2013 souligne une faiblesse dans ses discours : « [elle] s'exprime désormais sur tous les sujets, au risque de déraper et d'abimer son image »<sup>307</sup>. Mais globalement, les commentateurs apprécient le talent d'une femme qui, de son propre aveu, est « meilleure à l'oral qu'à l'écrit »<sup>308</sup>.

S'agissant du timbre de sa voix, Agnès Catherine Poirier décrit la voix comme « grave et forte »<sup>309</sup>. Elle rappelle à ce sujet la voix de Margaret Thatcher qui a pris des leçons pour rapprocher le timbre de sa voix de celui d'un homme. Marlène Coulomb-Gully note aussi qu'elle « a la voix forte et rauque d'une fumeuse »<sup>310</sup>. À propos du contenu de ses discours, nous trouvons de nombreux exemples qui soulignent la dureté des paroles de Marine. Nicolas Lebourg constate dans *Le Nouvel Observateur* du 29 mars 2012 : « quand elle insérait la question de l'islam à son propos, elle le faisait dans le cadre d'un discours républicain musclé »<sup>311</sup>. Le 30 mars 2012, le correspondant du *Nouvel Observateur* note, à propos d'un meeting à Nantes le 25 mars 2012, que Marine « a

---

<sup>306</sup> Abel Mestre et Benoît Hopquin, « Une Certaine idée du FN », *Le Monde*, le 2 mai 2012.

<sup>307</sup> Philippe Moreau Chevrolet, « Marine Le Pen multiple les couacs : La Présidente du FN a-t-elle perdu la main ? », *Le Nouvel Observateur*, le 27 novembre 2013.

<sup>308</sup> Marine Le Pen, *À contre flots*, Paris : Grancher, 2011, p. 143.

<sup>309</sup> Agnès Catherine Poirier, « Can Marine Le Pen Win in France ? », *The Nation*, le 24 octobre 2011, p. 24.

<sup>310</sup> Marlène Coulomb-Gully, *Présidente : Le Grand défi*, Paris : Payot, 2012, p. 330.

<sup>311</sup> Nicolas Lebourg, « Marine Le Pen, l'extrême-droite et l'islamophobie », *Le Nouvel Observateur*, le 29 mars 2012.

nettement radicalisé son discours sur l'immigration, l'insécurité et l'islam »<sup>312</sup>. Denis Charlet, dans *L'Express* du 17 avril 2012, constate à propos de son dernier meeting de campagne à Zénith ce soir-là : « Marine Le Pen a définitivement conquis la salle par son discours virulent sur l'immigration »<sup>313</sup>, et Guillaume Perrault, au *Figaro* du 18 avril 2012, note à propos du même meeting qu'il est « marqué par un discours très âpre »<sup>314</sup>. Marlène Coulomb-Gully résume ses commentaires sur les discours de Marine en faisant remarquer « la puissance, la force, voire la brutalité régulièrement évoquées à son propos »<sup>315</sup>. En effet, la voix masculine et le discours dur et agressif ne sont pas surprenants étant donné son rôle de président d'un parti de l'extrême droite. Mais cette dureté dans le langage peut bien choquer ceux qui ne se reconnaissent pas dans les idées du Front national. La tension que se crée autour du discours dur de Marine Le Pen met celle-ci dans une situation de *double bind*. En effet, il lui est très difficile de trouver le juste milieu entre les attentes des militants du FN et celles des autres Français peu habitués à entendre une femme politique parler avec une telle hargne.

Dans l'ensemble, notre analyse indique que, pour les commentateurs, Marine Le Pen démontre une compétence marquée dans le maniement du discours politique. Ainsi, comme Michèle Alliot-Marie,

---

<sup>312</sup> « En meeting à Nice, Marine Le Pen veut faire mentir les sondages », *Le Nouvel Observateur*, le 30 mars 2012.

<sup>313</sup> Denis Charlet, « Le Pen rêve de faire mentir les sondages », *L'Express*, le 17 avril 2012.

<sup>314</sup> Guillaume Perrault, « Le Pen veut “leur montrer qu'ils ont tort” », *Le Figaro*, le 18 avril 2012.

<sup>315</sup> Marlène Coulomb-Gully, *Présidente : Le Grand défi*, Paris : Payot, 2012, pp. 329-31.

Marine surmonte la barrière de la communication. En plus, le succès politique et le taux de popularité de Marine indiquent que les normes communautaires pourraient être en train de changer, ce qui promet de meilleurs jours aux femmes aux prises avec le *double bind* trop masculin ou trop féminin. Le succès des deux femmes dans leur combat contre le stéréotype qui présume qu'une femme est faible oratrice laisse penser que les femmes politiques ont réellement commencé à minimiser l'effet néfaste de ce stéréotype. Cette question, qui mérite une réflexion plus approfondie, sera reprise plus tard dans cette étude.

Le côté féminin de l'image de Mme Le Pen se rattache à sa situation de famille. Divorcée deux fois, elle met souvent en avant son rôle de mère seule de trois enfants. Guillaume Perrault, au *Figaro* du 16 avril 2012, montre comment Le Pen s'en sert en citant la réaction de celle-ci au problème de la délinquance : « je vous donne mon témoignage de mère de famille »<sup>316</sup>. Sidonie Sigrist, au *Figaro* du 17 avril 2012, fait la même observation : « mère de trois enfants, divorcée deux fois, la candidate frontiste aime à s'appuyer sur son parcours personnel : “Je sais ce que c'est d'élever des enfants seule” »<sup>317</sup>. Denis Tugdual, dans *L'Express* du 2 mai 2012, cite à ce sujet les mots d'une habitante du Havre : « c'est une femme moderne. Comme moi, elle est divorcée avec trois enfants »<sup>318</sup>. Il est donc évident que Marine Le Pen et les médias se retrouvent dans l'idée d'insister sur son rôle de mère. Ce dernier est

---

<sup>316</sup> Guillaume Perrault, « Le Pen accuse droite et gauche d'avoir “trahi” », *Le Figaro*, le 16 avril 2012.

<sup>317</sup> Sidonie Sigrist, « Marine Le Pen brouille les genres », *Le Figaro*, le 17 avril 2012.

<sup>318</sup> Denis Tugdual, « Contre Le Pen en 2002, pour “Marine” en 2012 », *L'Express*, le 2 mai 2012.

certainement un atout politique et l'un des traits féminins les plus évidents chez elle.

Comme présidente d'un parti de l'extrême droite, Marine Le Pen se trouve confrontée à des situations où sa féminité est en conflit avec les valeurs politiques du parti. Marlène Coulomb-Gully relève le jeu des stéréotypes auquel Marine Le Pen est exposée lors de son ascension à la présidence du Front national : « il est troublant de voir une femme incarner un parti d'extrême droite, porteur de valeurs virilisantes et peu émancipatrices à l'égard des femmes ». Coulomb-Gully nous en donne un exemple :

elle se dit aussi favorable au PACS et à la loi Veil, incarnant une forme de modernité à laquelle les options du Front national en matière de rôles féminins ne prédisposaient guère<sup>319</sup>.

La position prise par Le Pen va à l'encontre les valeurs conservatives du Front national. Mais comme Caroline Fourest et Fiammetta Venner l'indiquent, sa position au sujet de l'IVG est moins nette. Elles notent que Marine « se déclare “favorable à la vie” ... [et qu'] elle ne souhaite pas abroger la loi Veil, mais dérembourser l'IVG »<sup>320</sup>. Cette idée de déremboursement représente un compromis intéressant entre son expérience de femme et son rôle de président du Front national. La position qu'elle prend vis-à-vis de la loi Veil démontre clairement l'habileté politique de Marine. Face au paradoxe que représente une jeune femme moderne à la tête d'un parti d'extrême droite, elle adopte une

---

<sup>319</sup> Marlène Coulomb-Gully, *Présidente : Le Grand défi*, Paris : Payot, 2012, pp. 329-30.  
PACS : Pacte Civil de Solidarité.

<sup>320</sup> Caroline Fourest et Fiammetta Venner, *Marine Le Pen*, Paris : Bernard Grasset, 2011, p. 179.

démarche qui lui permet de trouver un terrain qui peut satisfaire les sympathisants du Front national et les autres Français. Encore une fois, nous trouvons des exemples de la rationalité de Mme Le Pen.

En ce qui concerne l'attention que les médias portent sur le corps et les vêtements des femmes, Marine Le Pen, pas plus que les autres femmes politiques, n'y échappe pas. Le 19 mars 2010, Titiou Lecoq observe dans *Slate* : « lors de son apparition sur les plateaux de télé en 2002, Marine Le Pen était une jeune femme blonde, calme, souriante »<sup>321</sup>. Le 5 novembre 2010, Mariana Grépinet au *Paris Match* donne deux images différentes de Marine : lors d'un débat à côté du château de Versailles, « Marine Le Pen a endossé l'uniforme [de l'électorat versaillais traditionnel du FN] : longue jupe plissée foncée et veste cintrée ». Plus tard le même jour, au Nord-Pas-de-Calais,

elle porte un jean, une veste noire sur un tee-shirt clair et des bottes à talons. Pour retenir ses cheveux, elle a troqué son serre-tête des années 80 contre une paire de lunettes de soleil griffées<sup>322</sup>.

Cette facilité vestimentaire, ce style sans complexe est la marque d'une jeunesse d'esprit qui séduit. Pascale Nivelles, dans *Libération* du 15 janvier 2011, évoque quelques commentaires qui portent sur son physique : « elle secoue ses mèches blondes » ; « elle a perdu 10 kilos en quatre ans » ; et « elle a aussi renoncé à ses longs cheveux de Loana, adoptant la coupe de Claire Chazal et Laurence Ferrari, deux des personnalités préférées des Français »<sup>323</sup>. Le 25 février 2011, Dominique Albertini note

---

<sup>321</sup> Titiou Lecoq, « Marine Le Pen, la nouvelle ligne du Front », *Slate*, le 19 mars 2010.

<sup>322</sup> Mariana Grépinet, « Marine Le Pen : le nouveau visage de l'extrême droit », *Paris Match*, le 5 novembre 2010.

<sup>323</sup> Pascale Nivelles, « Elle n'a rien d'une blonde », *Libération*, le 15 janvier 2011. Loana

au *Journal du Dimanche* qu'elle porte « une chemise toute simple et un jean »<sup>324</sup>. Mathilde Laurelli constate dans *L'Express* du 6 mars 2012 : « chemise, besace ... Le style de la présidente du Front national, invitée de *Paroles de candidat* sur TF1 lundi soir, oscille entre élégance et passe-partout »<sup>325</sup>. D'autre commentaire qui signale la féminité de Marine : le 20 février 2012, Nicolas Estienne d'Orves parle dans *Le Figaro* de la participation de Marine à l'émission *On n'est pas couché*, sur France 2. Il la trouve « égale à elle-même ... jusqu'aux hauts talons de la candidate ». L'auteur évoque sa féminité indirectement, en la comparant à une autre invitée, la chanteuse Izia : « comme Marine, Izia porte talons hauts et collant noir »<sup>326</sup>. Les commentaires nombreux qui font référence à ses vêtements et à son corps semblent marquer un intérêt particulier pour sa spontanéité et son naturel. Certainement, ces qualités répondent aux attentes du public au regard des jeunes femmes qui évoluent sur la scène publique. Cependant, d'après Rainbow Murray, elles sont diamétralement opposées aux traits masculins comme l'autorité et le volontarisme<sup>327</sup>. Marlène Coulomb-Gully propose en fait que son image de femme et son rôle de présidente convergent pour tracer le destin politique particulier de Marine Le Pen :

---

est une personnalité française qui a fait son début dans *Loft Story*. Claire Chazal et Laurence Ferrari sont présentatrices du journal télévisé de TF1.

<sup>324</sup> Dominique Albertini, « Marine Le Pen en tenue de campagne », *Le Journal du Dimanche*, le 25 février 2011.

<sup>325</sup> Mathilde Laurelli, « Marine Le Pen, l'ambivalente madame tout-le-monde », *L'Express*, le 6 mars 2012.

<sup>326</sup> Nicolas d'Estienne d'Orves, « Marine le Pen chez Laurent Ruquier ? Un non-événement. À rebours de toute ... », *Le Figaro*, le 20 février 2012.

<sup>327</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, p. 16.

séduisant, voire sexy, le modèle de *Masculine-Feminine Girl* incarné par la leader frontiste est sans doute aussi une réponse à cette injonction paradoxale du Front national qui voit ses valeurs viriles représentées par une femme<sup>328</sup>.

Pour Coulomb-Gully, face à l'énigme qui entoure son poste de président, Marine utilise sa féminité pour neutraliser les stéréotypes qui dictent que le leader doit être un homme. D'un côté, le fait que les médias braquent le projecteur sur les traits d'une jeune femme séduisante tend à la disqualifier pour le rôle de Chef d'État. De l'autre côté, l'image de Marine Le Pen montre le parti d'extrême droite sous un jour nouveau, si bien qu'il peut parler désormais à un public plus large. Ainsi, cette stratégie de renouvellement l'aide à contourner le *double bind* trop masculin ou trop féminin.

Considérons maintenant l'évolution de son taux de popularité. Selon le baromètre de l'action politique Ipsos pour *Le Point* (Appendice 1), en juin 2007 elle est à 20%, puis elle subit une chute qui la ramène à 10% en janvier 2009, avant que son score n'atteigne 33% en mai 2012. Lors du premier tour de la présidentielle de 2012, le 22 avril, Marine Le Pen obtient 6,4 millions de voix, c'est-à-dire presque 20% de l'électorat, ce qui indique qu'elle est devenue un personnage politique important. Ce pourcentage ne lui permet pas de progresser au deuxième tour parce que François Hollande et Nicolas Sarkozy la devancent avec 28% et 27% respectivement. Cependant, il démontre que Marine Le Pen est appréciée d'une grande partie de la population. Toutefois, en dépit de ce score, ses chances de remporter l'élection sont minimales. Il faut rappeler que *Le*

---

<sup>328</sup> Marlène Coulomb-Gully, *Présidente : Le Grand défi*, Paris : Payot, 2012, p. 331.

*Parisien* du 17 janvier 2011, parlant du sondage Obea/Infraforces mené après son ascension au poste de président du Front national, constate que « plus de trois Français sur quatre (76,5%) estiment que Marine Le Pen ... ne sera jamais présidente de la République »<sup>329</sup>. On se rappelle l'élection de 2002 où son père, présent au deuxième tour de la présidentielle, est écrasé par le vote républicain. En dépit des changements qu'elle apporte au Front national et d'un taux de popularité en hausse, Marine aurait probablement subi en 2012 le même sort que son père. Il est à noter aussi qu'elle a échoué dans les législatives de 2012 pour Hénin-Beaumont : elle passe au deuxième tour qui se déroule le 17 juin 2012, mais elle est devancée par le socialiste Philippe Kemel qui gagne avec un écart de 118 voix. Même si son taux de popularité continue de monter, son parcours vers le sommet de l'exécutif s'annonce très difficile.

L'analyse menée jusqu'ici se résume à ceci : *ipso facto*, Marine le Pen est dans un rôle masculin à cause de son rôle de président d'un parti de l'extrême-droite fondé sur des valeurs masculines. Le comportement qu'elle affiche dans sa vie politique répond visiblement à cette exigence de masculinité. Elle démontre de l'assurance, de la puissance, de la fermeté, de la rationalité et de l'agressivité, qui sont toutes des traits masculins. Si elle se montre peu compétente dans les affaires étrangères et l'économie, on trouve qu'elle est bonne oratrice, et qu'elle n'a pas peur de dénoncer ou de fustiger les personnes avec qui elle n'est pas d'accord. Elle maintient de bons rapports avec les médias, même si elle les critique à l'occasion, et

---

<sup>329</sup> « Marine Le Pen présidente ? 76% des Français n'y croient pas », *Le Parisien*, le 17 janvier 2011.

elle s'en sort très bien sur les plateaux de télévision. Néanmoins, les médias ont tendance à insister sur ses traits féminins, comme son rôle de mère, son image de femme moderne, ses cheveux blonds, et son manque de compétence dans la gestion économique. En plus, comme pour toutes les femmes, les médias se focalisent sur le corps et les vêtements de Mme Le Pen. Cependant, il est clair que Marine aussi cherche à mettre en valeur sa féminité. Comme Sidonie Sigrist le relève dans *Le Figaro* du 17 avril 2012, où elle cite les paroles de Janine Mossuz-Lavau : « elle est dans une certaine séduction et joue sur le fait qu'elle est une femme »<sup>330</sup>.

Contrairement au stéréotype féminin que les médias ne cessent pas de conforter, elle affiche avec ostentation des caractéristiques masculines. C'est l'omniprésence de ses derniers qui présente un problème pour Mme Le Pen puisque son rôle comme leader du FN, qui demande un comportement masculin a tendance de fragiliser son image chez les Français qui ne sont pas sympathisants. La brutalité dont Marlène Coulomb-Gully parle est l'inverse des traits féminins de la compassion et de l'émotion. En fait, on trouve peu de références à ces deux derniers traits dans les articles et les livres sur Marine Le Pen. Il en va de même pour les traits de la sympathie et de la gentillesse qui manquent aussi chez Mme Le Pen. Pour elle, les traits féminins consistent dans le rapprochement curieux entre le rôle de mère et un style vestimentaire libre. Il existe certainement une tension entre son image de femme séduisante et le comportement masculin qu'elle adopte en vue de conforter son statut de

---

<sup>330</sup> Sidonie Sigrist, « Marine Le Pen brouille les genres », *Le Figaro*, le 17 avril 2012.

leader politique de l'extrême droite. Plus elle démontre un comportement masculin, plus elle fait oublier son image de femme, et plus les non-sympathisants sont choqués. Le *double bind* trop masculin ou trop féminin est en évidence en raison du défi que représente cette situation politique, car il est difficile de faire coexister les comportements masculins nécessaires et les comportements féminins qui plaisent au public. En dépit de cette situation, Marine réussit à s'imposer comme femme dans le rôle de leader d'un parti d'extrême droite, et son taux de popularité grimpe. À la différence des autres femmes prises dans le piège trop masculin ou trop féminin, elle se fait une place à part car elle sait entourer la figure de mère seule féroce protectrice et de femme libre sans complexe d'une série de comportements masculins. Nous trouvons qu'il existe des points en commun entre Le Pen et Michèle Alliot-Marie : elles démontrent toutes les deux un caractère sévère, presque militaire, et elles ont surmonté le stéréotype féminin qui considère une femme comme faible oratrice. Chez Marine, il apparaît que sa situation de chef du parti, combinée avec son image de femme moderne et les talents qu'elle possède, l'aide dans une certaine mesure à contourner le *double bind*.

## 1.8 Conclusion

Les traits masculins et féminins retenus ici proviennent des études de McKee et Sheriffs, de Broverman et al., de Spence et al., de Spence et Holahan, de Williams et Best, d'Huddy et Terkildsen, d'Alexander et Andersen, de Dolan et de Murray sur les stéréotypes que nous avons définis dans l'introduction<sup>331</sup>. Les traits masculins sont la puissance, la compétence, l'agressivité, la rationalité, la fermeté, la connaissance des dossiers et l'assurance, et les traits féminins sont la douceur, la gentillesse, la passivité, l'expressivité, la compassion, l'émotion et la sympathie. Nous avons indiqué au début du chapitre que les traits que les Français identifient avec le poste du président de la République sont des traits masculins. Par conséquent, les femmes qui cherchent à accéder à ce poste doivent démontrer ces traits masculins. En revanche, il y a aussi une attente de la part des Français que les femmes démontrent un comportement féminin. Ces exigences contrastantes laissent penser que les femmes doivent chercher à équilibrer les deux types de comportement. Cependant, cet équilibre dépend de la situation et des capacités propres à chaque femme. De plus, il existe des différences au niveau des combinaisons des traits masculins et féminins, si bien que le mécanisme du *double bind* varie pour chaque femme.

En ce qui concerne les traits masculins, ce sont Michèle Alliot-Marie, Simone Veil, Martine Aubry et Marine Le Pen qui les démontrent avec le plus d'acuité. À chacune des quatre femmes sont attribuées des

---

<sup>331</sup> Se reporter aux notes 42-48 pour les travaux des auteurs.

qualités comme l'agressivité, la puissance, la fermeté et l'assurance. Il existe aussi d'autres traits qui ne sont pas communs aux quatre femmes. Pour Édith Cresson et Marine Le Pen, la compétence n'apparaît pas sur la liste de qualités qui leur sont attribuées habituellement, même si l'on trouve d'autres traits masculins chez elles. Dans le cas de Ségolène Royal, notre analyse indique qu'elle démontre les traits masculins de l'agressivité, de la fermeté et de l'assurance. Néanmoins, notre analyse a pointé chez elle un manque, à la fois réel et perçu, de rationalité, de compétence, de puissance et de connaissance des dossiers. Globalement, toutes les femmes démontrent des traits masculins à des degrés divers. Il est à noter que, parmi les femmes qui démontrent le plus de traits masculins, Mesdames Veil, Alliot-Marie et Aubry sont perçues comme compétentes dans leurs rôles. Étant donné que, pour les Français, c'est la compétence qui reste primordiale chez une femme politique, il n'est pas surprenant que ces trois femmes bénéficient d'un taux de popularité élevé dans les sondages.

S'agissant des traits féminins, de toutes les femmes c'est Simone Veil qui en présente le plus. Elle démontre de l'émotion, de la compassion, de la sympathie, de la douceur et de la gentillesse. En revanche, ces traits sont peu visibles chez Michèle Alliot-Marie, Martine Aubry et Marine Le Pen. Ces dernières préfèrent à l'évidence mettre en avant leur côté masculin. Édith Cresson ne cherche pas à valoriser ses traits féminins, ce qui n'est pas surprenant étant donné ses efforts pour faire valoir des traits masculins. À l'inverse, Ségolène Royal, dont la campagne présidentielle et celle de la primaire socialiste se sont

construites autour de son image de femme, affiche une multitude de traits féminins, dont l'émotion, la compassion et la sympathie. Ainsi, on trouve des combinaisons de traits différentes chez les six femmes. Ce qui est évident c'est que, pour mesurer la complexité du mécanisme du *double bind*, on ne peut pas regarder ces traits féminins isolément mais en fonction de la dynamique des traits masculins et féminins chez chaque femme.

Comment le *double bind* trop masculin ou trop féminin se manifeste-t-il chez les six femmes ? Notre première observation est que ce *double bind* touche toutes les femmes d'une manière ou d'une autre. Édith Cresson, seule femme dans notre échantillon qui a occupé le poste de Premier ministre, cherche à valoriser ses traits masculins à l'exclusion de ses traits féminins. Par contre, les médias négligent les traits masculins ; ils se fixent sur son côté féminin. Le coup de grâce est, sans doute, son personnage dans le *Bébête Show* qui la présente comme soumise au président, donc sans autorité et sans les attributs d'un leader. Il est par conséquent évident que les médias ont joué un rôle important dans la chute de Cresson. Mais il est vrai aussi que Cresson contribue à sa propre ruine en exagérant ses traits masculins dans la recherche d'une image masculine. Son parler cru et son agressivité sont évidemment de trop et choquent les Français. On note par ailleurs que, plus elle affiche un comportement masculin, plus les médias féminisent son image jusqu'à lui enlever toute crédibilité. De ce fait, Édith Cresson tombe fatalement dans le piège du *double bind* qui a coupé court à sa carrière politique.

Simone Veil est une anomalie : de toutes les femmes, elle démontre l'éventail le plus complet de traits masculins et féminins. Parmi les traits masculins, Veil a réussi à démontrer de la compétence, qui est un trait masculin particulièrement prisé par l'électorat. Mais elle démontre aussi des traits féminins. Certes, les médias relèvent surtout ces derniers, comme par exemple ses faiblesses dans l'art oratoire et son image de femme et mère, mais le taux élevé de popularité de Veil, qui perdure si longtemps, est le reflet d'une carrière politique qui a réussi dans la durée. Néanmoins, en dépit de son taux de popularité élevé, et en dépit du fait qu'elle affiche des traits masculins, c'est son côté féminin qui domine en raison des réformes importantes qu'elle a introduites en faveur des femmes. En plus, ses portefeuilles relèvent des domaines qui sont considérés comme féminins. Il est vrai que son rôle de président du Parlement européen est jugé masculin, mais, comme nous le verrons plus tard, c'est Valéry Giscard d'Estaing qui est responsable pour son élection à ce poste. Comme ses traits masculins restent dans l'arrière-plan, et que son côté féminin prédomine largement, la carrière de Simon Veil n'a pas pu la lancer jusqu'au sommet de l'État.

En ce qui concerne Mme Alliot-Marie, notre analyse démontre qu'elle manifeste plus de traits masculins que féminins. Cela lui a valu, pensons-nous, le poste de leader du parti politique RPR où elle a pu démontrer ses capacités comme leader. Sa compétence est aussi largement reconnue dans son travail comme ministre de la Défense et de l'Intérieur, postes jugés masculins. Le taux de popularité de Michèle et l'approbation qu'elle a reçus pour son action politique au sein du gouvernement

indiquent qu'elle est bien appréciée des Français. Côté féminin, elle démontre des traits féminins dans son style vestimentaire, et il est remarquable que Mme Alliot-Marie ne subisse pas de contrecoup électoral devant la tendance des médias à relever ses traits féminins. À première vue, il semble que, dans une certaine mesure, Mme Alliot-Marie évite le piège du *double bind*. Cependant, à l'inverse de Simone Veil, c'est son côté masculin qui l'importe. Il faut supposer que l'image dénuée de traits féminins n'est pas une image porteuse chez une candidate, et que cette dureté a entravé Mme Alliot-Marie dans sa quête pour devenir le candidat UMP pour la présidentielle de 2007.

Dans les deux concours qu'elle a disputés, Ségolène Royal a affiché ses traits féminins à l'exclusion de ses traits masculins. Elle a décidé d'adopter cette démarche, sans doute, après avoir tiré les leçons de l'échec d'Édith Cresson. Cependant, elle ne réussit pas à gagner la confiance des Français à l'occasion des scrutins majeurs. En fait, son taux de popularité baisse sensiblement dans la période entre les campagnes de 2007 et de 2011. Traitée comme vedette au début par les médias, ceux-ci se retournent contre elle. En soulignant son côté féminin, et en pointant le défaut des traits masculins comme la compétence, les médias mettent en question ses capacités politiques. Comme pour Édith Cresson, les médias ont joué un rôle important dans la chute de popularité de Royal.

Cependant, Mme Royal contribue elle aussi à ses échecs en cherchant à valoriser ses traits féminins au détriment des traits masculins. Il lui est impossible de ce fait de démontrer qu'elle est un leader capable de diriger le pays. La situation de Ségolène Royal démontre clairement la thèse de

Rainbow Murray, à savoir qu'une femme qui brigue un poste magistral ne réussira pas si elle adopte une démarche qui souligne des traits féminins à l'exclusion des traits masculins.

Dans l'ensemble, notre analyse indique que Mme Aubry manifeste un comportement masculin. Nous avons noté que Martine s'impose dans ses rôles comme directrice adjointe chez Péchiney, Premier secrétaire du parti socialiste, maire de Lille et dans ses postes au gouvernement. Ses succès dans ces rôles indiquent un niveau de compétence élevé. Toutefois, elle ne réussit pas à montrer sa compétence économique. S'agissant de son côté féminin, au début Martine est réticente quand il s'agit de mettre en lumière ses traits féminins. Nous avons noté que ses conseillers ont essayé de la persuader d'adoucir son image, ce qui l'a amenée à changer sa tenue quelque peu et à exposer sa vie privée dans les magazines et les émissions de télévision. Naturellement, les médias ont tendance de se focaliser sur la tenue et le corps de Martine. Cependant, on trouve deux actions significatives de la part des médias qui minent l'image masculine que Martine veut mettre en avant : premièrement, la publication dans *Libération* d'une photographie qui dépeint Martine comme une femme séductrice ; et deuxièmement, la démarche des médias qui consiste à présenter Aubry comme candidate de substitution dans la primaire socialiste. Dans les deux cas, il s'agit d'une féminisation de son image et d'une atteinte à sa crédibilité. Il est vrai que ses succès dans ses rôles divers et la prédominance des traits masculins laissent penser qu'elle serait à même de surmonter le *double bind*. Cependant, son image de candidate inférieure à François Hollande et à Dominique Strauss-Kahn crée la

perception qu'elle manque la volonté et la détermination nécessaires pour être élu président.

Comme leader du Front national, parti fondé sur des valeurs masculines traditionnelles, Marine Le Pen doit afficher des traits masculins ; en effet, elle le fait avec aplomb. De toutes nos femmes, elle démontre un caractère très masculin : notre analyse trouve qu'elle exhibe un comportement qui est agressif, brutal et puissant. Comme son père, elle ne se prive pas de dénoncer des choses avec lesquelles elle n'est pas d'accord. Mais, à la différence de son père, elle poursuit une politique qui cherche à mettre en avant une image d'elle et du parti qui est moins inquiétante pour le Français moyen. Nous avons constaté aussi que, à la différence du stéréotype féminin, Marine est bonne oratrice et qu'elle présente bien sur les écrans de télévision. Mais Marine démontre aussi certains traits féminins. Elle présente une image de mère seule avec trois enfants, et ses habitudes vestimentaires témoignent d'un naturel et d'une simplicité qui plaisent au public. Dans les médias, ce sont ses traits féminins qui sont au premier plan : on y trouve des références à son rôle de mère, à son image de jeune femme moderne, et à ses vêtements et son corps. Il est notable que ses traits féminins ne l'empêchent pas de réussir dans son rôle de leader du Front national. Dans la présidentielle de 2012, elle a récolté des suffrages au-delà de l'électorat frontiste traditionnel. Pour Marine Le Pen, le *double bind* se présente en raison du fait que son rôle de leader d'un parti de l'extrême droite la conduit naturellement à durcir son image : plus elle valorise ses traits masculins, plus elle risque de s'aliéner de la majorité des Français. Toutefois, comme nous l'avons vu,

Marine Le Pen évite pour la plupart de tomber dans ce piège : ses traits féminins fonctionnent à merveille pour atténuer les effets d'une masculinisation excessive.

Dans l'ensemble, les femmes ont dû mal à maîtriser les effets politiques du *double bind* du fait que les Français ne les voient pas comme pareilles aux hommes politiques. Le besoin de trouver un équilibre entre les traits masculins et féminins pour satisfaire les attentes du peuple pose un problème pour les femmes politiques pour deux raisons : l'impossibilité de contrôler l'image que les médias font d'elles ; et les circonstances et les capacités propres à chaque femme. Cependant, les résultats de notre étude apportent de l'espoir dans la mesure où certaines des femmes dans notre étude ont réussi à résister au poison du *double bind*. On a trouvé que l'image de femme moderne et de mère, la démonstration des capacités politiques, l'empressement à manipuler les médias et la volonté de cultiver un talent d'oratrice ont permis à certaines femmes de contourner ce piège. Cela indique que la perception des Français est en train de changer et que, pour les femmes politiques, on peut espérer qu'il sera plus facile à l'avenir de surmonter l'obstacle du *double bind* trop masculin ou trop féminin.

## Chapitre 2 : Expérimentée ou symbole du changement

### 2.1 Introduction

Les médias ont tendance à dépeindre les femmes politiques comme symbole du changement parce qu'elles représentent la nouveauté et donc la rupture avec les pratiques du passé. Cependant, Rainbow Murray note que « d'après le stéréotype, une femme qui est nouvelle et différente manque d'expérience et ne bénéficient pas des réseaux qui sont ceux d'un véritable leader ». La situation du *double bind* découle du fait qu'une femme politique qui met en avant son expérience risque de perdre les avantages qu'elle peut tirer de son image de porteuse du changement. À l'inverse, Murray note que, dans les circonstances où une femme possède de l'expérience, cette dernière pourrait être sous-estimée en raison de la tendance à accentuer sa nouveauté et sa différence<sup>332</sup>.

Notre but est de savoir si les Français, les médias et les hommes politiques considèrent les six femmes comme symbole du changement. Nous examinerons aussi leur niveau d'expérience politique pour savoir dans quelle mesure une situation de *double bind* émerge pour les femmes qui sont expérimentées et qui de ce fait ne parviennent pas à se présenter comme symbole du changement. Pour le faire, nous regarderons certains travaux des universitaires et des articles de la presse, ainsi que quelques sondages d'opinion.

---

<sup>332</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, p. 14.

## 2.2 Édith Cresson

Commentant l'annonce, le 16 mai 1991 au journal de vingt heures, de la nomination d'Édith Cresson comme Premier ministre, Elisabeth Schemla constate : « les Français ... ne savent à peu près rien de ce chef du gouvernement inattendu qui n'est ni une habituée des caméras ni une vedette de la politique »<sup>333</sup>. Ainsi, au moment de sa nomination par François Mitterrand, Cresson est presque anonyme à l'extérieur du parti et de l'hémicycle. Pour les Français, c'est une arrivée inédite : son action politique et les postes divers qu'elle a occupés sont presque inconnus. En plus, à la différence de bien des hommes politiques de l'époque, elle n'est pas diplômée de l'ENA ni de Sciences Po. Ainsi, suivant la définition proposée par Rainbow Murray, la première femme à occuper le poste de Premier ministre représente à plusieurs titres un souffle de vent frais à la tête de l'exécutif.

Édith Cresson explique pourquoi le président l'a choisie : pendant un échange avec Mitterrand sur le mérite de Pierre Bérégovoy comme Premier ministre, le président lui dit :

ce ne serait pas assez nouveau. Après Rocard, [Premier ministre à l'époque] tout devra être différent : le fond, le style, l'ambition. Les gens devront sentir le changement ... Avec Béré, c'est l'immobilisme assuré<sup>334</sup>.

Mitterrand a sans doute eu raison. Au début, 87% des Français se disent « très contents » ou « contents » de la nomination de Cresson. L'arrivée de Cresson promettait une nouvelle approche qui allait améliorer la vie des

---

<sup>333</sup> Elisabeth Schemla, *Édith Cresson, la femme piégée*, Paris : Flammarion, 1993, p. 93.

<sup>334</sup> Édith Cresson, *Histoires françaises*, Paris : Éditions du Rocher, 2006, p. 132.

Français. Pour eux, Édith représentait le changement, le début d'un nouvel élan.

Pour examiner l'attitude des médias envers Édith Cresson, il est utile de revenir en arrière. Quand elle a intégré le poste de ministre de l'Agriculture, le 22 mai 1981, poste qu'elle était la première femme à occuper, les commentaires sont rares. Thierry Pfister publie un article dans *Le Nouvel Observateur* du 25 mai 1981 où il parle des membres du nouveau gouvernement. Parmi les quatre femmes nommées au gouvernement Mauroy, il ne mentionne qu'une seule, Nicole Questiaux. Il n'y a aucune référence à Cresson<sup>335</sup>. De son côté, Jacques Grall, dans *Le Monde* du 26 mai 1981, évoque avec scepticisme la nomination de la « rousse parisienne ». Pour Grall, il s'agit d'« une surprise de taille » qui « peut apparaître comme une provocation dans un milieu qui n'est pas particulièrement féministe »<sup>336</sup>.

Boudée par les médias lors de sa nomination comme première femme à la tête du ministère de l'Agriculture, dix ans plus tôt, Mme Cresson fait couler en revanche beaucoup d'encre quand elle devient la première femme à occuper le poste de Premier ministre. Voici quelques réactions qui ont paru dans les médias. Le 16 mai 1991, *Les Echos* constate que « François Mitterrand ... confie à une femme le soin d'imprimer un nouvel élan à sa majorité »<sup>337</sup>. Jean-Marie Colombani, au *Monde* du 17 mai 1991, y voit le signe d'une évolution positive :

---

<sup>335</sup> Thierry Pfister, « L'Équipe du troisième tour », *Le Nouvel Observateur*, le 25 mai 1981, p. 25.

<sup>336</sup> Jacques Grall, « Une Femme à la terre », *Le Monde*, le 26 mai 1981.

<sup>337</sup> « Le Retour de la politique », *Les Echos*, le 16 mai 1991.

le président fait confiance à une femme ; il innove, et montre ainsi qu'il a à ce point modernisé la société française que celle-ci ... est désormais mûre pour être dirigée ... par une femme ... Le président voulait donc donner « un nouveau élan » à la vie du pays<sup>338</sup>.

Le 23 mai 1991, *Le Nouvel Observateur* consacre plusieurs pages à Mme Cresson. Laurent Joffrin y note que

cette nomination pourrait même, pour le meilleur ou le pire, correspondre à un tournant tout à fait réel dans le cours de la vie politique française, tel qu'il ne s'en produit qu'une ou deux fois par décennie<sup>339</sup>.

Robert Schneider constate dans *Le Nouvel Observateur* du 30 mai 1991 :

son arrivée à Matignon change déjà, à elle seule, la donne politique. Si d'aventure elle réussissait, si elle redonnait au pays un nouvel élan, tout le paysage politique serait bouleversé<sup>340</sup>.

Yann de l'Écotais, dans son éditorial de *L'Express* du 31 mai 1991, donne aussi son approbation :

François Mitterrand ... a bien fait ... Il a bien choisi : Édith Cresson ... a toutes les qualités pour rompre l'ennui qui progressivement s'emparait du pays ... Psychologiquement, le choc est favorable<sup>341</sup>.

Schneider, dans *Le Nouvel Observateur* du 6 juin 1991, met en lumière la profondeur des changements que Mitterrand envisageait pour le pays : « le choix d'Édith Cresson constitue ... une rupture. Elle a été nommée pour trancher, tailler dans le vif, “antagoniser”, comme on dit à l'Élysée, quand ce sera nécessaire »<sup>342</sup>. Il semble que, pour Mitterrand, la nomination de

---

<sup>338</sup> Jean-Marie Colombani, « Une Logique de combat », *Le Monde*, le 17 mai 1991, p. 1.

<sup>339</sup> Laurent Joffrin, « Du violon au clairon », *Le Nouvel Observateur*, le 23 mai 1991, p. 34.

<sup>340</sup> Robert Schneider, « Cresson au coin du bois », *Le Nouvel Observateur*, le 30 mai 1991, p. 34.

<sup>341</sup> Yann de l'Écotais, « Bien tard », *L'Express*, le 31 mai 1991, p. 4.

<sup>342</sup> Robert Schneider, « 1993 : Comment éviter la défaite ? », *Le Nouvel Observateur*, le 6 juin 1991, p. 43.

Cresson soit l'occasion de changer non seulement l'orientation mais aussi la tonalité de la politique française. Dans l'ensemble, les commentaires des médias démontrent que sa nomination est perçue comme un moment important de l'histoire de la V<sup>e</sup> République.

Pour voir comment l'image de Cresson comme symbole du changement s'articule à son expérience politique, il convient de retracer brièvement sa carrière. Celle-ci commence en 1975, année où elle est candidate dans la troisième circonscription de la Vienne. Elle n'est pas élue à cette occasion, mais en 1977, elle est élue maire de Thuré dans la région de Poitou-Charentes, et en 1979 elle est élue au Parlement européen. Édith Cresson entre au gouvernement de Pierre Mauroy en 1981 comme ministre de l'Agriculture. Par la suite, elle dirige les portefeuilles du Commerce extérieur et du Tourisme, du Redéploiement industriel et du Commerce extérieur qui est considéré masculin, et des Affaires européennes. Pour une femme politique de cette période, c'est un CV impressionnant. Lynne Wilcox fait valoir l'étendue de cette expérience : « [elle] n'était pas un novice politique ; elle n'était pas non plus ignorante du protocole qui gouverne les fonctions ministérielles, ni peu habituée aux médias ». Wilcox ajoute que, lors de sa nomination comme Premier ministre, Cresson a 27 ans d'expérience et qu'elle est bien accoutumée au monde masculin de la politique<sup>343</sup>. Éric Le Boucher et Patrick Jarreau, dans *Le Monde* du 16 mai 1991, signalent l'acquis

---

<sup>343</sup> Lynne Wilcox, « Edith Cresson : Victim of Her Own Image » dans Helen Drake et John Gaffney, eds. *The Language of Leadership in Contemporary France*, Aldershot : Dartmouth Publishing Company, 1996, p. 81.

politique indiscutable de Cresson avant sa nomination<sup>344</sup>, comme le fait également le correspondant des *Echos* du 16 mai 1991<sup>345</sup>. Ainsi, il est indéniable que, lors de sa nomination comme Premier ministre, les médias reconnaissent l'expérience politique de Cresson. Cependant, comme Élisabeth Schemla l'a noté, avant sa nomination Mme Cresson est presque inconnue des Français en raison de son absence des émissions de télévision et de sa réticence à être sous le feu des projecteurs. Il est donc évident qu'il existe un paradoxe chez Mme Cresson : pour une femme politique expérimentée qui promettait une rupture totale, elle est très peu visible.

La situation se résume donc à ceci : lors de la nomination de Cresson comme Premier ministre, les attentes des Français correspondent à la situation maintes fois observée chez les femmes politiques, à savoir qu'elles représentent le changement et que, par conséquent, elles seront considérées comme inexpérimentées. Au début, les médias sont presque unanimes pour dire que sa nomination apporte le changement dont le pays a besoin. Sa nouveauté est en accord avec la proposition de Murray qui postule qu'une femme est considérée naturellement comme symbole du changement. Mais c'est là où le *double bind* se révèle. Si elle possède une expérience politique indiscutable, largement reconnue par les médias, elle reste, comme l'indique le commentaire de Schemla, largement méconnue des Français qui retiennent plutôt son image de femme politique

---

<sup>344</sup> Éric Le Boucher et Patrick Jarreau, « Mme Edith Cresson, une fidèle du président », *Le Monde*, le 16 mai 1991.

<sup>345</sup> « Édith Cresson : Une femme de défi et de séduction », *Les Echos*, le 16 mai 1991.

porteuse de changement. Cette situation l'expose aux attaques politiques portant atteinte à sa crédibilité.

Regardons maintenant la situation qui a cours dans la période qui suit sa nomination. Nous avons noté au chapitre 1 que, peu de temps après sa nomination, les médias commencent à se retourner contre Mme Cresson. Le cas de Jean-Marie Colombani, rédacteur en chef du *Monde*, nous renseigne sur l'évolution des médias en général après sa nomination. Au début, Colombani considère sa nomination comme une bonne chose, mais très vite il commence à la présenter comme inefficace dans son rôle de Premier ministre. Partout dans les médias, et chez les Français, l'enthousiasme suscité par sa nomination retombe rapidement, comme les sondages le démontrent. Au fur et à mesure que le temps passe, ce sont ses bourdes et ses erreurs qui remplissent les colonnes, si bien que son image de femme politique expérimentée, déjà peu visible, est totalement érodée. Les médias la regardent plutôt comme un désastre qu'un symbole du changement. Le fait qu'elle s'était présentée au début comme symbole du changement a accéléré le processus d'effacement de son expérience politique. Du coup, elle ne peut plus sortir du piège qui fait qu'une femme étiquetée comme symbole du changement ne pourra pas s'imposer durablement comme femme politique expérimentée.

### 2.3 Simone Veil

À la fin de 1980, Valéry Giscard d'Estaing pense à Mme Veil pour remplacer le Premier ministre Édouard Balladur, car, selon lui, elle « apporterait une incontestable nouveauté et un préjugé favorable de l'opinion »<sup>346</sup>. S'il finit par y renoncer, sous prétexte qu'elle ne voudrait pas le faire, il est clair que Giscard considère Veil comme un véritable moteur du changement.

Comme l'analyse du *double bind* nous oblige à confronter la « nouveauté » d'une femme politique à son expérience réelle, il convient de retracer brièvement sa carrière. Avant son entrée au gouvernement, Veil a fait carrière dans la magistrature. Au début, sa connaissance de la politique se limite à la vie sociale de son mari qui est haut fonctionnaire. Avec le temps, elle s'approche du monde politique dans son rôle de fonctionnaire. C'est par là qu'elle rencontre Jacques Chirac. En 1964, Jean Foyer, garde des Sceaux, lui propose un poste à la Direction des affaires civiles où elle collabore aux grandes réformes de droit de la famille. Dorénavant, son expérience et ses réseaux dans les services de l'État sont acquis. Elle rencontre Georges Pompidou en 1969. C'est une rencontre heureuse pour Veil, car elle conduit à sa nomination comme secrétaire du Conseil supérieur de la magistrature le 14 mars 1970. Comme nous le verrons au chapitre 3, Pompidou sera responsable de la nomination de Veil à d'autres postes dans les services de l'État. Lors de sa nomination comme ministre de la Santé en 1974, elle n'est pas connue

---

<sup>346</sup> Laurent Pfaadt, *Simone Veil : Une Passion française*, Saint-Victor-d'Épine : City Éditions, 2011, p. 149.

des Français, mais elle a une réputation dans les rangs des hauts fonctionnaires de l'État. Cependant, puisque son expérience au sein de la fonction publique est ignorée des Français, Veil n'a pas l'image d'une femme expérimentée en politique. La perception du manque d'expérience politique de Veil est conforme à la logique du *double bind* qui présume qu'une femme est d'emblée nouvelle et différente et qu'elle représente le changement.

Examinons les réactions des médias et des universitaires à la nomination de Veil au poste de ministre de la Santé. Le 20 mai 1974, Guy Claisse, dans *L'Express*, en donne une explication en citant les mots de Valéry Giscard d'Estaing après qu'il a remporté la présidentielle : « j'ai compris dans cette campagne que vous souhaitez le changement, le changement politique et social »<sup>347</sup>. La nomination de Veil au poste de ministre reflète ce désir pour le changement. Quoique remarquable, cette nomination a donné lieu à peu de commentaires dans les médias. Ce sont toujours les responsables du parti de la droite, comme Jacques Chirac, Michel Poniatowski et Jean-Pierre Fourcade, qui figurent dans les articles de la presse. Parmi les femmes, c'est Françoise Giroud, co-fondatrice et directrice de *L'Express* avant sa nomination au poste de secrétaire d'État chargée de la Condition féminine, qui attire l'attention des médias.

C'est en tant que femme, alors que les femmes étaient peu représentées à l'époque dans le monde politique, Simone Veil intéresse les

---

<sup>347</sup> Guy Claisse, « Giscard : 100 jours pour tout changer », *L'Express*, le 20 mai 1974, p. 15.

journaux. Par exemple, Paul Guimard, dans *L'Express* du 3 juin 1974, ramène le débat à la question sexuelle :

c'est un beau ministre, mais, encore une fois, un peu trop conforme à l'image officielle des compétences féminines, dont il est convenu qu'elles ne doivent pas trop s'écarter de l'assistance sociale ou publique<sup>348</sup>.

En effet, Guimard souligne les limites de l'action politique à laquelle Mme Veil, en tant que femme, pourrait prétendre. Le 3 juin 1974 aussi, Guy Claisse publie dans *L'Express* un article sur le nouveau gouvernement. On y trouve une photo de Mme Veil à son bureau au ministère de la Santé. Mais il n'y a pas de référence à Veil dans l'article, comme si la photo devait suffire pour mettre en évidence le changement dont Giscard d'Estaing parlait<sup>349</sup>. À la suite de sa nomination, le président donne à Veil la tâche de faire promulguer la loi sur l'IVG. En lui conférant cette mission, le président reconnaît sans doute qu'il fallait une toute nouvelle approche pour faire introduire une loi qui, auparavant, n'avait pas survécu aux débats parlementaires.

Sur l'expérience de Simone avant sa nomination au poste de ministre de la Santé, les médias pour la plupart se taisent. L'un des rares commentaires est celui de Philippe Boucher, paru au *Monde* du 30 mai 1974, qui évoque la carrière de Simone avant la nomination. Selon Boucher, ses succès dans les rôles divers qu'elle a occupés sont tels que, « quand l'annonce est faite d'un accroissement de la participation des femmes au gouvernement, son nom est cité parmi les premières »<sup>350</sup>. La

---

<sup>348</sup> Paul Guimard, « La Surprise et l'étonnement », *L'Express*, le 3 juin 1974, p. 22.

<sup>349</sup> Guy Claisse, « Qu'est-ce qui peut changer », *L'Express*, le 3 juin 1974, p. 15.

<sup>350</sup> Philippe Boucher, « Mme Simone Veil, Le Mal de vivre », *Le Monde*, le 30 mai 1974,

pénurie des commentaires dans les médias sur l'expérience politique de Veil indique que celle-ci ne correspond pas au parcours habituel d'un ministre issu des rangs du parti au pouvoir.

Encouragé par Valéry Giscard d'Estaing, Simone se présente à l'élection européenne, le 10 juin 1979, comme tête de liste Udf. Cette fois, les médias s'intéressent à Simone Veil. Franz-Oliver Giesbert, au *Nouvel Observateur* du 5 mars 1979 présente un sommaire de la vie privée et professionnelle de Simone, y compris ses postes au service de l'État et comme ministre. Il la décrit comme « la coqueluche des Français », et note qu'elle « est, depuis cinq ans, en tête de tous les sondages »<sup>351</sup>. Cette popularité est confirmée par le commentaire de Sylvie Pierre-Brossolette qui rapporte dans *L'Express* du 21 avril 1979 les résultats d'un sondage Udf : « [Simone y] arrive largement en tête ... 49% des Français estiment que son nom donne envie de voter pour la liste giscardienne »<sup>352</sup>. Dans *L'Express* du mai 5 1979, Albert du Roy explique ainsi la candidature de Simone :

l'exceptionnelle cote de popularité dont elle jouit dans les sondages et l'impossibilité de trouver à l'Udf un autre « rassembleur » ont convaincu Giscard que, malgré son noviciat politique, Simone Veil était la seule tête de liste possible<sup>353</sup>.

Parlant du choix de Simone pour la tête de liste Udf, Giesbert constate dans *Le Nouvel Observateur* du 5 mars 1979 : « le ministre le moins “politique” du gouvernement a accepté la “mission Europe” de Valéry

---

p. 6.

<sup>351</sup> Franz-Oliver Giesbert, « Simone en première ligne », *Le Nouvel Observateur*, le 5 mars 1979, p. 34.

<sup>352</sup> Sylvie Pierre-Brossolette, « Udf : La Cohue de parrains », *L'Express*, le 21 avril 1979, p. 33.

<sup>353</sup> Albert du Roy, « Europe : La Grande bagarre », *L'Express*, le 5 mai 1979, p. 30.

Giscard d'Estaing »<sup>354</sup>. Le commentaire de Giesbert rejoint l'opinion générale selon laquelle la nomination de Veil est une stratégie de Giscard dans sa quête pour la présidentielle de 1981. Comme l'écrit Robert Scheider dans *l'Express* du 19 mai 1979 :

cette élection [européenne], qui préfigure le premier tour de la présidentielle de 1981, offre au futur candidat Giscard une excellente occasion de renforcer son avantage sur Jacques Chirac et François Mitterrand<sup>355</sup>.

Ainsi, pour Giscard, c'est la popularité de Simone qui a imposé son choix pour la tête de liste. Pour les Français, c'est aussi sa nouveauté comme candidate dans un scrutin politique qui les a mobilisés en sa faveur.

Laurent Pfaadt constate au sujet de sa campagne politique : « Simone Veil est une novice même si elle a beaucoup appris depuis 1974 ... [parce qu'] il lui reste à franchir le pas de l'élection ». Jusque-là, rappelle Pfaadt, Mme Veil a refusé les appels à participer à des élections politiques<sup>356</sup>. Sylvie Pierre-Brossolette, dans *l'Express* du 12 mai 1979, signale « sa campagne d'invisibles boulets ... [dont] le premier, c'est son inexpérience »<sup>357</sup>. Ainsi, pour les médias et les universitaires, c'est la nouveauté de Mme Veil qu'il faut retenir dans la campagne pour les européennes.

Il nous convient enfin d'examiner l'élection de Simone Veil comme président du Parlement européen, le 17 juillet 1979. Cette fois, les

---

<sup>354</sup> Franz-Olivier Giesbert, « Simone en première ligne », *Le Nouvel Observateur*, le 5 mars 1979, p. 34.

<sup>355</sup> Robert Schneider, « Le Bon choix européen de Giscard », *L'Express*, le 19 mai 1979, p. 38.

<sup>356</sup> Laurent Pfaadt, *Simone Veil : Une Passion française*, Saint-Victor-d'Épine : City Éditions, 2011, p. 136.

<sup>357</sup> Sylvie Pierre-Brossolette, « Campagne européenne 1979 : Les Boulets de Simone Veil », *L'Express*, le 12 mai 1979.

électeurs sont les députés, et non pas les Français. Le 14 juillet 1979, Albert du Roy évoque dans *L'Express* sa candidature : « avantage évident d'une présidence Veil : une image neuve pour une assemblée nouvelle »<sup>358</sup>. Comme première femme à briguer le poste de président, Mme Veil apparaît d'emblée comme symbole du changement. Il est probable qu'elle est presque inconnue des députés qui viennent des autres pays européens qui forment le parlement. Son élection est acquise quoi qu'il en soit car ce sont Valéry Giscard d'Estaing et Michel Poniatowski qui sont responsables pour son succès. Parlant de Poniatowski, Kathleen Evin observe au *Nouvel Observateur* du 23 juillet 1979 que « Simone Veil lui doit son élection ». En effet, selon Evin, les hauts responsables français ont cédé certains postes européens clés aux autres pays européens, dont l'Allemagne et la Grande Bretagne, pour qu'en contrepartie ils votent pour Mme Veil<sup>359</sup>. Encore une fois, Mme Veil s'impose comme symbole du changement d'autant que, pour les députés du Parlement européen, son expérience politique n'entre pas en jeu. Ce sont plutôt les décisions prises au plus haut niveau des gouvernements européens qui assurent l'élection de Mme Veil comme président.

La réaction des médias lors des trois moments relevés par notre analyse se résume ainsi. Lors de la nomination de Veil comme ministre de la Santé, elle ne suscite pas beaucoup d'intérêt, même si l'on voyait volontiers en elle le renouvellement que le président appelait de ses vœux.

---

<sup>358</sup> Albert du Roy, « Simone II », *L'Express*, le 14 juillet 1979.

<sup>359</sup> Kathleen Evin, « Strasbourg: "combinazioni" et magouilles », *Le Nouvel Observateur*, le 23 juillet 1979, p. 27.

Plus tard, lors de son élection comme députée du Parlement européen, l'intérêt des médias est éveillé parce que, en partie, elle est en tête des sondages, même si cet intérêt s'est lié aux stratégies de campagne de Giscard pour la présidentielle de 1981. Au moment de sa candidature pour la présidence du Parlement européen, elle se présente de nouveau comme symbole du changement. Elle figure dans les colonnes des médias, mais c'est encore une fois plutôt en raison de Giscard que de Veil elle-même. En retraçant son parcours, Albert du Roy relève les succès répétés d'une femme politique pour laquelle la nouveauté a toujours été un argument électoral de poids, au prix de l'effacement de la question de son expérience politique.

Mme Veil a toujours été aimée des Français. Comme nous l'avons noté au chapitre 1, son taux de popularité monte très vite après sa nomination au gouvernement en 1974, et il n'a pratiquement jamais baissé depuis. Laurent Pfaadt, qui parle de son rôle comme ministre de la Santé, précise :

elle ne sait pas alors qu'en acceptant ce poste, elle monte les premières marches d'une carrière incroyable et historique. Simone Veil était un rouage, elle allait devenir un parangon ... un symbole<sup>360</sup>.

Veil représente indéniablement le changement à cette époque. Pour Valéry Giscard d'Estaing, il était temps qu'une femme soit chargée de la promulgation de la loi sur l'IVG qui, auparavant, n'avait pas obtenu le soutien du parlement. Pourquoi est-elle populaire ? Parmi des raisons

---

<sup>360</sup> Laurent Pfaadt, *Simone Veil : Une Passion française*, Saint-Victor-d'Épine : City Éditions, 2011, p. 93.

avancées, on cite sa vie comme déportée, mais aussi le poids symbolique d'une femme à laquelle on a confié la tâche de mener la bataille pour les femmes. Parlant du débat sur l'IVG, Françoise Gaspard l'affirme : « nous avons vite compris qu'elle était inattaquable ... À cause de la déportation, mais pas seulement. En raison d'un féminisme à fleur de peau »<sup>361</sup>. À cette tâche, elle apporte sa présence, sa sensibilité de femme. En plus, selon Alida Brill, Veil est reconnue pour sa grande conviction et « son respect des principes plutôt qu'à l'opportunité »<sup>362</sup>. Chargée de faire avancer des réformes sur l'avortement et plus tard le divorce, Mme Veil représente bel et bien l'évolution du statut de la femme. Par rapport au *double bind* expérimentée ou symbole du changement, Veil se place définitivement du côté du changement, puisque son expérience politique, qui est bien tardive, n'a jamais été un enjeu électoral. Il est vrai que, ayant passé cinq ans dans les Affaires sociales, elle est expérimentée dans le jeu politique. Au moment de son élection comme députée du Parlement européen, elle a eu une expérience considérable comme ministre. Cependant, elle manque d'expérience comme députée et connaît peu le processus électoral et l'interaction avec les électeurs. Comme c'est la nouveauté de Mme Veil qui prime, et que son expérience politique est ignorée, l'on ne voit guère s'installer le phénomène d'usure associé aux femmes politiques expérimentées.

Dès sa nomination comme ministre en 1974, Mme Veil est regardée comme symbole du changement. C'est la nouveauté qui

---

<sup>361</sup> Maurice Szafran, *Simone Veil : Destin*, Paris : Flammarion, 1994, p. 195.

<sup>362</sup> Alida Brill, *A Rising Public Voice : Women in Politics Worldwide*, New York : The Feminist Press, 1995, p. 163.

commande d'emblée l'attention. C'est le cas également au moment où elle devient députée du Parlement européen. Pour les Français, le fait que c'est une ministre expérimentée pèse peu, car c'est sa valeur de symbole du changement qui est retenue. Comme c'était le cas lors de sa nomination comme ministre de la Santé, sa nouveauté lui a valu les bonnes opinions des Français et la fait paraître définitivement comme le symbole d'un renouvellement des institutions. Cette situation est l'inverse de l'hypothèse de Murray qui propose que la valeur du symbole du changement risque de ne plus être un facteur si une femme est expérimentée. Pour Mme Veil, l'expérience politique n'est jamais un enjeu, et ne l'expose jamais aux attaques visant sa compétence et sa crédibilité puisque, à chaque fois, son image de femme porteuse du changement lui assure les postes qu'elle brigue.

Si le *double bind* expérimentée ou symbole du changement a peu de prise sur la carrière du Simone Veil, c'est qu'elle ne s'est pas battue sur le terrain de l'expérience. Que ce soit une question d'époque, de caractère ou d'opportunité, Simone Veil a évité les effets débilissants du phénomène du *double bind*.

## 2.4 Michèle Alliot-Marie

Lors de son succès, le 4 décembre 1999, dans l'élection pour la présidence du parti RPR, Mme Alliot-Marie possède déjà de l'expérience dans le monde politique, mais comme nous le verrons, celle-ci n'est pas toujours reconnue à sa juste valeur précisément parce que, comme femme, elle incarne « naturellement » une force nouvelle et inédite.

Voici un sommaire de l'expérience acquise avant le scrutin. De 1972 à 1978, Alliot-Marie travaille dans les cabinets d'Edgar Faure, de Gérard Ducray, de Bernard Stasi, de Jean-Pierre Soisson, et d'Alice Saunier-Seité. De 1978 à 1981, elle est suppléante pour son père, Bernard Marie, député des Pyrénées-Atlantiques. C'est en mars 1986 qu'elle entre dans l'Assemblée nationale comme députée des Pyrénées-Atlantiques, et elle exerce cette fonction jusqu'en 2012, quand elle est battue au deuxième tour des législatives. En mars 1986 aussi, elle entre dans le gouvernement de Jacques Chirac en tant que secrétaire d'État à l'Enseignement auprès du ministre de l'Éducation nationale, René Monory. Elle occupera ce poste jusqu'en mai 1988. Elle fait un retour au gouvernement en mars 1993 comme ministre de la Jeunesse et des Sports et elle y reste jusqu'en mai 1995. Elle s'est distinguée aussi au niveau municipal. Entre juin 1995 et juin 2002, elle est maire de Saint-Jean-de-Luz, commune située dans le département des Pyrénées-Atlantiques en région Aquitaine. Ainsi, lors du scrutin pour la présidence du RPR en 1999, elle avait déjà fait ses preuves dans le monde politique. La question se pose alors de savoir à quel point cette expérience a une incidence sur le phénomène du *double bind* chez Mme Alliot-Marie.

Pendant la campagne de Michelle pour la présidence du RPR, c'était Michèle et non son rival Patrick Devedjian qui, pour les militants du parti, portait l'espoir du règlement définitif des problèmes du parti. Les médias applaudissent son entrée en lice. Carole Barjon, au *Nouvel Observateur* du 14 octobre 1999, la décrit comme « personnalité neuve, femme »<sup>363</sup>. Eric Mandonnet, dans *L'Express* du 28 octobre 1999, cite les remarques d'un responsable du RPR : « donnons au moins une autre image du mouvement et élisons une femme »<sup>364</sup>. Le 25 novembre 1999, un correspondant du *Figaro* cite les paroles de Patrick Devedjian, candidat éliminé au premier tour : « Michèle Alliot-Marie a [incarné], dans une campagne dynamique, un désir de renouvellement et une image de modernité »<sup>365</sup>. Thierry Portes, au *Figaro* du 4 décembre 1999, reprend le thème de la modernité en décrivant ainsi les deux candidats pour le deuxième tour : « une femme [Michèle] ... qui représenterait la “modernité”, face à un homme [Delevoye] ... qui incarnerait un monde politique plus “traditionnel” »<sup>366</sup>. Ainsi, les commentaires des journalistes indiquent que la candidature de Mme Alliot-Marie représente la nouveauté et la modernité, c'est-à-dire le changement. Il est donc évident que, comme toutes les femmes dont l'image est d'emblée celle de porteuse du « changement », Mme Alliot-Marie promet d'apporter, plus que ses collègues masculins, un souffle d'oxygène au parti RPR.

---

<sup>363</sup> Carole Barjon, « Alliot-Marie candidate bis », *Le Nouvel Observateur*, le 14 octobre 1999, p. 20.

<sup>364</sup> Eric Mandonnet, « La Compagnonne », *L'Express*, le 28 octobre 1999, p. 16.

<sup>365</sup> « RPR : Devedjian et Fillon soutiennent Alliot-Marie », *Le Figaro*, le 25 novembre 1999.

<sup>366</sup> Thierry Portes, « Le Tournant d'une présidence », *Le Figaro*, le 4 décembre 1999.

L'image de Michèle comme femme porteuse du changement se précise si l'on regarde son taux de popularité. Pour commencer, le sondage, mené par CSA sur la période de 22 octobre à 4 novembre 1999 pour *Le Parisien*, révèle que Mme Alliot-Marie est en tête des candidats pour la présidence du RPR<sup>367</sup>. Celui de l'Institut BVA pour *Paris Match*, sur la période de 9 à 11 décembre 1999, rapporte que 60% des personnes interrogées pensent que son élection est une bonne nouvelle<sup>368</sup>. Ses scores élevés expliquent pourquoi l'élection d'Alliot-Marie à la présidence du RPR est bien reçue chez les Français. Pour ces derniers, l'arrivée d'une femme ne peut qu'apporter des changements bénéfiques. En cela, la réaction des Français est semblable à celle des médias.

Selon le *double bind* expérimentée ou symbole du changement esquissé par Rainbow Murray, une femme qui est expérimentée risque de perdre les avantages liés à son image de nouveauté, et une femme perçue comme symbole du renouvellement peut faire oublier son expérience. Le danger, donc, pour Michèle, serait que, pour les médias et les Français, sa nouveauté comme future première présidente du RPR l'emporte de loin sur son expérience, et que par un raccourci malheureux pour elle, l'on finisse par la considérer comme moins sérieuse comme candidate. Nous verrons que plus sa carrière avance, plus cette situation de *double bind* s'affirme. Cependant, au moment de son accession à la présidence du parti RPR, étant donné qu'elle a obtenu 62,23% des voix des militants au

---

<sup>367</sup> Michel Samson et Jean-Louis Saux, « Renaud Muselier se rallie à Jean-Paul Delevoye dans la compétition pour la présidence du RPR », *Le Monde*, le 10 novembre 1999.

<sup>368</sup> Ipsos, tableau de bord réalisé du 9 au 11 décembre 1999 pour *Paris Match*.

deuxième tour contre son concurrent Jean-Paul Delevoye, il est évident que la question de l'expérience n'a pas influencé le résultat. C'était son image de femme symbole du changement qui prévalait.

Le deuxième moment capital dans la carrière de Mme Alliot-Marie est sa nomination comme ministre de la Défense, le 7 mai 2002. Les médias s'attachent alors au fait qu'elle est la première femme dans ce poste dans la V<sup>e</sup> République. Laure Mandeville se réjouit, dans *Le Figaro* du 9 mai 2002, de l'arrivée de la première femme dans ce « poste prestigieux et convoité de ministre de la Défense »<sup>369</sup>. Aux yeux des journalistes, l'image de MAM comme femme porteuse du changement est irrésistible. Cette fois, son expérience politique est plus importante qu'en 1999, en raison principalement de son rôle comme président du RPR. Cette expérience est bien reconnue par les médias. Par exemple, le 8 mai 2002, Sophie Huet, dans *Le Figaro*, présente dans le détail son expérience dans les cabinets des hommes politiques, au gouvernement et dans la politique municipale<sup>370</sup>. Le 8 mai 2002 aussi, un correspondant de *Reuters* constate : « Michèle Alliot-Marie allie le charme à une impressionnante série de diplômes et à une expérience de la vie politique acquise auprès de son père ». Le journaliste parle aussi de son expérience comme secrétaire d'État et ministre au gouvernement, et de sa présidence du RPR<sup>371</sup>. Le même jour, Antoine Guiral, dans *Libération*<sup>372</sup>, et le 10 mai 2002, Jean-

---

<sup>369</sup> Laure Mandeville, « Baptême du feu pour Michèle Alliot-Marie », *Le Figaro*, le 9 mai 2002.

<sup>370</sup> Sophie Huet, « Alliot-Marie, une femme aux Armées », *Le Figaro*, le 8 mai 2002.

<sup>371</sup> « Alliot-Marie, soldat de Chirac à la Défense », *Reuters*, le 8 mai 2002.

<sup>372</sup> Antoine Guiral, « Michèle Alliot-Marie – Ministre de la Défense et des Anciens Combattants », *Libération*, le 8 mai 2002.

Pierre Neu, dans *Les Echos*<sup>373</sup>, font les mêmes observations. Il est donc clair que l'expérience de Michèle Alliot-Marie est bien mise en avant par les médias. Néanmoins, comme c'était le cas en 1999, son image de femme symbole du changement l'emporte à cause de sa nouveauté comme première femme à la tête d'un ministre régalien. Perçue comme compétente dans les différents postes qu'elle a occupés, Mme Alliot-Marie a un acquis politique considérable, et le profil d'un chef de parti. Toutefois, elle ne subit pas les inconvénients d'une association avec les instances dirigeantes du parti, mais projette plutôt une image de modernité et de changement.

Les commentaires des chercheurs et universitaires s'accordent avec ceux des médias dans la mesure où ils reconnaissent l'ampleur de l'expérience politique de Michèle. Michaël Darmon constate que Michèle, dans son rôle de ministre de la Défense, a élargi ses compétences dans plusieurs domaines, y compris ceux de l'économie, de l'éducation, de l'industrie, et la diplomatie<sup>374</sup>, en raison de l'étendue et de la diversité du ministère. Éric Decouty et Bruno Jeudy, parlant de son rôle de ministre de la Défense, notent : « elle a ... réussi son parcours au ministère ... elle reste une des rares "pros" immédiatement opérationnelles ». Ils notent surtout que, plus tard, comme ministre de l'Intérieur, poste qu'elle occupe le 18 mai 2007, cette expérience n'est pas au détriment de son image de

---

<sup>373</sup> Jean-Pierre Neu, « Ministre de la Défense et des Anciens Combattants Michèle Alliot-Marie – un démarrage sur les ... », *Les Echos*, le 10 mai 2002.

<sup>374</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Muette*, Paris : L'Archipel, 2006, pp. 16-7.

femme symbole du changement<sup>375</sup>. Sans doute celle-ci est-elle assurée par le fait qu'elle se distingue avec éclat des hommes expérimentés et des costumes foncés qui l'entourent dans le parti.

L'image de Michèle doit être confrontée aux opinions des Français recueillies par les sondages. En mai 2002, à la suite de sa nomination comme ministre de la Défense, le sondage TNS Sofres pour *Le Figaro Magazine* (Appendice 2) donne un pourcentage de 39% à Mme Alliot-Marie, une hausse importante par rapport au chiffre de 27% le mois avant. En fait, dorénavant, sauf pour le mois d'octobre 2002 où elle est à 39%, le pourcentage de Michèle dans ce sondage reste au-dessus de 40% jusqu'à sa nomination comme ministre de l'Intérieur, de l'Outre-mer et des Collectivités territoriales. Il est donc clair que la nomination de MAM et son action dans le rôle de ministre sont bien appréciées des Français.

Le troisième évènement que nous examinons est la primaire UMP avant la présidentielle de 2007. Dans les derniers mois de 2006, la spéculation sur sa candidature faisait rage. Ludovic Vigogne constate dans *Le Parisien* du 25 septembre 2006 : « de plus en plus de ses proches en sont persuadés : MAM veut être candidate à la présidentielle »<sup>376</sup>. Béatrice Houchard, dans *Le Parisien* du 7 octobre 2006, anticipe aussi sa participation : « Michèle Alliot-Marie sera candidate à l'élection présidentielle. Cette fois, c'est sûr »<sup>377</sup>. Cependant, si son ambition s'affiche clairement, elle manque le soutien nécessaire pour devenir la

---

<sup>375</sup> Éric Decouty et Bruno Jeudy, *Sarkozy et « ses » femmes*, Paris : Plon, 2008, pp. 32, 36.

<sup>376</sup> Ludovic Vigogne, « Alliot-Marie rêve d'être candidate », *Le Parisien*, le 25 septembre 2006.

<sup>377</sup> Béatrice Houchard, « MAM sera candidate », *Le Parisien*, le 7 octobre 2006.

candidate de l'UMP, si bien qu'elle laisse entendre qu'elle pourrait se présenter en dehors du parti. À cette fin, elle crée en octobre 2006 l'association *Le Chêne* pour s'assurer une base politique et financière. S'agissant des sondages, elle reste moins populaire que Nicolas Sarkozy. Selon la cote d'avenir TNS Sofres (Appendice 2), elle est à 37% en novembre 2006 et subit une chute qui la ramène à 31% en décembre. En revanche, Nicolas Sarkozy est à 50% et 48% respectivement. Philippe Ridet, dans *Le Monde* du 9 décembre 2006, met en lumière son isolement au sein du parti : « Mme Alliot-Marie paraît bien seule dans sa tentative pour renverser le scénario de la désignation du candidat de l'UMP à l'élection présidentielle »<sup>378</sup>. Le 12 janvier 2007, Mme Alliot-Marie met fin à la spéculation et annonce qu'elle va se retirer et soutenir Nicolas Sarkozy. Frédéric Gerschel note dans *Le Parisien* du 13 janvier 2007 que c'était

une décision attendue. Car la ministre de la Défense n'avait pas le choix. Après avoir agité pendant des mois la menace d'une candidature au sein de l'UMP, puis en dehors du parti, elle a pu constater qu'aucune dynamique ne s'était créée autour d'elle. Et que les sondages ne décollaient pas<sup>379</sup>.

Il convient de nous pencher sur la situation du *double bind* qui apparaît à cette occasion. Comme la première femme UMP se portant candidate à l'élection présidentielle, elle bénéficie de l'image d'une femme qui promet le renouvellement. Mais, dans ce cas, elle devrait faire face à Ségolène Royal qui, comme nous le noterons plus tard, était très populaire. En effet, comme les sondages indiquaient que celle-ci pourrait remporter la

---

<sup>378</sup> Philippe Ridet, « Mme Alliot-Marie a du mal à convaincre les chiraquiens de sa légitimité pour 2007 », *Le Monde*, le 9 décembre 2006.

<sup>379</sup> Frédéric Gerschel, « UMP. Alliot-Marie a capitulé », *Le Parisien*, le 13 janvier 2007.

présidentielle, il y avait des chances donc pour que l'image du renouvellement de Mme Alliot-Marie soit réduite à cause de « l'effet Royal ». En ce qui concerne l'expérience politique de Michèle, si l'on s'est habitué à la voir exercer des responsabilités importantes au parti et au gouvernement, et si ses capacités étaient bien reconnues, c'est Sarkozy qui avait la confiance des sympathisants de l'UMP. Pour ces derniers, Sarkozy était mieux placé qu'Alliot-Marie pour faire face à Royal parce qu'il démontrait les traits d'un leader fort. Ainsi, l'expérience politique de Michèle Alliot-Marie était éclipsée par celle de Nicolas Sarkozy. En somme, sa situation se résume par la formule « pas assez » : pas aussi expérimentée que Sarkozy, pas aussi nouvelle que Royal.

En conclusion, Michèle Alliot-Marie commence sa campagne pour la présidence du RPR après avoir acquis une expérience politique assez importante. Son expérience à tous les échelons de la politique étant reconnue mais moins commentée, les médias associent l'arrivée de Michèle au processus de la modernisation politique. En plus, les sondages montrent que la grande majorité des Français estiment que son élection comme présidente du RPR est une bonne nouvelle. Ainsi, il est clair que le succès de Mme Alliot-Marie est dû, principalement, au fait qu'elle incarne le changement. Les commentaires des médias et sa popularité dans les sondages démontrent amplement que la nouveauté que représente une femme à la tête d'un grand parti l'emporte largement sur la question de son expérience. Lors de sa nomination, en 2002, comme ministre de la Défense, elle représente encore une fois la nouveauté. Comme « première femme » dans ce poste régalien, elle suscite de nouveau l'intérêt et la

curiosité des Français. S'agissant de sa campagne pour la présidentielle de 2007, elle brigue la nomination de l'UMP parce qu'elle pense que, comme femme, elle est capable de battre Ségolène Royal. Cependant, elle ne réussit pas à convaincre les militants UMP qu'elle serait le meilleur candidat. Pourquoi cet échec ? Pour les médias et les Français, c'est Ségolène Royal qui incarne le changement. Certes, comme femme, Mme Alliot-Marie suscite l'intérêt de l'électorat, mais la présence d'une rivale minimise le crédit que Michèle espérait pouvoir tirer de sa féminité. De l'autre côté, l'expérience politique de Michèle en impose moins que celle de Sarkozy, si bien qu'elle est perçue comme moins compétente que lui. Une situation de *double bind* s'annonce ici dans la mesure où elle subit un double coup de malchance : on lui impute une expérience inférieure à celle de Sarkozy, et en même temps, l'avantage de son sexe est réduit en raison de l'enthousiasme manifesté pour Ségolène Royal. Perdante sur les deux plans, Michèle Alliot-Marie est condamnée à occuper la « deuxième place ».

## 2.5 Ségolène Royal

Ségolène Royal a participé à deux campagnes : la présidentielle de 2007 et la primaire socialiste de 2011. Nous avons noté au chapitre 1 que, au début de sa campagne présidentielle de 2007, Ségolène Royal est très populaire, principalement parce qu'elle est femme et qu'elle représente une nouvelle ère. Cependant, lors de la primaire socialiste de 2011, elle est perçue plutôt comme expérimentée, même si les postes qu'elle occupe changent peu entre les deux scrutins. Nous examinons la situation du *double bind* pour Ségolène dans les deux campagnes.

Commençons tout d'abord par examiner le parcours politique de Ségolène. En 1980, elle est diplômée de l'ENA. Sa première expérience dans la politique est comme membre de l'équipe de campagne présidentielle de 1981 de François Mitterrand. C'est un tournant pour elle : « sans 1981, je n'aurais pas été entraînée dans la politique »<sup>380</sup>. Par la suite, Jacques Attali, conseiller du président, l'invite à rejoindre son équipe, et, de 1982 à 1988, elle est chargée de mission au secrétariat général de la présidence de la République. Sa carrière politique commence en 1988, l'année où elle devient députée Parti socialiste des Deux-Sèvres dans la région de Poitou-Charentes, rôle qu'elle exercera jusqu'en 2007. En avril 2004, elle devient présidente du conseil régional de Poitou-Charentes, poste dont elle continue à se charger au 30 juin 2012. S'agissant de sa carrière au gouvernement, en avril 1992 Mme Royal entre dans l'équipe de Pierre Bérégovoy comme ministre de l'Environnement.

---

<sup>380</sup> Christine Courcol et Thierry Masure, *Ségolène Royal : Les Coulisses d'une défaite*, Paris : L'Archipel, 2007, p. 41.

Elle y reste jusqu'en mars 1993, mois où la droite remporte les législatives. En juin 1997, elle est nommée ministre déléguée à l'Enseignement scolaire auprès de Claude Allègre dans le gouvernement de Lionel Jospin, poste qui durera jusqu'en mars 2000. Elle change alors de portefeuille, et prend le poste de ministre déléguée à la Famille et à l'Enfance. En mars 2001, elle y ajoute la responsabilité pour des Personnes handicapées. Elle y reste jusqu'à la victoire de la droite aux législatives de mai 2002. Ainsi, il est bien évident que, lors de sa campagne pour la présidentielle de 2007, et celle pour la primaire socialiste de 2011, Ségolène possède une expérience importante dans la politique au niveau nationale et régionale.

Les médias sont certainement complices dans la construction de l'image d'une candidate incontournable. Le 22 septembre 2005, on la voit dans *Paris Match* jouer au badminton avec sa fille Flora<sup>381</sup>. C'est un rappel de 1992, année où, ministre de l'Environnement, elle paraît dans *Paris Match* avec sa nouveau-née Flora. Dorénavant, elle est la vedette des médias. D'après Rainbow Murray et Sheila Perry,

son approche peu commune dans le monde politique, ses idées modernes et son statut de personnage nouveau, conjugués à son apparence photogénique, font augmenter les ventes des magazines chaque fois qu'un article sur elle y apparaît<sup>382</sup>.

Les médias se mobilisent autour de Royal : le 26 septembre 2006,

Christine Courcol et Thierry Masure rapportent : « Ségolène Royal [est]

---

<sup>381</sup> Christine Courcol et Thierry Masure, *Ségolène Royal : Les Coulisses d'une défaite*, Paris : L'Archipel, 2007, p. 85.

<sup>382</sup> Rainbow Murray et Sheila Perry, « A Right Royal Mess : Why Did the French Say "Non" to the Opportunity of Having a Woman President ? », Un discours présenté à l'Assemblée générale ordinaire de 2008 de l'American Political Science Association du 28 à 31 août 2008, p. 5.

suiwie par “une caravane de journalistes” »<sup>383</sup>. Elle remporte la primaire socialiste, le 16 novembre 2006, avec 60,65%, loin devant Dominique Strauss-Kahn (20,69%) et Laurent Fabius (18,66%). Pourquoi ce succès extraordinaire ? La réponse est incontestablement la nouveauté que représente Mme Royal. Selon Françoise Gaspard, les sympathisants socialistes ont voulu signaler le désir d’un renouvellement de la classe politique, et l’ont choisie en raison de son charme face au chauvinisme masculin de ses concurrents<sup>384</sup>. L’analyse de Rainbow Murray va dans le même sens :

au début de sa campagne, Royal personnifie le changement dans au moins trois aspects ... ses idées étaient innovantes ... son style de campagne était nouveau ... [et] comme « première femme », elle incarnait le changement<sup>385</sup>.

Le 5 décembre 2006, l’agence *Media-Ratings* constate à propos de Royal et des médias : « depuis plus d’un an, l’ensemble des médias a participé à l’ascension médiatique et politique de Ségolène Royal »<sup>386</sup>. Isabelle Mandraud, dans *Le Monde* du 21 février 2007, rend compte de la tournée mondiale de Ségolène Royal :

nous sommes là. Vingt, trente, quarante journalistes de presse écrite, radio, télévision et photographes qui suivent en permanence Ségolène Royal, de la Grande Muraille de Chine à la banlieue de Lille. On appelle ça le « Ségo tour »<sup>387</sup>.

---

<sup>383</sup> Christine Courcol et Thierry Measure, *Ségolène Royal : Les Coulisses d’une défaite*, Paris : L’Archipel, 2007, p. 94.

<sup>384</sup> Françoise Gaspard, « Ségolène Royal and the Socialist Party », *Dissent*, Fall 2007, p. 27.

<sup>385</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, pp. 59-60.

<sup>386</sup> « Les Médias nous disent-ils tout ce qu’ils savent sur Ségolène Royal ? », *Media-Ratings*, le 5 décembre 2006.

<sup>387</sup> Isabelle Mandraud, « Ma Vie avec Ségo », *Le Monde*, le 21 février 2007.

Courcol et Masure confirment que sa stratégie de campagne porte des fruits : « chaque prise de position iconoclaste de Ségolène Royal renforce sa domination dans les sondages et les médias »<sup>388</sup>. Il est donc clair que, à chaque moment, Ségolène attire l'attention sur son image de femme moderne. Royal elle-même l'accentue : en campagne à Lyon le 7 mars 2007, elle déclare « je ne vous demande pas de voter pour moi parce que je suis une femme, mais je suis une femme, et avec moi la politique ne sera plus jamais comme avant »<sup>389</sup>. La nouvelle orientation qu'elle imprime sur la politique française rappelle la proposition de Rainbow Murray selon laquelle les médias présentent les femmes comme la promesse d'une rupture et d'une rénovation salutaire. Cependant, en raison de ses responsabilités au gouvernement et comme présidente du conseil régional de Poitou-Charentes, Mme Royal est connue des Français lors de sa nomination pour la primaire socialiste de 2006. En plus, elle n'hésite pas à faire valoir son expérience dans la politique. Rainbow Murray et Sheila Perry note que, dans une interview sur TF1, le 19 février 2007, Mme Royal précise qu'elle a travaillé sept ans pour François Mitterrand, qu'elle connaît les rouages de la présidence et du gouvernement, et qu'elle a été ministre trois fois et députée quatre fois<sup>390</sup>. Néanmoins, son expérience politique, bien que considérable, figure peu dans la couverture médiatique

---

<sup>388</sup> Christine Courcol et Thierry Masure, *Ségolène Royal : Les Coulisses d'une défaite*, Paris : L'Archipel, 2007, p. 95.

<sup>389</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>390</sup> Rainbow Murray et Sheila Perry, «: Why Did the French Say “Non” to the Opportunity of Having a Woman President ? », Un discours présenté à l'Assemblée générale ordinaire de 2008 de l'American Political Science Association du 28 à 31 août 2008, p. 4.

de la campagne de 2007. Christine Courcol et Thierry Masure le soulignent :

bien que trois fois ministre, présidente de région, députée durant près de vingt ans, Ségolène Royal a réalisé le tour de force d'apparaître comme une femme qui défend des idées neuves, des méthodes inédites, susceptible d'incarner le changement<sup>391</sup>.

Dans la mesure où la fascination des médias pour la force nouvelle incarnée par Royal l'emporte sur toute autre considération, le débat sur son expérience est mis entre parenthèses.

Les sondages menés lors de sa campagne de 2006 et de 2007 sont prévisibles. D'après la cote d'avenir TNS Sofres (Appendice 2), Ségolène Royal est à 37% en octobre 2005. À ce moment-là, c'est son collègue socialiste et sa compagnon dans la vie, François Hollande, qui figure en haut des sondages pour la primaire socialiste de 2006. Cependant, la popularité de Hollande commence à baisser alors que celle de Ségolène grimpe rapidement : fin 2005, « elle arrive très largement en tête des préférences des sympathisants socialistes pour la présidentielle »<sup>392</sup>. Sa popularité atteint les 61% en décembre 2006, immédiatement après son investiture officielle comme candidate présidentielle pour le Parti socialiste. Ce score impressionnant pour une personnalité politique est dû probablement à sa décision de se mettre à l'écart du Parti socialiste, et à sa façon d'incarner une nouvelle manière de faire de la politique. Mme Royal a su se construire une image de femme symbole du changement, image qui n'est pas entamée par le fait qu'elle possède une expérience

---

<sup>391</sup> Christine Courcol et Thierry Masure, *Ségolène Royal : Les Couloirs d'une défaite*, Paris : L'Archipel, 2007, p. 82.

<sup>392</sup> *Ibid.*, p. 87.

considérable dans la politique. Or, la logique du *double bind* suppose qu'une femme qui est expérimentée risque de perdre les avantages de sa nouveauté et ainsi de chuter dans les sondages. Chez Ségolène Royal, l'image d'une femme moderne et innovante est si forte en 2007 qu'elle résiste à un tel flétrissement.

En revanche, lors de la primaire socialiste de 2011, Ségolène Royal est une personnalité très connue des Français. Son expérience au gouvernement reste inchangée depuis l'élection présidentielle de 2007, car la droite étant au pouvoir elle n'a pas exercé de responsabilités dans l'exécutif. Mais elle continue à exercer ses fonctions comme présidente du conseil régional de Poitou-Charentes. Bien que connue des Français, elle apparaît maintenant moins comme un symbole du changement. Le 29 novembre 2010, elle annonce sa candidature pour la primaire socialiste. Cependant, à la différence de 2007, sa campagne ne suscite pas l'intérêt des Français. Le 10 février 2011, Elie Arié, dans *Marianne*, commente ainsi cette indifférence : « entraînée à jouer la carte de la seule opinion publique et du sentimentalisme dépolitisé, elle n'a jamais compris que cela ne suffisait pas »<sup>393</sup>. Cette fois, Mme Royal a mal interprété les attentes des Français. Elle n'est plus en phase avec l'électorat. Le 26 février 2011, Cécile Amar, au *Journal du Dimanche*, note à propos de la question « A-t-elle l'étoffe d'un président de la République ? » que 50% des Français le croient en 2006, mais que le chiffre n'est que de 29% en 2011. Amar fait ce constat accablant : « la magie a disparu pour la finaliste de la

---

<sup>393</sup> Elie Arié, « Pourquoi Ségolène Royal ne sera pas élue en 2012 », *Marianne*, le 10 février 2011.

présidentielle [de] 2007. Selon une enquête Ifop, elle ne séduit plus les Français, ni les sympathisants PS »<sup>394</sup>. Certes, elle dispose d'une certaine notoriété à cause de sa campagne présidentielle de 2007, mais elle ne suscite plus le même enthousiasme. Elle ne représente plus la nouveauté.

En 2011, la présence médiatique de Ségolène Royal est moins importante qu'auparavant. Un journaliste note dans *France Soir* du 23 février 2011 :

politiquement ... l'ancienne candidate du Parti socialiste peine à exister. Dominique Strauss-Kahn, Martine Aubry et François Hollande occupent l'espace médiatique dévolu au PS<sup>395</sup>.

Thierry Dupont, dans *L'Express* du 2 septembre 2011, propose une raison pour cette mauvaise image médiatique : « pour l'emporter [la primaire], la candidate compte sur son expérience de 2007 et sur le bilan de quatre années de préparation »<sup>396</sup>. Nicolas Barotte, au *Figaro* du 15 septembre 2011, se rapporte aussi à la campagne précédente : « elle a l'expérience des débats : ceux de la primaire de 2006 face à Laurent Fabius et DSK, celui face à Nicolas Sarkozy lors de la présidentielle de 2007 »<sup>397</sup>. Pour la presse, elle n'incarne plus véritablement le changement. François-Xavier Bourmaud, au *Figaro* du 17 septembre 2011, note à propos du premier débat de la primaire de 2011 sur France 2 : « elle n'a pas provoqué le coup d'éclat que certains attendaient »<sup>398</sup>. La magie de 2007 a disparu ; Royal a

---

<sup>394</sup> Cécile Amar, « La Chute de la maison Royal », *Le Journal du Dimanche*, le 26 février 2011.

<sup>395</sup> « Ségolène Royal se fait discrète », *France Soir*, le 23 février 2011.

<sup>396</sup> Thierry Dupont, « Royal: "Je suis celle qui a le plus travaillé" », *L'Express*, le 2 septembre 2011.

<sup>397</sup> Nicolas Barotte, « Royal: mettre un peu de piment », *Le Figaro*, le 15 septembre 2011.

<sup>398</sup> François-Xavier Bourmaud, « Après les sondages, Royal entend faire mentir les "commentateurs" », *Le Figaro*, le 17 septembre 2011.

perdu son image de force nouvelle. Elle rejoint, en effet, le groupe des responsables du PS comme Jospin, Fabius et DSK, tout en étant moins crédible que ces derniers. François Bazin, au *Nouvel Observateur* du 29 septembre 2011, explique ainsi l'étude réalisée par Viavoice : « Ségolène Royal a “mûri”, pour 56% des personnes interrogées et pour 66% des sympathisants socialistes. Mais elle n'a pas changé. Telle est la clé »<sup>399</sup>. Le problème pour Royal est qu'elle ne répond plus aux attentes qui l'ont portée en 2006. Séduisante et intéressante en 2006, Royal ne l'est plus en 2011. Elle est maintenant perçue comme une femme bien ancrée dans le monde politique. David Revault d'Allonnes et Samuel Laurent le signalent au *Monde* du 29 septembre 2011 : « [des] internautes ... lui reprochaient un manque de renouvellement de ses idées par rapport à 2007 »<sup>400</sup>. Sa nouveauté désormais évaporée, ses idées jugées démodées, elle n'occupe plus le centre de la scène médiatique. Elle ne peut pas non plus s'appuyer sur son expérience politique, car ayant écarté la question de son expérience lors de sa campagne de 2007, elle ne peut plus la ranimer en 2011.

S'agissant du taux de popularité de Mme Royal, il reste à un niveau bas pendant toute sa campagne pour la primaire socialiste de 2011. Les hauts de 2007 sont loin : dans le sondage Ipsos pour *Le Point* (Appendice 1) elle est à 32 % quand elle annonce sa candidature en novembre 2010, et à 34% en octobre 2011, moment où elle dispute la

---

<sup>399</sup> François Bazin, « Ségolène Royal : la femme qui tranche », *Le Nouvel Observateur*, le 29 septembre 2011, p. 32. C'est l'auteur qui souligne.

<sup>400</sup> David Revault d'Allonnes et Samuel Laurent, « Ségolène Royal : “Au PS, il y a des fédérations verrouillées pour contrôler l'ensemble des votes” », *Le Monde*, le 29 septembre 2011.

primaire socialiste. Les sondages prédisent un mauvais score dans le scrutin, la plaçant en troisième position après François Hollande et Martine Aubry. Elle refuse d'accepter les résultats des sondages et dénonce ce qu'elle appelle une manipulation des chiffres : elle est sûre d'obtenir un résultat surprenant. Pour les médias, elle garde son caractère de femme étonnante et imprévisible qui pourrait faire les choses autrement. Marcelo Wesfreid, dans *L'Express* du 9 septembre 2011, n'écarte pas la possibilité d'une remontée tardive : « à un mois de la primaire, Ségolène Royal devient la candidate dont on commence, même parmi ses adversaires, à se méfier »<sup>401</sup>. Elle a beau piétiner dans les sondages, de nombreux commentateurs comme Nicolas Barotte au *Figaro* du 14 septembre 2011 lui reconnaissent des atouts : « sans elle, les socialistes s'ennuieraient ... Ségolène Royal, elle, assure le spectacle »<sup>402</sup>. Néanmoins, au premier tour de la primaire socialiste, les sondages se sont avérés justes, et Royal n'obtient que 7% des voix. Thomas Wieder, au *Monde* du 11 octobre 2011, explique son score décevant en disant qu'elle s'est trompée d'électorat :

se présentant comme la « *porte-parole du peuple qui souffre* », Mme Royal a misé ... sur la mobilisation des quartiers populaires, espérant y réaliser d'aussi bons scores qu'en 2007. Le pari est manqué<sup>403</sup>.

Dans *Le Nouvel Observateur* du 13 octobre 2011, Renaud Dély pointe l'absence de passion chez Ségolène : « la candidate ... semblait émoussée.

---

<sup>401</sup> Marcelo Wesfreid, « Royal, "l'indignée" », *L'Express*, le 9 septembre 2011.

<sup>402</sup> Nicolas Barotte, « Primaire : le forcing de Royal », *Le Figaro*, le 14 septembre 2011.

<sup>403</sup> Thomas Wieder, « Carte : Royal ne séduit pas les quartiers populaires », *Le Monde*, le 11 octobre 2011. C'est l'auteur qui souligne.

Elle avait perdu cette singularité et cette fougue qui lui avaient permis de laminer ses concurrents [en 2007] »<sup>404</sup>.

La situation en 2011 est claire : les Français ne considèrent plus Mme Royal comme candidate capable de changer la politique. Son expérience dans le monde politique reste inchangée depuis 2007, mais la perception des Français a changé. En 2007, son expérience ne comptait pas puisque c'était l'idée de sa nouveauté qui occupait le devant de la scène. Mais en 2011, les Français ne voient en elle qu'une version moins attirante de la candidate de 2007. Ainsi, elle ne profite plus électoralement de son image de femme symbole du changement. Elle tombe victime du *double bind* expérimentée ou symbole du changement parce que l'image d'une femme expérimentée en vient à obscurcir celle d'une femme moderne, porteuse d'idées nouvelles. Mais il est vrai aussi que son image de femme expérimentée n'est pas non plus mise en avant.

En conclusion, nous avons établi que Mme Royal possède une expérience importante dans la politique à cause de ses postes de ministre au gouvernement, de président de la région du Poitou-Charentes et de député des Deux-Sèvres. En 2006/7, Ségolène Royal, femme photogénique, se présente comme une nouveauté, une femme politique qui apporte de nouvelles idées. Au début, pour la presse en particulier, ses innovations de campagne font d'elle un personnage emblématique. Pour les militants socialistes, qui ont subi l'humiliation de la défaite de leur candidat, Lionel Jospin, en 2002, Ségolène représente la chance d'une

---

<sup>404</sup> Renaud Dély, « La Chute de la maison Royal », *Le Nouvel Observateur*, le 13 octobre 2011, p. 39.

belle victoire. Lors du deuxième tour de la présidentielle de 2007, elle obtient 47% des voix, ce qui représente un score honorable. Il est évident que sa nouveauté contribue beaucoup à ce résultat et que son expérience politique n'est pas un facteur important pour les Français puisque c'est l'idée de sa nouveauté qui prédomine.

Cependant, en 2011, c'est l'inverse. Cette fois, elle n'est plus considérée comme un symbole du changement puisqu'elle est connue des Français à cause de sa campagne présidentielle de 2007. L'intérêt entourant sa campagne de 2011 n'atteint pas les sommets de 2006/7, comme les sondages l'indiquent. Son expérience politique n'a pas changé depuis sa campagne présidentielle mais, en raison de l'image médiatique qu'elle s'est construite pendant la campagne de 2007, Royal donne l'impression qu'elle est femme politique expérimentée bien assise dans le paysage politique. La perception qu'elle ne représente plus le renouvellement, conjuguée à son expérience comme députée et présidente du conseil régional de Poitou-Charentes, sont conformes à la proposition de Murray qui postule qu'une femme expérimentée perd les avantages liés à une candidature prometteuse de changement. Ainsi, si Mme Royal continue à s'appuyer sur sa différence et sa nouveauté, comme elle l'a fait en 2007, l'image d'une femme porteuse du changement n'est plus la même. Son score modeste dans la primaire socialiste de 2011 indique qu'elle ne profite pas non plus de son expérience réelle dans les affaires de la région et de la nation. Ainsi, elle est victime du *double bind* expérimentée ou symbole du changement parce que l'image d'une femme

expérimentée ressassant des idées usées plombe son image de  
renouvellement.

## 2.6 Martine Aubry

Lors de l'annonce de son entrée en lice, le 28 juin 2011, pour la primaire socialiste de 2011, Martine Aubry avait déjà accumulé un savoir-faire important dans les affaires du gouvernement. Après avoir achevé ses études à Sciences PO, puis à l'ENA, elle intègre en 1975 les services du gouvernement, principalement dans les ministères du Travail et des Affaires sociales. De 1989 à 1991, elle travaille dans le secteur privé comme directrice adjointe dans le groupe Péchiney, entreprise dirigée par son mentor Jean Gandois, futur président du Conseil national du patronat français. En 1991, elle est convoquée par Édith Cresson pour être ministre du Travail, de l'Emploi et de la Formation professionnelle. Par la suite, elle est ministre dans les gouvernements de Pierre Bérégovoy (de 1992 à 1993) et de Lionel Jospin (de 1997 à 2000). En plus, elle est chef du Parti socialiste de novembre 2008 à septembre 2012. Après son échec contre François Hollande dans la primaire socialiste de 2011, les rumeurs se répandent qu'elle serait le prochain Premier ministre. Cependant, c'est Jean-Marc Ayrault qui y est nommé par le Président. Mme Aubry refuse l'invitation à diriger un super ministère regroupant la Culture, l'Éducation nationale et la Jeunesse, parce qu'elle considère que, étant donné la nomination d'Ayrault à la tête du gouvernement, sa « présence au gouvernement n'aurait pas de sens »<sup>405</sup>. L'expérience de Martine, comment a-t-elle été perçue par les médias et les Français pendant la

---

<sup>405</sup> Thomas Wieder et David Revault d'Allonnes, « Martine Aubry ne sera pas au gouvernement », *Le Monde*, le 16 mai 2012.

période entre sa déclaration de candidature et le deuxième tour de la primaire socialiste de 2011 ?

Avant d'examiner son image médiatique, il convient de noter que Mme Aubry tient à cultiver son image de femme politique expérimentée. Son père, Jacques Delors, intervient aussi pour faire reconnaître son expérience politique. Le 5 août 2011, *L'Express* cite les mots de Delors : « c'est la meilleure parce qu'elle a l'expérience gouvernementale, elle a une très grande maîtrise des dossiers ... et par conséquent elle est la meilleure pour affronter Sarkozy »<sup>406</sup>. Mme Aubry, dans un entretien avec *Le Parisien* le 25 août 2011, parle de son « expérience ... dans le militantisme, syndical et associatif ... [et de ses] responsabilités dans la fonction publique, en étant deux fois ministre »<sup>407</sup>. Lors d'une interview, le 19 septembre 2011, avec des journalistes du magazine *Les Inrockuptibles*, elle explique pourquoi elle va gagner : « c'est le résultat de l'expérience acquise dans les responsabilités associatives, syndicales et ministérielles que j'ai exercées »<sup>408</sup>. Dans la presse, Raphaëlle Besse Desmoulières rapporte dans *Le Monde* du 7 octobre 2011 son dernier meeting de campagne à Paris en notant : « son "expérience" comme "numéro deux du gouvernement Jospin" ... [est un atout] qu'elle entend mettre en avant face à ses concurrents »<sup>409</sup>. Un journaliste au *Monde* du 9

---

<sup>406</sup> « Jacques Delors au sujet de Martine Aubry : "Ma fille est la meilleure" », *L'Express*, le 25 août 2011.

<sup>407</sup> « Martine Aubry : "Je reverrai à la baisse le salaire du président" », *Le Parisien*, le 25 août 2011.

<sup>408</sup> Hélène Fontanaud et al. « Martine Aubry : "Je pense que je vais gagner" », *Les Inrockuptibles*, le 19 septembre 2011.

<sup>409</sup> Raphaëlle Besse Desmoulières, « À trois heures de la primaire, Aubry passe à l'offensive », *Le Monde*, le 7 octobre 2011.

octobre 2011 constate que, après avoir qualifié pour le deuxième tour, Mme Aubry évoque de nouveau son expérience en déclarant : « pour présider en 2012, il faudra de l'expérience »<sup>410</sup>. L'image d'une femme expérimentée est certainement une des idées forces dans sa campagne.

Les articles de presse pour la période avant le premier tour de la primaire socialiste évoquent rarement la volonté réformatrice de Martine Aubry. Elle peine donc à se faire une image de femme politique œuvrant pour le changement, malgré son « serment de Toulouse », où elle propose

un vrai changement, pas un aménagement ni un accompagnement, encore moins une adaptation de la politique qui échoue et du système qui s'effondre ... [que son programme est] une ode à la jeunesse ; le « vrai changement, c'est pour la jeunesse que nous le voulons, vous serez la génération du changement »<sup>411</sup>.

Le 9 septembre 2011, Edmond Maire, ancien secrétaire générale de la CFDT, s'en fait l'écho en précisant dans *Le Monde* pourquoi il votera pour elle : la présidentielle de 2012 est, dit-il, l'occasion du renouveau et c'est Martine Aubry qui est son incarnation<sup>412</sup>. Cependant, dans l'ensemble, l'absence de références à Aubry comme candidate porteuse de l'espoir du changement est frappante. En revanche, François Hollande se présente davantage comme le candidat du changement. Le 1<sup>er</sup> septembre 2011, il dévoile son clip de campagne avec le slogan « Nous avons un avenir à changer »<sup>413</sup>. Puisque Martine est femme, on s'attend à ce qu'elle soit

---

<sup>410</sup> « Martine Aubry: "Face à une droite dure, il faut une gauche forte" », *Le Monde*, le 9 octobre 2011

<sup>411</sup> « Martine Aubry se dit "prête à présider la République" », *Le Monde*, le 7 septembre 2011.

<sup>412</sup> Edmond Maire, « Pourquoi je voterai pour Martine Aubry », *Le Monde*, le 9 septembre 2011. CFDT : La Confédération française démocratique du travail.

<sup>413</sup> « François Hollande lance son clip de campagne », *Le Point*, le 2 septembre 2011.

présentée comme une force nouvelle, une promesse du changement. Cependant, le fait que ni les médias ni Martine elle-même n'évoquent une candidature de renouvellement indique que le crédit qu'elle est susceptible d'en tirer sera limité. C'est Hollande qui lui ravirait le terrain.

En dernière analyse, Martine Aubry ne cherche pas systématiquement à se présenter comme un symbole du changement, l'exception qui confirme la règle étant son « serment de Toulouse ». En cela, les médias lui emboîtent le pas. En revanche, c'est l'expérience politique de Martine qui est au premier plan dans les colonnes de la presse, à l'image de Martine Aubry qui a toujours tenu à évoquer ses responsabilités à tous les échelons de la vie politique.

Il convient de regarder le taux de popularité de Martine Aubry depuis son entrée au gouvernement de Cresson. Nous commençons par examiner le sondage « La cote d'avenir » de TNS Sofres (Appendice 2) qui pose aux Français, à propos des hommes politiques, la question « Voulez-vous me dire si vous souhaitez lui voir jouer un rôle important au cours des mois et des années à venir ? ». Aubry entre dans le sondage avec un pourcentage de 23% en septembre 1993, deux ans et quatre mois après sa nomination comme ministre dans le gouvernement Cresson. Elle atteint un pic de 61% en juillet 1997. Lors de son élection comme Première secrétaire du Parti socialiste, le 26 novembre 2008, elle a un score de 38%. Au moment de son entrée dans la campagne pour la primaire socialiste, en juin 2011, elle est à 45%, et en octobre 2011, lors de la primaire, elle est à 42%. Par contraste, François Hollande est à 46% en juin 2011, et à 45% en octobre 2011, ce qui représente une très légère

avance par rapport à Martine. Il est intéressant de noter que Hollande obtient ces niveaux de popularité en dépit du fait qu'il n'a jamais exercé de responsabilités au sein du gouvernement. S'agissant du baromètre de l'action politique Ipsos pour *Le Point* (Appendice 1), les résultats sont similaires. Les tableaux de bord politiques Ifop pour *Paris Match* (Appendice 3) donnent aussi des résultats semblables. Dans l'ensemble, il est évident que Martine se maintient à un taux de popularité élevé. Comme les sondages l'ont prévu, Martine est devancée par François Hollande au deuxième tour de la primaire. En dépit de cette défaite, ses scores dans les sondages Ipsos et TNS Sofres restent au-dessus de 40% pendant cette période, et ceux d'Ifop la placent en 10<sup>ème</sup> position du classement pour la même période. Ces résultats impressionnants indiquent que Martine Aubry s'impose durablement comme un personnage important dans le monde politique. Si la situation de *double bind* s'applique à Martine, les effets en sont moins néfastes que pour les autres femmes.

Nous avons observé que Martine Aubry apparaît dans le palmarès d'Ifop des hommes politiques (Appendice 3), et que son taux de popularité est tel qu'elle avance au deuxième tour de la primaire de 2011. Elle obtient tout naturellement un avantage du fait que, en tant que femme, elle incarne le changement. Cependant, étant donné qu'elle ne cherche pas à se fabriquer énergiquement une image de femme du renouveau, les avantages électoraux qu'elle pourrait en tirer sont minimes. L'énigme pour Mme Aubry est que, comme nous l'avons noté ci-dessus, elle ne parvient pas à s'imposer face à Hollande qui manque d'expérience dans

les affaires nationales et internationales du pays et qui n'a jamais tenu un portefeuille dans le gouvernement. En raison de la mise en parenthèses du souci de changer le système, Martine Aubry n'incarne pas le changement autant que Hollande. Sans aucun doute, Mme Aubry a une expérience considérable, et comme elle jouit d'un taux de popularité élevé, il faut supposer que sa stratégie de campagne misant sur l'expérience soit la bonne. Il reste, toutefois, que l'image de femme politique expérimentée ne suffit pas à la propulser devant François Hollande. D'après la proposition de Murray, l'expérience politique clairement affichée risque de faire perdre les avantages électoraux liés à son statut de candidate de renouveau. C'est le cas de Martine Aubry qui se trouve dans la situation peu enviable d'une femme politique populaire et expérimentée qui pourtant s'incline devant un rival masculin qui est moins expérimenté.

Jouer la carte de renouveau l'aurait peut-être propulsée devant Hollande, même si cela aurait voilé l'importance de son expérience. Quoi qu'il en soit, la situation du *double bind* fait qu'elle cède devant un candidat moins expérimenté, mais qui paraît plus novateur, puisque Martine lui a abandonné ce terrain, et plus compétent, du fait, en partie, d'être un homme.

## 2.7 Marine Le Pen

À la différence des cinq autres femmes, Martine Le Pen n'a jamais exercé des responsabilités au sein du gouvernement. Fille de Jean-Marie Le Pen, président du Front national dès octobre 1972 jusqu'à sa démission en janvier 2011, Marine Le Pen n'a jamais été loin de la politique. Cependant, à l'université, elle étudie le droit, obtient une maîtrise et un diplôme d'études approfondies, et devient avocate au barreau de Paris. Elle adhère au Front national en 1986, année où elle a 18 ans. En 1993, elle se présente pour la première fois aux législatives dans la 16<sup>e</sup> circonscription du 17<sup>e</sup> arrondissement de Paris, mais elle ne gagne pas un siège. En 1998, elle quitte le barreau et devient avocate pour le Front national. D'après Sylvain Crépon, c'est « un engagement qui lui permettra de connaître tous les rouages du parti et d'acquérir une solide expérience de l'adversité interne »<sup>414</sup>. Son expérience politique se limite aux postes qu'elle a occupés au Front national, particulièrement celui de président du parti depuis le 16 janvier 2011, son rôle de députée au Parlement européen depuis 2004, et celui de conseillère régionale du Nord-Pas-de-Calais de 1998 à 2004 et encore de mars 2010 jusqu'au présent. Elle a été également conseillère municipale d'Hénin-Beaumont de mars 2008 à février 2011, et conseillère régionale d'Île-de-France de mars 2004 à mars 2010. Notre analyse se limite à la campagne de Marine pour la présidentielle de 2012. Étant donné son profil politique particulier, il est

---

<sup>414</sup> Sylvain Crépon, *Enquête au cœur du nouveau Front national*, Paris : Nouveau Monde, 2012, p. 55.

question de savoir comment le *double bind* expérimentée ou symbole du changement opère pour Mme Le Pen au cours de sa campagne.

Il convient tout d'abord de nous pencher sur l'attitude des médias envers Mme Le Pen, à commencer par l'image de femme moderne prometteuse de changement qu'ils privilégient, surtout au début. Il est utile d'examiner quelques commentaires recueillis dans la presse. Le 5 novembre 2010, Mariana Grépinet publie dans *Paris Match* un article intitulé « Marine Le Pen : le nouveau visage de l'extrême droite ».

Grépinet y constate :

elle donne un nouveau visage à son mouvement. Gomme son image d'extrémiste. Et, tout en soignant l'électorat traditionnel, Marine se pose comme une vraie rénovatrice<sup>415</sup>.

Le 15 janvier 2011, la veille de son ascension à la présidence du parti, *Libération* publie un article qui contient une photo d'elle avec la légende : « à 42 ans, l'héritière de Jean-Marie Le Pen, moderne et délurée ». Dans cet article, Patrick Neville évoque sa jeunesse en comparaison avec son père et d'autres hommes politiques, et l'anticipation des changements profonds dans les instances du Front national<sup>416</sup>. Éluë à la présidence du Front national, le 16 janvier 2011, et première femme dans un rôle qui a été jusque-là le domaine des hommes, Mme Le Pen est sans doute perçue comme un symbole du changement. Elle s'embarque sur un programme pour dédramatiser le Front national en formulant une nouvelle stratégie pour le parti. Cette promesse de changement d'approche est soulignée par

---

<sup>415</sup> Mariana Grépinet, « Marine Le Pen : le nouveau visage de l'extrême droite », *Paris Match*, le 5 novembre 2010.

<sup>416</sup> Pascale Nivellet, « Elle n'a rien d'une blonde », *Libération*, le 15 janvier 2011.

Andrea Bambino et Raphaël Hermano, de l'*Agence France-Presse* du 16 janvier 2011, qui notent :

dans son premier discours de présidente, Marine Le Pen s'est démarquée de son père pour se faire l'apôtre d'un FN défenseur d'un « État fort », laïc et républicain, chargé de défendre les Français contre le « libre-échangeisme » et le règne de « l'argent roi »<sup>417</sup>.

Vincent Kessler, dans *L'Express* du 28 février 2012, relève aussi cette volonté de changer l'image du parti : « la présidente du FN a tenu ce mardi à se démarquer de son père et de ses récents propos polémiques »<sup>418</sup>.

Parlant de la nouvelle image que Marine veut créer pour le parti, Nicolas Lebourg déclare dans *Le Nouvel Observateur* du 1<sup>er</sup> mars 2012 : « elle s'inscrit nettement dans la volonté de respectabilisation du mouvement »<sup>419</sup>. Dans l'ensemble, sa stratégie de dédramatisation est largement approuvée, si bien que la popularité du Front national augmente, comme le démontre le score de 18% que Marine obtient au premier tour de la présidentielle.

Pour d'autres journalistes, c'est le statu quo, voire même le retour au projet politique du Front national de son père. Par exemple, le 17 janvier 2011, François Wenz-Dumas constate dans *Libération* : « comme son père, elle incarne "le racisme" et "l'intolérance" »<sup>420</sup>. Le même jour, *France Soir* publie un article sur un sondage mené par Obea/Infraforces.

---

<sup>417</sup> Andrea Bambino et Raphaël Hermano, « Marine Le Pen consacrée à la tête du Front national », *Agence France-Presse*, le 16 janvier 2011.

<sup>418</sup> Vincent Kessler, « Marine Le Pen reconnaît ses "divergences" avec son père », *L'Express*, le 28 février 2012.

<sup>419</sup> Nicolas Lebourg, « Marine Le Pen est-elle anti-système ? », *Le Nouvel Observateur*, le 1<sup>er</sup> mars 2012.

<sup>420</sup> François Wenz-Dumas, « Marine Le Pen, la montée en nuisance », *Libération*, le 17 janvier 2011. C'est le journaliste qui souligne.

Il observe que « 52% des personnes interrogées ne la jugent pas “crédible” ... [et que] Marine Le Pen n’est pas “portuses d’idées nouvelles” pour 59% des Français »<sup>421</sup>. À la suite de l’annonce, le 19 novembre 2011, de son projet présidentiel pour 2012, la presse la compare encore une fois à son père. Nicolas Lebourg constate, dans *Le Nouvel Observateur* du 7 février 2012 : « malgré leur (sic) divergences, les Le Pen fille et père se rattachent au même courant interne de l’extrême droite : celui du national-populisme »<sup>422</sup>. Dans *Marianne* du 11 février 2012, Régis Soubrouillard s’appuie sur le livre de Magali Balent, *Le Monde selon Marine*, pour évoquer « une continuité entre les discours de Jean-Marie Le Pen et de sa fille sur les questions de politique internationale »<sup>423</sup>. En *20 minutes* du 20 février 2012, Anne-Laëtitia Béraud évoque un retour, chez Marine Le Pen, à la ligne politique de son père:

jusqu’alors, la candidate à l’élection présidentielle avait pris soin de se démarquer du style [de son père] ... Mais alors que les sondages, à deux mois du premier tour, s’essoufflent pour la candidate frontiste ... Marine Le Pen semble adopter une nouvelle stratégie. Retour aux fondamentaux FN ... [elle] a multiplié les habitudes et les codes du père lors de ses derniers meetings<sup>424</sup>.

On peut supposer que, le souvenir du père étant encore proche, et la frange dure du parti encore influente, Marine Le Pen ne pouvait pas aller aussi loin dans sa politique de rupture qu’elle voulait.

---

<sup>421</sup> « Marine Le Pen est-elle crédible ? », *France Soir*, le 17 janvier 2011. C’est le journaliste qui souligne.

<sup>422</sup> Nicolas Lebourg, « Marine Le Pen est-elle d’extrême droite ? », *Le Nouvel Observateur*, le 7 février 2012.

<sup>423</sup> Régis Soubrouillard, « La Diplomatie FN de Jean-Marie à Marine Le Pen », *Marianne*, le 11 février 2012.

<sup>424</sup> Anne-Laëtitia Béraud, « Quand Marine Le Pen fait (plus) du Jean-Marie Le Pen », *20 minutes*, le 20 février 2012.

Naturellement, comme toutes les femmes, elle est considérée comme un symbole du changement, et notre analyse des médias a relevé plusieurs références à sa capacité à incarner le changement pendant sa campagne pour la présidentielle. Cependant, nous sommes loin de la fascination avec laquelle les médias ont accueilli l'entrée en campagne de Ségolène Royal en 2006. Certes, l'image du Front national a changé, mais pour Marine, l'image de femme symbole du changement ne suffit pas pour la qualifier pour le deuxième tour. Comme la proposition de Murray le prévoit, Marine a tiré certains avantages du traitement des médias, mais étant donné les doutes sur sa capacité à incarner le changement, le crédit dont elle a bénéficié au début s'est dissipé. Elle s'expose au piège du *double bind* dans la mesure où le poids du parti et le nom Le Pen ne cessent de plomber l'image d'une femme novatrice qu'elle cherche à se fabriquer.

Considérons maintenant l'expérience de Marine et la manière dont les médias la rapportent. Son cas est particulier parce que, comme nous l'avons noté ci-dessus, elle possède de l'expérience comme députée européenne ainsi qu'au niveau local, mais elle manque d'expérience au gouvernement. Les résultats de notre analyse des médias ne surprennent guère : les références à son expérience politique sont minimales. Pour parer à ce défaut d'expérience, elle adopte une stratégie de campagne qui consiste à se présenter, comme le dit Nicolas Lebourg dans *Le Nouvel*

*Observateur* du 29 mars 2012, comme « la voix du peuple »<sup>425</sup>. Gérard

Bon explique sa démarche dans *Le Nouvel Observateur* du 31 mars 2012 :

Marine Le Pen met en avant un nouveau slogan. « Je suis l'exception française, je suis la seule candidate à croire en la France et à refuser que la France se dilue, que ses valeurs se diluent »<sup>426</sup>.

Guillaume Perrault, dans *Le Figaro* du 18 avril 2012, confirme cette image de candidate d'exception : il parle de son dernier meeting de campagne où Marine « s'est présentée comme le défenseur “des invisibles, des oubliés” »<sup>427</sup>. Le fait d'insister sur sa proximité vis-à-vis du peuple a pour effet de laisser dans l'ombre la question de son expérience. Toutefois, cette stratégie l'expose aussi aux accusations d'inexpérience, et cela d'autant plus qu'elle est femme.

La conclusion que nous tirons de notre analyse des médias est que les journalistes mettent en avant l'image d'une jeune femme courageuse qui incarne le changement, même si cette image est ternie par la nature de son parti et par la présence encombrante de son père qui invite sans cesse à des comparaisons. En ce qui concerne son expérience politique, nous trouvons que ni Marine ni la presse n'en font grand cas. Le fait de se présenter comme la « voix du peuple » ne compense qu'en partie ce manque d'expérience, laissant la porte ouverte aux soupçons à l'égard de sa compétence. Telle est la situation du *double bind* dans laquelle elle se trouve : si Mme Le Pen est considérée comme un symbole du changement,

---

<sup>425</sup> Nicolas Lebourg, « Marine Le Pen, l'extrême-droite et l'islamophobie », *Le Nouvel Observateur*, le 29 mars 2012.

<sup>426</sup> Gérard Bon, « Marine Le Pen veut déjouer les sondages », *Le Nouvel Observateur*, le 31 mars 2012.

<sup>427</sup> Guillaume Perrault, « Le Pen veut “leur montrer qu'ils ont tort” », *Le Figaro*, le 18 avril 2012.

l'effet électoral en est atténué par l'idée d'incompétence qui s'y trame en filigrane.

La question de la popularité de Marine Le Pen nous éclaire sur son image de candidate du renouveau. Le 17 janvier 2011, Viavoice publie un sondage qui porte sur de nombreuses personnalités politiques, dont Marine Le Pen. Dans son sommaire, François Miquet-Marty, directeur associé, fait référence à « sa jeunesse (42 ans), [et] le fait d'être une femme » comme autant de points de différence d'avec son père. Il la présente clairement comme une femme porteuse du changement. Le 8 mars 2011, Harris Interactive publie son sondage qui examine les intentions de vote au premier tour de la présidentielle de 2012. Le sondage demande aux participants pour qu'ils votent si le candidat socialiste était Dominique Strauss-Kahn ou François Hollande. Marine Le Pen obtient un score de 24% des intentions de vote pour chaque homme, le plus grand score de tous les hommes et femmes politiques qui figurent dans le sondage<sup>428</sup>. Un sondage de Viavoice, réalisé en janvier 2012, tente d'esquisser le « portrait de l'électorat potentiel de Marine Le Pen ». Il en conclut que « 34% lui “font confiance” pour “bien exprimer les problèmes des gens”, 26% pour “proposer de bonnes solutions pour la France”, [et] 26% également pour “exercer des responsabilités gouvernementales” ». D'après l'auteur du rapport,

---

<sup>428</sup> Harris Interactive, sondage « Intention de vote pour le 1<sup>er</sup> tour de l'élection présidentielle de 2012 » réalisé les 5 et 6 mars 2011 pour *Le Parisien*.

ce qui est très frappant est ... la capacité de Marine Le Pen à sensibiliser une part non négligeables [sic] des personnes se déclarant par ailleurs proches des partis politiques du gouvernement ... Et la gauche n'est pas exonérée de cette pénétration<sup>429</sup>.

Ainsi, il est évident que Mme Le Pen suscite l'intérêt politique des Français, et que pour ces derniers, elle incarne le changement, pas seulement en comparaison à son père, mais aussi à la politique de Nicolas Sarkozy.

Cet intérêt politique se traduit par une hausse du taux de popularité de Marine. Dans le baromètre de l'action politique Ipsos (Appendice 1), Mme Le Pen obtient un score de 26% en janvier 2011, mois de son élection à la présidence du FN. Par la suite, son score est 25% en juin et août 2011 avant d'atteindre 33% en mai 2012. La cote d'avenir TNS Sofres (Appendice 2) donne des résultats semblables. Il est à noter que, dans les deux sondages, elle a un score supérieur à 25% depuis janvier 2012. Ce score indique qu'elle s'impose comme une candidate importante dans la présidentielle. Cependant, en dépit d'un taux de popularité important, Mme Le Pen est moins préférée pour le poste de président que les autres candidats. Dans le classement général du tableau de bord politique Ifop (Appendice 3), Mme Le Pen est en position 42 sur 50 en janvier 2011, 44 en septembre 2011, et 41 en avril 2012. Ces résultats indiquent qu'elle reste moins populaire que d'autres personnalités politiques et que sa popularité varie peu depuis son élection à la tête du parti en janvier 2011. En avril 2012, Viavoice publie un sondage mené

---

<sup>429</sup> Viavoice, sondage réalisé les 5 et 6 janvier 2012 pour *Libération*.

les 12 et 13 avril 2012, qui demande aux participants quel candidat ils souhaitent voir comme président. Marine Le Pen est en 5<sup>ème</sup> position avec 13%, derrière François Bayrou (22%), Jean-Luc Mélenchon (24%), Nicolas Sarkozy (33%) et François Hollande (44%)<sup>430</sup>. S'il est évident que, pour nombre de Français, elle représente la rénovation de la politique, cette image trouve ses limites quand il s'agit de son statut de présidentiable. De ce fait, nous pouvons conclure que Mme Le Pen est considérée comme un symbole du changement jusqu'à un certain point, car elle n'arrive jamais à être une candidate présidentielle crédible.

Quelles conclusions peut-on en tirer ? Premièrement, elle est plus populaire que son père. Son arrivée très commentée à la tête du Front national, ses efforts pour dédramatiser le parti, et le fait d'être femme, tous ces facteurs opèrent pour faire grimper son niveau de popularité. Marine Le Pen représente une nouveauté dans la politique, et comme la première femme dans le rôle de président d'un parti de l'extrême droite, elle incarne le changement pour les supporteurs du FN et certains sympathisants des autres partis politiques. Ce fait est conforme à la proposition de Rainbow Murray qui prédit que toutes les femmes, en raison de leur sexe, sont perçues comme symbole du changement. Mais, comme le classement général Ifop le démontre, les avantages électoraux que Marine en tire ne vont pas jusqu'à faire d'elle une candidate crédible. En ce qui concerne son expérience, comme nous l'avons noté ci-dessus, elle manque d'expérience au gouvernement, mais elle a servi longtemps comme

---

<sup>430</sup> Viavoice, sondage réalisé les 12 et 13 avril 2012 pour *Libération*.

conseillère régionale et municipale, et comme députée au Parlement européen. Globalement, elle est moins expérimentée que les cinq autres femmes. En raison de son manque d'expérience dans des rôles ministériels, elle adopte une stratégie populiste qui, elle, avive les mises en question de sa crédibilité. Par conséquent, en dépit du fait qu'elle se présente comme symbole du changement, Mme Le Pen se trouve dans la situation du *double bind* en raison du fait que sa nouveauté soit sans cesse colorée par l'idée d'un éventuel retour à la politique dure du parti et par des doutes sur sa capacité à présider le pays.

## 2.8 Conclusion

Ce chapitre a porté sur le *double bind* « expérimentée ou symbole du changement ». Selon la proposition de Rainbow Murray, d'un côté, une femme est considérée naturellement comme un symbole du changement à cause de son sexe, même s'il est possible qu'elle perde de ce fait une partie du crédit qui lui est accordé en raison de son expérience. De l'autre côté, une femme qui cherche à mettre en avant son expérience politique risque de faire oublier ainsi l'image d'une candidature nouvelle et séduisante.

Si toutes les femmes sont considérées comme aptes à incarner le changement, il n'en reste pas moins que la situation est différente pour chaque femme. Édith Cresson est bel et bien un symbole du changement dès sa nomination comme Premier ministre parce que, comme « première femme » dans ce rôle, elle suscite l'enthousiasme de la presse et des Français. Il en va de même pour Michèle Alliot-Marie et Ségolène Royal, qui gagnent des élections internes à leur parti, Michèle pour le poste de président du RPR en 1999, et Ségolène comme candidate du Parti socialiste pour la présidentielle de 2007. Étant des « premières femmes », elles suscitent l'espoir du changement. L'entrée soudaine et tardive de Simone Veil dans le monde politique, lors de sa nomination comme ministre de la Santé, assure qu'elle incarne le changement, comme l'atteste son taux de popularité.

En revanche, pour Martine Aubry et Marine Le Pen, l'image de femme symbole du changement est moins porteuse. Dans le cas de Martine Aubry, nous avons noté que, pendant la campagne pour la

primaire PS, elle n'insiste pas sur sa volonté d'incarner le changement. On a vu que cette « omission » a contribué à son échec. S'agissant de Marine Le Pen, pour les militants du Front national et une partie des Français, elle apporte la nouveauté et la modernité, particulièrement au début de sa campagne pour la présidentielle de 2012. En effet, les médias la présentent comme candidate susceptible de passer au deuxième tour. Mais, comme ses scores dans les sondages l'indiquent, elle reste moins crédible que les autres candidats. Le problème qui se pose pour Marine est que, comme successeur de son père à la tête du Front national, les gens s'attendent à ce qu'elle reste fidèle au nom et à la ligne politique du père. Par conséquent, l'avantage qu'elle tire de son image de femme porteuse du changement en est réduit. En tant que Premier secrétaire et présidente respectivement de leur parti, Aubry et Le Pen ont du mal à se positionner comme symbole du changement. Chez Martine, c'est la valorisation systématique de son expérience dans le monde politique et surtout dans le pouvoir exécutif qui cache les vertus associées à l'image du renouvellement et de la fraîcheur. Pour Marine, c'est son statut d'héritière du nom Le Pen et le poids de la frange dure du Front national qui obscurcissent sa capacité à incarner le changement.

En ce qui concerne la question de l'expérience politique, chacune des six femmes a un profil différent. Pour Édith Cresson, l'expérience politique, qui est considérable, n'est pas prise en compte au moment de sa nomination au poste de Premier ministre, car c'est plutôt sa nouveauté qui est privilégiée. Au fur et à mesure que l'attention se déplace vers son

action politique, les critiques se font plus dures, et elle se trouve prise au piège de la situation de femme symbole éphémère du renouvellement.

En 2007, Ségolène Royal a de l'expérience dans un éventail de portefeuilles ministériels, dans la politique municipale et dans son rôle d'élue à l'Assemblée nationale. Cependant, sa nouveauté comme candidate pour la présidentielle de 2007 incite les Français à penser à la nouvelle orientation qu'elle est susceptible d'apporter à la politique plutôt qu'à son expérience politique. En revanche, en 2011, elle ne bénéficie plus de son image de candidate porteuse d'espoir du changement. Elle est maintenant considérée comme expérimentée en raison de la couverture médiatique considérable de sa campagne présidentielle de 2007, même si dans l'intérim elle n'a pas exercé de responsabilités au gouvernement. Ainsi, en 2011, Mme Royal se trouve dans une situation qui est l'inverse de celle de 2007. Elle n'est plus en mesure de profiter de son statut de « première femme », car elle reprend les mêmes idées qu'en 2007 et ne rassure plus quant à ses capacités à diriger le pays. En 2011, donc, elle s'enfonce dans la situation du *double bind* qui se résume par la formule : pas assez nouvelle, pas assez expérimentée.

Quant à Michèle Alliot-Marie, lors de son succès, en 1999, dans le scrutin pour la présidence du RPR, elle possède déjà une expérience considérable comme députée et secrétaire d'État au gouvernement. Cependant, la nouveauté qu'elle représente comme première femme dans le rôle de président du parti a pour effet de faire oublier son expérience. Cette situation se reproduit en 2002, lors de sa nomination au poste de ministre de la Défense. Encore une fois, en dépit de son expérience

considérable au gouvernement et aux instances dirigeantes du parti, la nouveauté d'une femme dans ce rôle régalien, auparavant le domaine des hommes, fait oublier son expérience politique. Pour les Français, c'est son image de femme portant la promesse du changement qui l'emporte. Ainsi, dans ces deux situations, l'idée de nouveauté ne présente pas un inconvénient à Michèle. La campagne UMP pour la présidentielle de 2007 résulte dans les circonstances différentes pour Michèle. Naturellement, comme première femme à briguer la candidature du parti pour le poste de président, elle incarne le changement, comme en 1999 et 2002. Cependant, c'est Ségolène Royal, sa concurrente socialiste, qui est la coqueluche des médias et des Français, et elle a du mal à faire passer son image de femme porteuse du changement. En plus, en dépit de son expérience politique considérable, face à Nicolas Sarkozy cette expérience apparaît toujours comme inférieure. Ainsi, la question du *double bind* se pose en raison du double coup de malchance qui résulte dans l'impression qu'elle est moins un symbole de changement que Royal et moins expérimentée que Sarkozy.

Pour Simone Veil, nous avons relevé le fait qu'elle manquait d'expérience dans la politique lors de sa nomination au poste de ministre de la Santé en 1974. Pour les Français, l'arrivée d'une femme dans ce poste ministériel est un grand sujet d'étonnement. Son manque d'expérience politique ne semble pas déranger les Français, comme les sondages le démontrent. Ainsi, si des doutes effleurent sur sa compétence, ils sont noyés dans les vagues d'espoir qui ont leur source dans sa nouveauté. Lors de son élection au Parlement européen en 1979, elle est

connue des Français et elle a maintenant de l'expérience dans la politique à cause de son rôle de ministre de la Santé et de la controverse qui a entouré la loi Veil sur l'IVG. Cependant, comme femme, elle apporte toujours l'espoir du changement. À l'évidence, les Français sont toujours attachés à cette femme politique aux allures chaleureuses et intègres qui font oublier son appartenance au cercle restreint des leaders politiques. Nous avons noté que le taux de popularité de Simone Veil est resté élevé pendant sa carrière politique. Perçue toujours comme un symbole du changement, l'expérience politique de Mme Veil est acquise, ou tout au moins n'est jamais sérieusement mise en question.

Martine Aubry a une expérience importante au gouvernement, dans le secteur privé et comme secrétaire du Parti socialiste. Mais, comme nous l'avons noté ci-dessus, elle s'incline devant François Hollande alors même qu'elle figure sur le palmarès des hommes politiques, et en dépit du fait que Hollande n'a jamais tenu un poste au gouvernement. Il est évident que, pour les sympathisants socialistes, l'expérience de Martine Aubry est moins appréciée et qu'ils perçoivent sa compétence comme inférieure à celle de Hollande. Pour Martine, la situation du *double bind* est attestée par le fait que les Français gravitent vers Hollande qu'ils considèrent comme une valeur sûre.

On constate que Marine Le Pen n'a pas d'expérience au gouvernement et que son expérience limitée comme conseillère régionale et municipale, et comme députée européenne, ne suscite pas beaucoup d'intérêt chez les Français. Sa politique populiste ne fait d'ailleurs qu'aggraver l'impression d'un manque d'expérience politique. Il est donc

clair que, étant donné son manque d'expérience politique, elle ne subit des effets néfastes de la situation du *double bind*.

Nous avons établi que toutes les femmes sont considérées comme symbole du changement à des degrés variables. La situation du *double bind* est bien en évidence chez Mme Cresson et Mme Royal (2007), qui sont aptes à incarner le changement mais qui sont aussi perçues comme incompetentes à cause de l'occultation médiatique de leur expérience. L'effet du *double bind* est diminué pour Mme Veil (1974). Sa nouveauté est privilégiée au point de compenser largement son manque d'expérience politique. Pour Mme Veil (1979) et Mme Alliot-Marie (1999 et 2002), l'idée de nouveauté tend à atténuer les soupçons d'incompétence chez les deux femmes. Du coup, la situation du *double bind* semble moins débilante. Les cas de Simone Veil et de MAM montrent qu'il est possible pour certaines femmes d'échapper au piège du *double bind*. La question se pose désormais de savoir si la place qu'une femme occupe dans l'échiquier politique peut être un facteur de vulnérabilité, et si, en d'autres termes, le fait d'être une femme de gauche ou de droite la prédispose à la situation du *double bind*. Nous estimons que cette question mérite d'être poursuivie par les chercheurs.

Comme Édith Cresson et Michèle Alliot-Marie, Mme Aubry a une expérience considérable. Elle ne choisit pas d'afficher sa nouveauté, ce qui représente un risque électoral considérable si l'on considère le cas des autres femmes. Il est vrai qu'elle a gagné un pourcentage important de voix dans la primaire socialiste, évitant ainsi la débâcle que Ségolène Royal a dû endurer en 2011, mais elle n'a pas pu convaincre les Français

qu'elle méritait d'être candidate du Parti socialiste pour la présidentielle 2012. Ce résultat est conforme à la proposition de Rainbow Murray qui postule qu'une femme qui met en avant son expérience perd les avantages liées à l'image de nouveauté dont elle peut tout naturellement se prévaloir. Ainsi, dans la primaire socialiste, c'est son rival François Hollande qui se présente comme porteur du changement. C'est par l'effritement de l'image d'une femme symbole du changement que Martine Aubry se trouve victime du piège du *double bind*.

Marine Le Pen, elle, est une énigme. Comme « première femme » dans le rôle de président du Front national, elle apparaît d'emblée comme symbole du changement. Cependant, nous avons constaté que le nom Le Pen pèse sur cette image de renouvellement, dans la mesure où les idées et le style politique de Marine risquent à tout moment de basculer vers ceux de son père. Puisque son expérience politique dans la gestion des affaires du pays est minime, la situation du *double bind* n'est pas celle des cinq autres femmes. Il reste toutefois que son score important au premier tour de la présidentielle de 2012 indique que ses efforts pour dédramatiser le parti a trouvé un certain succès et qu'elle a réussi à convaincre une partie de l'électorat de ses capacités de leader.

Dans l'ensemble, notre analyse indique que les trois femmes de gauche sont touchées plus sévèrement par le *double bind* que Mmes Veil et Alliot-Marie (1999 et 2002). Mme Le Pen n'en subit non plus les effets au même niveau que les trois femmes de la gauche. Les situations différentes qui se présentent pour les femmes politiques de la gauche et de la droite nous rappellent le *double bind* « le problème “mommy” » que

nous avons décrit dans l'Introduction. Selon Rainbow Murray, ce problème de stéréotype conduit à la situation où les femmes de gauche sont traitées différemment des autres femmes politiques<sup>431</sup>. Il serait intéressant de voir, suivant Murray, à quel point l'orientation politique d'une femme peut être déterminante quand on examine les effets différents du *double bind*. C'est une question qui sera sans doute l'objet des travaux ultérieurs.

---

<sup>431</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, pp. 11-2.

## Chapitre 3 : Associée à un homme proéminent ou démonstration d'indépendance

### 3.1 Introduction

Dans ce chapitre, nous porterons notre regard sur les liens des six femmes avec des personnages importants du monde politique. D'après le concept du *double bind* que met en avant Rainbow Murray, le stéréotype d'une femme qui dépend d'un homme influent est difficile à surmonter. Or, les liens avec l'homme influent entrave son action et ternit son image de femme exerçant des responsabilités importantes. On peut évoquer, dans ce contexte, le cas de « fille de » ou « femme de ». Dans ces situations, une femme, en raison de cette association, va rester à l'ombre de cet homme ou de ce proche, sauf dans les circonstances où elle peut démontrer son indépendance et ainsi assurer sa crédibilité de leader. Le *double bind* associé à un homme proéminent ou démonstration d'indépendance touche aussi les femmes politiques ayant un mari puissant parce que le public pense que c'est le mari qui prend des décisions une fois que la femme est élue. Par conséquent, elle doit lutter pour démontrer qu'elle est indépendante, et donc crédible<sup>432</sup>.

---

<sup>432</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, p. 18.

### 3.2 Édith Cresson

Comme nous l'avons noté au chapitre 1, c'est François Mitterrand qui nomme Mme Cresson au poste de Premier ministre, poste qu'elle est la première femme à occuper. L'analyse qui suit va examiner les conditions sous lesquelles Édith Cresson s'expose à la situation du *double bind* où une femme qui occupe un rôle important apparaît comme dépendante d'un homme influent et risque d'être perçue comme inapte à gouverner. À cette fin, il convient d'éclaircir l'influence de François Mitterrand et d'autres hommes politiques sur sa carrière politique.

Nous commençons par examiner le rôle que joue son mari Jacques dans sa carrière. Ils se sont mariés en 1959, et le sont restés jusqu'à la mort de Jacques en 2001. La carrière de celui-ci s'est déroulée pour la plupart chez Peugeot où il a occupé des postes divers de 1959 à 1989. Par la suite, il est président de l'Association pour la compensation des échanges commerciaux de 1990 à 2001. Ainsi, il évolue loin du monde politique. Le 25 février 1992, Annick Cojean note dans *Le Monde* qu'il « se dit étranger à l'univers des ministères, fuit les meetings, préfère les soirées télé aux dîners de Matignon ». Cojean cite les paroles de Jacques sur son rôle : « comme M. Thatcher ... je suis le mari, j'appartiens au club des princes consort »<sup>433</sup>. Tout ceci laisse croire que Jacques Cresson, étranger au monde politique, n'a pas été en situation d'influencer directement les choix politiques d'Édith.

---

<sup>433</sup> Annick Cojean, « L'Éclatement de l'empire soviétique précipite le retour vers des formes archaïques du commerce : Jacques Cresson, "M. Compensation" », *Le Monde*, le 25 février 1992.

Il en va tout autrement des liens avec François Mitterrand. C'est lors d'une réunion, fin 1967, de la Convention des institutions républicaines (CIR), parti politique créé par Mitterrand en 1964, que Cresson le rencontre pour la première fois. Mais c'est en 1969, d'après Édith Cresson, que l'intérêt de Mitterrand s'est manifesté pour elle. C'était au moment où elle a pris la parole sur la politique agricole<sup>434</sup>. Dorénavant, ils se forment des liens d'amitié, et Édith devient sa chauffeuse. En 1975, lors du congrès du Parti socialiste à Pau, Mitterrand, maintenant Premier secrétaire du parti, nomme Mme Cresson au poste de secrétaire national à la Jeunesse et aux Étudiants. Le 22 mai 1981, elle entre au gouvernement Mauroy comme première femme ministre de l'Agriculture. Par la suite, elle occupe les postes de ministre du Commerce extérieur et du Tourisme (de mars 1983 à juillet 1984), de ministre du Redéploiement industriel et du Commerce extérieur (de juillet 1984 à mars 1986), de ministre des Affaires européennes (de mai 1988 à octobre 1990), et finalement sa nomination au poste de Premier ministre, le 15 mai 1991. Tous ces rôles ont la marque de François Mitterrand, alors président de la République. Cresson le reconnaît d'ailleurs : « je devais ma carrière à François Mitterrand »<sup>435</sup>. En effet, comme nous l'avons noté au chapitre 1, sa nomination au poste de Premier ministre fait soupçonner qu'elle n'a accédé à ce poste qu'en raison de ses relations particulières avec le président. D'après Jane Jenson et Mariette Sineau,

---

<sup>434</sup> Édith Cresson, *Histoires françaises*, Paris : Éditions du Rocher, 2006, p. 35.

<sup>435</sup> *Ibid.*, p. 141.

les allusions les plus fréquentes sous-entendent qu'elle doit sa fonction non point tant à ses qualités politiques qu'aux relations « intimes » qu'elle aurait entretenues, dans le passé, avec le Chef d'État<sup>436</sup>.

Jane Freedman précise ces soupçons :

dans l'esprit du public et dans le discours de la presse, le rapport entre François Mitterrand et Édith Cresson est apparu comme un rapport de séduction. On disait que M. Mitterrand avait nommé Édith Cresson au poste de Premier ministre à cause d'une relation sexuelle qui existait entre eux<sup>437</sup>.

L'idée selon laquelle Cresson aurait une relation avec François Mitterrand laisse penser qu'elle dépend de la bonne volonté et des caprices du Président, la laissant dans une situation peu enviable pour un chef de gouvernement. Guy Schwartz, son ancien conseiller en communication, constate à propos d'une interview sur une chaîne américaine : « elle ne réagit pas lorsque la journaliste mentionne qu'elle aurait été la maîtresse de Mitterrand »<sup>438</sup>. Le fait que la rumeur n'a jamais été niée contribue à l'accréditer. Pour Jane Freedman, « Édith Cresson ... n'a jamais réussi à se débarrasser de l'image qui faisait d'elle la créature de M. Mitterrand »<sup>439</sup>. On y trouve le préjugé classique selon lequel les hommes réussissent à cause de leurs propres efforts alors que les femmes doivent leur ascension aux liaisons amoureuses avec des hommes puissants. Il est évident que de telles allusions minent la crédibilité d'Édith Cresson dans son rôle.

---

<sup>436</sup> Jane Jenson et Mariette Sineau, *Mitterrand et Les Françaises : Un Rendez-vous manqué*, Paris : Presses de Sciences Po, 1995, p. 334.

<sup>437</sup> Jane Freedman, *Femmes politiques : mythes et symboles*, Paris : L'Harmattan, 1997, p. 225.

<sup>438</sup> « Edith Cresson ou l'autopsie d'un naufrage », *Médias*, No.1, juin 2004.

<sup>439</sup> Jane Freedman, *op. cit.*, p. 227.

S'agissant des réactions des médias suite à la nomination de

Cresson, Jane Freedman en propose la lecture suivante :

l'accent est donc mis sur le fait que la nomination de Mme Cresson était une manœuvre de M. Mitterrand pour essayer de plaire aux « élues » et aux « associations féministes ». Ce type de discours présente Mme Cresson d'emblée comme un outil du Président, un « gadget ».

Freedman revient sur l'image d'une femme totalement soumise au président en citant un article du *Figaro*, le 17 mai 1991, dont le langage est révélateur :

M. Mitterrand, le génial timonier, vient de tirer de son chapeau un nouveau lapin ... Nouvel exploit : une femme à Matignon ... incontestablement, Mme Cresson constitue un objet ingénieux et « amusant pour sa nouveauté »<sup>440</sup>.

Ce portrait a pour effet de mettre en pièces la crédibilité de Cresson. On le voit également dans le compte rendu d'Élisabeth Schemla au sujet de l'émission *Le Point sur la table* sur TF1, le 19 mai 1991. Il y avait

cinq éditorialistes et essayistes ... [qui] assènent en effet une volée de bois vert à Édith Cresson ... Elle n'est qu'un coup de pub et de bluff de Mitterrand ... une misérable marionnette dont Bérégovoy ... tire les ficelles, une pauvre femme sans idées que des hommes intelligents ne sauraient laisser diriger<sup>441</sup>.

Ainsi, pour nombre de commentateurs, sa nomination comme Premier ministre n'est pas légitime, puisqu'elle la doit totalement au bon vouloir du président. Il en va de même pour l'émission satirique *Le Bébête Show* qui se moque de Mme Cresson en la présentant comme femme soumise au président. En général, les médias contribuent à la généralisation de l'idée stéréotypique selon laquelle une femme a besoin d'un homme influent

---

<sup>440</sup> Jane Freedman, *Femmes politiques : mythes et symboles*, Paris : L'Harmattan, 1997, p. 227.

<sup>441</sup> Élisabeth Schemla, *Édith Cresson, la femme piégée*, Paris : Flammarion, 1993, p. 114.

pour atteindre les postes au sommet de la politique. Dans ce cas, l'image d'Édith Cresson soumise au président se traduit par une diminution de sa crédibilité dans le rôle du Premier ministre.

Il convient aussi d'examiner le lien entre Mme Cresson et Abel Farnoux, haut fonctionnaire et ami de longue date. Elle le rencontre pour la première fois en 1983, mais c'est en 1988, lors de la nomination de Cresson au poste de ministre des Affaires européennes, qu'il commence à travailler pour elle dans le rôle de conseiller extérieur. Dorénavant, il est à son côté et devient son confident. Parlant de la démission d'Édith de son poste de ministre, en octobre 1990, Franz-Olivier Giesbert précise : « Abel Farnoux, son ami, son conseiller et son gourou, l'avait adjurée de faire le saut »<sup>442</sup>. Élisabeth Schemla revient elle aussi sur l'influence de Farnoux sur Édith Cresson :

les cercles politico-médiatiques, déjà très réservés, s'interrogent : dans ce tandem, lequel dirige vraiment ... La presse, ici, évoque le « gourou », ou l' « image du père », l'influence « mystérieuse » d'Abel sur Édith. Tout renforce l'idée que Cresson, sous ses airs tranchants, est en réalité une femme soumise, dans la plus pure tradition<sup>443</sup>.

Farnoux la suit à Matignon comme conseiller spécial. Désormais, d'après Giesbert, « les nouveaux maîtres de la France sont inséparables ... Le Tout-État s'amuse des extravagances quotidiennes que commet, innocemment, le couple de Matignon »<sup>444</sup>. Cependant, l'efficacité de Farnoux dans son rôle est mise en question. Annie Kahn, dans *Le Monde* du 26 mai 1991, pose la question en y apportant une réponse :

---

<sup>442</sup> Franz-Olivier Giesbert, *La Fin d'une époque*, Paris : Éditions du Seuil, 1993, p. 125.

<sup>443</sup> Élisabeth Schemla, *Édith Cresson, la femme piégée*, Paris : Flammarion, 1993, pp. 188-9.

<sup>444</sup> Franz-Olivier Giesbert, *op. cit.*, p. 134.

pourquoi Mme Édith Cresson garde-t-elle aujourd'hui auprès d'elle un homme aussi contesté ? Un haut fonctionnaire avance cette réponse : « Tellement de gens lui ont recommandé de s'en débarrasser ... [mais] avec Abel Farnoux, elle est servie. Il correspond d'ailleurs tant à son tempérament »<sup>445</sup>.

Les rumeurs sur la nature de leurs rapports se répandent. Jane Freedman

note :

[l']idée qu'elle devait sa position à un homme ne se limitait pas à ses rapports avec le président. Il existait également tout un discours péjoratif sur les relations d'Édith Cresson et de son conseiller personnel, Abel Farnoux<sup>446</sup>.

Encore une fois, Mme Cresson fait face aux rumeurs qui suggèrent qu'il existe des relations particulières entre elle et un homme influent, même subalterne. On s'interroge pour savoir qui prend réellement les décisions, et l'on suppose que c'est Farnoux. Comme Mme Cresson ne conteste pas ces interrogations, elles portent un coup à sa crédibilité.

Il n'est pas surprenant que, pour faire face aux interrogations, Mme Cresson cherche à démontrer son indépendance. On peut citer, entre autres exemples, un incident qui se passe entre elle et Laurent Fabius le lendemain de sa succession au poste de Premier ministre. Cresson trouve Fabius dans l'antichambre de son bureau sans invitation : il se plaint du fait que ses collègues ne sont pas assez représentés dans le gouvernement. En particulier, il veut « que Pierre Mauroy entre au gouvernement, pour lui laisser la place de Premier secrétaire du parti, en vue de la préparation de la présidentielle »<sup>447</sup>. Schemla cite les paroles de Cresson en réponse : « il

---

<sup>445</sup> Annie Kahn, « M. Abel Farnoux, conseiller spécial à Matignon. Un Spécialiste de la provocation », *Le Monde*, le 26 mai 1991.

<sup>446</sup> Jane Freedman, *Femmes politiques : mythes et symboles*, Paris : L'Harmattan, 1997, p. 229.

<sup>447</sup> Édith Cresson, *Histoires françaises*, Paris : Éditions du Rocher, 2006, p. 137.

n'a jamais été question que Mauroy revienne et il ne reviendra pas ! »<sup>448</sup>.

Ce refus catégorique a des répercussions pour le nouveau Premier ministre : d'après Franz-Olivier Giesbert, « Cresson croit savoir pourquoi Laurent Fabius lui vouait une telle haine quand elle était à Matignon : elle résistait trop à sa volonté d'installer ses hommes »<sup>449</sup>. Un deuxième incident survient au moment où, comme Premier ministre, elle agit contre le conseil de Pierre Bérégovoy, son ministre de l'Économie. Face à une économie qui ralentit, Cresson propose que le taux du SMIC soit augmenté d'un taux plus élevé que celui fixé par la loi. Bérégovoy n'est pas d'accord, et les rumeurs se répandent au sujet de sa démission éventuelle. Cresson tient bon, et le 20 juin 1991 elle annonce une hausse de 2,3% plutôt que le 1,7% que la loi sanctionne. Néanmoins, cette épreuve de force coûte cher à Édith Cresson puisque Bérégovoy fera son mieux désormais pour bloquer ses initiatives. D'après Élisabeth Schemla, Bérégovoy monte dorénavant « un coup d'État permanent » contre Cresson<sup>450</sup>. Notre troisième exemple concerne les responsables du Parti socialiste. Selon Élisabeth Schemla, « pour bien marquer qu'elle n'agira pas sous la bannière déchiquetée du PS », elle supprime « le traditionnel petit déjeuner ... [avec] les barons du Parti »<sup>451</sup>. Cette action, qui met fin à une pratique qui existe de longue date, semble avoir été motivée par les nombreuses critiques que lui adressaient ses collègues. En dépit de sa volonté de s'isoler de ses derniers, comme Élisabeth Schemla le constate,

---

<sup>448</sup> Élisabeth Schemla, *Édith Cresson, la femme piégée*, Paris : Flammarion, 1993, p. 106.

<sup>449</sup> Franz-Olivier Giesbert, *La Fin d'une époque*, Paris : Éditions du Seuil, 1993, p. 143.

<sup>450</sup> Élisabeth Schemla, *op. cit.*, p. 140.

<sup>451</sup> *Ibid.*, p. 110.

« elle est ... ressentie, dénoncée comme prisonnière de son gouvernement, et surtout de l'intransigent Pierre Bérégovoy. Une femme sous influence »<sup>452</sup>. On le voit, les velléités d'indépendance d'Édith Cresson la rend d'autant plus vulnérable au stéréotype de femme dépendante. On sait d'ailleurs que Cresson ne parvient pas à obtenir de Mitterrand le gouvernement qu'elle lui a demandé, à cause de l'opposition des responsables du parti et du soutien tiède que lui accorde le président lui-même. Ainsi, soumise à François Mitterrand, et incapable de prendre ses distances vis-à-vis des responsables du PS, Mme Cresson ne parvient pas à se faire une image de leader fort et indépendant.

Quelles conclusions tirer de cette analyse ? Édith Cresson doit au président sa carrière politique jusque dans son rôle de Premier ministre. Ses liens avec Mitterrand sont tels que l'on voit apparaître des rumeurs sur ses relations présumées sexuelles avec le président. L'idée de sa soumission totale est reprise par les médias qui présentent Mme Cresson comme le guignol de Mitterrand, un jouet en effet. Il est clair qu'elle fait face au stéréotype qui suppose qu'une femme a besoin d'un homme influent pour réussir dans la politique. S'agissant d'Abel Farnoux, son confident et conseiller, il existe deux situations qui, se confondant, minent l'image de Cresson. D'abord, l'idée qui se répand sur d'éventuelles relations sexuelles entre eux, et deuxièmement, le fait que Mme Cresson ne réussit pas à démontrer que c'est elle qui prend les décisions. Encore une fois, Édith Cresson se met dans une situation où elle a l'air d'avoir

---

<sup>452</sup> Elisabeth Schemla, *Édith Cresson, la femme piégée*, Paris : Flammarion, 1993, p. 139.

besoin d'un homme influent pour exercer ses responsabilités. Un troisième facteur se présente pour Cresson : ses actions comme Premier ministre résultent dans son éloignement vis-à-vis du parti et de ses collègues. Notre analyse des rapports difficiles avec ses collègues du gouvernement montre que plus elle essaie de se frayer une voie à elle, plus elle tombe dans la situation désastreuse d'une femme soumise à la volonté des hommes. La conséquence en est que Cresson ne reçoit plus le soutien de ses collègues. Son taux de popularité tombe, et à terme le président lui demande de démissionner de son poste de Premier ministre. Incapable de faire valoir son indépendance vis-à-vis du président, de Farnoux et de ses collègues, elle est clairement victime du stéréotype qui présume qu'une femme dépend d'un homme influent pour avancer dans la politique. Ainsi, à mesure que le temps passe, que les bourdes se multiplient, que ses tentatives pour se libérer des liens qui l'étouffent s'épuisent, Mme Cresson s'enferme de plus en plus dans le piège du *double bind*.

### **3.3 Simone Veil**

Comme nous l'avons noté au chapitre 2, avant sa nomination comme ministre de la Santé en 1974, Simone Veil a fait la connaissance de Jacques Chirac et de Georges Pompidou dans le cadre des activités sociales liées à l'emploi de son mari, Antoine. Ces hommes du pouvoir ont bien reconnu les qualités exceptionnelles de Simone. Toutefois, comme l'analyse qui suit va le démontrer, l'intervention des hommes influents n'a pas empêché le caractère indépendant de Veil de se manifester tout au long de sa carrière. Sous cette optique, nous examinerons ses liens avec certains personnages importants pour voir à quel point ils représentent un avantage politique pour Mme Veil.

Commençons tout d'abord par l'examen du rôle de son mari dans la vie politique de Simone. Les deux se rencontrent en 1945, et se marient le 26 octobre 1946. Simone avait alors 19 ans. Suite à ses études, qui sont couronnées par un diplôme de Sciences Po, Antoine commence à travailler comme attaché parlementaire au Conseil de la République (aujourd'hui le Sénat). De 1947 à 1971, Antoine travaille dans les services de l'État. En 1971, sa carrière change d'orientation et il devient administrateur, puis directeur générale de l'Union de Transports Aériens (UTA), compagnie aérienne qui, en 1992, fusionne avec Air France. En plus de ces postes dans l'administration et dans l'entreprise, Antoine a aussi exercé des fonctions politiques. Il a été, notamment, élu conseiller de Paris en 1971, et réélu en 1983. Pour sa part, Mme Veil, elle-même titulaire d'un diplôme de Sciences Po, choisit de rester à domicile jusqu'en 1954. Toutefois, l'ambition personnelle ne fait pas défaut. En 1954, elle met fin

à sa vie de femme au foyer. Une fois qu'elle achève ses études de droit, elle annonce à son mari qu'elle veut devenir avocate. Elle regrette que sa mère ait dû renoncer à la vie professionnelle à cause des attitudes de l'époque qui l'ont forcée à rester au foyer, un sacrifice « que la jeune fille jugeait parfois injuste »<sup>453</sup>. Contre son mari qui veut qu'elle reste à la maison selon les normes de l'époque, Simone se défend avec acharnement, et ils parviennent à un compromis : elle entrera dans la magistrature. Le couple évolue dans les cercles politiques au gré des postes différents d'Antoine. C'est par ces réseaux que Simone fait la connaissance de Georges Pompidou et de Jacques Chirac, dont nous parlerons ci-dessous. Antoine a-t-il une influence sur la carrière politique de Simone Veil ? Rien de notre analyse n'indique qu'Antoine a joué un rôle direct dans l'ascension politique de Simone, même si ses relations ont sans doute facilité l'intégration de Simone Veil dans le monde politique.

La nomination de Mme Veil comme ministre de la Santé en 1974 s'explique par ses liens avec Georges Pompidou. C'est en 1969 qu'elle rencontre Pompidou pour la première fois. Le 14 mars 1970, Mme Veil est nommée secrétaire générale du Conseil supérieur de la magistrature (CSM) par le président. D'après Pfaadt, « [la] proximité avec le couple Pompidou explique sa nomination »<sup>454</sup>. Dans son rôle au CSM, elle rencontre fréquemment le président. Sur l'ordre du dernier, elle obtient le poste d'administratrice de l'Office de radiodiffusion-télévision française (ORTF) où elle est la première femme à siéger dans le conseil

---

<sup>453</sup> Laurent Pfaadt, *Simone Veil : Une Passion française*, Saint-Victor-d'Épine : City Éditions, 2011, p. 17.

<sup>454</sup> *Ibid.*, p. 81.

d'administration, et elle occupe un poste comparable à la Fondation de France. À cause de son lien avec Georges Pompidou, dans les services de l'État et les échelons du pouvoir « son nom commence à circuler parmi les femmes les plus en vue en France »<sup>455</sup>. L'influence de Pompidou se termine avec sa mort, le 2 avril 1974. En mai 1974, Mme Veil trouve un nouveau mentor : le nouveau président, Valéry Giscard d'Estaing, qui la nomme ministre de la Santé. Parlant des relations entre le président et Simone, Laurent Pfaadt note qu' « il n'y eut jamais d'amitié entre Simone Veil et Giscard d'Estaing, tout juste du respect »<sup>456</sup>. Mais comme nous le verrons plus tard, Giscard d'Estaing va peser sur sa carrière politique. Giscard demande à son Premier ministre Jacques Chirac de trouver des femmes « nouvelles en politique ». Chirac met en avant le nom de Simone Veil sur les conseils de sa principale conseillère, Marie-France Garaud, amie de Simone. À cette époque, Simone et Chirac se connaissent peu, même si, comme Simone le raconte, elle avait « déjà eu l'occasion d'approcher Chirac ... [parce que son] mari le croisait dans les milieux politiques proches du pouvoir »<sup>457</sup>. Valéry Giscard d'Estaing connaît peu Simone au moment où Chirac la propose. En fait, Simone n'est pas le premier choix du président pour le poste de ministre de la Santé : il préfère Anne-Marie Fritsch, mais Chirac refuse cette dernière et impose le choix de Simone Veil. Ainsi, selon Laurent Pfaadt, « l'initiative vient bel et bien

---

<sup>455</sup> Laurent Pfaadt, *Simone Veil : Une Passion française*, Saint-Victor-d'Épine : City Éditions, 2011, p. 83.

<sup>456</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>457</sup> Simone Veil, *Une Vie*, Paris : Éditions Stock, 2011, pp. 148-9.

de Jacques Chirac »<sup>458</sup>. En somme, si elle a pu accéder au poste de ministre de la Santé, c'est en raison des tractations entre Chirac et Giscard d'Estaing sur l'entrée d'une femme au gouvernement.

Les événements qui mènent à son élection comme député du Parlement européen en 1979 sont marqués par la volonté de Valéry Giscard d'Estaing. Depuis la nomination de Veil comme ministre, Giscard d'Estaing suit sa carrière avec intérêt. Son succès à l'Assemblée nationale, où elle fait promulguer la loi sur l'IVG, assoit sa réputation dans le monde politique. C'est Giscard d'Estaing qui incite Simone Veil à participer au scrutin européen comme tête de liste UMP contre son ancien rival Jacques Chirac. Albert du Roy explique dans *L'Express* du 14 juillet 1979 que Giscard insiste pour que Veil soit « la tête de liste pour rassembler le maximum des suffrages français »<sup>459</sup>. Mme Veil mène une bonne campagne, et sa liste arrive en première position ; celle de Chirac est en quatrième. Plusieurs jours après son élection comme députée européenne, elle devient président du Parlement européen grâce au soutien de Giscard d'Estaing qui convainc Helmut Schmidt de faire porter les voix des élus allemands sur Mme Veil. Ainsi, c'est Giscard d'Estaing qui est la force derrière l'élection de Simone : il veut qu'un Français, et en particulier Simone, occupe ce poste de président, et met tout en œuvre pour qu'elle l'obtienne. Il est donc évident que, sans le soutien du président, Simone n'aurait pas disputé le scrutin européen, ni été la tête de liste, ni accédé à la présidence du Parlement européen. Le cas de Simone

---

<sup>458</sup> Laurent Pfaadt, *Simone Veil : Une Passion française*, Saint-Victor-d'Épine : City Éditions, 2011, p. 92.

<sup>459</sup> Albert du Roy, « Simone II », *L'Express*, le 14 juillet 1979, p. 50.

Veil montre que, dans la politique française des années 1970, une femme avait besoin du soutien d'un homme influent pour obtenir un poste important.

Malgré le soutien que lui ont apporté Pompidou, Chirac et Giscard d'Estaing, il existe chez Simone Veil un réel désir de garder son indépendance. D'après Maurice Szafran, « elle ne serait jamais dépendante d'un homme ... Elle ne supporte pas, elle n'a jamais supporté le paternalisme cauteleux des hommes »<sup>460</sup>. Laurent Pfaadt le souligne en notant qu'elle est

indépendante et intransigeante avec sa conscience et ses convictions au mépris des idéologies, des hommes et de l'amitié ... elle refusa les combines politiciennes, les compromissions<sup>461</sup>.

Considérons quelques situations où elle montre son désir d'indépendance.

Veil commente que, en 1976, « j'ai refusé d'adhérer au RPR, nouvellement créée, à la fureur [sic], je dois le dire, de Jacques Chirac »<sup>462</sup>.

Notre deuxième exemple porte sur son élection comme députée au Parlement européen en 1979. Même si Giscard d'Estaing en était l'instigateur, il ne s'associe pas directement à la campagne. En fait, Veil fait campagne sans son soutien. Grâce à son travail et à celui de ses colistiers, sa liste arrive en tête. Nous citons enfin un incident qui a lieu au cours de la première année de sa présidence du Parlement européen, en 1979. Elle rejette le budget proposé pour 1980, ce qui enrage Raymond Barre, le Premier ministre français. Mme Veil « fait alors face à l'attitude

---

<sup>460</sup> Maurice Szafran, *Simone Veil : Destin*, Paris : Flammarion, 1994, p. 196.

<sup>461</sup> Laurent Pfaadt, *Simone Veil : Une Passion française*, Saint-Victor-d'Épine : City Éditions, 2011, pp. 8-9.

<sup>462</sup> Simone Veil, *Une Vie*, Paris : Éditions Stock, 2011, p. 175.

hostile de son ancien Premier ministre ... qui conteste cette opposition, en vain »<sup>463</sup>. Ainsi, il semble que Simone Veil ait un caractère indépendant et qu'elle n'accepte pas nécessairement d'avaliser une politique qui va à l'encontre de sa volonté, de sa sensibilité, et de ses convictions.

La situation se résume donc à ceci : la nomination de Simone Veil comme ministre de la Santé est le résultat, non pas uniquement de ses liens proches avec le président de la République ou le Premier ministre, mais aussi de ses liens avec le couple Pompidou, de son amitié avec Marie-France Garaud et de sa compétence éprouvée dans ses rôles dans la magistrature et les conseils d'administration. Mais c'est Pompidou qui lance Veil dans sa carrière politique, puis ce sont Giscard d'Estaing et Chirac qui veillent à son entrée au gouvernement. S'agissant de l'entrée de Veil dans le Parlement européen et de son élection comme président, c'est Giscard d'Estaing qui manœuvre pour assurer ses succès. Dans la mesure où elle bénéficie de ses liens avec des hommes politiques influents, elle conforte en quelque sorte le stéréotype selon lequel une femme a besoin d'un homme influent pour réussir dans la politique. Nous avons noté qu'il existe des occasions où elle a démontré son indépendance. Loin d'entraver son ascension politique, les manifestations de sa volonté d'indépendance semblent lui avoir assuré un taux de popularité remarquable. Ainsi, dans le cas de Simone Veil, la situation du *double bind*, si nocive pour certaines de ses consœurs, ne l'a pas touchée profondément. Simone Veil a certes bénéficié du soutien de plusieurs

---

<sup>463</sup> Laurent Pfaadt, *Simone Veil : Une Passion française*, Saint-Victor-d'Épine : City Éditions, 2011, p. 145.

hommes politiques de sensibilités différentes, mais elle a en même temps évité, par son esprit d'indépendance, tout risque de compromission.

### 3.4 Michèle Alliot-Marie

Le 18 septembre 2005, MAM annonce, pendant une interview au *Grand rendez-vous* sur Europe 1 : « je ne serai l'affidée de personne ». Selon Darmon, elle veut dire par là « ni alliée, ni complice, ni adversaire. En clair : MAM annonce son intention de jouer désormais pour elle-même »<sup>464</sup>. Mais lors de son élection à la présidence du RPR, en 1999, et de sa nomination comme ministre de la Défense, en 2002, est-ce qu'elle fait preuve d'une indépendance totale ? L'analyse qui suit cherche à proposer des réponses à cette question.

Commençons tout d'abord par l'examen du rôle que jouent son mari, Michel Alliot, et son compagnon actuel, Patrick Ollier, dans sa carrière politique. Le premier est universitaire français, spécialiste de l'anthropologie du droit. En 1968, Alliot devient chef de cabinet d'Edgar Faure, ministre de l'Éducation, et en 1970, il est l'un des fondateurs de l'université Paris-VII (aujourd'hui Paris Diderot), dont il est le premier président. Le 23 juin 1971, lui et Michèle se marient. Assistante dans le département d'ethnologie juridique à l'université Paris II Panthéon-Assas, Michèle est loin du monde politique à cette époque. En 1972, elle rejoint comme conseillère ministérielle le cabinet d'Edgar Faure, maintenant ministre des Affaires sociales, où Michel est toujours directeur de cabinet. Michaël Darmon note que selon Renée Marie, mère de Michèle, Faure connaissait déjà depuis longtemps la jeune femme, même si « d'autres témoins de l'époque assurent que c'est bien son mari qui l'a fait engager

---

<sup>464</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Murette*, Paris : L'Archipel, 2006, p. 206.

au cabinet »<sup>465</sup>. Le 2 avril 1973, Faure est nommé au perchoir de l'Assemblée nationale, mettant fin aux postes de Michel et Michèle. Michel reprend sa vie d'universitaire, et Michèle, qui a travaillé moins d'un an dans le cabinet Faure, revient au secteur universitaire pour une courte période avant d'entrer dans les cabinets de Bernard Stasi (de 1973 à 1974), de Gérard Ducray (1974), et d'Alice Saunier-Seïté (de 1976 à 1978). Dans la période de 1978 à 1985, elle travaille dans le secteur privé comme administratrice et PDG de la société Uta-Indemnité. Le couple Alliot divorce en 1984. Dans l'ensemble, il est probable que le rôle de Michel dans la carrière politique de sa femme dans la période qui va jusqu'à leur divorce est celui d'accompagnateur plutôt que de mentor. Michèle rencontre son compagnon actuel, Patrick Ollier, pour la première fois en 1974. Ollier a occupé des postes divers dans les cabinets des hommes politiques. De 1970 à 1973, il est conseiller pour les Premiers ministres Jacques Chaban-Delmas et Pierre Messmer, et de 1974 à 1981, conseiller pour les ministres Georges Gorse, Paul Dijoud et Alain Peyrefitte. En 1981, il accepte un poste dans le secteur privé comme conseiller du président du groupe Béghin-Say, fabriquant des produits sucrés. En 1988, le lien entre Michèle et Patrick se soude et ils entament une vie de couple. Michèle est déjà au gouvernement depuis 1986 comme secrétaire d'État. Ollier entre dans la politique nationale et régionale : il est député des Hautes-Alpes de 1988 à 2002, et en 2001, il s'établit à Rueil-Malmaison où il est élu conseiller municipal puis, en 2004, maire de

---

<sup>465</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Murette*, Paris : L'Archipel, 2006, p. 67.

la commune. Sans doute l'expérience qu'il a obtenue dans ces rôles divers va-t-elle bénéficier à Michèle dans une certaine mesure, mais Michèle occupe déjà des postes importants, dont la présidence du RPR et les postes de secrétaire d'État et de ministre. Comme l'expérience de Patrick est inférieure à celle de Michèle, il est peu probable qu'il ait joué un rôle déterminant dans sa carrière politique. D'ailleurs, il préfère rester dans l'ombre. Par exemple, au moment où Michèle annonce qu'elle va se présenter pour le scrutin RPR, il abandonne ses ambitions politiques pour qu'elle puisse s'engager pleinement dans cette voie. Désormais, Ollier est à son côté pour la soutenir dans sa carrière, y compris dans la campagne pour la présidence du RPR. Il est clair que c'est la carrière de Michèle qui est privilégiée dans le couple. Ainsi, en ce qui concerne son ex-mari et Patrick Ollier, il est évident que Michèle trace sa voie dans la politique selon ses propres efforts, et que ses liens avec les deux hommes ne sont pas décisifs pour sa carrière.

Son père, Bernard Marie, joue un rôle important dans son ascension politique. Député des Pyrénées-Atlantiques de 1967 à 1981, Bernard choisit Michèle comme suppléant de 1978 à 1981. Ancien arbitre de rugby et connu des Français, Bernard a un carnet d'adresses impressionnant qui inclut le nom de Jacques Chirac, qui comme lui a été élu député en 1967. D'après Michaël Darmon, c'est Bernard qui a convaincu sa fille de s'aligner avec Chirac, et « en 1981, elle se trouve propulsée par son père sur le seuil du parti néo-gaulliste, dirigé par Chirac ». Darmon constate aussi que « son premier vrai statut est d'être "fille de" ... [et qu'elle] a toujours été protégée comme une sainte dans

une petite niche ». Il ajoute que « l'influence de Bernard Marie, lors des grands tournants de la carrière de sa fille, est significative »<sup>466</sup>. Le 8 mai 2002, Antoine Guiral, dans *Libération*, fait savoir que « son père ... pilote sa carrière »<sup>467</sup>. En somme, Bernard Marie est responsable pour l'entrée dans la politique de sa fille. C'est grâce à son carnet d'adresses important et particulièrement à son amitié avec Jacques Chirac qu'elle se lance dans sa carrière politique.

Les liens entre Michèle et Jacques Chirac nous intéressent au premier chef. Lorsqu'en 1968, à Biarritz, Michèle le rencontre pour la première fois, Chirac l'invite à rejoindre son équipe, mais elle refuse catégoriquement : « merci, mais il n'en est pas question. La politique, ça ne m'intéresse pas et je n'en ferai jamais »<sup>468</sup>. C'est en 1981 que les liens entre Chirac et Michèle se resserrent. Chirac note un changement de ton chez Michèle qui parle spontanément de son intérêt pour la politique. C'est le début de leur partenariat politique : Chirac « adopte » Michèle en la surnommant « la petite Michèle ». Cette année, elle commence son apprentissage au RPR, tout en gardant ses fonctions de professeur de droit commercial à l'Université Paris 1. Michaël Darmon note : « elle progresse rapidement dans l'appareil du parti ... Par ailleurs, on sait qu'elle a le soutien de Chirac »<sup>469</sup>. Le 20 mars 1986, elle est nommée secrétaire d'État à l'Enseignement dans le gouvernement de Jacques Chirac. En juillet

---

<sup>466</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Murette*, Paris : L'Archipel, 2006, pp. 81, 83-4, 196-7.

<sup>467</sup> Antoine Guiral, « Michèle Alliot-Marie – Ministre de la Défense et des Anciens Combattants », *Libération*, le 8 mai 2002.

<sup>468</sup> Michaël Darmon, *op. cit.*, p. 51.

<sup>469</sup> *Ibid.*, p. 86.

1999, leur amitié est mise à l'épreuve. La présidence du RPR est vacante et Jacques Chirac pense à Jean-Paul Delevoye. Cependant, Mme Alliot-Marie pense se présenter aussi. Interpellé par Michèle, Chirac n'y réagit pas défavorablement. D'après Darmon, « Chirac ... ne la dissuade pas de se présenter ». Au contraire, « dès le mois d'octobre, Chirac fait parvenir des messages discrets en faveur de MAM »<sup>470</sup>. Ainsi, à côté du soutien explicite pour Delevoye, Chirac accorde un soutien implicite à Michèle qui finit par l'emporter. Le 7 mai 2002, Chirac, alors président de la République, nomme Michèle comme ministre de la Défense. Elle sera la première femme à occuper ce poste. De plus, comme nous l'avons noté ci-dessus, en 2005, Chirac pense même à Michèle pour le poste de Premier ministre. Chirac joue incontestablement un rôle important dans la carrière politique de Michèle. C'est lui qui la nomme au gouvernement en 1986, qui soutient implicitement sa candidature pour la présidence du RPR en 1999, et qui la nomme au poste régulier de ministre de la Défense en 2002. Nous avons noté aussi que Michèle est considérée comme la protégée de Chirac. Aurait-elle avancé sans le soutien de Chirac ? Cela est peu probable, étant donné le pouvoir dont Chirac disposait dans ses rôles de président de la République et de Premier ministre.

Comment Michèle a-t-elle démontré sa volonté d'indépendance vis-à-vis de Jacques Chirac ? Notre première observation est que c'est une femme forte, voire têtue. En effet, c'est dans ses échanges avec Chirac que nous découvrons son caractère indépendant. En 1968, comme nous

---

<sup>470</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Muette*, Paris : L'Archipel, 2006, pp. 154, 158.

l'avons noté ci-dessus, Chirac, alors secrétaire d'État aux Affaires sociales, demande qu'elle rejoigne son équipe, mais elle refuse. En 1978, lors d'une réunion du RPR, Chirac propose qu'elle adhère au parti. De nouveau elle le repousse. En 2001, alors présidente du RPR, Michèle refuse de nommer François Fillon comme secrétaire général du parti, contre l'avis de Chirac. Au début de 2002, devant Chirac qui refuse de lui donner un rôle important dans son équipe de campagne pour la présidentielle, elle menace d'aller en vacances avec le chéquier du RPR. Cette action, qui aurait privé Chirac des fonds de campagne, réussit à lui faire volte-face. Le 23 avril 2002, pendant la campagne présidentielle, Chirac crée un nouveau parti, l'Union pour un mouvement populaire (UMP), pour établir « une fusion de la droite et du centre »<sup>471</sup>. Au début, Michèle est contre cette proposition qui résulterait dans la dissolution du RPR. Cependant, elle reconnaît que cette transformation est inévitable, et commence des négociations avec le président. Encore une fois, elle utilise les fonds du RPR comme outil de marchandage. Elle demande plusieurs postes, dont ceux du Premier ministre et du président de l'Assemblée, et Chirac accepte finalement de la nommer ministre de la Défense en échange du transfert des fonds du RPR à l'UMP. Loin d'être totalement soumise, Mme Alliot-Marie montre qu'elle peut se rebeller contre l'autorité du président, voire même faire pression sur lui. Sa compétence dans ses rôles politiques, dont nous avons parlé ci-dessus, l'aide à atténuer quelque peu les effets néfastes du stéréotype qui suppose qu'une femme a

---

<sup>471</sup> Michaël Darmon, *Michèle Alliot-Marie : La Grande Muette*, Paris : L'Archipel, 2006, pp. 175-6.

besoin d'un homme influent pour avancer dans le monde politique. Néanmoins, en dépit de ces démonstrations d'indépendance vis-à-vis de Chirac, Michèle reste toujours à l'ombre de son mentor. Elle n'échappe pas tout à fait à la situation du *double bind* qui fait qu'une femme qui cherche à affirmer son indépendance reste d'autant plus dépendante d'un homme influent.

Comment les médias présentent-ils l'indépendance de Mme Alliot-Marie ? Dans la période avant le scrutin pour la présidence du RPR, en 1999, nous trouvons peu d'articles qui font référence aux liens entre Chirac et Alliot-Marie. Le 12 octobre 1999, Jean-Louis Saux se borne à évoquer simplement les « deux candidats considérés comme étant les plus proches de Jacques Chirac, M. Delevoye ou Mme Alliot-Marie »<sup>472</sup>. Mais Thierry Portes, dans *Le Figaro* du 17 novembre 1999, pointe clairement l'indépendance de MAM vis-à-vis de Chirac :

Mme Alliot-Marie s'en prend aux entourages présidentiels. À son concurrent direct, Jean-Paul Delevoye, qui accepte en bloc la tutelle de l'Élysée, Michèle Alliot-Marie oppose ainsi sa qualité de « femme qui n'est pas sous influence, qui ne s'est jamais rangée dans un camp »<sup>473</sup>.

Nous avons noté ci-haut que Michèle force la main de Chirac au moment où elle brigue la présidence du RPR, alors que c'est Jean-Paul Delevoye, son concurrent, qui a l'imprimatur du président. Les médias s'en font souvent l'écho, à l'instar de Jean-Louis Saux qui, le 20 novembre 1999,

---

<sup>472</sup> Jean-Louis Saux, « Au RPR, l'offre "chiraquienne" s'élargit à Michèle Alliot-Marie », *Le Monde*, le 12 octobre 1999.

<sup>473</sup> Thierry Portes, « Michèle Alliot-Marie en vedette "amicale" », *Le Figaro*, le 17 novembre 1999.

décrit Delevoye comme le « “candidat officiel” de l’Élysée »<sup>474</sup>, ou de Thierry Portes qui, le 22 novembre 1999, note les « consignes de l’Élysée en faveur de Jean-Paul Delevoye »<sup>475</sup>. Comme Mme Alliot-Marie ne cherche pas pour sa part à se présenter comme le candidat préféré du président, la presse tend plutôt à souligner l’indépendance de Michèle, portant un démenti à ceux qui prétendent qu’elle dépend de Chirac pour son élection comme président du RPR. Jean-Louis Saux explique ainsi son succès :

bien qu’engagée en politique depuis le début des années 79, Michèle ... liée à Jacques Chirac depuis la même époque ... est parvenue à imposer l’idée qu’elle saurait, au besoin, tenir tête au président de la République, en toute loyauté, mais en toute liberté<sup>476</sup>.

Des années plus tard, la presse relève volontiers son esprit d’indépendance. Le 20 mai 2002, *The Guardian* note que Michèle n’a jamais hésité à désobéir à Chirac, et cite comme exemple sa nomination pour la présidence du RPR<sup>477</sup>. Autre exemple de son indépendance : Sylvie Pierre-Brossolette constate dans *Le Figaro* du 22 janvier 2005 : « à chaque fois que Jacques Chirac lui a proposé de quitter l’hôtel de Brienne [Défense] pour le Quai d’Orsay [Affaires étrangères], elle a refusé »<sup>478</sup>. Cette même volonté de résistance se manifeste lors de la présidentielle de 2007. Voilà des exemples de grands titres sur le sujet : « Alliot-Marie

---

<sup>474</sup> Jean-Louis Saux, « Les Militants du RPR votent samedi pour élire leur nouveau président », *Le Monde*, le 20 novembre 1999.

<sup>475</sup> Thierry Portes, « Delevoye et Alliot-Marie au coude à coude », *Le Figaro*, le 22 novembre 1999.

<sup>476</sup> Jean-Louis Saux, « Le Président du RPR est élu au terme d’une vraie campagne électorale », *Le Monde*, le 5 décembre 1999.

<sup>477</sup> « The New Iron Lady – Don’t be Fooled by the Smile », *Guardian*, le 20 mai 2002.

<sup>478</sup> Sylvie Pierre-Brossolette, « Michèle Alliot-Marie », *Le Figaro*, le 22 janvier 2005.

rêve d'être candidate » (*Le Parisien*, le 25 septembre 2006), « Michèle Alliot-Marie s'apprête elle aussi à entrer en lice » (*Le Figaro*, 30 novembre 2006), et « MAM ira peut-être, sans l'UMP » (*Le Parisien*, le 28 décembre 2006). Il est vrai que ses liens avec Chirac sont rarement évoqués, et on a l'impression que c'est Mme Alliot-Marie qui prend les décisions, non Chirac.

Néanmoins, pour certains dans la presse, la nomination de MAM comme ministre de la Défense en 2002 est vue comme preuve de sa soumission à Chirac. Le langage de Jean-François Pécresse, aux *Echos* du 7 mai 2002, est révélateur : « après avoir accepté de sacrifier son RPR sur l'autel de l'UMP, Michèle Alliot-Marie est donnée à la Défense »<sup>479</sup>. Le 8 mai 2002, *Reuters* note : « adversaire déclarée de la fusion des partis de droite dans une coalition de type CDU, Michèle Alliot-Marie a dû se soumettre à la volonté du chef de l'État »<sup>480</sup>. Antoine Guiral constate dans *Libération* du 8 mai 2002 : « elle venait d'avaler une série de couleuvres. Après avoir résisté plusieurs mois à ... [la proposition de Chirac pour établir un nouveau parti], elle a fini par céder durant l'entre-deux-tours »<sup>481</sup>. Si ces commentaires soulignent la soumission de Michèle devant Chirac, ils démontrent aussi son pragmatisme, étant donné qu'elle est la bénéficiaire d'un poste régalien.

Dans l'ensemble, la presse présente Mme Alliot-Marie comme indépendante dans ses interactions avec Chirac, même s'il existe, en même

---

<sup>479</sup> Jean-François Pécresse, « La Difficile composition du "gouvernement de mission" », *Les Echos*, le 7 mai 2002.

<sup>480</sup> « Alliot-Marie, soldat de Chirac à la Défense », *Reuters*, le 8 mai 2002.

<sup>481</sup> Antoine Guiral, « Michèle Alliot-Marie – Ministre de la Défense et des Anciens Combattants », *Libération*, le 8 mai 2002.

temps, certains journalistes qui croient qu'elle finit par se soumettre à sa volonté.

Pour récapituler, les avantages que représentent ses liens avec son ex-mari et son compagnon sont minimes. Sans doute Patrick Ollier participe-t-il à la vie politique de Michèle, mais il reste pour la plupart dans l'ombre. L'influence de son père est réelle. Son carnet d'adresses et, en particulier, son amitié avec Jacques Chirac, sont importants pour la carrière politique de Michèle. Mais, c'est le lien qui se forme entre Chirac et Michèle qui a compté le plus. Comme mentor de Michèle, Chirac l'encourage à faire les premiers pas dans le monde politique et lui propose des postes au gouvernement. En dépit des différends entre elle et lui, y compris celui qui les a opposés lors de sa candidature pour la présidence du RPR, du choix pour le poste de secrétaire général du RPR, ou des discussions sur les fonds du RPR, les liens entre les deux restent forts. Chirac soutient Michèle au point de penser à elle pour le poste de Premier ministre. Mme Alliot-Marie dépend assurément de son père et de Jacques Chirac dans sa carrière politique. En effet, elle a frayé sa voie suivant les relations parfois tendues qu'elle entretenait avec Jacques Chirac, et dans cette optique, les divergences de point de vue ne font que confirmer les liens de proximité entre les deux personnalités ambitieuses. La situation du *double bind* consiste alors dans le piège où se trouve Mme Alliot-Marie : elle n'arrive à s'affranchir de son mentor que pour mieux se retrouver dans son sillage.

### 3.5 Ségolène Royal

La vie politique de Mme Royal est dominée par son lien avec François Hollande. Ils se rencontrent en 1978 à l'ENA où ils poursuivent leurs études. Par la suite, ils forment un couple et élèvent quatre enfants, mais ils choisissent de ne pas se marier. Comme Hollande occupe le poste de Premier secrétaire du Parti socialiste de 1997 à 2008, l'on peut s'attendre à ce que Ségolène profite de la situation de son compagnon pour faire avancer sa propre carrière. L'analyse qui suit va examiner comment le scénario du *double bind* se manifeste dans ce cas. A l'été de 2008, Ségolène forme un nouveau couple avec André Hadjez, homme d'affaires dans le marketing des livres. Nous examinerons d'abord son rôle dans la carrière politique de Ségolène, et ensuite les liens que Royal forme avec Hollande et d'autres personnages politiques.

Le 20 septembre 2009, Cécile Amar, dans *Le Journal du Dimanche*, constate que Hadjez est « très doué en multimédias ... [ce qui] n'a rien à voir avec la politique ». Elle ajoute qu'« au printemps 2009, André Hadjez va entrer de plain-pied dans la stratégie politique de Ségolène Royal ... [comme] conseiller »<sup>482</sup>. Hadjez est aux côtés de Ségolène pour moins de trois ans, la relation prenant fin en juillet 2011. Même s'il aide Ségolène dans sa campagne pour la primaire socialiste de 2011, son manque d'expérience dans le monde politique assure qu'il ne joue pas un rôle important dans cette campagne de Ségolène, qui possède

---

<sup>482</sup> Cécile Amar, « Cet Encombrant compagnon », *Le Journal du Dimanche*, le 20 septembre 2009.

déjà une expérience politique importante, y compris dans son rôle comme candidate socialiste pour la présidentielle de 2007.

Les liens entre François Mitterrand et Mme Royal sont déterminants. Ségolène Royal participe à son équipe de campagne de 1981, et occupe le poste de conseillère au secrétariat général de la présidence de 1982 à 1988. Pendant toutes ces années, elle est inconnue de Mitterrand. D'après Raphaëlle Bacqué et Ariane Chemin, « c'est en 1988 qu'il commence ... à l'observer de plus près ». À l'occasion d'une cérémonie qui fête la réélection de Mitterrand comme président, Ségolène lui demande une circonscription pour les législatives de 1988. Bacqué et Chemin notent que c'est grâce à Mitterrand qu'elle est candidate pour Deux-Sèvres, élection que, contre toute attente, elle remporte : « Mitterrand ... s'extasie de ce succès ... "*Quel exploit ! Quel talent !*" »<sup>483</sup>. Selon Christine Courcol et Thierry Masure, le prochain tournant se situe aux alentours de 1992, année où « Ségolène Royal se voit proposer par François Mitterrand, sous le charme de cette jeune femme combative et sûre d'elle, le ministère de l'Environnement »<sup>484</sup>. C'est ainsi que Mitterrand lance Royal dans l'exécutif. Royal reste dans le portefeuille jusqu'en mars 1993, mois où la gauche est battue dans les élections législatives. Mitterrand ne remporte pas la présidentielle de 1995, et sa mort, en 1996, met fin à son influence directe sur la carrière politique de Royal.

---

<sup>483</sup> Raphaëlle Bacqué et Ariane Chemin, *La Femme fatale*, Paris : Albin Michel, 2007, pp. 99-100. Ce sont les auteures qui soulignent.

<sup>484</sup> Christine Courcol et Thierry Masure, *Ségolène Royal : Les Coulisses d'une défaite*, Paris : L'Archipel, 2007, p. 62.

De son côté, Ségolène se réclame de l'héritage de Mitterrand dans ses campagnes pour la primaire socialiste de 2006 et la présidentielle de 2007. D'après Bacqué et Chemin, « lorsque des proches lui demandent comment ils pourraient l'aider durant la campagne, elle a pour ... [réponse] “dites que j'ai bien connu François Mitterrand” ». Les auteures ajoutent : « la vérité, c'est enfin que Ségolène Royal a imaginé qu'il y avait, dans son combat pour l'investiture socialiste, puis dans la course à l'Élysée, un bon usage de François Mitterrand ». Elles donnent des exemples de cet usage : « ses documents de campagne [pour la primaire] affichent en première page une photo du président et, pour signature, celle de “Génération Mitterrand” » ; pour la vidéo publicitaire lançant la campagne de la primaire « on a ... exhumé quelques plans de la jeune députée avec le président ». Finalement, pendant sa campagne présidentielle de 2007, à Pékin, comme Mitterrand en 1981, elle annonce les « “100 propositions” de son “pacte présidentiel” », rappelant les « “110 propositions” de 1981 » de Mitterrand<sup>485</sup>. Il est évident que François Mitterrand joue un rôle de premier plan dans la carrière politique de Royal, soit par ses actions en sa faveur, en la nommant au gouvernement par exemple, soit de façon posthume, à travers la revendication par Ségolène de l'héritage mitterrandien dans les campagnes pour la primaire et la présidentielle. Ainsi, loin d'être le signe d'une volonté d'indépendance, le recours à l'héritage de François Mitterrand témoigne

---

<sup>485</sup> Raphaëlle Bacqué et Ariane Chemin, *La Femme fatale*, Paris : Albin Michel, 2007, pp. 93-6, 100.

d'une volonté de s'associer à celui qui a dominé la politique et marqué toute une génération de Français.

Quatre ans plus tard, lors de la primaire socialiste de 2011, le scandale qui entoure Dominique Strauss-Kahn est au centre des interviews et des débats. Le pacte entre Martine Aubry et DSK à propos de la candidature pour le PS essuie les attaques de Royal. Celle-ci dirige ses critiques aussi sur François Hollande, maintenant son concurrent. Mme Royal se réclame de nouveau du souvenir de Mitterrand, comme le montre des articles de presse sur Royal en 2011. Le 8 janvier 2011, lors d'une interview avec Sophie Landrin et Olivier Schmitt du *Monde*, Mme Royal précise :

pendant sept ans à ses [Mitterrand] côtés à l'Élysée puis dans son gouvernement, ainsi qu'au Parlement, élue avec son soutien dans sa région natale, je n'ai jamais oublié ses engagements<sup>486</sup>.

Le 6 mai 2011, *L'Express* rapporte les paroles de Royal qui, la veille du trentième anniversaire de l'élection de Mitterrand comme président, rend un hommage appuyé à son ancien mentor :

je suis là par reconnaissance. J'ai appris ce métier politique auprès de lui pendant sept ans à la présidence de la République puis il m'a accompagnée dans les élections législatives dans la région qui l'a vu naître<sup>487</sup>.

Le 8 mai 2011, elle assiste à une réunion des supporters pour célébrer cet anniversaire. Un journaliste note le commentaire d'un supporter : « le vrai successeur de François Mitterrand s'appelle Ségolène Royal »<sup>488</sup>.

Cette idée est reprise le 9 mai 2011 par Jacques Demarthon dans *Le*

---

<sup>486</sup> Sophie Landrin et Olivier Schmitt, « Ségolène Royal : "J'ai envie de succéder à François Mitterrand" », *Le Monde*, le 8 janvier 2011.

<sup>487</sup> « Royal: "J'ai beaucoup appris auprès de Mitterrand" », *L'Express*, le 6 mai 2011.

<sup>488</sup> « 2012 : Ségolène Royal, héritière de François Mitterrand ? », *RTL*, le 9 mai 2011.

*Monde* : « deux jours avant le trentième anniversaire de l'accession à l'Élysée de François Mitterrand, Ségolène Royal a cherché à se poser en héritière directe de l'ancien président socialiste »<sup>489</sup>. En raison de cette identification réclamée bâtie sur un lien politique fort, elle risque d'alimenter l'idée selon laquelle elle lui doit sa carrière et son poste. Sous cet angle, elle s'expose au stéréotype, pointé par Rainbow Murray, selon lequel une femme a besoin d'un homme puissant pour s'imposer dans le monde politique.

Il faut maintenant examiner le lien entre Ségolène Royal et François Hollande. Après être sortis de l'ENA en 1980, François et elle trouvent, en 1982, des postes au cabinet de Jacques Attali, et de là, entament leurs carrières politiques respectives. Ségolène seule est nommée au gouvernement : Hollande n'a jamais exercé les responsabilités d'un ministre ou d'un secrétaire d'État. Les deux sont élus députés en 1988. Hollande est élu maire de Tulle en 2001, et il y reste jusqu'en 2008, l'année où il devient président du conseil général de la Corrèze. Il quitte ces fonctions le 11 mai 2012 en raison de son élection comme président de la République. Ségolène devient présidente du conseil général de Poitou-Charentes en 2004 et elle y est toujours le 30 juin 2012. Ainsi, leurs carrières politiques respectives suivent plus ou moins la même trajectoire. Comme nous l'avons noté ci-dessus, la carrière de Ségolène prend un virage en septembre 2005 lorsqu'elle annonce son ambition présidentielle. Dorénavant, la campagne de Ségolène trouve son élan, et ses scores dans

---

<sup>489</sup> Jacques Demarthon, « Ségolène Royal veut incarner l'héritage de François Mitterrand », *Le Monde*, le 9 mai 2011.

les sondages commencent à grimper. Au début, Ségolène se donne beaucoup de mal pour ne pas voler la vedette à François. Selon Bacqué et Chemin, « chaque fois qu'elle gravissait un nouvel échelon du pouvoir, Ségolène Royal s'est toujours inquiétée du sort de son compagnon »<sup>490</sup>. Toutefois, les sondages continuent à placer Ségolène devant François, ce qui enclenche un vif intérêt pour sa candidature potentielle pour la primaire. Hollande ne réagit pas publiquement aux actions de sa compagne et semble disposé à la laisser faire campagne toute seule. En septembre 2006, Hollande annonce qu'il ne briguera pas l'Élysée. Au fil du temps, leurs relations se détériorent, culminant dans l'annonce de leur séparation par Ségolène le soir du deuxième tour de la présidentielle de 2007, confirmant les soupçons de la presse sur leur séparation.

Comment Hollande a-t-il contribué aux campagnes de Royal ? Dans son rôle de Premier secrétaire du Parti socialiste, on s'attend à ce qu'il fasse tout pour la soutenir. Cependant, selon Rainbow Murray, pendant la campagne présidentielle le soutien qu'il accordait à Royal était peu enthousiaste et il l'a souvent critiquée dans le domaine public<sup>491</sup>. En plus, à ce moment-là, les rumeurs se répandent d'un lien sexuel entre Hollande et une journaliste, Valérie Trierweiler, qui aurait commencé en 2005. Ces rumeurs ont un effet négatif sur la campagne de Ségolène, qui s'efforce de son côté de cacher la détérioration de son couple. Le 17 juin 2007, *Le Figaro* cite Éric Besson qui estime « que les difficultés du couple

---

<sup>490</sup> Raphaëlle Bacqué et Ariane Chemin, *La Femme fatale*, Paris : Albin Michel, 2007, p. 16.

<sup>491</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, p. 61.

étaient «un fait qui a pesé objectivement sur l'élection présidentielle»<sup>492</sup>.

Élise Karlin commente la fin de la relation dans *L'Express* du 20 juin

2007 :

les querelles intimes entre François Hollande et Ségolène Royal auront pesé sur l'histoire du parti, en brouillant les scores électoraux, en perturbant les décisions, en infléchissant le cours des événements<sup>493</sup>.

Pour sa part, Mme Royal tient Hollande à l'écart pendant sa campagne.

Selon Bacqué et Chemin, « à l'approche de Noël, il comprend qu'il est déjà dans l'ombre ... Il est sans cesse obligé de mendier une information auprès d'elle pour se tenir informé »<sup>494</sup>. D'après Courcol et Masure, « elle

ne le prévient pas à l'avance de ses déclarations, dont il prend

connaissance dans les médias »<sup>495</sup>. En plus, Ségolène n'accepte pas que

François Hollande soit son directeur de campagne. Patrick Mennucci

note : « il aurait sans doute été judicieux que Hollande devienne le

directeur de campagne », mais Royal refuse à cause de « l'état de leurs

relations personnelles »<sup>496</sup>. Néanmoins, Mennucci déplore le fait que

Hollande n'oblige pas « l'appareil à s'engager derrière elle. C'est son rôle

de Premier secrétaire ... Or il ne le fait pas ». Il constate aussi que « le

cabinet de Hollande est dirigé par Stéphane Le Foll, notoirement anti-

Royal »<sup>497</sup>. Il est à noter que le livre de Ségolène, *Ma plus belle histoire,*

*c'est vous*, qui est sorti après la présidentielle et qui porte sur sa campagne,

---

<sup>492</sup> « Ségolène Royal et François Hollande se sont séparés », *Le Figaro*, le 17 juin 2007.

<sup>493</sup> Élise Karlin, « L'Histoire Vraie d'une rupture », *L'Express*, le 20 juin 2007.

<sup>494</sup> Raphaëlle Bacqué et Ariane Chemin, *La Femme fatale*, Paris : Albin Michel, 2007, p. 138.

<sup>495</sup> Christine Courcol et Thierry Masure, *Ségolène Royal : Les Couloirs d'une défaite*, Paris : L'Archipel, 2007, p. 92.

<sup>496</sup> Patrick Mennucci, *Ma candidate*, Paris : Albin Michel, 2007, pp. 134-5.

<sup>497</sup> *Ibid.*, pp. 139, 144.

ne fait référence à son ex-compagnon que cinq fois sur 306 pages. On devine sans mal son amertume envers Hollande.

Au premier abord, il semble que Royal n'essaie pas de profiter de ses relations privilégiées avec le chef du parti. Cependant, on peut s'interroger sur les efforts de Ségolène Royal pour donner l'impression que Hollande et elle vivaient en couple. Le 30 juin 2006, *Le Figaro* rapporte que Royal « évoque un possible mariage civil cet été avec ... Hollande »<sup>498</sup>. Le 28 mars 2007, dans une interview avec Marie-Françoise Colombani, Royal répond à une question sur ce sujet : « oui, nous sommes toujours ensemble et, oui, nous vivons toujours ensemble »<sup>499</sup>. Cependant, ce n'est pas le cas. Pour alimenter la fiction qu'elle et François vivent toujours ensemble, et pour cacher leur séparation aux Français, elle fait construire à son siège de campagne « un “espace privatif”, une vaste chambre, confortable, où ... [elle pouvait se] retrancher à l'insu de tous, à toute heure, pour dormir, rêver, écouter de la musique, faire du sport »<sup>500</sup>. Ainsi, Royal prend des mesures extrêmes pour donner l'impression qu'elle garde de bonnes relations avec François. Pendant la campagne de 2007, d'après Bacqué et Chemin, les Français commencent à s'interroger sur l'état de leurs relations. Ces interrogations jettent la panique dans l'équipe de Royal, et « il faut toute l'insistance des conseillers de Ségolène pour que, le 29 mars ... ils paraissent ensemble à la tribune et qu'elle dépose

---

<sup>498</sup> « Ségolène Royal évoque son mariage avec François Hollande », *Le Figaro*, le 30 juin 2006.

<sup>499</sup> Ségolène Royal et Marie-Françoise Colombani, *Maintenant*, Paris : Flammarion, 2007, p. 72.

<sup>500</sup> Ségolène Royal, *Ma plus belle histoire, c'est vous*, Paris : Grasset, 2007, p. 289.

enfin en public un baiser sur sa joue »<sup>501</sup>. Ce n'est qu'au moment où elle reconnaît avoir perdu la présidentielle qu'elle annonce la séparation. Marie-Noëlle Lienemann et Philippe Cohen nous donnent une raison possible pour cette tricherie : « elle avait toute la légitimité du Premier secrétaire puisqu'elle était la femme du chef »<sup>502</sup>. Il semble que Royal ait tenu à perpétuer l'idée d'une relation normale entre elle et François Hollande pour optimiser ses chances dans la présidentielle.

Il est évident que Ségolène Royal entretient une ambiguïté sur ses rapports avec François Hollande. Elle cherche à s'éloigner de Hollande, comme par exemple en refusant de l'intégrer comme directeur de campagne, mais elle veut en même temps s'assurer que les Français ne soient pas conscients de leur séparation. Ce dernier fait indique qu'elle cherche à préserver l'image d'une femme vivant une situation familiale normale. Cependant, la mise à l'écart de Hollande pendant la campagne démontre son indépendance vis-à-vis de son ancien compagnon, qui d'ailleurs ne fait aucun effort pour soutenir la campagne de Ségolène, au mépris, semble-t-il, de son rôle de Premier secrétaire du parti. Pour Mme Royal, les circonstances personnelles aidant, la volonté d'être indépendante reste au premier plan, même si elle savait qu'elle avait intérêt à faire croire aux Français qu'elle vivait toujours en couple. Ainsi, on peut affirmer que ses liens avec François Hollande ne l'empêchent pas

---

<sup>501</sup> Raphaëlle Bacqué et Ariane Chemin, *La Femme fatale*, Paris : Albin Michel, 2007, p. 211.

<sup>502</sup> Marie-Noëlle Lienemann et Philippe Cohen, *Au revoir Royal*, Paris : Perrin, 2007, p. 41.

d'afficher son indépendance, et que sa brouille avec le chef du parti n'entraîne pas d'effets néfastes dans sa campagne brillante de 2007.

Lors de la primaire socialiste de 2011, Hollande et Royal sont des concurrents. Hollande est en haut des sondages et Ségolène est placée loin derrière, en troisième position. Rainbow Murray, dans son analyse de la couverture médiatique de la primaire socialiste de 2011, note que pour Royal il existe peu de références familiales, et que le stéréotype « femme de » semble ne plus avoir cours en 2011<sup>503</sup>. Ségolène ne cherche pas l'aide de François : au contraire, elle s'oppose à lui. Par exemple, le 7 septembre 2011, François-Xavier Bourmaud du *Figaro* rapporte les paroles de Ségolène : « le point faible de François Hollande, c'est l'inaction »<sup>504</sup>. Bourmaud note aussi dans *Le Figaro* du 4 octobre 2011 : « Royal fustige la posture de François Hollande qui se targue de vouloir incarner un président “normal” »<sup>505</sup>. Le 5 octobre 2011, *Le Parisien* note que « Royal mouche son ancien compagnon »<sup>506</sup>. Ces éléments indiquent que Royal veut non seulement garder ses distances vis-à-vis de Hollande, mais aussi le combattre sur le plan politique. Ainsi, en 2011, Mme Royal revendique son autonomie en faisant de lui un adversaire dans sa campagne. La situation est exacerbée par les rapports amers entre Ségolène et Mme Trierweiler, la compagne de François. Dans l'ensemble,

---

<sup>503</sup> Rainbow Murray, « Progress but Still no Présidente : Women and the 2012 French Presidential Elections », *French Politics, Culture and Society*, Vol. 30, No. 3, 2012, p. 53.

<sup>504</sup> François-Xavier Bourmaud, « Royal éreinte Hollande et Aubry », *Le Figaro*, le 7 septembre 2011.

<sup>505</sup> François-Xavier Bourmaud, « La Primaire PS côté coulisse », *Le Figaro*, le 4 octobre 2011.

<sup>506</sup> « Troisième débat PS : Un Ton beaucoup plus vif », *Le Parisien*, le 5 octobre 2011.

en 2011, comme dans ses campagnes de 2006 et de 2007, Mme Royal doit faire face à l'absence du soutien de François Hollande. Mais à la différence de 2006 et de 2007, il n'y a plus d'avantages à tirer de la proximité supposée de son ancien compagnon. Sans la dynamique des relations avec le chef du parti, elle ne retrouve plus l'écoute des Français.

Quels sont les liens entre Ségolène et le Parti socialiste et ces dirigeants ? Au début de la campagne pour la présidentielle de 2007, elle adopte une stratégie qui consiste à s'éloigner du PS et de ses dirigeants, dont Jospin, Lang, Fabius, et Strauss-Kahn. La démarche de Royal est soulignée par Isabelle Mandraud au *Monde* du 21 février 2007 : « le style Royal, c'est enfin un ton très personnel qui exclut totalement le collectif »<sup>507</sup>. Elle installe son quartier général à 282 boulevard Saint-Germain et non pas au siège du Parti socialiste, pour se différencier de la ligne politique du parti. Cette action provoque de fortes réactions au sein du Parti socialiste. Par exemple, Patrick Mennucci, directeur adjoint de la campagne présidentielle de Royal, constate « l'hostilité que ... [lui] manifeste rapidement l'appareil de la rue de Solferino »<sup>508</sup>. Royal décrit ainsi les conditions dans lesquelles elle doit travailler alors : « en un mot nous travaillons dans l'artisanat, la machine de guerre du PS est inexistante »<sup>509</sup>. Pour sa part, Mme Royal refuse de consulter les experts du Parti socialiste, leur préférant ses propres conseillers. D'après Raphaëlle Bacqué et Ariane Chemin, « au Parti socialiste, les députés

---

<sup>507</sup> Isabelle Mandraud, « Royal cherche à imposer son style », *Le Monde*, le 21 février 2007.

<sup>508</sup> Patrick Mennucci, *Ma candidate*, Paris : Albin Michel, 2007, p. 137.

<sup>509</sup> Ségolène Royal, *Ma plus belle histoire, c'est vous*, Paris : Grasset, 2007, p. 66.

spécialisés en économie, en social, en éducation ... attendent sans succès des coups de fil du “2-8-2” qui ne viennent pas ». Bacqué et Chemin expliquent ainsi la stratégie de Ségolène Royal qui a évidemment pour but d’afficher son indépendance vis-à-vis du PS : « Royal ne veut à aucun prix débaucher dans les écuries des ténors du parti »<sup>510</sup>. Lionel Jospin critique la démarche de Royal : « quand on a fait appel à eux [les dirigeants], ils ont été présents, quand on les a tenus à l’écart, ils l’ont accepté ... [C’est] non sans avoir à subir des commentaires désobligeants »<sup>511</sup>. Cependant, en février 2007, Royal, face à une baisse de popularité, ne répugne pas à faire appel aux dirigeants, et dès le 22 février 2007, Jospin, DSK et Fabius y sont trouvés<sup>512</sup>. Mais les relations entre Royal et les dirigeants restent tendues. Le 20 mars 2007, lors d’un rassemblement organisé par Urgence Darfour à la Mutualité, on trouve Laurent Fabius au premier rang : il assiste au meeting à la demande de Ségolène. Cependant, « elle ne le salue pas en arrivant. L’ancien Premier ministre le prend très mal ... l’épisode est significatif de la froideur de leurs relations »<sup>513</sup>. De son côté, Royal critique la faible mobilisation des dirigeants : « les électeurs voulaient que mes anciens rivaux m’aident et m’épaulent ». Elle ajoute : « une candidate désignée par les militants est en droit d’attendre un soutien net »<sup>514</sup>. Jospin, qui conteste cette version des faits, récapitule ainsi la

---

<sup>510</sup> Raphaëlle Bacqué et Ariane Chemin, *La Femme fatale*, Paris : Albin Michel, 2007, pp. 145-6.

<sup>511</sup> Lionel Jospin, *L’Impasse*, Paris : Flammarion, 2007, p. 61.

<sup>512</sup> Ariane Chemin, « Ségolène, la seconde jeunesse de Chevènement », *Le Monde*, le 16 mars 2007.

<sup>513</sup> Christine Courcol et Thierry Masure, *Ségolène Royal : Les Coulisses d’une défaite*, Paris : L’Archipel, 2007, p. 209.

<sup>514</sup> Ségolène Royal, *Ma plus belle histoire, c’est vous*, Paris : Grasset, 2007, p. 291.

situation de Ségolène : « on ne peut pas se démarquer constamment du PS et de ses leaders et leur imputer ensuite la défaite »<sup>515</sup>.

Résumons la situation où se trouve Ségolène Royal en 2007. Elle cherche au début à afficher son indépendance vis-à-vis du PS et de ses dirigeants. Elle essaie de faire campagne sans le soutien des dirigeants, mais au fur et à mesure que sa campagne progresse, elle reconnaît qu'elle ne peut pas réussir toute seule. Sa campagne en panne, elle les appelle à la soutenir. Cependant, ses relations avec ses collègues socialistes restent fraîches, voire tendues. Ainsi, les efforts de Royal pour garder son indépendance n'ont pas réussi parce qu'elle a dû appeler les dirigeants à la rescousse au moment où sa campagne tournait mal. Il est clair que Royal cherche à s'affirmer, mais comme toutes les femmes, elle tombe dans le piège du *double bind* qui exige, à la fois, le soutien des collègues et la preuve qu'elle peut réussir sans eux.

Regardons maintenant la primaire socialiste de 2011. L'échec de Royal au scrutin pour le poste de Premier secrétaire du PS, en 2008, est significatif parce qu'il la prive de réseaux au sein du parti. Dans *Le Figaro* du 11 octobre 2011, Nicolas Barotte et Gabriel Petitpont pointent la conséquence de cet échec en citant les paroles de Delphine Batho, membre de l'équipe de campagne de Royal : « c'était très difficile de se lancer dans une candidature pour la campagne présidentielle sans appareil, sans parti »<sup>516</sup>. À la différence de 2006/7, sans doute pour surmonter les difficultés matérielles, Royal décide d'utiliser les ressources du Parti

---

<sup>515</sup> Lionel Jospin, *L'Impasse*, Paris : Flammarion, 2007, p. 61.

<sup>516</sup> Nicolas Barotte et Gabriel Petitpont, « Ségolène Royal veut continuer à peser malgré tout », *Le Figaro*, le 11 octobre 2011.

socialiste, chaque candidat ayant à sa disposition des locaux et des lignes téléphoniques. Dans *Le Figaro* du 26 juillet 2011, François-Xavier

Bourmaud note que

c'est depuis la salle de presse du parti qu'elle tiendra sa conférence de presse hebdomadaire ... [le lieu] confère désormais aux interventions de Ségolène Royal un caractère plus officiel que lorsqu'elle s'exprimait depuis la mairie du IV<sup>e</sup> arrondissement ou depuis le siège de son association Désir d'avenir<sup>517</sup>.

Mis à part le lieu de ses interventions, on trouve peu d'indications sur le soutien, matériel ou politique, que lui avait accordé le PS. Ce sont plutôt Hollande et Aubry, anciens Premiers secrétaires du PS, qui bénéficient du soutien du parti, ce qui n'est pas surprenant étant donné que la primaire se joue entre eux. Mme Royal ne reçoit qu'un soutien de façade. S'agissant de son équipe de campagne, il manque le talent de 2007. Quatre membres importants de son équipe de 2007 sont partis rejoindre l'équipe de Hollande : Vincent Peillon, François Rebsamen, Julien Dray et Patrick Mennucci. Jean-Louis Bianco, qui avec Mennucci était directeur de campagne en 2007, reste dans l'équipe, mais il semble avoir aussi des doutes sur Royal : le 10 février 2011, Elie Arié, dans *Marianne*, note que Bianco a annoncé qu'il ne supporterait pas nécessairement Royal en 2012. Néanmoins, Bianco finit par rejoindre l'équipe en 2011 comme conseiller spécial<sup>518</sup>. Contrairement à 2007, où elle a mis à dos les dirigeants socialistes, la Ségolène de 2011 s'efforce, selon Sylvie Pierre-Brossolette et Michel Revol, « de se montrer aimable et conciliante vis-à-vis des

---

<sup>517</sup> François-Xavier Bourmaud, « Quand Ségolène Royal s'incruste rue de Solferino », *Le Figaro*, le 26 juillet 2011.

<sup>518</sup> Elie Arié, « Pourquoi Ségolène Royal ne sera pas élue en 2012 », *Marianne*, le 10 février 2011.

dirigeants (qu'elle n'aime pas) »<sup>519</sup>. Mais, à part Bianco, les dirigeants du parti ne participent pas à la campagne de Ségolène. Le 20 octobre 2011, Elisabeth Chavelet, dans *Paris Match*, évoque l'isolement de Ségolène dans la primaire socialiste : « depuis [2007], personne, ni le parti, ni les dirigeants, ni les Français ne lui ont fait de cadeaux »<sup>520</sup>. Dans l'ensemble, en dépit des relations plus sereines avec les dirigeants socialistes, nous ne trouvons pas d'éléments qui indiquent qu'elle a ouvertement recherché leur soutien. Certainement, ces derniers n'ont pas pris l'initiative pour l'aider. Sans leur soutien, Royal manque des ressources indispensables pour faire une bonne campagne. Sa situation de 2011 démontre nettement les difficultés auxquelles doit faire face une femme politique qui, isolée du parti, cherche à se construire une image de femme présidentielle.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de notre analyse ?

Premièrement, le lien entre Mitterrand et Royal est de toute première importance pour la carrière politique de Royal. C'est Mitterrand qui assure sa candidature dans le scrutin de Deux-Sèvres en 1988, et qui la nomme ministre de l'Environnement en 1992. Puis, en 2006/7, Mme Royal évoque son lien avec Mitterrand au cours de sa campagne : elle fait savoir qu'elle a travaillé longtemps avec lui, et elle met son image dans ses photos de campagne. En 2011, elle affiche encore son lien avec Mitterrand. Il est évident que, pour Royal, le souvenir de François Mitterrand lui sera profitable dans ses campagnes. Par conséquent, il y a

---

<sup>519</sup> Sylvie Pierre-Brossolette et Michel Revol, « Ségolène Royal, l'iconoclaste », *Le Point*, le 26 juin 2011.

<sup>520</sup> Elisabeth Chavelet, « Ségolène Royal : derrière les larmes, la guerrière », *Paris Match*, le 20 octobre 2011.

une convergence entre ce lien avec François Mitterrand et la postulation de Rainbow Murray selon laquelle une femme dépend d'un homme influent pour se propulser dans les hautes sphères du monde politique.

Notre analyse a porté aussi sur le lien entre Royal et Hollande. Au premier abord, on peut imaginer que Ségolène Royal profite politiquement de leur relation de longue durée et du rôle important de Hollande dans le Parti socialiste. Cependant, Royal ne cherche pas à en tirer avantage. Cela est dû en partie à l'échec de leur union, mais également à l'ambition politique de Ségolène. Pendant ses campagnes de 2006 et de 2007, elle s'éloigne de François Hollande au point que c'est souvent dans les journaux qu'il apprend les propos et les choix de campagne de Ségolène. Il est donc évident qu'elle choisit de manifester son indépendance. Néanmoins, nous avons établi aussi que Royal a tenu à empêcher la révélation de la rupture de leurs relations. On peut noter que cette situation va à l'encontre de ses efforts pour garder son indépendance. Ainsi, en 2006/7, tout en cherchant à manifester son indépendance, elle entretient l'image d'une femme vivant harmonieusement avec Hollande. En 2011, Royal et Hollande sont concurrents, et Royal doit se battre contre lui et Martine Aubry. Cette fois, elle s'attaque ouvertement à Hollande. Or, en 2011, son statut de célébrité politique est assuré, principalement en raison de sa campagne présidentielle de 2007, il n'en reste pas moins qu'elle subit un échec cuisant au premier tour de la primaire. Cet échec semble conforter la perception qu'une femme a besoin d'être entourée et épaulée pour réussir dans la politique. Il est donc évident que Royal, sans

le soutien réel ou implicite de son ancien compagne, n'est pas capable de convaincre les Français de la crédibilité de sa candidature.

S'agissant des rapports entre Royal et les dirigeants du parti, en 2007 Royal adopte au début une stratégie qui vise à les mettre à l'écart. En plus, elle ne tient pas compte des experts du parti et préfère utiliser l'expertise de son équipe. Ainsi, à cette époque, elle agit indépendamment du PS et de ses dirigeants. Mais, à l'instant où sa campagne tourne mal, Royal fait appel aux dirigeants. Cependant, elle ne les intègre pas totalement dans son équipe de campagne, et elle n'hésite pas à critiquer le parti de ne pas l'avoir soutenue. En 2011, à part Bianco, les dirigeants ont fui sa campagne, et elle-même accepte son isolement. Sans le soutien du parti et des dirigeants en 2011, Mme Royal cherche en vain à convaincre les Français qu'elle a la capacité d'être la candidate socialiste pour la présidentielle de 2012. L'éloignement des dirigeants a dû jouer dans son échec dans la primaire et souligne, comme nous l'avons établi plus haut à propos de ses liens avec François Hollande, que la recherche de l'indépendance peut représenter un écueil considérable pour une femme politique.

Comment la situation du *double bind* s'applique-t-elle à Ségolène Royal ? D'après le stéréotype relevé par Rainbow Murray, une femme a besoin d'un homme influent pour avancer dans le monde politique. Si elle a commencé sa campagne de 2007 en s'éloignant du Parti socialiste et de ses responsables, au moment où sa campagne se heurte à quelques obstacles elle fait appel à ces mêmes responsables. Cette action met en lumière le piège qui touche de nombreuses femmes politiques, à savoir que

les velléités d'indépendance se retournent parfois contre elles. S'agissant de ses rapports avec François Hollande, tout en cherchant à le tenir à l'écart pendant la campagne, Royal croit être obligé de prolonger la fiction de sa vie commune avec Hollande tout le long de sa campagne.

En 2011, la situation est différente parce que cette fois elle est isolée du Parti socialiste, de ses responsables et de François Hollande. Sans leur soutien, sa campagne ne trouve pas son élan et elle subit une défaite écrasante dans la primaire socialiste. Ainsi mise à l'écart, et exposée à une chute humiliante, elle incarne le piège du *double bind* qui dicte qu'une femme politique doit à la fois affirmer son indépendance et bénéficier du soutien d'un système dominé par les hommes, quitte à perdre sa crédibilité et son âme.

### 3.6 Martine Aubry

Nous avons noté ci-dessus que Mme Aubry est la fille de Jacques Delors, homme politique important. Celui-ci est considéré comme probable candidat socialiste pour la présidentielle de 1995, mais il renonce à cette candidature le 11 décembre 1994. Selon Rainbow Murray, une femme qui est regardée comme « fille de » ou « femme de » risque d'évoluer à l'ombre de cet homme influent et doit lutter pour démontrer qu'elle est capable de se faire un nom<sup>521</sup>. L'analyse qui suit cherchera à déterminer le rôle que joue ce lien paternel dans l'ascension politique de Mme Aubry. Il s'agit d'examiner aussi ses liens avec d'autres personnages politiques.

Il convient tout d'abord de se pencher sur les deux maris de Martine pour mesurer le niveau de soutien qu'ils apportent à sa carrière politique. Le premier est Xavier Aubry, qu'elle rencontre à Sciences Po en 1970. Mariés en 1973, ils se séparent définitivement en 2002. M. Aubry, qui est expert-comptable, figure peu dans les commentaires des auteurs et des journalistes. Selon Rosalie Lucas et Marion Mourgue, Xavier était « un homme déjà très discret ... qui ne se mêlait pas de la carrière de sa femme »<sup>522</sup>. En novembre 1991, Xavier Aubry donne sa première interview à un journaliste du *Point* qui cite ses paroles : « ce sera aussi la dernière, juste histoire de montrer que j'existe bien ... C'est indispensable de bien compartimenter notre vie, pour ne pas se

---

<sup>521</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010, p. 18.

<sup>522</sup> Rosalie Lucas et Marion Mourgue, *Martine Aubry : Les Secrets d'une ambition*, Paris : L'Archipel, 2011, p. 50.

déstabiliser »<sup>523</sup>. Son deuxième mari, Jean-Louis Brochen, est avocat et ancien bâtonnier du barreau de Lille. En 1995, il devient adjoint à l'action culturelle à la mairie de Lille et, d'après Lucas et Mourgue, « c'est dans ce cadre qu'il fait la connaissance de Martine Aubry »<sup>524</sup>. À ce moment-là, Mme Aubry a déjà accumulé une expérience importante dans la politique comme ministre aux gouvernements Cresson et Bérégovoy. Brochen lui-même entre dans la politique municipale en 1989 comme conseiller municipal de Roubaix. Cependant, au moment où Martine Aubry devient maire de Lille en 2001, il renonce à sa carrière politique. Le 20 mars 2004, le couple se marie. Il semble que Brochen préfère rester inconnu des Français, en accord avec la volonté de sa femme. D'après Lucas et Mourgue, lors des déplacements en voiture, Martine

s'installe à l'avant ... Son époux monte à l'arrière. L'homme se fait toujours discret lorsqu'il suit sa femme en déplacement. Souvent trois pas derrière, pour éviter d'être dans le champ des caméras ou des photographes<sup>525</sup>.

En effet, le soutien de Brochen est celui d'un mari plutôt que celui d'un homme politique. Ainsi, ni le premier ni le deuxième mari de Martine ne sont proéminents dans le monde politique. Avoir un mari discret pourrait être un avantage pour une femme politique. En tout cas, on est loin du cas de figure d'une femme dont la carrière est forgée par son association avec un mari influent.

Au chapitre des personnalités socialistes ayant exercé une influence sur la carrière politique de Martine, nous avons noté au chapitre

---

<sup>523</sup> « Xavier Aubry : le commissaire », *Le Point*, le 23 novembre 1991.

<sup>524</sup> Rosalie Lucas et Marion Mourgue, *Martine Aubry : Les Secrets d'une ambition*, Paris : L'Archipel, 2011, p. 50.

<sup>525</sup> *Ibid.*, p. 49.

1 que c'est grâce à Édith Cresson que Martine entre dans la politique. Édith explique ainsi cette nomination : « [Martine] dirigeait le GEM Europe sociale et c'est là que j'ai pu apprécier son courage et sa formidable capacité de travail »<sup>526</sup>. Avec la démission de Cresson, le 2 avril 1992, Martine est renommée ministre par Pierre Bérégovoy. Son mandat se termine en mars 1993, avec la défaite du Parti socialiste dans les législatives. Le 18 avril 1995, d'après Lucas et Mourgue, Jospin salue Martine comme « la femme politique sans doute la plus brillante d'aujourd'hui »<sup>527</sup>. Le 4 juin 1997, Martine est nommée ministre de l'Emploi et de la Solidarité dans le gouvernement Jospin. Après que Cresson l'a lancée dans sa carrière politique, Bérégovoy et Jospin l'aident à réaliser ses ambitions. Mme Aubry a donc largement bénéficié des actions des trois Premiers ministres.

Le rôle que joue Pierre Mauroy dans l'ascension politique de Martine est primordial. Mauroy est ancien Premier ministre, ancien secrétaire du Parti socialiste dont il est une figure emblématique, et ancien maire de Lille. C'est lui qui lance Martine dans sa carrière municipale en lui proposant de former un tandem avec lui pour les municipales de juin 1995. Jusque-là, Martine a refusé de nombreuses sollicitations pour entrer dans la politique municipale. D'après Lucas et Mourgue, elle « est séduite par l'offre et accepte le marché »<sup>528</sup>. Elle devient sa première adjointe, et lui succède comme maire en 2001. Dans ce dernier rôle, elle acquiert une

---

<sup>526</sup> Édith Cresson, *Histoires françaises*, Paris : Éditions du Rocher, 2006, p. 121.  
GEM : Groupe d'entraide mutuelle.

<sup>527</sup> Rosalie Lucas et Marion Mourgue, *Martine Aubry : Les Secrets d'une ambition*, Paris : L'Archipel, 2011, p. 38.

<sup>528</sup> *Ibid.*, p. 35.

base politique pour la suite de sa carrière. Selon Isabelle Giordano, « on ne peut s’empêcher de penser que cette ville aura été un formidable terrain d’expérimentation pour une politique nationale. Lille, un tremplin vers d’autres destins »<sup>529</sup>. Son succès comme maire d’une ville de plus de 100,000 habitants est souligné par Lucas et Mourgue qui citent les commentaires d’Alain Minc, conseiller politique, économiste, et essayiste : « je trouve qu’elle fait un super boulot à Lille » ; et de Pierre Mauroy : « en la faisant venir, j’ai fait le bon choix ... Elle a réussi à rester dans la filière en sachant y apporter sa touche nouvelle »<sup>530</sup>. Au vu de ces commentaires favorables sur son bilan à Lille, on peut dire que Martine a profité de sa collaboration avec l’ancien maire.

Après l’examen des personnages socialistes, il nous faut s’interroger sur le rôle du père de Martine, Jacques Delors, dans sa carrière politique. Fille d’un personnage important, il est naturel qu’elle porte le surnom « la fille de ». Jane Freeman note qu’ « en France, Martine est souvent nommée “fille de Jacques Delors” »<sup>531</sup>. D’après Philippe Alexandre et Béatrix de l’Aulnoit, « rien ne l’énerve autant que lorsqu’elle lit dans un article : “Martine Aubry, la fille de Jacques Delors” »<sup>532</sup>. Rosalie Lucas et Marion Mourgue font le même constat : « depuis le début de sa carrière, elle n’a jamais apprécié d’être systématiquement comparée à Jacques Delors », notant que « Martine Aubry n’a de cesse de se

---

<sup>529</sup> Isabelle Giordano, *Martine, Le Destin ou la vie*, Paris : Bernard Grasset, 2011, p. 126.

<sup>530</sup> Rosalie Lucas et Marion Mourgue, *Martine Aubry : Les Secrets d’une ambition*, Paris : L’Archipel, 2011, pp. 67, 86.

<sup>531</sup> Jane Freedman, *Femmes politiques : mythes et symboles*, Paris : L’Harmattan, 1997, p. 159.

<sup>532</sup> Philippe Alexandre et Béatrix de l’Aulnoit, *La Dame des 35 heures*, Paris : Robert Laffont, 2002, p. 25.

détacher de l'écrasante figure paternelle, si lourde à porter ». Jacques Delors, pour sa part, le reconnaît. D'après Lucas et Mourgue, il « se tait le plus souvent possible, de crainte de gêner sa fille ». Il est clair que les deux, père et fille, sont soucieux de vouloir préserver l'indépendance de cette dernière. Mais étant donné l'importance de cette présence paternelle, est-ce que Martine suit véritablement son propre chemin ? Adolescente, d'après Lucas et Mourgue, elle assiste aux repas où se trouvent des syndicalistes et des chefs d'entreprise<sup>533</sup>. Selon Béatrice Massenet, ces réunions ont construit les convictions de Martine, si bien que plus tard la lutte contre les inégalités est devenue son fer de lance<sup>534</sup>. Il est fort probable que ces fréquentations la conduisent à songer à une carrière politique, mais Delors incite Martine à s'inscrire d'abord à Sciences Po et à l'ENA pour qu'elle obtienne la formation qu'il n'a pas reçue. L'action du père a donc armé Martine pour une carrière politique. C'est le moment aussi où, selon Alexandre et de l'Aulnoit, « il lui ouvre son carnet d'adresses ». L'un des contacts est Pierre Guillen, dirigeant d'UIMM, dont nous avons parlé au chapitre 1 et qui « lui fait connaître les plus grands noms du patronat »<sup>535</sup>. Elle y a recours dans son rôle de ministre et celui de directrice de l'association Face. Mais ce n'est pas que le carnet d'adresses de son père qui intéresse Martine. Les idées politiques de son père contiennent en germe sa propre politique sur l'emploi des jeunes, qui

---

<sup>533</sup> Rosalie Lucas et Marion Mourgue, *Martine Aubry : Les Secrets d'une ambition*, Paris : L'Archipel, 2011, pp. 13, 18, 22-3.

<sup>534</sup> Béatrice Massenet, *Et qui va garder les enfants ?*, Paris, Robert Laffont, 2011, p. 36.

<sup>535</sup> Philippe Alexandre et Béatrix de l'Aulnoit, *La Dame des 35 heures*, Paris : Robert Laffont, 2002, p. 30.

favorise notamment ceux qui ne réussissent pas à l'école, et sa politique sur la réduction de la durée de travail pour créer des emplois. D'après Alexandre et de l'Aulnoit, Martine « regarde avec envie la boîte à outils de son père, ce formidable arsenal qu'elle va piller sans vergogne »<sup>536</sup>. Étant donné que Martine hérite du carnet d'adresses de son père et qu'elle puise abondamment dans ses idées politiques, il serait faux de dire qu'elle se construit indépendamment de lui. Ainsi, en dépit de ses efforts pour se distancier de son père, elle évolue en quelque sorte dans sa sphère d'influence, et sait en tirer parti. On voit bien que, s'agissant des rapports avec son père, son désir d'indépendance ne l'empêche pas de démontrer du pragmatisme dans ses choix politiques.

Notre analyse ne serait pas complète si nous ne considérions pas le rôle de Jean Gandois, « son parrain, son second père depuis 1989 »<sup>537</sup>. Comme nous l'avons noté au chapitre 2, Gandois est son mentor. C'est à lui qu'elle doit son rôle de directrice adjointe du groupe Péchiney, et donc son parcours dans le secteur privé. Selon Alexandre et de l'Aulnoit, « Martine est la fille, l'héritière, dont rêve Gandois ... [qui l'appelle] “ma petite Martine” »<sup>538</sup>. Son affection pour elle se révèle lors de sa démission du groupe : d'après Gandois, « quand Martine est venue m'annoncer qu'elle quittait Péchiney, nous avons pleuré tous les deux »<sup>539</sup>. Deux années plus tard, lors du lancement de Face, le 5 octobre 1993, c'est

---

<sup>536</sup> Philippe Alexandre et Béatrix de l'Aulnoit, *La Dame des 35 heures*, Paris : Robert Laffont, 2002, pp. 30, 34.

<sup>537</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>538</sup> *Ibid.*, pp. 40, 96.

<sup>539</sup> Rosalie Lucas et Marion Mourgue, *Martine Aubry : Les Secrets d'une ambition*, Paris : L'Archipel, 2011, p. 31.

Gandois qui est sur la tribune avec Martine. Encore une fois, il est là pour la soutenir, et le groupe Péchiney, comme beaucoup d'autres entreprises, donne des fonds à la fondation. D'après Alexandre et de l'Aulnoit, « Gandois a donné à la future dame des 35 heures une arme redoutable » parce qu'elle peut réfuter en bloc les accusations portées contre elle par les députés de l'opposition lorsqu'ils l'accusent d'un manque d'expérience dans le monde des entreprises<sup>540</sup>. Dans l'ensemble, elle obtient peu d'avantages politiques en raison de son lien avec Gandois, même si l'expérience qu'elle gagne chez Péchiney lui a été utile, et même si les réseaux qu'elle se constitue alors lui ont été bénéfiques. En somme, son lien avec Gandois est signe, encore une fois, de l'importance du soutien d'un homme influent dans la carrière de Martine.

Comment Martine Aubry, qui a su bénéficier du soutien de plusieurs hommes influents, a-t-elle pu s'assurer son indépendance politique ? Nous avons déjà noté qu'elle refuse l'idée selon laquelle elle a profité du fait d'être la fille de Jacques Delors. Dès son entrée dans l'exécutif, elle fait entendre sa note personnelle. En avril 1995, elle « refuse la place de numéro deux du parti que lui propose Jospin ... Martine se juge désormais seule capable d'incarner un nouveau socialisme, une démocratie moderne »<sup>541</sup>. Cette action suppose l'existence, entre elle et ses collègues, des divergences politiques suffisamment importantes pour qu'elle veuille s'écarter de la ligne politique de Jospin. En 1997, Lionel Jospin devient Premier ministre,

---

<sup>540</sup> Philippe Alexandre et Béatrix de l'Aulnoit, *La Dame des 35 heures*, Paris : Robert Laffont, 2002, p. 99.

<sup>541</sup> *Ibid.*, p. 85.

rendant possible le retour de Martine Aubry au gouvernement. Lucas et Mourgue constatent que Martine « se trouve ... à la tête d'un énorme ministère ... À l'époque, les commentateurs affirment ... que c'est elle qui a insisté auprès de Matignon pour [l'] obtenir »<sup>542</sup>. Cette prise d'initiative démontre qu'elle s'occupe avec assurance de son destin politique sur la base de ses propres convictions. Autre exemple de son indépendance : Sylvie Pierre-Brossolette et Michel Revol, dans *Le Point* du 18 mars 2010, notent que Bérégovoy et Martine ont « des relations souvent difficiles »<sup>543</sup>. Les deux journalistes laissent ainsi supposer que Martine ne recule pas devant le combat politique à l'intérieur de son parti, et que, devant ses collègues, Martine aime faire sentir sa différence.

S'agissant de Pierre Mauroy, on connaît les sauts d'humeur de Martine et les accusations d'incompétence qu'elle lui adresse. Par exemple, Philippe Alexandre et Béatrix de l'Aulnoit constatent que Martine ne manque pas de critiquer les actions de Mauroy : « comme si Mauroy ignorait que la diva ne se gêne pas pour ironiser à voix haute, dans les restaurants parisiens, sur le protocole archaïque qui règne sous le beffroi ... de son vieux maire ». Elle n'a pas peur non plus de bousculer Mauroy : ayant trouvé un problème avec un projet lillois, elle « appelle ... [Mauroy qui est en vacances] d'une voix de pédégée : “Pierre, c'est très grave. Reviens immédiatement” ». Les auteurs notent que souvent « son

---

<sup>542</sup> Rosalie Lucas et Marion Mourgue, *Martine Aubry : Les Secrets d'une ambition*, Paris : L'Archipel, 2011, p. 38.

<sup>543</sup> Sylvie Pierre-Brossolette et Michel Revol, « Les Sept Vies de Martine Aubry », *Le Point*, le 18 mars 2010.

discours tranche avec celui de Mauroy », et qu'il ne la corrige jamais.

Martine fait la sourde oreille à Mauroy qui

a bien conseillé à sa dauphine de s'investir dans la fédération [du Pas-de-Calais]. Mais Martine n'a jamais eu envie de gâcher ses soirées ... ni d'user son énergie dans un secrétariat fédéral<sup>544</sup>.

En choisissant de prendre ses distances et d'afficher sa différence vis-à-vis de Mauroy, elle affirme sa volonté d'être indépendante.

Elle a su s'imposer également dans son rôle à la tête du PS. Le 28 janvier 2009, Marcelo Wesfreid note que la Première secrétaire porte « les surnoms de “Cheftaine” ou de “Maîtresse de l'école” »<sup>545</sup>. Ces termes font penser à une personne qui sait trancher dans les affaires. Le 25 novembre 2009, soit un an après son élection au poste de Premier secrétaire de son parti, François Gervais, dans *Horizons politiques*, note que « la maire de Lille s'est imposée comme la “patronne” du PS »<sup>546</sup>. Jean-Michel Normand, dans *Le Monde* du 23 mars 2010, l'explique ainsi : « en mettant en avant l'union de la gauche et des écologistes ... elle reste maître du jeu ... [et] elle renforce son autorité toute neuve sur les socialistes »<sup>547</sup>. Ces deux commentaires indiquent que Mme Aubry n'a pas peur d'imposer sa propre volonté face à la multitude d'opinions et de sensibilités qui composent un grand parti politique. Sa force de caractère est soulignée par Lucas et Mourgue, qui citent les paroles de Martine sur ses fonctions

---

<sup>544</sup> Philippe Alexandre et Béatrix de l'Aulnoit, *La Dame des 35 heures*, Paris : Robert Laffont, 2002, pp. 87, 89-91.

<sup>545</sup> Marcelo Wesfreid, « Martine Aubry, la cheftaine du PS », *L'Express*, le 28 janvier 2009.

<sup>546</sup> François Gervais, « Un An après sa désignation laborieuse comme Première secrétaire du PS », *Horizons politiques*, le 25 novembre 2009.

<sup>547</sup> Jean-Michel Normand, « Martine Aubry acquiert une nouvelle légitimité », *Le Monde*, le 23 mars 2010.

de Premier secrétaire du PS : « jusqu'à maintenant, j'ai été la Première secrétaire que vous vouliez que je sois ... Maintenant, je serai la Première secrétaire que je veux être »<sup>548</sup>. On le voit, Mme Aubry a dirigé le Parti socialiste d'une main ferme tout en faisant preuve d'un esprit autoritaire et indépendant.

Pour conclure l'analyse, nous proposons que tout en réclamant son indépendance Martine Aubry profite politiquement du fait d'être « fille de » Jacques Delors. Son introduction à la politique quand elle était encore jeune fille, les efforts du père pour qu'elle s'inscrive à Sciences Po et à l'ENA, et le carnet d'adresses paternel aident Martine à trouver sa place dans le monde politique. Édith Cresson, Pierre Bérégovoy et Lionel Jospin, en la nommant au gouvernement, ont eux aussi joué un rôle important dans la vie politique de Martine. Cependant, c'est Pierre Mauroy qui, avec Jacques Delors, contribue le plus à l'évolution de sa carrière. C'est Mauroy qui, en la persuadant d'entrer au suffrage électoral à Lille, la lance dans sa carrière municipale. Dans l'ensemble, grâce aux efforts de son père et d'autres personnalités socialistes, Mme Aubry est en situation de faire une belle carrière politique, rappelant l'idée reçue selon laquelle une femme a besoin du soutien d'un père, d'un mari ou d'autres personnages politiques pour progresser dans le monde politique.

Pour éviter de réduire toute la carrière de Martine à ces seules associations, il a fallu qu'elle affirme son indépendance en affichant une réelle volonté politique. Martine ne manque pas de démontrer son côté

---

<sup>548</sup> Rosalie Lucas et Marion Mourgue, *Martine Aubry : Les Secrets d'une ambition*, Paris : L'Archipel, 2011, p. 93.

indépendant. Ses relations difficiles avec Bérégovoy, ses attaques contre Mauroy, et particulièrement ses actions comme Première secrétaire du PS où elle impose sa volonté au parti, sont les indices d'une femme indépendante. Néanmoins, qu'elle n'ait pas réussi contre Hollande dans la primaire socialiste de 2011 indique que, pour les militants du PS et les Français, elle n'était pas la meilleure candidate présidentielle. Il est possible que cela soit dû en partie à l'idée qu'elle est « la fille de » Jacques Delors, la « protégée » de Mauroy ou la « favorite » de Jean Gandois, sans oublier que c'était Édith Cresson qui l'a fait entrer au gouvernement. Cependant, en dépit des efforts de Mme Aubry pour tracer son propre chemin, elle reste toujours à l'ombre des hommes influents, et de ce fait ne parvient pas à neutraliser la perception, dans l'opinion, d'une femme ayant besoin d'un appui masculin. Selon les mécanismes du *double bind*, quoi qu'elle fasse pour en sortir, elle y retombe implacablement.

### 3.7 Marine Le Pen

Comme fille de Jean-Marie Le Pen, fondateur et premier président du Front national, Marine Le Pen n'a sûrement pas manqué de profiter de ce lien de parenté. L'analyse qui suit cherche à déterminer quel rôle ce lien joue dans la carrière politique de Marine.

Pour commencer, regardons les hommes avec qui Marine a formé un couple. Elle rencontre son premier mari, Franck Chauffroy, à une Fête des Bleu-blanc-rouge, rencontre annuelle des sympathisants et des membres du Front national. Le 21 janvier 2005, Bruno Fay constate au *Monde* que Chauffroy est « le gérant d'une entreprise du Val d'Oise, Atouts Stands, payée pour organiser les grandes manifestations Bleu-Blanc-Rouge »<sup>549</sup>. Ils se marient en 1997 et divorcent en 1999, leurs trois enfants étant confiés à leur mère. À part leur intérêt politique commun, rien n'indique que Chauffroy a une influence sur la carrière politique de Marine. Le deuxième mari de Martine est Eric Iorio, adhérent au Front national depuis l'âge de 18 ans. Lors de leur rencontre en 1999, lui est secrétaire national du FN aux élections et conseiller régional Nord-Pas-de-Calais, elle est avocate pour le FN et aussi conseillère régionale du Nord-Pas-de-Calais. Dans une interview, le 15 juin 2002, avec Philip Delves Broughton du *Spectator*, Iorio avoue qu'il était difficile de vivre avec Marine à cause de sa personnalité, et qu'il devait s'éclipser toujours devant elle<sup>550</sup>. Le couple se marie le 14 décembre 2002, mais leur mariage ne dure que jusqu'en 2006. Comme Chauffroy, Iorio ne joue pas un rôle

---

<sup>549</sup> Bruno Fay, « Le Pen : le dernier Empereur ? », *Le Monde*, le 21 janvier 2005.

<sup>550</sup> Philip Delves Broughton, « Dangerous Liaison », *Spectator*, le 15 juin 2002.

important dans la carrière politique de Marine. Le troisième homme qui partage sa vie avec Marine est Louis Aliot, son compagnon actuel. Adhérent au Front national depuis 1990, il occupe des postes divers dans le parti, y compris celui de secrétaire général en 2005. Jusque-là, la carrière de Louis au Front national évolue, pour la plupart, à côté de Jean-Marie Le Pen. Les liens entre lui et Marine sont ceux qui se tissent normalement entre les responsables d'un parti politique. En 2005, Aliot commence à travailler auprès de Marine à l'association Générations Le Pen, qui est présidée par Marine et qui a pour but de changer la ligne politique du parti. Ce n'est qu'en 2009 que les deux commencent à se fréquenter. En 2010, Aliot démissionne de son poste de secrétaire général du parti pour devenir directeur opérationnel de la campagne de Marine pour la présidentielle de 2012. À la différence des deux premiers maris de Marine, Louis a des responsabilités réelles au sein du Front national, et en tant que tel il a sans doute beaucoup contribué à l'accession de Marine à la présidence du parti. Bref, Louis joue un rôle de collaborateur et de soutien dans la carrière de Marine. Cependant, Marine est toujours le personnage politique dominant depuis que les deux ont commencé à vivre en couple en 2009, Louis Aliot restant, de par son rôle, à l'arrière-plan.

Pour apprécier l'influence de Jean-Marie Le Pen, il nous faut remonter à l'enfance de Marine. Président du Front national depuis 1972, Le Pen occupe une position proéminente dans le monde politique. C'est en 1983, à l'âge de 15 ans, qu'elle fait ses débuts dans la politique. Cette année-là, elle a accompagné son père dans sa campagne pour les élections municipales. Devenue avocate en 1992, Marine trouve que le lien avec

son père lui vaut d'être vilipendée par beaucoup de Français. Charles Jaigu, dans *Le Point* du 22 novembre 2002, note qu'« elle fait une tentative pour devenir avocate d'affaires ... [mais] les clients lui tournent le dos »<sup>551</sup>. D'après Marine, « personne ne voulait s'associer avec Marine Le Pen : c'était tout bonnement envisagé comme un suicide professionnel »<sup>552</sup>. Par conséquent, l'avocate doit se limiter, pour la plupart, aux procès qui concernent le FN, ses sympathisants et ses responsables. Au début, elle fait son chemin sans l'aide de son père. Selon Sylvain Crépon, elle se tient « plutôt à distance de la politique »<sup>553</sup>. C'est au congrès de Strasbourg, en avril 1997, qu'elle va changer d'avis. Le Pen y fait savoir pour la première fois qu'il veut faire entrer sa fille aux instances du Front national. Il présente Marine comme candidate au Comité central du parti, mais cette initiative échoue à cause de l'opposition du clan Mégret, pour qui Marine constitue une menace étant donné que Mégret lui-même brigue la présidence. Cependant, quinze jours plus tard, Le Pen impose sa fille au moyen de sa liste de vingt membres supplémentaires. Caroline Fourest et Fiammetta Venner notent à propos de la nomination de Marine : « c'est donc par le seul fait du prince qu'elle entre au Comité central »<sup>554</sup>. Comme nous le verrons ci-dessous, c'est le début d'une longue série d'actions de Le Pen pour faire avancer Marine dans les échelons du Front national.

---

<sup>551</sup> Charles Jaigu, « La Hussarde blonde », *Le Point*, le 22 novembre 2002.

<sup>552</sup> Marine Le Pen, *À contre flots*, Paris : Grancher, 2011, p. 160.

<sup>553</sup> Sylvain Crépon, *Enquête au cœur du nouveau Front national*, Paris : Nouveau Monde, 2012, p. 54.

<sup>554</sup> Caroline Fourest et Fiammetta Venner, *Marine Le Pen*, Paris : Bernard Grasset, 2011, p. 100.

Étant au courant des affaires du Front national, Marine propose en 1997 que le parti crée un service juridique et qu'elle en soit nommée directrice. Sa proposition reçoit l'approbation unanime du Bureau exécutif du parti, y compris Bruno Mégret, numéro deux du parti et concurrent de Jean-Marie Le Pen pour le poste de président. Marine prend ses fonctions le 1<sup>er</sup> janvier 1998. Dorénavant, elle va « connaître tous les rouages du parti et ... acquérir une solide expérience de l'adversité interne »<sup>555</sup>. En 2000, elle siège au bureau politique. Puis, lors du congrès de Nice de 2003, elle s'intègre au Comité central comme vice-présidente du parti grâce encore une fois à son père. Les actions de Le Pen en 2003 font penser à celles de 1997. Dans le scrutin pour les cent membres du Comité central, Marine n'arrive qu'en 34<sup>ème</sup> position. Comme elle n'a pas obtenu suffisamment de voix, selon Sylvain Crépon, le père « doit ... faire usage de son droit de nomination pour la faire entrer au Bureau exécutif et lui offrir la vice-présidence du mouvement ». Ainsi, Marine devient, grâce à l'intervention de son père, vice-présidente du parti. Puis, en 2004, Le Pen intervient de nouveau pour placer Marine sur la liste pour les élections européennes. D'après Crépon, Le Pen impose son choix « en vertu de son omnipotence décisionnelle ... [parce qu'] il relègue à des places inéligibles certains de ses "opposants", voire refuse qu'ils figurent sur la liste »<sup>556</sup>. Crépon note aussi que, plus tard, lors du congrès de Bordeaux en novembre 2007, « Le Pen réorganise à sa guise le Bureau politique »<sup>557</sup>, et

---

<sup>555</sup> Sylvain Crépon, *Enquête au cœur du nouveau Front national*, Paris : Nouveau Monde, 2012, p. 55.

<sup>556</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>557</sup> *Ibid.*, p. 101.

il nomme Marine et Bruno Gollnisch, ancien délégué général, au poste de vice-président. Maintenant en deuxième position au Bureau politique derrière Gollnisch, elle est bien placée pour succéder à son père. Il est à remarquer que Le Pen a procédé à ces nominations sans consultation.

En avril 2010, le père annonce qu'il ne se présentera pas à la présidentielle de 2012. Ce sont Marine et Gollnisch qui disputeront le scrutin pour être le candidat du FN. Dans sa campagne, Marine ne recule pas devant l'idée de profiter de ses liens de parenté. D'après Crépon, « tout l'enjeu de Marine Le Pen consiste ... à profiter de l'héritage paternel (par son nom, ses coups de pouce pour éliminer ses opposants internes ainsi que son soutien quasi officiel) »<sup>558</sup>. Andrea Bambino et Raphaël Hermano, dans *AFP* du 16 janvier 2011, font également valoir le rôle du père dans la campagne de sa fille : « Marine Le Pen ... bénéficiait de tout le poids du soutien paternel »<sup>559</sup>. Ainsi, Marine prend la tête du parti grâce au soutien de son père. Président de longue date du Front national, Le Pen possède une autorité incontestée, et il est toujours réélu sans opposition. Fort de son désir de créer une dynastie Le Pen au Front national, il fait tout pour assurer le succès de sa fille. Sylvain Crépon note qu'il existe « un certain népotisme qui était la marque de fabrique de Jean-Marie Le Pen, dont sa fille a largement bénéficié pour son ascension »<sup>560</sup>. Pour Marine, « la réalité était bien entendu toute autre »<sup>561</sup>. Dans son livre

---

<sup>558</sup> Sylvain Crépon, *Enquête au cœur du nouveau Front national*, Paris : Nouveau Monde, 2012, p. 103.

<sup>559</sup> Andrea Bambino et Raphaël Hermano, « Marine Le Pen consacrée à la tête du Front national », *Agence France-Presse*, le 16 janvier 2011.

<sup>560</sup> Sylvain Crépon, *op. cit.*, p. 107.

<sup>561</sup> Marine Le Pen, *À contre flots*, Paris : Grancher, 2011, pp. 176-7.

À *contre flots*, elle constate que les filles de Le Pen étaient une cible idéale pour attaquer le père et que, pendant la bataille entre Le Pen et Bruno Mégret pour le contrôle du parti en 1999, « Mégret et ses camarades développèrent ... à l'envi le thème du népotisme » pour fragiliser le père et ses filles. Mariana Grépinet conteste le commentaire de Marine dans *Paris Match* du 5 novembre 2010 :

elle clame partout qu'être la fille de Le Pen ne l'a jamais aidée ... Mais, à l'instar de bien des filles et fils d'hommes politiques, elle s'est facilement fait un prénom. Et elle a bien compris qu'elle avait intérêt à jouer sur les deux tableaux<sup>562</sup>.

Si on regarde les faits, on peut voir que Marine tire avantage de ses liens avec son père et que c'est le pouvoir personnel de ce dernier qui assure que Marine Le Pen devient présidente du parti. Sans son père, il est douteux qu'elle obtienne ce poste.

Marine a toujours été proche de son père. Sa mère la considère comme « le clone absolu de son père »<sup>563</sup>. Depuis qu'il dirige le Front national, Marine le soutient et, pour la plupart, elle n'essaie pas de le faire diverger de sa politique. Chaque fois que des critiques s'élèvent contre Le Pen, Marine le défend vigoureusement. Caroline Fourest et Fiammetta Venner citent les paroles de Marine : « je ne me sens pas de m'opposer à lui ». Elles résument ainsi l'attitude de Marine :

prendre ses distances sans renier, ni s'opposer, c'est sur cette ligne étroite qu'elle tente de tracer son chemin politique. Sans renoncer à bondir sur toute personne critiquant les déclarations de son père<sup>564</sup>.

---

<sup>562</sup> Mariana Grépinet, « Marine Le Pen : le nouveau visage de l'extrême droit », *Paris Match*, le 5 novembre 2010.

<sup>563</sup> Pascale Nivellet, « Elle n'a rien d'une blonde », *Libération*, le 15 janvier 2011.

<sup>564</sup> Caroline Fourest et Fiammetta Venner, *Marine Le Pen*, Paris : Bernard Grasset, 2011, p. 58.

Elaine Sciolino reprend ce thème dans *The New York Times* du 27 avril 2003. Elle note que les idées politiques de Marine reflètent celles de son père dont elle a toujours été un ardent défenseur<sup>565</sup>. Fourest et Venner notent sur ce sujet : « sa fille ne s'aventure jamais à le provoquer ... Marine Le Pen reste sous l'ombre tutélaire de son père »<sup>566</sup>. Ainsi, Marine se montre fidèle à son père et le défend spontanément devant ses détracteurs.

Il existe toutefois des situations où Marine démontre son indépendance vis-à-vis de son père. Avant qu'elle ne devienne présidente du parti, Marine sait qu'il lui est nécessaire de se faire une image différente de celle de son père pour faire avancer le parti. La première indication de son indépendance est sa volonté de normaliser le parti. Elle veut que le parti ne soit plus considéré comme un parti de l'extrême droite. Le Pen donne son imprimatur à ce changement d'image, mais, en janvier 2005, il s'en écarte dans une interview avec le journaliste Jérôme Bourbon de *Rivarol*, à qui il déclare que l'occupation allemande de la France dans la Seconde Guerre mondiale n'a été pas inhumaine<sup>567</sup>. Cette remarque menace de provoquer la rupture entre les deux. Marine s'en offusque, « au point qu'ils cessent de se voir »<sup>568</sup> pendant plusieurs semaines. D'après Fourest et Venner, c'est à cause des déclarations intempestives de Le Pen

---

<sup>565</sup> Elaine Sciolino, « The New Face of France's Far Right », *New York Times*, le 27 avril 2003.

<sup>566</sup> Caroline Fourest et Fiammetta Venner, *Marine Le Pen*, Paris : Bernard Grasset, 2011, pp. 345-6.

<sup>567</sup> Jérôme Bourbon, « Dire résolument non à la Constitution, à Chirac et à la Turquie », *Rivarol*, No. 2698, le 7 janvier 2005, pp. 6-7.

<sup>568</sup> Sylvain Crépon, *Enquête au cœur du nouveau Front national*, Paris : Nouveau Monde, 2012, p. 97.

que Marine « prend la décision de se lancer dans la course à la succession ». Cette décision, selon les auteures, « est un pas immense pour celle qui a toujours eu peur de nuire à l'image de son père ». Fourest et Venner notent aussi que, dans une émission sur France 5 en mars 2009, « elle prend clairement ses distances avec les propos de son père sur les chambres à gaz ». Elles citent les paroles de Marine : « je ne pense pas que cela soit un détail de l'histoire »<sup>569</sup>. On voit dans ces commentaires que Marine refuse de défendre son père si les propos de ce dernier sont indéfendables.

Une fois devenue présidente du parti, Marine s'écarte peu de la ligne politique de son père. Comme lui, Marine défend la politique anti-immigration qui a toujours été un thème porteur au Front national. Le 20 février 2012, Anne-Laëtitia Béraud, dans un article de *20 minutes* sous-titré « Retour aux fondamentaux », note que l'immigration « est désormais au cœur des déclarations publiques de la candidate »<sup>570</sup>. Marine semble approuver les déclarations de son père au sujet de la double nationalité, des équipes de football, particulièrement l'équipe de France. Selon *La Dépêche* du 3 juin 2010, Marine déclare « qu'elle ne se reconnaissait pas dans l'équipe de France de football ... [et que] certains joueurs ont une "autre nationalité de cœur", et "s'enroulent" dans d'autres drapeaux »<sup>571</sup>. Marine note aussi, au sujet de la soi-disant obsession du Front national

---

<sup>569</sup> Caroline Fourest et Fiammetta Venner, *Marine Le Pen*, Paris : Bernard Grasset, 2011, pp. 57-9.

<sup>570</sup> Anne-Laëtitia Béraud, « Quand Marine Le Pen fait (plus) du Jean-Marie Le Pen », *20 minutes*, le 20 février 2012.

<sup>571</sup> « Mondial 2010. Marine Le Pen ne se reconnaît pas dans les Bleus », *La Dépêche*, le 3 juin 2010.

pour l'immigration : « la vérité c'est que l'immigration, si elle n'est pas le seul problème de la France, loin s'en faut, est néanmoins l'un des plus graves et des plus lourds de conséquences »<sup>572</sup>. Il en va de même pour l'économie et particulièrement l'euro. Pendant la campagne européenne de 2009 menée par Jean-Marie Le Pen, *Le Parisien* du 16 mars 2009 note qu'il « a une nouvelle fois critiqué “l'euro qui dessine peu à peu un véritable cauchemar social” »<sup>573</sup>. Marine, dans sa campagne présidentielle de 2012, poursuit la politique de son père en défendant la sortie de l'euro, l'une des idées forces de sa campagne. Au sujet de la politique dite de « priorité nationale » qui forme un des piliers de son projet présidentiel de 2012, Marine reprend largement la politique de préférence nationale que le Front national et le père poursuivent depuis les années 1980. L'idée d'une convergence politique entre Le Pen père et fille est reprise par Tracy McNicoll qui constate dans *Newsweek* du 28 février 2011 que Marine est même plus rigoureuse que son père, à tel point qu'il serait faux d'appeler Marine une « Le Pen lite »<sup>574</sup>. La continuité presque sans faille dans la politique du Front national indique que Marine ne cherche pas à s'affranchir du pouvoir imposant du père.

Il arrive toutefois à Marine, comme présidente, de suivre une ligne politique qui diffère de celle du père. Lors d'une interview avec Saïd Mahrane dans *Le Point* du 3 février 2011, Marine répond à une question sur les camps nazis de la Seconde Guerre mondiale en prenant en

---

<sup>572</sup> Marine Le Pen, *À contre flots*, Paris : Grancher, 2011, p. 291.

<sup>573</sup> « Le Pen contre Bruxelles et l'euro », *Le Parisien*, le 16 mars 2009.

<sup>574</sup> Tracy McNicoll, « France's Extreme-Right Makeover », *Newsweek*, le 28 février 2011.

contrepied les propos de son père : « ce qui s’y est passé est le summum de la barbarie »<sup>575</sup>. Puis, le 4 avril 2011, *Time Magazine* note que, même si elle défend les idées politiques de son père, sa position pro-avortement et sa défense des mères célibataires qui travaillent représentent une politique plus modérée que celle de son père<sup>576</sup>. Plus généralement, d’après Sylvain Crépon, elle s’efforce d’ « apparaître comme la figure de la “modernité”, du renouveau »<sup>577</sup>. Crépon s’explique :

la présidente du Front national, divorcée deux fois, qui vit désormais en union libre dans une famille recomposée avec son compagnon lui-même divorcé, devient ... l’incarnation type de la femme moderne qui mène de front vie privée et vie professionnelle<sup>578</sup>.

Marine elle-même le confirme : « la naissance des petits, mon divorce, cette période seule avec eux me rendit quasi “féministe” »<sup>579</sup>. Cette nouvelle image est soulignée aussi par *The Economist* la veille du scrutin pour la présidence du Front national. Il publie un article sur Marine qui la dépeint comme mère moderne qui travaille, même s’il constate qu’elle ressemble à son père par sa stature imposante, sa voix rauque et sa capacité à provoquer de la controverse<sup>580</sup>. Raymond Kuhn et Rainbow Murray mettent en exergue aussi ce changement à la tête du parti. Ils notent que, comme candidate plus jeune que son concurrent et comme

---

<sup>575</sup> Saïd Mahrane, « Les Camps ont été le summum de la barbarie », *Le Point*, le 3 février 2011.

<sup>576</sup> « Marine Le Pen », *Time Magazine*, le 4 avril 2011.

<sup>577</sup> Sylvain Crépon, *Enquête au cœur du nouveau Front national*, Paris : Nouveau Monde, 2012, p. 102.

<sup>578</sup> *Ibid.*, p. 244.

<sup>579</sup> Marine Le Pen, *À contre flots*, Paris : Grancher, 2011, p. 188.

<sup>580</sup> « A Respectable Front : France’s Far Right », *Economist*, le 15 janvier 2011.

femme dans un parti dominé par des hommes, elle est en mesure de projeter une image moins tranchée et moins agressive que son père<sup>581</sup>.

Au cours de la fête de Jeanne d'Arc le 1<sup>er</sup> mai 2011, Marine déclare que les Français se composent, entre autre, des juifs, des musulmans et des homosexuels<sup>582</sup>. Cette déclaration importante est aussi en conflit avec celle de son père qui, auparavant, a dénoncé ces groupes. La prise de position de Marine à propos des homosexuels démontre sa volonté de moderniser la politique du Front national. Pour Crépon,

nul doute que le discours de Marine Le Pen a contribué à ce niveau à faire tomber les réticences d'homosexuels qui hésitent jusque-là à franchir le pas d'adhésion, quand bien même ils partageaient un bon nombre des idées frontistes.

Il ajoute que « la plupart des homosexuels frontistes ... [qu'il a] interviewés ... [lui] ont indiqué qu'ils n'auraient pas pu adhérer si Jean-Marie Le Pen avait continué à présider le Front national »<sup>583</sup>.

Crépon relève aussi, comme exemple du changement d'approche de Marine vis-à-vis de celle de son père, le projet présidentiel de Marine pour les familles : « il est indéniable que le projet présidentiel de Marine Le Pen contient des changements tangibles par rapport aux programmes antérieurs du Front national ». La nouvelle politique de Marine propose de donner aux femmes le droit « de choisir librement entre l'exercice d'une activité professionnelle et l'éducation de leurs enfants ». Jusque-là, la politique de Le Pen stipule que le rôle d'une femme se réduit à celui de

---

<sup>581</sup> Raymond Kuhn et Rainbow Murray, « France's Left Turn : Mapping the 2012 Elections », *Parliamentary Affairs*, Vol. 66, 2013, p. 7.

<sup>582</sup> Sylvain Crépon, *Enquête au cœur du nouveau Front national*, Paris : Nouveau Monde, 2012, p. 241.

<sup>583</sup> *Ibid.*, p. 270.

mère de famille, et qu'elle doit « se consacrer à plein temps à l'éducation de ses enfants »<sup>584</sup>. Marine se différencie de son père aussi dans son comportement envers les journalistes, avec qui elle forme des liens cordiaux. Par contre, chez Le Pen, le mépris qu'il affiche face aux médias nourrit leur hostilité à son égard. Tracy McNicoll, dans *Newsweek* du 28 février 2011, constate que Marine est devenue la nouvelle coqueluche des médias français<sup>585</sup>. Sylvain Crépon le confirme : « sous la houlette de Marine Le Pen et de son équipe, les relations avec les journalistes ... se sont au contraire résolument pacifiées »<sup>586</sup>. Notre dernier exemple porte sur la question de la laïcité. Dans une interview avec Sylvain Crépon, le 25 octobre 2011, Marine dit qu'elle est « une laïque ultra convaincue ». Sa position tranche avec celle de son père dont « les discours ... évoluaient ... au gré de ses rapports avec la branche catholique traditionaliste »<sup>587</sup>. Ici encore, Mme Le Pen se différencie de son père en adoptant une attitude moins ferme, plus tolérante et plus en phase avec l'évolution de la société.

Cependant, il existe des indices qui montrent que Marine n'a pas toujours les mains libres dans son rôle de présidente. Parlant du statut de président d'honneur du Front national conféré à Jean-Marie Le Pen lors du congrès de Tours de 2011, Fourest et Venner constatent : « quelques anicroches révèlent tout de même ce qui attend la nouvelle présidente ...

---

<sup>584</sup> Sylvain Crépon, *Enquête au cœur du nouveau Front national*, Paris : Nouveau Monde, 2012, pp. 246-7.

<sup>585</sup> Tracy McNicoll, « France's Extreme-Right Makeover », *Newsweek*, le 28 février 2011.

<sup>586</sup> Sylvain Crépon, *op. cit.*, p. 75.

<sup>587</sup> *Ibid.*, p. 209.

[puisque le père] n'a pas tout à fait décidé de passer la main, ni de s'ennuyer ». L'idée de la domination du père est reprise par Yann, sœur de Marine, qui décrit ainsi leurs rôles respectifs : « le président c'est toujours lui. Et le chef, c'est Marine »<sup>588</sup>. C'est-à-dire que le père, comme président d'honneur, continue à peser sur la vie du Front national, et que, même présidente, Marine doit faire toujours face à la puissance et aux caprices de son père.

Pour faire évoluer l'image du Front national, Marine cherche à se distancer de certaines des idées politiques de son père. À cette fin, elle agit contre les attentes de certains des sympathisants du parti qui continuent à préférer les idées d'auparavant. Toutefois, Marine a réussi à convaincre les Français qu'elle est plus modérée et plus moderne que son père. Tout en étant « fille de » Le Pen, Marine démontre qu'elle peut, en certaines occasions, exister indépendamment de lui, et comme son score de 17,9% des voix au premier tour de la présidentielle de 2012 le démontre, le changement d'image a été bien reçu par les Français. C'est là que son indépendance trouve ses limites. Selon la proposition de Rainbow Murray, le *double bind* présume qu'une femme ayant des liens avec un homme proéminent ne peut pas s'en affranchir totalement. C'est évidemment le cas de Marine Le Pen qui a conduit le parti toujours dans le sillage de son père.

Pour conclure, notons tout d'abord que, s'agissant des trois compagnons de Marine, leur soutien se limite à celui d'un supporteur et

---

<sup>588</sup> Caroline Fourest et Fiammetta Venner, *Marine Le Pen*, Paris : Bernard Grasset, 2011, pp. 344-5.

d'un co-responsable du Front national. L'image d'une femme forte qui domine ses compagnons et l'anonymat relatif de ces derniers signifient que la logique du *double bind* ne s'impose pas ici de façon évidente.

L'analyse du rôle de Jean-Marie Le Pen montre qu'il joue un rôle prépondérant dans l'entrée de Marine au Front national et dans sa montée dans les rangs du parti, jusqu'au poste de président. Désireux de perpétuer la dynastie Le Pen, le père fait son tout pour que Marine devienne présidente. Pour sa part, Marine se montre fidèle à son père. Pour elle, Le Pen doit mener la politique du parti à sa guise ; son rôle à elle est de le défendre à tout instant. En dépit de certaines manifestations d'une volonté d'indépendance, Marine reste toujours à l'ombre du père. Il lui est difficile, donc, de contrer l'idée selon laquelle sa carrière est forgée par son père, et non pas par ses propres efforts. Considérée sous cet angle, la situation de Marine Le Pen va dans le sens de la proposition de Rainbow Murray au sujet du piège qui guette toute femme ambitieuse, à savoir qu'elle ne peut pas réussir sans l'intervention d'un homme influent.

Devenue présidente du parti, elle veille au renouvellement de certains choix politiques. Sa stratégie de dédramatisation du parti va à l'encontre de la politique du père, et donc représente une démonstration d'indépendance. Il en va de même pour la politique de la famille. Comme femme divorcée qui gagne sa vie et qui cohabite avec Louis Aliot sans être mariée, Marine expose une ligne politique plus en accord avec La France d'aujourd'hui, comme le confirme son taux de popularité. Elle s'oppose de ce fait aux valeurs traditionnelles du Front national. Le problème pour Marine est que le père garde une sphère d'influence au parti. Lors de la

présidentielle de 2012, il est encore l'homme omnipotent du Front national. Bien que favorable au processus de dédramatisation mené par Marine, Le Pen continue à faire des commentaires qui sont en contradiction avec cette nouvelle orientation. Le personnage incontournable du père et le fait qu'il a présidé le Front national pendant 38 ans résultent dans une situation où Marine peine à faire disparaître l'idée selon laquelle elle est la créature de son père. En dépit de l'indépendance affichée par Marine, le père est toujours là. Elle ne peut pas échapper au piège du *double bind* selon lequel une femme qui s'efforce de prendre toute sa place dans les échelons supérieurs de la politique se trouve sans cesse accolée à l'autorité et aux réseaux d'un homme puissant.

### 3.8 Conclusion

Avant de récapituler nos analyses et d'en tirer des conclusions, il faut rappeler que, selon Rainbow Murray, toutes les femmes se trouvent dans la situation du *double bind*. C'est-à-dire qu'elles ne peuvent pas se défaire de l'idée bien encombrante selon laquelle il leur est impossible d'avancer aux échelons supérieurs du monde politique sans le soutien d'un homme influent. À l'inverse, une femme qui est liée à un homme proéminent risque de manquer de crédibilité et donc de subir des revers électoraux.

Tout d'abord, nous avons examiné les compagnons des six femmes. Nous avons relevé deux catégories. La première concerne les hommes qui n'appartiennent pas au monde politique. Dans cette catégorie, nous mettons les maris de Mmes Cresson et Aubry. Ils évoluent loin de la politique et restent toujours à l'arrière-plan de l'action politique de leurs épouses. Ils n'ont aucune incidence sur l'ascension politique de leurs femmes. Notre deuxième catégorie concerne les compagnons qui sont dans la politique. Il existe deux sous-catégories : premièrement, les compagnons qui ne sont pas des hommes politiques à proprement parler, comme le mari de Simone Veil qui travaille comme fonctionnaire et qui occupe des rôles importants qui l'amènent à côtoyer des hommes politiques, et le mari de Michèle Alliot-Marie qui, universitaire de profession, travaille pendant un temps comme directeur de cabinet d'Edgar Faure. Nous avons vu que les liens que forme le mari de Simone avec les hommes politiques, en raison des postes qu'il a occupés dans les grandes institutions politiques, conduisent à un rapprochement avec le couple

Pompidou. En raison de ce lien, Simone est nommée aux conseils d'administration de l'ORTF et de la Fondation de France. En ce qui concerne Michèle, il semble peu probable qu'elle trouve des conditions lui permettant de se lancer dans la politique pendant qu'elle travaille avec son mari au cabinet d'Edgar Faure. Les conséquences pour les deux femmes sont bien différentes : Mme Veil se fait un nom dans la politique à cause des fréquentations de son mari, tandis que pour Mme Alliot-Marie les retombées politiques des relations de son mari sont moins importantes.

La deuxième sous-catégorie se réfère aux compagnons qui participent directement à la politique, soit au niveau national, soit au niveau municipal. Nous y trouvons le compagnon depuis 1988 de Michèle Alliot-Marie, Patrick Ollier, qui est député et qui soutient Michèle dans ses ambitions politiques ; le compagnon de Ségolène, André Hadjez, dont nous avons noté qu'il participe à sa campagne pour la primaire socialiste de 2011 ; le deuxième mari de Martine Aubry, Jean-Louis Brochen, qui est un conseiller municipal mais qui démissionne de son poste au moment où Martine devient maire de Lille ; et les deux maris et le compagnon actuel de Marine Le Pen qui sont impliqués dans la vie du parti. François Hollande, compagnon de Royal durant presque 30 ans, est aussi dans cette sous-catégorie, mais étant donné les circonstances entourant la fin de cette relation, il convient de lui réserver un traitement à part. Dans cette sous-catégorie, les compagnons ont des rôles subalternes et tendent à rester à l'arrière-plan pendant que les femmes exercent des responsabilités importantes au gouvernement ou dans leur parti.

Dans l'ensemble, nous avons établi que, chez toutes les femmes qui figurent dans notre analyse, à l'exception de Ségolène Royal dont les relations avec François Hollande en 2006 et 2007 sont exceptionnelles, les compagnons ne sont pas bien en évidence dans le déroulement de leur carrière politique et par conséquent leur influence dans la carrière politique de leur femme est minime.

Pour des raisons évidentes, nous avons privilégié les liens avec les présidents et les Premiers ministres. Marine Le Pen est un cas à part puisqu'elle n'a jamais bénéficié de ce type de lien. En fait, c'est son père, chef historique du Front national, qui guide Marine dans son parcours politique. Pour les autres femmes, les liens avec les chefs de l'exécutif sont variés. Parmi ces dernières, Mme Cresson est un cas unique dans la mesure où certains l'ont soupçonnée d'entretenir des rapports intimes avec le président Mitterrand. De telles rumeurs ont sérieusement entamé sa crédibilité de leader politique, comme l'indique le traitement humiliant que lui ont infligé les producteurs du *Bébête Show*. S'agissant de Simone Veil, l'évolution de sa carrière est due tout simplement aux actions des présidents Pompidou et Giscard d'Estaing, ainsi que Chirac dans son rôle de Premier ministre. À la différence de Cresson, Veil démontre un caractère indépendant dans l'exercice de ses fonctions, et ses nominations sont donc vues comme une conséquence de la qualité de son action politique. Néanmoins, sans le soutien des trois hommes, Mme Veil ne serait pas devenue un personnage politique emblématique. S'agissant de Mme Alliot-Marie, il est évident que Jacques Chirac, comme président et Premier ministre, joue un rôle important dans sa carrière politique. Même

si Michèle démontre à l'occasion un esprit indépendant, dans l'ensemble elle reste toujours proche de son mentor. En ce qui concerne Ségolène Royal, nous avons constaté que c'est Mitterrand qui l'a lancée dans sa carrière en la nommant ministre de l'Environnement en 1992. Pour sa part, Ségolène Royal se réclame systématiquement de Mitterrand lors de ses campagnes politiques, se présentant même comme son héritière. Le lien entre Royal et Mitterrand ne lui est que partiellement bénéfique. Certes, Royal en récolte un supplément de prestige, mais l'exploitation systématique de ce lien ne fait que souligner une solitude bien trop pesante vis-à-vis de ses collègues socialistes. S'agissant de Martine Aubry, elle entre au gouvernement grâce à Édith Cresson, Premier ministre à l'époque. Son parcours au sein du gouvernement est assuré par Pierre Bérégovoy, le successeur de Cresson. Plus tard, c'est Lionel Jospin dans son rôle de Premier ministre qui nomme Martine au poste de ministre du Travail et de la Solidarité. S'il y a des occasions où elle démontre son indépendance vis-à-vis de Bérégovoy et de Jospin, on est porté à croire que sans ces mentors elle n'aurait pas réussi dans la politique, et cela malgré ses succès politiques comme celui de la promulgation de la loi sur les 35 heures. Dans l'ensemble, toutes les femmes, sauf Marine Le Pen, bénéficient d'un lien avec un président ou un Premier ministre. Sans le soutien des hommes influents, il est douteux que les cinq femmes aient pu entrer dans l'exécutif. Cette situation est conforme au stéréotype relevé par Rainbow Murray, selon lequel une femme a besoin d'un homme influent pour avancer dans la politique, et de ce fait elle doit lutter pour démontrer son indépendance.

Examinons maintenant les femmes qui sont la fille d'un homme politique proéminent. Dans ce groupe, nous mettons Michèle Alliot-Marie, Martine Aubry et Marine Le Pen. Les pères des trois femmes ont des caractéristiques différentes. Bernard Marie est député et ancien arbitre de rugby. C'est Bernard qui est la force derrière l'entrée de Michèle dans la politique. Cependant, c'est son lien avec Jacques Chirac qui s'avère déterminant pour Michèle. Martine Aubry est différente parce que son père, Jacques Delors, est un personnage emblématique du Parti socialiste, au point qu'il est considéré comme candidat potentiel pour la présidentielle de 1995. C'est Delors qui incite sa fille à poursuivre des études politiques et à faire carrière en politique. Son carnet d'adresses lui est très utile aussi pour se constituer un réseau. S'agissant de Marine Le Pen, son ascension à la présidence du Front national est due principalement à son père. C'est lui qui la nomme aux postes divers suivant son désir de fonder une dynastie Le Pen à la tête du parti. Son statut de fondateur et de président de 38 ans lui donne une aura qui lui permet de propulser Marine dans les instances dirigeantes du parti sans rencontrer d'opposition. Marine respecte pour la plupart le statut et la ligne politique du père, même s'il existe certaines idées politiques avec lesquelles elle n'est pas d'accord. Dans l'ensemble, les pères qui sont des hommes politiques ont les moyens et les contacts nécessaires pour assurer l'entrée de leurs filles dans la politique.

Il faut considérer maintenant les autres personnages politiques qui jouent un rôle important dans les carrières politiques des six femmes.

Nous avons établi qu'Édith Cresson a un lien proche avec son conseiller,

Abel Farnoux, avec qui, d'après les rumeurs, elle aurait eu des relations intimes. À cause de cette rumeur et de l'impression que c'est Farnoux qui prend les décisions plutôt que Cresson, la crédibilité de Cresson tombe au point qu'elle s'en ressent dans les sondages. S'agissant de Martine Aubry, il existe deux hommes qui figurent dans l'évolution de sa carrière. Il y a tout d'abord Pierre Mauroy, ancien Premier secrétaire et doyen du Parti socialiste. C'est lui qui la facilite dans son accession au poste de maire de Lille, même si elle ne manque pas de marquer son indépendance envers lui. Le deuxième mentor de Martine est son ancien patron, Jean Gandois, homme d'affaires important qui lui confie un rôle important au groupe Péciney et qui contribue aux finances de Face, grand mouvement social que Martine fonde en 1993. Il est donc clair que ces hommes ont aidé Martine dans sa carrière politique.

Nous avons gardé Ségolène Royal pour la fin parce qu'elle représente un cas différent des autres femmes. Comme Premier secrétaire du Parti socialiste, son conjoint François Hollande est le candidat socialiste probable pour la présidentielle de 2007. Mais le taux de popularité de Ségolène est tel que Hollande se retire de la course. Lorsqu'elle devient la candidate officielle du Parti socialiste, il soutient peu sa campagne présidentielle. Ségolène, pour sa part, tient François à l'écart, suivant une stratégie délibérée qui consiste à marquer son indépendance vis-à-vis du parti et de ses responsables, y compris Hollande. Cette démonstration d'indépendance par Ségolène n'entraîne pas de conséquences électorales néfastes au début, mais au fur et à mesure que sa campagne de 2007 progresse, elle doit faire appel à ces mêmes

responsables. On s'interroge aussi sur le fait qu'elle a cru bon d'évoquer, bien après sa séparation de François Hollande, sa vie de couple et même de faire allusion à un mariage futur. L'ambiguïté de ses déclarations sur sa relation avec Hollande pendant la campagne de 2007 témoigne certainement de la complexité de la vie politique en ce qu'elle exige la conciliation difficile de la vie publique et de la vie privée. En somme, la situation du *double bind* apparaît chez Ségolène dans la mesure où elle est prise entre la nécessité politique de recourir au soutien de François Hollande dans sa campagne de 2007 et sa volonté de manifester son indépendance. Le cas de Ségolène Royal montre que la manifestation d'indépendance n'est pas toujours la panacée qu'on croit. Dans sa campagne de 2011, elle a perdu sa capacité à convaincre et à séduire, si bien qu'elle se trouve troisième dans les sondages, loin derrière François Hollande et Martine Aubry. Si son lien avec Mitterrand est encore un élément positif, il n'a aucune incidence réelle sur les sondages, et comme nous l'avons constaté, elle n'a plus de lien avec Hollande pendant sa campagne de 2011. Sans ce soutien, la campagne politique de Ségolène ne trouve jamais son élan. La situation du *double bind* frappe durement Mme Royal car la recherche d'indépendance ne conduit qu'à son isolement.

Les circonstances diffèrent pour chaque femme, mais les mêmes stéréotypes reviennent, et certaines réalités aussi. On a vu que toutes les femmes doivent leur nomination à des postes importants à un homme influent. Marine Le Pen est un cas unique parce que, issue d'un parti politique marginalisé, elle accède à des postes de responsabilité au sein du parti grâce à la seule intervention de son père. Pour Mme Cresson, les

circonstances de sa nomination par Mitterrand lui valent l'image d'une femme soumise qui ternit son image de leader. En plus, sa crédibilité comme Premier ministre est mise en question par les médias qui lui sont hostiles. Pour ces raisons, elle représente un cas extrême du *double bind* dans la mesure où son image de « guignol » finit par l'emporter. Pour les femmes qui cherchent à faire valoir leur indépendance, on trouve des cas différents. Mme Royal, dans ses campagnes de 2006 et de 2007, et Mmes Veil, Alliot-Marie et Aubry, sont soucieuses d'affirmer leur indépendance, mais elles sont toutes hantées par le stéréotype qui dit qu'une femme ne peut pas évoluer dans la politique sans le soutien d'un homme influent. En dépit de leur volonté d'afficher leur indépendance, elles se trouvent dans la situation du *double bind* en raison des liens qu'elles entretiennent nécessairement avec ces hommes. C'est bien le cas des femmes traitées ici, qui ont toutes un mentor, qu'il soit président, Premier ministre, père ou compagnon.

#### 4.0 Conclusion

Cette thèse a pour point de départ les difficultés auxquelles font face les femmes qui cherchent à atteindre des postes de responsabilité. Nous nous sommes appuyés sur les travaux de Kathleen Hall Jamieson, de Regina Lawrence et Melody Rose, de Donatella Campus, et de Rainbow Murray pour présenter notre concept de *double bind*, et nous avons utilisé comme base de départ les six *double binds* exposés par Rainbow Murray dans son ouvrage *Cracking the Highest Glass Ceiling*<sup>589</sup>. Murray observe qu'une femme politique est touchée par le piège du *double bind* à cause des stéréotypes de genre que les médias relèvent systématiquement dans leur traitement des actualités. Les contraintes de temps et de nombre de mots font que notre examen n'a porté que sur trois des six *double binds*. Il convient de les rappeler brièvement. Le premier *double bind* qui figure dans notre analyse, « Trop masculin ou trop féminin », provient du fait que les Français considèrent le poste de président de la République française comme un poste qui demande des traits masculins. Ainsi, pour être perçues comme compétentes et dignes de foi, les femmes doivent paraître masculines. Cependant, elles doivent aussi paraître féminines pour ne pas donner l'impression de vouloir transgresser les normes du genre. Notre deuxième *double bind* est « Expérimentée ou symbole du changement ». Ce *double bind* provient de l'idée selon laquelle une femme représente toujours l'espoir d'une rupture par rapport aux pratiques politiques du passé. Cependant, nous avons constaté aussi qu'une femme qui est

---

<sup>589</sup> Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling*, Santa Barbara : Praeger, 2010.

nouvelle et différente peut donner l'impression de manquer d'expérience et des réseaux nécessaires pour un leader. De retour, une femme politique qui met en avant son expérience risque de perdre les avantages qu'elle peut tirer de son image de femme porteuse d'espoir du changement. Notre dernier *double bind* est « Associée à un homme proéminent ou démonstration d'indépendance ». Ce *double bind* consiste dans le fait qu'une femme ne peut pas se défaire de l'idée bien encombrante selon laquelle il lui est impossible d'avancer aux échelons supérieurs du monde politique sans le soutien d'un homme influent. À l'inverse, une femme qui est liée à un homme proéminent risque de perdre sa crédibilité comme leader, car elle paraît inapte à gouverner de son propre chef.

Nous avons étudié les trois *double binds* à l'aide de l'examen approfondi d'un éventail de sources, surtout des livres, des journaux, et des magazines qui portent sur les six femmes, et aussi des archives tenues par des organisations nationales. Nous avons porté un regard sur la vie privée et politique des six femmes pour établir dans quelle mesure ces *double binds* les touchent alors qu'elles briguent les postes les plus importants de la V<sup>e</sup> République. Nous avons regardé aussi la façon dont les médias dépeignent les femmes et le recours systématiquement aux stéréotypes de genre, particulièrement lors des campagnes pour les élections nationales ou européennes. Enfin, nous avons examiné les sondages, comme par exemple Sofres et Ipsos, pour mesurer la popularité des femmes.

Notre examen a commencé par le *double bind* « Trop masculin ou trop féminin ». Il est clair que toutes les femmes sont touchées par ce *double bind*, mais à des degrés divers. Consciemment ou non, le comportement des femmes, sauf Royal, est porté vers les traits masculins définis par de nombreux travaux sociologiques relevés dans l'ouvrage de Rainbow Murray. Mmes Alliot-Marie, Veil, Aubry et Le Pen semblent vouloir démontrer un comportement où les traits masculins l'important, sans doute par souci de mettre en valeur leur compétence et leur crédibilité de leader politique. Mme Cresson, qui affiche aussi des traits masculins, se trouve dans une situation du *double bind* aggravé, essentiellement parce qu'elle a choisi de souligner certains traits masculins dits inacceptables pour un Premier ministre, comme par exemple sa façon de parler cru. L'absence des traits féminins chez Mme Cresson lui vaut aussi une baisse du taux de sa popularité car son comportement va à l'encontre des attentes des Français, surtout après l'intérêt qu'elle avait suscité comme première femme au poste de Premier ministre. Ainsi, ses efforts pour imposer son autorité rebutent les Français qui n'acceptent pas son comportement masculin. Chez Mme Veil, on trouve un mélange intéressant de traits masculins et féminins que les Français semblent approuver. Sa compétence dans son rôle de ministre ne fait pas de doute, comme les bonnes opinions dans les sondages l'indiquent, mais il est notable que Mme Veil n'a jamais brigué un des deux postes à la tête de l'exécutif. Mme Royal, à la différence des autres femmes, souligne son côté féminin, ce qui lui donne des atouts au début de sa campagne de 2007. Il est vrai qu'elle démontre certains traits masculins, mais c'est son côté féminin

qu'elle cherche à mettre au premier plan. Néanmoins, les électeurs doutent de plus en plus de ses capacités. En somme, ses traits féminins n'ont pas suffi à la propulser devant Nicolas Sarkozy au scrutin de 2007. En 2011, c'est encore son côté féminin qu'elle semble vouloir privilégier, mais elle en profite peu. Son échec dans le scrutin pour la primaire socialiste de 2011 indique que sa stratégie de campagne, qui se focalise sur sa féminité, n'a pas ici non plus conquis les Français. Royal est bel et bien dans le piège du *double bind* parce que, pour les Français, un président doit démontrer des caractéristiques dites masculines, mais doit-elle pour autant renier sa féminité ? En somme, chaque femme représente une combinaison de traits masculins et féminins selon ses qualités et sa situation. Aussi n'est-il pas question de viser un équilibre parfait. Toutefois, l'exemple de Simone Veil est là pour témoigner que le fait de montrer clairement les deux côtés, masculins et féminins, est un facteur de réussite.

Nous avons établi que les médias jouent un rôle capital dans la construction de l'image des femmes politiques. Nous avons noté leur tendance à souligner leurs traits féminins, à porter un intérêt particulier à leurs vêtements, à leurs corps et à d'autres signes de féminité. Ceci entraîne parfois des conséquences désastreuses. Par exemple, la représentation de Mme Cresson comme maîtresse de François Mitterrand mène à une diminution de sa crédibilité comme Premier ministre. En fait, l'hostilité que lui ont manifestée les médias après son installation à Matignon contraste avec l'enthousiasme avec lequel ils ont accueilli sa nomination. La même volte-face des médias s'observe lors de la

campagne de Ségolène Royal pour la primaire socialiste et la présidentielle de 2007. Au début, les médias ont réagi favorablement à la nomination des deux femmes, et ont contribué à la création d'une image médiatique positive. Cependant, une fois qu'elles s'installent dans leur rôle, l'image que présentent les médias des deux femmes se détériore. Nous avons constaté que les deux femmes ne cherchent pas le soutien des médias, et il est possible que cette indifférence ait contribué à la dégradation de leur image pendant leur carrière politique. En ce qui concerne Martine Aubry, elle ne cherche pas non plus à créer des liens privilégiés avec les médias, surtout au début. Ce n'est qu'au moment où la popularité du Parti socialiste est en baisse qu'elle se tourne vers les médias pour corriger cette désaffection. S'agissant de Mmes Veil, Alliot-Marie et Le Pen, nous avons établi que les médias se fixent systématiquement sur les vêtements et le corps. Dans l'ensemble, pour toutes les femmes, les médias choisissent de ne pas évoquer la question de leur compétence, ou bien s'arrangent pour la mettre en doute au moyen des stéréotypes de genre. Nous pensons que les femmes politiques doivent être conscientes des effets néfastes du traitement des médias et qu'il faut qu'elles mettent en place une stratégie pour les combattre.

À propos de notre deuxième *double bind*, « Expérimentée ou symbole du changement », il faut rappeler que Rainbow Murray dit qu'une femme est considérée tout naturellement comme un symbole du changement. En effet, les six femmes incarnent l'idée de changement, mais à des degrés divers. Toutes les femmes sont considérées comme « première femme » d'une manière ou d'une autre, et la réaction favorable

des Français est attestée par les sondages pour chacune d'entre elles et la réaction positive des médias à la nomination des femmes aux postes dans le gouvernement ou leur parti politique. C'est évidemment le cas de Michèle Alliot-Marie et de Simone Veil qui reçoivent les accolades des médias comme femmes porteuses de changement. Il se trouve pourtant que pour certaines, au fil du temps, les médias se retournent contre elles. Pour Mmes Cresson et Royal, ce virage résulte dans une diminution de crédibilité. Pour Mme Royal, au fur et à mesure que sa campagne progresse, sa compétence et sa crédibilité sont mises en question à cause de ses fameuses bourdes de campagne qui sont largement commentées par les médias. S'agissant de Martine Aubry et de Marine Le Pen, notre analyse a démontré qu'elles ne cherchent pas à valoriser leur image de femme symbole du changement. Pour Marine Le Pen, c'est évidemment son image de leader du parti d'extrême droite qui lui enlève cette fraîcheur associée normalement à l'arrivée d'une femme à un poste de responsabilité.

Comment l'expérience politique réelle des femmes modifie-t-elle la perception de leur compétence ? Rainbow Murray constate qu'une femme expérimentée pourrait perdre les avantages, en termes d'image, que sa nouveauté comme femme politique lui apporte. Le cas de Mme Veil nous a permis d'éclairer cette situation, car il porte un démenti à la déclaration de Murray. Lors de sa nomination comme ministre de la Santé en 1974, elle n'a pas d'expérience politique. À l'inverse, en 1979, année où elle se présente pour les élections européennes, elle a de l'expérience dans les affaires du gouvernement en raison de son rôle de ministre de la

Santé. Son succès dans ce rôle, et son combat admirable pour la promulgation de la loi sur l'interruption volontaire de grossesse, assurent qu'elle garde son image de femme politique estimée. Ainsi, son expérience comme ministre n'a porté atteinte, ni à son image de femme porteuse d'espoir, ni à la perception de sa capacité de travail et de réussite, et de ce fait elle échappe à la logique du *double bind*. Pour Mme Le Pen, l'expérience politique est limitée à ses responsabilités au Front national, à son poste de conseiller municipal et régional, et comme députée au Parlement européen. Comme elle n'a jamais occupé un poste au gouvernement, on s'interroge sur sa capacité à diriger le pays. En dépit de son score impressionnant de 18% des voix au premier tour de la présidentielle de 2012, elle n'avance pas au deuxième tour, laissant supposer que le manque d'expérience politique l'a emporté sur l'image de femme porteuse du changement qu'elle a voulu se fabriquer. S'agissant de Michèle Alliot-Marie, lors de son arrivée à la présidence du RPR en 1999, et de sa nomination comme ministre de la Défense en 2002, elle possède déjà une expérience politique importante, mais c'est son image de femme symbole du changement qui domine. On note toutefois qu'elle reste entre deux eaux : lors de sa campagne pour la primaire UMP de 2007, Michèle est moins un symbole de changement que Ségolène Royal, et moins expérimentée que Nicolas Sarkozy.

Mme Cresson se trouve dans la même situation que Mme Alliot-Marie en 1999 et 2002. En dépit de son expérience considérable au gouvernement, c'est sa nouveauté comme femme symbole du changement qui prévaut au début. Cette mise à l'écart de la question de son expérience

n'a duré qu'un temps. Elle finit par revenir sous forme d'interrogations sévères et persistantes relayées par les médias. S'agissant de Martine Aubry, elle a une vaste expérience au gouvernement, comme maire de Lille, et comme Premier secrétaire du Parti socialiste. Sa stratégie de campagne cherche à faire valoir cette expérience, mais non sans lui enlever les avantages qu'elle est susceptible de tirer de son image de femme symbole du changement. En ce qui concerne Ségolène Royal, lors de ses campagnes de 2006 et de 2007, elle a de l'expérience dans les affaires du gouvernement. Son très bon score de 47% des voix dans le deuxième tour de la présidentielle de 2007 indique que cette expérience n'a pas entamé son image de femme promiseuse de changement. Toutefois, lors de sa campagne pour la primaire socialiste de 2011, c'est son expérience comme femme hyper médiatisée s'exprimant sur tous les sujets qui prévaut. Cette fois, la femme expérimentée fait de l'ombre à la femme symbole du changement. Le public ne croit plus à sa compétence réelle, et n'est pas séduit non plus par la promesse du changement qu'elle a voulu incarner.

Tout bien réfléchi, nos analyses confirment ceux de Rainbow Murray pour le *double bind* « Expérimentée ou symbole du changement ». Toutes les femmes sont perçues comme symbole du changement, et pour celles qui ont de l'expérience, la question de leur compétence pour le poste est largement écartée, ou bien elle n'est soulevée que pour éteindre l'espoir du changement que les femmes ont voulu susciter. Simone Veil, en 1979, est un cas exceptionnel en raison de son taux de popularité important et de sa capacité reconnue comme femme politique. Michèle

Alliot-Marie, en 1999 et 2002, échappe aux effets néfastes du double bind en raison d'une image de femme porteuse du changement qui n'est pas dévaluée par son expérience politique considérable. La situation de ces deux femmes démontre qu'une femme politique exceptionnelle peut atténuer les effets dévastateurs du *double bind* si le bilan de son action politique est positif.

Notre dernier *double bind* « Associée à un homme proéminent ou démonstration d'indépendance » concerne les liens que les femmes forment avec des hommes proéminents. Il a été question, dans le dernier chapitre, de savoir si les femmes ont besoin de ces hommes pour réussir leur entrée ou assurer leur avenir dans la politique. Nous avons cherché à savoir aussi, dans les circonstances où une femme démontre de l'indépendance vis-à-vis de ces hommes proéminents, si sa crédibilité est nécessairement entamée. Notre première observation a été que, sauf pour Simone Veil et Ségolène Royal, aucun des compagnons dans la vie ne joue un rôle important dans la carrière politique de sa femme, en dépit du fait que certains de ces hommes travaillent dans la politique, ou comme député au parlement, ou comme employé ou sympathisant d'un parti politique. La situation de Mme Veil est différente parce que son mari est un haut fonctionnaire qui participe avec sa femme à des réunions politiques, ce qui leur permet de forger des liens d'amitié avec le couple Pompidou. Pour Mme Royal, son compagnon de longue date, François Hollande, est le Premier secrétaire du Parti socialiste, ce qui la rapproche des instances dirigeantes de son parti. Néanmoins, dans sa campagne présidentielle de 2007, Mme Royal a commencé par tenir Hollande à l'écart, mais sa

campagne en panne, elle fait appel à lui pour qu'il la soutienne. Il est clair que, sans le soutien *in extremis* du Premier secrétaire, les succès électoraux de 2007 auraient été moins assurés. En 2011, Mme Royal n'a ni le soutien de Hollande, ni celui des autres hommes du parti, ce qui la conduit à l'échec que l'on connaît.

Notre analyse a porté aussi sur les présidents et les Premiers ministres et leur rôle dans la carrière politique de nos six femmes. Sauf pour Marine Le Pen qui n'a pas de lien avec les hommes de l'exécutif, la fréquentation d'un Premier ministre ou d'un président de la République joue un rôle important dans la carrière politique. Parmi ces femmes, Mme Cresson est le cas modèle du *double bind* parce que sa nomination est considérée comme le résultat de ses relations intimes avec président François Mitterrand. De ce fait, elle est toujours perçue comme étant soumise à la volonté du président. Cette idée est exacerbée par les médias qui se moquent d'elle, à tel point que sa crédibilité comme Premier ministre est sérieusement entamée. S'agissant de Mme Royal, elle se présente comme l'héritière de François Mitterrand, ce qui la met sous la tutelle en quelque sorte de l'ancien président. Pour Mmes Veil, Alliot-Marie et Aubry, sans le soutien des présidents et des Premiers ministres, leur entrée, puis leur parcours dans le monde politique ne sont pas assurés. Si elles se montrent soucieuses d'afficher leur indépendance vis-à-vis des hommes de l'exécutif, comme c'est le cas chez Mmes Alliot-Marie et Aubry, il n'en reste pas moins qu'elles ne peuvent pas se dissocier totalement de ces hommes qui leur ont ouvert la porte du monde

politique. Elles encourent toujours le risque, à cause de ces liens, de perdre leur crédibilité et leur image de leader fort et indépendant.

Notre analyse a aussi visé les femmes qui sont dans la catégorie de « la fille d' » un homme proéminent. Nous y trouvons Michèle Alliot-Marie, Martine Aubry et Marine Le Pen. Ces trois femmes sont entrées dans la politique à cause de l'intervention de leur père, et pour Mmes Alliot-Marie et Aubry, elles ont bénéficié du carnet d'adresses du père. S'agissant de Marine Le Pen, l'intervention directe du père explique sa progression au sein du parti, culminant dans son élection comme présidente. Encore une fois, nos résultats sont en accord avec la proposition de Rainbow Murray qui postule qu'une femme a besoin d'un homme proéminent, qu'il soit père, mari ou mentor, pour réussir dans la politique. Dans le cas où les vellétés d'indépendance sont attestées, comme chez Martine Aubry, nous avons noté que les femmes en question savent se servir de l'influence et du carnet d'adresses du père pour avancer dans la politique.

Notre analyse confirme le travail de Rainbow Murray en démontrant que ce sont toujours les mentors, les pères ou d'autres personnages influents qui sont la force derrière la carrière des femmes. Nous avons démontré aussi que, dans les situations où une femme cherche à manifester son indépendance, le stéréotype d'une femme dépendante ne disparaît pas et peut même entraîner une perte de crédibilité.

Notre enquête se résume donc à ceci : les trois *double binds* de Rainbow Murray qui forment notre analyse touchent nos six femmes pour des raisons diverses et à des niveaux différents. Nous avons démontré

qu'une femme politique doit toujours être consciente des stéréotypes que les Français attachent au poste de président ou de Premier ministre. Il ne suffit pas qu'elle adopte des traits masculins, comme notre analyse l'a démontré avec force. Elle doit savoir qu'une femme politique peut toujours tirer un bénéfice électoral de sa féminité puisqu'elle est tout naturellement considérée comme un symbole du changement. À l'inverse, son expérience politique est moins appréciée par les électeurs et sa compétence est susceptible d'être à tout moment mise en question. Nous avons déterminé aussi qu'une femme politique peut mieux réussir son accession aux plus hauts échelons de la politique si elle a le soutien d'un homme proéminent. Néanmoins, dans les circonstances où elle affiche son indépendance vis-à-vis de cet homme, elle ne sera pas assurée de gagner en crédibilité car elle paraît isolée. En somme, une femme politique doit faire face aux *double binds* tels qu'ils sont définis par Rainbow Murray. Si elle parvient à faire une belle carrière, ce sera dû, en partie, à la manière dont elle gère ces pièges inéluctables.

Le système politique français est unique dans la mesure où le poste de président est de loin le plus puissant, car il peut nommer et licencier le Premier ministre, et dissoudre l'Assemblée nationale, une prérogative personnelle sans contrepartie. Si notre analyse montre que les stéréotypes qui se trouvent au monde politique français ne diffèrent pas de ceux qui existent dans autres pays autour le monde, et si, comme l'ouvrage de Rainbow Murray et celui de Donatella Campus l'indiquent, les femmes politiques des pays différents sont touchées par les mêmes *double binds*, on est en droit de demander si un système politique de type parlementaire,

comme celui de l'Australie, ne produisaient pas des cas différents. Les femmes sont-elles accueillies, perçues ou traitées différemment selon le type de régime où elles évoluent ? L'ascension de Julia Gillard au poste de Premier ministre, le 24 juin 2010, présente une opportunité de répondre à ces questions. On peut anticiper des travaux de recherche allant dans ce sens.

## Bibliographie

### Ouvrages

- Achin, Catherine et al. *Sexes, genre et politique*, Paris : Economica, 2007.
- Alexandre, Philippe et de l'Aulnoit, Béatrix, *La Dame des 35 heures*, Paris : Robert Laffont, 2002.
- Alliot-Marie, Michèle, *Au cœur de l'État*, Paris : Plon, 2013.
- Bacqué, Raphaëlle et Chemin, Ariane, *La Femme fatale*, Paris : Albin Michel, 2007.
- Besson, Éric, *Qui connaît Madame Royal ? Entretien avec Claude Askolovitch*, Paris : Grasset, 2007.
- Bothorel, Jean, *Le Pharaon*, Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 1983.
- Brill, Alida, *A Rising Public Voice : Women in Politics Worldwide*, New York : The Feminist Press, 1995.
- Campus, Donatella, *Women Political Leaders and the Media*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2013.
- Coulomb-Gully, Marlène, *Présidente : Le Grand défi*, Paris : Payot, 2012.
- Courcol, Christine et Masure, Thierry, *Ségolène Royal : Les Coulisses d'une défaite*, Paris : L'Archipel, 2007.
- Crépon, Sylvain, *Enquête au cœur du nouveau Front national*, Paris : Nouveau Monde, 2012.
- Cresson, Édith, *Histoires françaises*, Paris : Éditions du Rocher, 2006.
- Darmon, Michaël, *Michèle Alliot-Marie, La Grande Muette*, Paris : L'Archipel, 2006.
- Decouty, Éric et Jeudy, Bruno, *Sarkozy et « ses » femmes*, Paris : Plon, 2008.
- Dolan, Kathleen, *Voting for Women : How the Public Evaluates Women Candidates*, Boulder : Westview Press, 2004.
- Duhamel, Alain, *Les Prétendants*, Paris : Gallimard, 1983.
- Duverger, Maurice, *La Participation des femmes à la vie politique*, Paris : UNESCO, 1955.

- Falk, Erika, *Women for President : Media Bias in Nine Campaigns*, 2<sup>ème</sup> édition, Chicago : University of Illinois Press, 2010.
- Fourest, Caroline et Venner, Fiammetta, *Marine Le Pen*, Paris : Bernard Grasset, 2011.
- Freedman, Jane, *Femmes politiques : mythes et symboles*, Paris : L'Harmattan, 1997.
- Giesbert, Franz-Olivier, *Jacques Chirac*, Paris : Seuil, 1987.
- . *La Fin d'une époque*, Paris : Fayard/Seuil, 1993.
- Gough, Harrison, *Predicting Success in Graduate Training : A Progress Report*, Berkeley : Univ. of California Institute of Personality Assessment and Research, 1950.
- Giordano, Isabelle, *Martine, Le Destin ou la vie*, Paris : Bernard Grasset, 2011.
- Guigou, Élisabeth, *Être femme en politique*, Paris : Plon, 1997.
- Jamieson, Kathleen Hall, *Beyond the Double Bind : Women and Leadership*, New York : Oxford University Press, 1995.
- Jenson, Jane et Sineau, Mariette, *Mitterrand et Les Françaises : Un Rendez-vous manqué*, Paris : Presses de Sciences Po, 1995.
- Jospin, Lionel, *L'Impasse*, Paris : Flammarion, 2007.
- Keohane, Nannerl, *Thinking about Leadership*, Princeton : Princeton University Press, 2010.
- Krook, Mona Lena, *Quotas for Women in Politics*, New York : Oxford University Press, 2009.
- Lawrence, Regina G. et Rose, Melody, *Hillary Clinton's Race for the White House*, Boulder : Lynne Rienner Publishers, 2010.
- Le Feuvre, Nicky, « La Féminisation des anciens "bastions masculins" : enjeux sociaux et approches sociologiques », dans Guichard-Claudic, Yvonne et al. *L'Inversion du genre. Quand les métiers masculins se conjuguent au féminin ... Et réciproquement ...*, Rennes : PU Rennes, Collection Des Sociétés, 2008, pp. 307–324.
- Le Pen, Marine, *À contre flots*, Paris : Grancher, 2011.
- Lienemann, Marie-Noëlle et Cohen, Philippe, *Au revoir Royal*, Paris : Perrin, 2007.

- Lucas, Rosalie et Mourgue, Marion, *Martine Aubry : Les Secrets d'une ambition*, Paris : L'Archipel, 2011.
- Massenet, Béatrice, *Et qui va garder les enfants ?*, Paris : Robert Laffont, 2011.
- Mennucci, Patrick, *Ma candidate*, Paris : Albin Michel, 2007.
- Murray, Rainbow, *Parties, Gender Quotas and Candidate Selection in France*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2010.
- . ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling : a Global Comparison of Women's Campaigns for Executive Office*, Santa Barbara : Praeger, 2010.
- Ollitrault, Sylvie, « Édith Cresson, une image brisée », dans *Images, Imaginaires du Féminin*, Cortil-Wodon : Éditions Modulaires Européennes, 2003.
- Opello, Katherine A., *Gender Quotas, Parity Reform, and Political Parties in France*, Oxford : Lexington Books, 2006.
- Pfaadt, Laurent, *Simone Veil : Une Passion française*, Saint-Victor-d'Épine : City Éditions, 2011.
- Praud, Jocelyne et Dauphin, Sandrine, *Parity Democracy*, Vancouver : UBC Press, 2010.
- Ramsay, Raylene L., *French Women in Politics*, New York : Berghahn Books, 2003.
- Royal, Ségolène, *Ma plus belle histoire, c'est vous*, Paris : Grasset, 2007.
- Royal, Ségolène et Colombani, Marie-Françoise, *Maintenant*, Paris : Flammarion, 2007.
- Schemla, Élisabeth, *Édith Cresson, la femme piégée*, Paris : Flammarion, 1993.
- Sineau, Mariette, *Femmes et pouvoir sous la V<sup>e</sup> République : De l'exclusion à l'entrée dans la course présidentielle*, Paris : Presses de Science Po, 2011.
- Szafran, Maurice, *Simone Veil : Destin*, Paris : Flammarion, 1994.
- Trimble, Linda et Treiberg, Natasja « Either Way, There's Going to be a Man in Charge », dans Rainbow Murray, ed. *Cracking the Highest Glass Ceiling : a Global Comparison of Women's Campaigns for Executive Office*, Santa Barbara : Praeger, 2010.

Veil, Simone, *Une Vie*, Paris : Éditions Stock, 2011.

Wilcox, Lynne, « Edith Cresson : Victim of Her Own Image », dans Drake, Helen et Gaffney, John, eds. *The Language of Leadership in Contemporary France*, Aldershot : Dartmouth Publishing Company, 1996.

Williams, John et Best, Deborah, *Measuring Sex Stereotypes : A Multination Study*, London : Sage, 1990.

### Articles dans des revues à comité de lecture

- Achin, Catherine et Dorlin, Elsa, « J'ai changé, toi non plus », *Mouvements*, le 5 avril 2007. Web. 21 février 2011.
- Alexander, Deborah et Andersen, Kristi, « Gender as a Factor in the Attribution of Leadership Traits », *Political Research Quarterly*, Vol. 46, 1993, No. 3, pp. 527-545. Imprimé.
- Bard, Christine, « Les Premières femmes au Gouvernement (France, 1936-1981) », *Histoire@Politique* No. 01, mai/juin 2007, pp. 1-25. Imprimé.
- . « Introduction : Femmes au pouvoir », *Histoire@Politique*, Vol. 1, No. 1, 2007, pp. 1-6. Imprimé.
- Bateson, Gregory et al. « Toward a Theory of Schizophrenia », *Behavioral Science*, Vol. 1, 1956, pp. 251-264. Imprimé.
- Baudino, Claudie, « Parity Reform in France : Promises and Pitfalls », *Review of Policy Research*, Vol. 20, Issue 3, pp. 385-400. Imprimé.
- Bereni, Laure, « Catherine Achin et al. Sexes, genre et politique. *Economica*, Paris, 2007 », *Travail, genre et sociétés*, 2010, Vol. 1, No. 23, pp. 230-4. Imprimé.
- Bereni, Laure et Lépinard, Éléonore, « Les Femmes ne sont pas une catégorie. Les Stratégies de légitimation de la parité en France », *Revue française de science politique*, Vol. 54, 2004/1, pp. 71-98. Imprimé.
- Brick, Noëlle et Wilks, Clarissa, « Et Dieu nomma la femme », *French Language Studies*, Vol. 4, No. 2, pp. 235-9. Imprimé.
- Broverman, Inge K. et al. « Sex-Role Stereotypes : A Current Appraisal », *Journal of Social Issues*, Vol. 28, 1972, pp. 59-78. Imprimé.
- Bystrom, Dianne, « Gender and Campaign Communication : TV Ads, Web Sites, and Media Coverage », *eScholarship*, le 6 juin 2006, pp. 1-24. Web. 12 décembre 2014.
- Bystrom, Dianne et al. « Framing the Fight : An Analysis of Media Coverage of Female and Male Candidates in Primary Races for Governor and U.S. Senate in 2000 », *American Behavioural Scientist*, Vol. 44, No. 12, 2001, pp. 1999-2013. Imprimé.
- Clift, Ben, « The Ségolène Royal Phenomenon : Political Renewal in France ? », *The Political Quarterly*, Vol. 78, No. 2, April-June 2007, pp. 282-291. Imprimé.

- Coulomb-Gully, Marlène, « Présidentielle 2007. Médias, genre et politique », *Mots, Les langages du politique*, No. 90, juillet 2007, pp. 5-11. Imprimé.
- Dulong, Delphine et Lévêque, Sandrine, « Une ressource contingente. Les Conditions de reconversion du genre en ressource politique », *Politix*, 2002, Vol. 15, No. 60, pp. 81-111. Imprimé.
- Fradin, Laurence, « La Place des femmes dans la sphère publique en France sous La V<sup>e</sup> République : Femmes de Présidents de la République, femmes fonctionnaires, femmes politiques », *Contemporary French and Francophone Studies*, Vol. 12, No. 2, 2008, pp. 213-20. Imprimé.
- Garcin-Marrou, Isabelle, « Ségolène Royal ou le difficile accès au Panthéon politique », *Mots. Les Langues du politique*, No. 90, juillet 2009, pp.13-28. Imprimé.
- Gaspard, Françoise, « Ségolène Royal and the Socialist Party », *Dissent*, Fall 2007, pp. 27-9. Imprimé.
- Gervais, François, « Un An après sa désignation laborieuse comme Première secrétaire du PS », *Horizons politiques*, le 25 novembre 2009. Imprimé.
- Gianella, Christian, « Les Trente-cinq heures : un réexamen des effets sur l'emploi », *Économie et Prévision*, No. 175-176, 2006/4, pp. 163-178. Imprimé.
- Huddy, Leonie et Terkildsen, Nayda, « Gender Stereotypes and the Perception of Male and Female Candidates », *American Journal of Political Science*, Vol. 37, No. 1, 1993, pp. 119-147. Imprimé.
- Jalalzai, Farida, « Women Rule : Shattering the Executive Glass Ceiling », *Politics & Gender*, Vol. 4, 2008, pp. 205-231. Imprimé.
- Kahn, Kim Fridkin, « The Distorted Mirror : Press Coverage of Women Candidates for Statewide Office », *Journal of Politics*, Vol. 54, 1994, pp. 154-173. Imprimé.
- Kahn, Kim Fridkin et Goldenberg, Edie N., « Women Candidates in the News : An Examination of Gender Differences in U.S. Senate Campaign Coverage », *Public Opinion Quarterly*, Vol. 55, 1991, pp. 180-199. Imprimé.
- Kuhn, Raymond et Murray, Rainbow, « France's Left Turn : Mapping the 2012 Elections », *Parliamentary Affairs*, Vol. 66, 2013, pp. 1-16. Imprimé.

- McKee, John, et Sheriffs, Alex, « The Differential Evaluation of Males and Females », *Journal of Personality*, Vol. 25, 1957, pp. 356-371. Imprimé.
- Mossuz-Lavau, Janine, « Les Femmes et le pouvoir exécutif depuis 1981 : La France au regard du monde », *Histoire@Politique*, No.1, 2007, pp. 2-21. Imprimé.
- Murray, Rainbow, « Is the Mere Presence of a Strong Female Candidate Enough to Increase the Substantive Representation of Women ? », *Parliamentary Affairs*, Vol. 61, No. 3, 2008, pp. 476-489. Imprimé.
- . « Women in French Politics : Still *le Deuxième Sexe* ? », *Modern & Contemporary France*, Vol. 18, No. 4, 2010, pp. 411-4. Imprimé.
- . « Linear Trajectories or Vicious Circles ? The Causes and Consequences of Gendered Career Paths in the National Assembly », *Modern & Contemporary France*, 2010, Vol. 18, No. 4, pp. 445-459. Imprimé.
- . « Progress but Still no Présidente : Women and the 2012 French Presidential Elections », *French Politics, Culture and Society*, Vol. 30, No. 3, 2012, pp. 45-60. Imprimé.
- Murray, Rainbow et Perry, Sheila, « A Right Royal Mess : Why Did the French Say “Non” to the Opportunity of Having a Woman President ? », Un discours présenté à l’Assemblée générale ordinaire de 2008 de l’American Political Science Association du 28 à 31 août 2008, pp. 1-17. Imprimé.
- Oakley, Judith G. « Gender-Based Barriers to Senior Managers Positions », *Journal of Business Ethics*, Vol. 27, No. 4, 2000, pp. 321-334. Imprimé.
- Perry, Sheila, « Gender Difference in French Political Communication : From Handicap to Asset ? », *Modern & Contemporary France*, Vol. 13, No. 3, August 2005, pp. 337-352. Imprimé.
- Ross, George, « Fin de Règne : Several Elysian Lives », *French Politics and Society*, Vol. 12, No. 4, 1994, pp. 91-7. Imprimé.
- Sabattini, Laura et al. « The Double-Bind Dilemma for Women in Leadership: Damned if You Do, Doomed if You Don’t », *Catalyst*, New York, 2007, pp. 1-40. Imprimé.

- Sarbin, Theodore et Rosenberg, Benjamin, « Contributions to Role-Taking Theory : IV. A Method for Obtaining a Qualitative Estimate of the Self », *The Journal of Social Psychology*, 1955, Vol. 42, pp. 71-81. Imprimé.
- Shapiro, Robert Y. et Mahajan, Harpreet, « Gender Differences in Policy Preferences : A Summary of Trends from the 1960's to the 1980's », *Public Opinion Quarterly*, Vol. 50, 1986, pp. 42-61. Imprimé.
- Sineau, Mariette, « Féminisation, crise politique et changement : Le Cas français », *Observatoire des inégalités*, le 22 mars 2006, pp. 1-5. Imprimé.
- . « Effets de genre, effets de génération ? : Le Vote hommes/femmes à l'élection présidentielle 2007 », *Revue française de science politique*, Vol. 57, No. 3, 2007, pp. 353-369. Imprimé.
- . « Les Femmes et le pouvoir exécutif en France : de l'exclusion ... à l'adoubement présidentiel », *Recherches féministes*, Vol. 23, No. 1, 2010, pp. 81-97. Imprimé.
- Sineau, Mariette et Tiberj, Vincent, « Candidats et députés français en 2002 », *Revue française de science politique*, Vol. 57, No. 2, 2007, pp. 163-185. Imprimé.
- Spence, Janet T. et al. « The Personal Attributes Questionnaire : A Measure of Sex Role Stereotypes and Masculinity-Femininity », *Catalog of Selected Documents in Psychology*, Vol. 4, 1974, pp. 43-4. Imprimé.
- Spence Janet T, et Holahan, Carole, « Negative and Positive Components of Psychological Masculinity and Femininity and Their Relationship to Self-reports of Neurotic and Acting Out Behaviours », *Journal of Personality and Social Psychology*, Vol. 37, 1979, pp. 1631-1644. Imprimé.

## Articles dans des médias

- Albertini, Dominique, « Marine Le Pen en tenue de campagne », *Le Journal du Dimanche*, le 25 février 2011. Web. 3 août 2012.
- Amalric, Jacques, « Un Entretien avec M. Michel Vauzelle », *Le Monde*, le 18 juillet 1991. Web. 15 janvier 2015.
- Amar, Cécile, « Cet Encombrant compagnon », *Le Journal du Dimanche*, le 20 septembre 2009. Web. 12 juillet 2013.
- . « La Chute de la maison Royal », *Le Journal du Dimanche*, le 26 février 2011. Web. 15 juillet 2012.
- Arié, Elie, « Pourquoi Ségolène Royal ne sera pas élue en 2012 », *Marianne*, le 10 février 2011. Web. 20 juillet 2012.
- Bambino, Andrea et Hermano, Raphaël, « Marine Le Pen consacrée à la Tête du Front national », *Agence France-Presse*, le 16 janvier 2011. Web. 23 juillet 2012.
- Barbier, Christophe et Mandonnet, Eric, « Le Non-parti du président », *L'Express*, le 9 décembre 1999, pp. 14-5. Imprimé.
- Barjon, Carole, « Alliot-Marie candidate bis », *Le Nouvel Observateur*, le 14 octobre 1999, p. 20. Imprimé.
- . « La Victoire d'un Chirac en jupons », *Le Nouvel Observateur*, le 9 décembre 1999, p. 32. Imprimé.
- Barotte, Nicolas, « Martine Aubry cherche à reprendre sa campagne en main », *Le Figaro*, le 23 août 2011. Web. 27 avril 2012.
- . « Aubry cherche à rassurer son camp », *Le Figaro*, le 24 août 2011. Web. 27 avril 2012.
- . « Primaire : le forcing de Royal », *Le Figaro*, le 14 septembre 2011. Web. 27 avril 2012.
- . « Royal : mettre un peu de piment », *Le Figaro*, le 15 septembre 2011. Web. 27 avril 2012.
- . « Aubry et Royal, l'autre match de la primaire », *Le Figaro*, le 22 septembre 2011. Web. 27 avril 2012.
- Barotte, Nicolas et Bourmaud, François-Xavier, « La Campagne d'Aubry inquiète ses troupes », *Le Figaro*, le 13 septembre 2011. Web. 27 avril 2012.

- Barotte, Nicolas et Petitpont, Gabriel, « Ségolène Royal veut continuer à peser malgré tout », *Le Figaro*, le 11 octobre 2011. Web. 27 avril 2012.
- Bazin, François, « Et si c'était elle ... », *Le Nouvel Observateur*, pp. 6-9. Imprimé.
- . « Et Ségolène les humilia tous ... », *Le Nouvel Observateur*, le 1<sup>er</sup> septembre 2011, pp. 30-1. Imprimé.
- . « Ségolène Royal : la femme qui tranche », *Le Nouvel Observateur*, le 29 septembre 2011, pp. 32-3. Imprimé.
- . « Les Candidats au banc d'essai : Martine Aubry, le "diesel" », *Le Nouvel Observateur*, le 8 octobre 2011. Web. 29 juin 2012.
- Béraud, Anne-Laëticia, « Quand Marine Le Pen fait (plus) du Jean-Marie Le Pen », *20 minutes*, le 20 février 2012. Web. 12 novembre 2013.
- Bommelaer, Claire et Tabard, Guillaume, « MAM : "Pour de nombreux militants, je suis la seule à pouvoir battre Royal" », *Le Figaro*, le 10 octobre 2006. Web. 24 décembre 2012.
- Bon, Gérard, « Marine Le Pen veut déjouer les sondages », *Le Nouvel Observateur*, le 31 mars 2012. Web. 17 mai 2012.
- Boucher, Philippe, « Mme Simone Veil : Le Mal de vivre », *Le Monde*, le 30 mai 1974, p. 6. Imprimé.
- Bourbon, Jérôme, « Dire résolument non à la Constitution, à Chirac et à la Turquie », *Rivarol*, No. 2698, le 7 janvier 2005, pp. 6-7. Imprimé.
- Bourmaud, François-Xavier, « Royal ignore les sondages et poursuit sa campagne », *Le Figaro*, le 9 février 2011. Web. 23 juillet 2012.
- . « Quand Ségolène Royal s'incrute rue de Solferino », *Le Figaro*, le 26 juillet 2011. Web. 10 mai 2013.
- . « Royal éreinte Hollande et Aubry », *Le Figaro*, le 7 septembre 2011. Web. 5 avril 2013.
- . « Après les sondages, Royal entend faire mentir les "commentateurs" », *Le Figaro*, le 17 septembre 2011. Web. 27 avril 2012.
- . « Primaires : des propos qui gênent Martine Aubry », *Le Figaro*, le 19 septembre 2011. Web. 27 avril 2012.

- Bourmaud, François-Xavier, « La Primaire PS côté coulisse », *Le Figaro*, le 4 octobre 2011. Web. 24 février 2012.
- . « Six stratégies à l'épreuve du premier tour », *Le Figaro*, le 10 octobre 2011. Web. 27 avril 2012.
- Broughton, Philip Delves, « Dangerous Liaison », *Spectator*, le 15 juin 2002. Web. 16 août 2013.
- Cabana, Anna, « Derrière Marine Le Pen, silence dans les rangs », *Le Point*, le 29 mai 2014. Web. 28 novembre 2014.
- Caviglioli, François « Le Cabas de Simone Veil », *Le Nouvel Observateur*, le 1<sup>er</sup> juin 1984, pp. 22-3. Imprimé.
- Challenges*, « Moins crédible que Hollande », le 5 octobre 2011. Web. 26 juin 2012.
- Charlet, Denis, « Le Pen rêve de faire mentir les sondages », *L'Express*, le 17 avril 2012. Web. 30 avril 2012.
- Chavelet, Elisabeth, « Ségolène Royal : derrière les larmes, la guerrière », *Paris Match*, le 20 octobre 2011. Web. 27 juin 2013.
- Chemin, Ariane, « Ségolène, la seconde jeunesse de Chevènement », *Le Monde*, le 16 mars 2007. Web. 19 juillet 2012.
- Chevrolet, Philippe Moreau, « Marine Le Pen multiple les couacs : La Présidente du FN a-t-elle perdu la main ? », *Le Nouvel Observateur*, le 27 novembre 2013. Web. 28 novembre 2014.
- Claisse, Guy, « Giscard : 100 jours pour tout changer », *L'Express*, le 20 mai 1974, pp. 14-8. Imprimé.
- . « Qu'est-ce qui peut changer », *L'Express*, le 3 juin 1974, pp. 13-5. Imprimé.
- Clerc, Christine, « MAM à un train d'enfer », *Le Figaro*, le 9 mai 2002. Web. 3 avril 2012.
- Cojean, Annick « L'Éclatement de l'empire soviétique précipite le retour vers des formes archaïques du commerce : Jacques Cresson, "M. Compensation" », *Le Monde*, le 25 février 1992. Web. 12 août 2013.
- Colombani, Jean-Marie, « Une Logique de combat », *Le Monde*, le 17 mai 1991, p. 1. Imprimé.

- Cotta, Michèle et Nay, Catherine, « Avortement : le vrai changement », *L'Express*, le 18 novembre 1974, pp. 34-5. Imprimé.
- . « Pour la loi Simone Veil », *L'Express*, le 24 novembre 1974, pp. 30-3. Imprimé.
- Courage, Sylvain, « Hollande-Aubry : la guerre sans nom », *Le Nouvel Observateur*, le 1<sup>er</sup> septembre 2011, pp. 28-9. Imprimé.
- . « Martine fait de la résistance », *Le Nouvel Observateur*, le 22 septembre 2011, p. 37. Imprimé.
- . « Aubry/Hollande : les clés du duel (1/4) », *Le Nouvel Observateur*, le 14 octobre 2011. Web. 29 juin 2012.
- Daily Nord*, « Dix ans d'Aubry à Lille : tout n'est pas si rose », le 23 mars 2011. Web. 3 juillet 2012.
- d'Allonnes, David Revault, « “Pacte DSK-Aubry” : le camp Aubry réplique aux soutiens de Hollande », *Le Monde*, le 19 septembre 2011. Web. 24 juillet 2012.
- . « Royal et Aubry divergent sur l'avenir de l'EPR Flamanville », *Le Monde*, le 23 septembre 2011. Web. 24 juillet 2012.
- d'Allonnes, David Revault et Laurent, Samuel, « Ségolène Royal : “Au PS, il y a des fédérations verrouillées pour contrôler l'ensemble des votes” », *Le Monde*, le 29 septembre 2011. Web. 24 juillet 2012.
- Daniel, Jean, « 1974 : Une Femme, un homme », *Le Nouvel Observateur*, le 30 décembre 1974, p. 20. Imprimé.
- de Cabarrus, Thierry, « Martine Aubry à Matignon : 10 (bonnes) raisons pour François Hollande de la nommer », *Nouvelobs*, le 15 février 2014. Web. 5 décembre 2014.
- de Laage, Dominique, « Mariage pour tous », *Sud Ouest*, le 9 janvier 2013. Web. 28 novembre 2014.
- de Larquier, Ségolène, « Mariage homosexuel : pourquoi Marine Le Pen a tergiversé », *Le Point*, le 4 janvier 2013. Web. 27 avril 2015.
- de l'Écotais, Yann, « Bien tard », *L'Express*, le 31 mai 1991, p. 4. Imprimé.
- Delmas, Gino, « Prise entre plusieurs feux, Aubry reste “imperturbable” », *L'Express*, le 24 août 2011. Web. 30 avril 2012.

- Dély, Renaud, « La Chute de la maison Royal », *Le Nouvel Observateur*, le 13 octobre 2011, p. 39. Imprimé.
- Demarthon, Jacques, « Ségolène Royal veut incarner l'héritage de François Mitterrand », *Le Monde*, le 9 mai 2011. Web. 26 mars 2013.
- de Montvalon, Dominique et Pierre-Brossolette, Sylvie, « L'Opération anti-Rocard », *L'Express*, le 31 mai 1991, pp. 10-3. Imprimé.
- Deprieck, Matthieu et Dupont, Thierry, « PS : Royal en embuscade pour rejouer 2007 », *L'Express*, le 28 août 2011. Web. 30 avril 2012.
- Derrien, Caroline, « Le Cauchemar américain de Marine Le Pen », *Les Echos*, le 4 novembre 2011. Web. 16 août 2012.
- Desmoulières, Raphaëlle Besse, « À Trois jours de la primaire, Aubry passe à l'offensive », *Le Monde*, le 7 octobre 2011. Web. 24 juillet 2012.
- d'Estienne d'Orves, Nicolas, « Marine le Pen chez Laurent Ruquier ? Un non-événement. À rebours de toute... », *Le Figaro*, le 20 février 2012. Web. 23 avril 2012.
- de Valicourt, Benoît, « Ségolène Royal présidente ? Ce que pourrait être son bilan si elle avait été élue à la place de François Hollande », *atlantico*, le 1<sup>er</sup> mars 2014. Web. 1<sup>er</sup> décembre 2014.
- Dubuis, Étienne, « Michèle Alliot-Marie, le baptême du feu », *Le Temps*, le 10 mai 2002. Web. 3 avril 2012.
- Dupont, Thierry, « Royal, "Je suis celle qui a le plus travaillé" », *L'Express*, le 2 septembre 2011. Web. 30 avril 2012.
- du Roy, Albert, « Europe : La Grande bagarre », *L'Express*, le 5 mai 1979. pp. 31-3. Imprimé.
- . « Simone II », *L'Express*, le 14 juillet 1979, pp. 48-50. Imprimé.
- Economist*, « A Respectable Front : France's Far Right », le 15 janvier 2011. Web. 25 octobre 2013.
- Europe1*, « Marine Le Pen porte plainte contre VSD », le 6 janvier 2011. Web. 3 août 2012.
- Evin, Kathleen, « Strasbourg: "combinazioni" et magouilles », *Le Nouvel Observateur*, le 23 juillet 1979, pp. 26-7. Imprimé.

- Fay, Bruno, « Le Pen : le dernier Empereur ? », *Le Monde*, le 21 janvier 2005. Web. 24 mars 2014.
- Fontanaud, Hélène et al. « Martine Aubry : “Je pense que je vais gagner” », *Les Inrockuptibles*, le 19 septembre 2011. Web. 11 novembre 2012.
- France Soir*, « Marine Le Pen est-elle crédible ? », le 17 janvier 2011. Web. 3 août 2012.
- . « Ségolène Royal se fait discrète », le 23 février 2011. Web. 3 août 2012.
- . « Marine Le Pen : Quel bilan de ce voyage aux États-Unis ? », le 5 novembre 2011. Web. 18 août 2012.
- Frat, Muriel, « Opération séduction à la télévision », *Le Figaro*, le 28 avril 2005. Web. 27 mars 2012.
- Galiero, Emmanuel, « Marine Le Pen gagne son pari en remportant treize mairies », *Le Figaro*, le 31 mars 2014. Web. 28 novembre 2014.
- Gattegno, Hervé, « Martine Aubry ne pense qu'à elle », *Le Point*, le 27 août 2012. Web. 4 décembre 2014.
- Georges, Pierre, « Dis bonjour à la MAM ! », *Le Monde*, le 14 décembre 1999. Web. 27 mars 2012.
- Gerschel, Frédéric, « UMP. Alliot-Marie a capitulé », *Le Parisien*, le 13 janvier 2007. Web. 24 décembre 2012.
- Giesbert, Franz-Olivier, « La Victoire paradoxale de Simone Veil », *Le Nouvel Observateur*, le 2 décembre 1974, p. 41. Imprimé.
- . « Simone en première ligne », *Le Nouvel Observateur*, le 5 mars 1979, pp. 34-5. Imprimé.
- Grall, Jacques, « Une Femme à la terre », *Le Monde*, le 26 mai 1981. Web. 19 mai 1981.
- Gremillet, Muriel « Être une femme, l'arme absolue », *Libération*, le 21 août 2006. Web. 16 juillet 2012.
- Grépinet, Mariana, « Marine Le Pen : le nouveau visage de l'extrême droit », *Paris Match*, le 5 novembre 2010. Web. 24 décembre 2012.
- Gross, Estelle, « Marine Le Pen sera le “troisième homme” de la présidentielle », *Le Nouvel Observateur*, le 18 avril 2012. Web. 17 mai 2012.

- Guardian*, « The New Iron Lady – Don't be Fooled by the Smile », le 20 mai 2002. Web. 3 avril 2012.
- Guilbert, Paul « Le Rébus européen », *L'Express*, le 28 juillet 1979, pp. 34-5. Imprimé.
- . « La Surprise et l'étonnement », *L'Express*, le 3 juin 1974, p. 22. Imprimé.
- Guiral, Antoine, « Michèle Alliot-Marie – Ministre de la Défense et des Anciens Combattants », *Libération*, le 8 mai 2002. Web. 16 octobre 2012.
- Houchard, Béatrice, « MAM sera candidate », *Le Parisien*, le 7 octobre 2006. Web. 24 décembre 2012.
- Huet, Sophie, « Alliot-Marie, Madame Bons Offices », *Le Figaro*, le 8 novembre 1999. Web. 26 mars 2012.
- . « Alliot-Marie, une femme aux Armées », *Le Figaro*, le 8 mai 2002. Web. 16 octobre 2012.
- Iacub, Marcela, « Martine Aubry révélée », *Libération*, le 8 octobre 2011. Web. 18 avril 2013.
- Jaigu, Charles, « La Hussarde blonde », *Le Point*, le 22 novembre 2002. Web. 16 août 2013.
- . « Michèle Alliot-Marie s'apprête elle aussi à entrer en lice », *Le Figaro*, le 30 novembre 2006. Web. 24 décembre 2012.
- Joffrin, Laurent, « Du violon au clairon », *Le Nouvel Observateur*, le 23 mai 1991, p. 34. Imprimé.
- Kahn, Annie, « M. Abel Farnoux, conseiller spécial à Matignon. Un Spécialiste de la provocation », *Le Monde*, le 26 mai 1991. Web. 29 décembre 2012.
- Karlin, Élise, « L'Histoire Vraie d'une rupture », *L'Express*, le 20 juin 2007. Web. 19 juillet 2012.
- Kessler, Vincent, « Marine Le Pen reconnaît ses "divergences" avec son père », *L'Express*, le 28 février 2012. Web. 30 avril 2012.
- La Dépêche*, « Mondial 2010. Marine Le Pen ne se reconnaît pas dans les Bleus », le 3 juin 2010. Web. 14 novembre 2013.

- Landrin, Sophie et Schmitt, Olivier, « Ségolène Royal : “J’ai envie de succéder à François Mitterrand” », *Le Monde*, le 8 janvier 2011. Web. 12 juillet 2012.
- Laubacher, Paul, « Jean-Marie Le Pen dans *Rivarol* : “L’on n’est jamais trahi que par les siens” », *Le Nouvel Observateur*, le 7 avril 2015. Web. 15 juin 2015.
- . « Entre Marine Le Pen et son père, “la rupture est désormais totale” », *Le Nouvel Observateur*, le 8 avril 2015. Web. 15 juin 2015.
- Laurelli, Mathilde, « Marine Le Pen, l’ambivalente madame tout-le-monde », *L’Express*, le 6 mars 2012. Web. 30 avril 2012.
- Le Boucher, Éric et Jarreau, Patrick, « Mme Edith Cresson, une fidèle du président », *Le Monde*, le 16 mai 1991. Web. 13 mars 2012.
- Lebourg, Nicolas, « Marine Le Pen est-elle d’extrême droite ? », *Le Nouvel Observateur*, le 7 février 2012. Web. 15 mai 2012.
- . « Marine Le Pen est-elle anti-système ? », *Le Nouvel Observateur*, le 1<sup>er</sup> mars 2012. Web. 17 mai 2012.
- . « Marine Le Pen, l’extrême-droite et l’islamophobie », *Le Nouvel Observateur*, le 29 mars 2012. Web. 15 mai 2012.
- Lecoq, Titiou, « Marine Le Pen, la nouvelle ligne du Front », *Slate*, le 19 mars 2010. Web. 3 août 2012.
- Le Figaro*, « La Ministre de la Santé : une leçon de démocratie aura été donnée au pays », le 14 décembre 1974, p. 5. Imprimé.
- . « Avortement : projet voté au Sénat », le 16 décembre 1974, p. 8. Imprimé.
- . « Michèle Alliot-Marie prépare sa candidature », le 18 septembre 1999. Web. 26 mars 2012.
- . « RPR : Devedjian et Fillon soutiennent Alliot-Marie », le 25 novembre 1999. Web. 26 mars 2012.
- . « Ségolène Royal évoque son mariage avec François Hollande », le 30 juin 2006. Web. 9 septembre 2013.
- . « Ségolène Royal et François Hollande se sont séparés », le 17 juin 2007. Web. 19 juillet 2012.

- Le Figaro*, « Martine Aubry de passage au Québec », le 10 août 2011. Web. 15 avril 2013.
- Legrand, Baptiste, « Hollande, mieux placé qu’Aubry pour faire gagner la gauche », *Le Nouvel Observateur*, le 10 octobre 2011. Web. 26 juin 2012.
- Le Journal du Dimanche*, « La Chute de la maison Royal », le 26 février 2011. Web. 15 juillet 2012.
- Le Monde*, « Le Débat sur l’IVG », le 28 novembre 1974, p. 5. Imprimé.
- . « Cresson “pour combien de temps” ? », le 18 mai 1991, p. 1. Imprimé.
- . « Michèle Alliot-Marie, La Réconciliation », le 12 octobre 1999. Web. 27 mars 2012.
- . « Michèle Alliot-Marie se prononcera en janvier sur son éventuelle candidature à la présidentielle de 2007 », le 7 octobre 2006. Web. 3 avril 2012.
- . « Michèle Alliot-Marie “prête” à être candidate à l’élection présidentielle », le 7 décembre 2006. Web. 24 décembre 2012.
- . « Michèle Alliot-Marie réfléchit à une candidature en dehors de l’UMP », le 27 décembre 2006. Web. 24 décembre 2012.
- . « Martine Aubry se dit prête à présider la République », le 7 septembre 2011. Web. 24 juillet 2012.
- . « Ségolène Royal détaille son programme à Montreuil », le 10 septembre 2011. Web. 24 juillet 2012.
- . « Royal promet de poursuivre Boutin en justice », le 12 septembre 2011. Web. 24 juillet 2012.
- . « Les Larmes de Ségolène et ses partisans », le 9 octobre 2011. Web. 24 juillet 2012.
- . « Martine Aubry: “Face à une droite dure, il faut une gauche forte” », le 9 octobre 2011. Web. 24 juillet 2012.
- . « Le PS salue le courage et les larmes “touchantes” de Ségolène Royal », le 10 octobre 2011. Web. 24 juillet 2012.
- . « Marion Maréchal-Le Pen : “J’étais contre l’exclusion de mon grand-père” », le 22 août 2015. Web. 24 août 2015.

*Le Nouvel Observateur*, « En meeting à Nice, Marine Le Pen veut faire mentir les sondages », le 30 mars 2012. Web. 17 mai 2012.

---. « Portrait : Michèle Alliot-Marie », le 3 juin 2005. Web. 3 avril 2012.

---. « Ségolène Royal fait campagne en célibataire », le 20 juillet 2011. Web. 12 décembre 2013.

---. « Aubry estime avoir transformé un PS qui “faisait pitié” en parti “prêt à gouverner” », le 26 août 2011. Web. 29 juin 2012.

*Le Parisien*, « Les Promesses de Royal », le 12 février 2007. Web. 19 juillet 2012.

---. « Deux heures d’un discours-fleuve », le 12 février 2007. Web. 19 juillet 2012.

---. « Le Pen contre Bruxelles et l’euro », le 16 mars 2009. Web. 16 août 2012.

---. « Troisième débat PS : Un Ton beaucoup plus vif », le 5 octobre 2011. Web. 24 février 2012.

---. « Marine Le Pen veut investir le terrain économique pour être crédible », le 9 décembre 2010. Web. 30 juillet 2012.

---. « Marine Le Pen présidente ? 76% des Français n’y croient pas », le 17 janvier 2011. Web. 3 août 2012.

---. « Martine Aubry: “Je reverrai à la baisse le salaire du président ” », le 25 août 2011. Web. 9 novembre 2012.

---. « Marine Le Pen courtise les outre-mer, mais doit renoncer à son voyage aux Antilles », le 1<sup>er</sup> février 2012. Web. 16 août 2012.

*Le Point*, « Simone Veil : Mme Chanel », le 23 janvier 1984, p. 3. Imprimé.

---. « Xavier Aubry : le commissaire », le 23 novembre 1991. Web. 27 avril 2012.

---. « François Hollande lance son clip de campagne », le 2 septembre 2011. Web. 3 mai 2013.

---. « France : la réussite du pari de la “dédiabolisation” de Marine Le Pen », le 22 avril 2012. Web. 16 août 2012.

*Le Point*, « Ségolène Royal plus en forme que jamais », le 5 septembre 2013. Web. 22 décembre 2014.

*Les Echos*, « Mitterrand lance Cresson à l'assaut de l'objectif 93 », le 16 mai 1991. Web. 24 février 2012.

---. « Édith Cresson : Une femme de défi et de séduction », le 16 mai 1991. Web. 24 février 2012.

---. « Le Retour de la politique », le 16 mai 1991. Web. 24 février 2012.

---. « Accueil favorable des syndicats et du patronat », le 16 mai 1991. Web. 24 février 2012.

*L'Expansion*, « Hollande plus crédible qu'Aubry sur l'économie », le 5 octobre 2011. Web. 18 avril 2013.

*L'Express*, « Le Pari sur les femmes », le 30 décembre 1974, p. 52. Imprimé.

---. « Marine Le Pen porte plainte contre Rama Yade », le 31 mars 2011. Web. 3 août 2012.

---. « Royal: "J'ai beaucoup appris auprès de Mitterrand" », le 6 mai 2011. Web. 26 mars 2013.

---. « Marine Le Pen porte plainte contre Caroline Fourest », le 21 juillet 2011. Web. 3 août 2012.

---. « Martine Aubry dans *Paris Match* pour combattre les rumeurs », le 21 juillet 2011. Web. 26 juin 2012.

---. « Jacques Delors au sujet de Martine Aubry : "Ma fille est la meilleure" », le 25 août 2011. Web. 26 juin 2012.

---. « Aubry en Une de *Libé* : Dark Knight ou Blue Velvet ? », le 20 septembre 2011. Web. 26 juin 2012.

---. « Aubry soigne la "gauche molle" de Hollande », le 6 octobre 2011. Web. 17 mai 2013.

Lhaïk, Corinne, « Impôts : Le Début de la révolte », *L'Express*, le 28 juin 1991, pp. 12-4. Imprimé.

*Libération*, « Dans la Creuse, Aubry défie Sarkozy sur la "casse des services publics" », le 11 octobre 2011. Web. 27 mars 2015.

- Libération*, « Alliot-Marie, l'ex-soldat de Chirac enlève l'Intérieur », le 18 mai 2007. Web. 26 mars 2012.
- McNicol, Tracy, « France's Extreme-Right Makeover », *Newsweek*, le 28 février 2011. Web. 23 juillet 2012.
- Macé-Scaron, Joseph, « La Stratégie d'une peau de vache ; Martine Aubry », *Marianne*, le 26 mai 2012. Web. 4 décembre 2014.
- Mahrane, Saïd, « Les Camps ont été le summum de la barbarie », *Le Point*, le 3 février 2011. Web. 28 octobre 2013.
- Maire, Edmond, « Pourquoi je voterai pour Martine Aubry », *Le Monde*, le 9 septembre 2011. Web. 24 juillet 2012.
- Mandeville, Laure « Baptême du feu pour Michèle Alliot-Marie », *Le Figaro*, le 9 mai 2002. Web. 16 octobre 2012.
- Mandonnet, Eric, « La Compagnonne », *L'Express*, le 28 octobre 1999, p. 16. Imprimé.
- Mandraud, Isabelle, « Ma Vie avec Ségo », *Le Monde*, le 21 février 2007. Web. 23 juillet 2012.
- . « Royal cherche à imposer son style », *Le Monde*, le 21 février 2007. Web. 23 juillet 2012.
- Marianne*, « Michèle Alliot-Marie, dents longues et poing serré », le 6 décembre 1999. Web. 27 mars 2012.
- Martel, Frédéric, « Hollande-Aubry : le favori et la “come-back girl” », *L'Express*, le 12 octobre 2011. Web. 30 avril 2012.
- Media-Ratings*, « Les Médias nous disent-ils tout ce qu'ils savent sur Ségolène Royal ? », le 5 décembre 2006. Web. 19 juillet 2012.
- Médias*, « Edith Cresson ou l'autopsie d'un naufrage », No.1, juin 2004. Web. 18 juillet 2011.
- Merlin, Benoît, « Michèle Alliot-Marie promet un “commando” anti-PS », *Le Figaro*, le 7 octobre 1999. Web. 26 mars 2012.
- Mestre, Abel et Hopquin, Benoît, « Une Certaine idée du FN », *Le Monde*, le 2 mai 2012. Web. 30 juillet 2012.
- Millot, Bastien, « La Semaine “coup de poing” de Martine Aubry », *L'Express*, le 5 septembre 2011. Web. 30 avril 2012.

- Neu, Jean-Pierre, « Ministre de la Défense et des Anciens Combattants Michèle Alliot-Marie – un démarrage sur les ... », *Les Echos*, le 10 mai 2002. Web. 16 octobre 2012.
- Nivelle, Pascale, « Elle n'a rien d'une blonde », *Libération*, le 15 janvier 2011. Web. 30 juillet 2012.
- Noblecourt, Michel, « La Bataille des 35 heures », *Le Monde*, le 23 août 2009. Web. 3 juillet 2012.
- Normand, Jean-Michel, « Une omniprésence dans les magazines féminins et familiaux », *Le Monde*, le 21 février 2007. Web. 23 juillet 2012.
- . « Martine Aubry acquiert une nouvelle légitimité », *Le Monde*, le 23 mars 2010. Web. 5 juillet 2012.
- Ouest-France*, « Une Femme politique différente », le 21 novembre 2004. Web. 2 avril 2014.
- Paris Match*, « Ségolène Royal “que le meilleur gagne” », le 22 septembre 2005. Web. 16 juillet 2012.
- Pécresse, Jean-Francis, « La Difficile composition du “gouvernement de mission” », *Les Echos*, le 7 mai 2002. Web. 16 octobre 2012.
- Pégard, Catherine et Vigogne, Ludovic, « Le Général de l'armée morte », *Le Point*, le 17 novembre 2000. Web. 29 mars 2012.
- Perrault, Guillaume, « Marine Le Pen cherche à relancer sa candidature », *Le Figaro*, le 18 novembre 2011. Web. 3 août 2012.
- . « Le Pen accuse droite et gauche d'avoir “trahi” », *Le Figaro*, le 16 avril 2012. Web. 23 avril 2012.
- . « Le Pen veut “leur montrer qu'ils ont tort” », *Le Figaro*, le 18 avril 2012. Web. 23 avril 2012.
- Pfister, Thierry, « L'Équipe du troisième tour », *Le Nouvel Observateur*, le 25 mai 1981, pp. 25-6. Imprimé.
- Pierre-Brossolette, Sylvie, « Udf : La Cohue de parrains », *L'Express*, le 21 avril 1979, pp. 32-3. Imprimé.
- . « Campagne européenne 1979 : Les Boulets de Simone Veil », *L'Express*, le 12 mai 1979. Web. 21 mai 2015.
- . « Michèle Alliot-Marie », *Le Figaro*, le 22 janvier 2005. Web. 3 avril 2012.

- Pierre-Brossolette, Sylvie et Revol, Michel, « Les Sept Vies de Martine Aubry », *Le Point*, le 18 mars 2010. Web. 19 juillet 2013.
- . « Ségolène Royal, l'iconoclaste », *Le Point*, le 26 juin 2011. Web. 27 juin 2013.
- Poirier, Agnès Catherine, « Can Marine Le Pen Win in France ? », *The Nation*, le 24 octobre 2011, pp. 24-6. Imprimé.
- Portes, Thierry, « Michèle Alliot-Marie en vedette "amicale" », *Le Figaro*, le 17 novembre 1999. Web. 26 mars 2012.
- . « Delevoye et Alliot-Marie au coude à coude », *Le Figaro*, le 22 novembre 1999. Web. 26 mars 2012.
- . « Le Tournant d'une présidence », *Le Figaro*, le 4 décembre 1999. Web. 26 mars 2012.
- Reuters*, « Alliot-Marie, soldat de Chirac à la Défense », le 8 mai 2002. Web. 16 octobre 2012.
- Ridet, Philippe « Mme Alliot-Marie a du mal à convaincre les chiraquiens de sa légitimité pour 2007 », *Le Monde*, le 9 décembre 2006. Web. 24 décembre 2012.
- Rollat, Alain, « Première soirée chez la "Dame de velours" », *Le Monde*, le 18 mai 1991. Web. 13 mars 2012.
- Rossignol, Pascal, « Primaire PS : le rendez-vous raté de Martine Aubry », *L'Express*, le 17 octobre 2011. Web. 26 juin 2012.
- Rovan, Anne, « Le Débat entre Éric Besson et Marine Le Pen tourne au duel », *Le Figaro*, le 15 janvier 2010. Web. 14 février 2012.
- RTL*, « 2012 : Ségolène Royal, héritière de François Mitterrand ? », le 9 mai 2011. Web. 26 mars 2013.
- Rue 89*, « La France rêvée de Marine Le Pen : son programme décrypté », le 19 novembre 2011. Web. 21 novembre 2011.
- Samson, Michel, et Saux, Jean-Louis, « Renaud Muselier se rallie à Jean-Paul Delevoye dans la compétition pour la présidence du RPR », *Le Monde*, le 10 novembre 1999. Web. 27 mars 2012.
- Saux, Jean-Louis, « Au RPR, l'offre "chiraquienne" s'élargit à Michèle Alliot-Marie », *Le Monde*, le 12 octobre 1999. Web. 27 mars 2012.

- Saux, Jean-Louis, « En campagne pour la présidence du RPR, Mme Alliot-Marie n'échappe pas à "la" question », *Le Monde*, le 21 octobre 1999. Web. 27 mars 2012.
- . « Les Militants du RPR votent samedi pour élire leur nouveau président », *Le Monde*, le 20 novembre 1999. Web. 27 mars 2012.
- . « Le Président du RPR est élu au terme d'une vraie campagne électorale », *Le Monde*, le 5 décembre 1999. Web. 27 mars 2012.
- . « Madame "LE" président », *Le Monde*, le 7 décembre 1999. Web. 27 mars 2012.
- Schneider, Robert, « Le Bon choix européen de Giscard », *L'Express*, le 19 mai 1979, pp. 38-9.
- . « Les Français regrettent Rocard, Mitterrand non plus », *Le Nouvel Observateur*, le 23 mai 1991, pp. 38-9. Imprimé.
- . « Cresson au coin du bois », *Le Nouvel Observateur*, le 30 mai 1991, pp. 34-5. Imprimé.
- . « 1993 : Comment éviter la défaite ? », *Le Nouvel Observateur*, le 6 juin 1991, p. 43. Imprimé.
- . « Le Virage à gauche moqué de Jacques Chirac », *Le Nouvel Observateur*, le 5 janvier 1995, pp. 22-5. Imprimé.
- Sciolino, Elaine, « The New Face of France's Far Right », *New York Times*, le 27 avril 2003. Web. 15 octobre 2013.
- Ségaunes, Nathalie, « Elle plane, il a le blues », *Le Parisien*, le 29 septembre 2006. Web. 21 juillet 2012.
- Servent, Pierre et Robert-Diard, Pascale, « Dans les couloirs du Palais-Bourbon après la déclaration de politique générale du Premier ministre », *Le Monde*, le 25 mai 1991. Web. 13 mars 2012.
- Sigrist, Sidonie, « Marine Le Pen brouille les genres », *Le Figaro*, le 17 avril 2012. Web. 23 avril 2012.
- Soubrouillard, Régis, « La Diplomatie FN de Jean-Marie à Marine Le Pen », *Marianne*, le 11 février 2012. Web. 16 août 2012.
- Stoll, Guillaume, « Dans la famille Le Pen, je voudrais le père, la fille et le détail de l'histoire » », *Le Nouvel Observateur*, le 3 avril 2015. Web. 15 juin 2015.

- Time Magazine*, « Marine Le Pen », le 4 avril 2011. Web. 2 août 2012.
- Todd, Olivier, « La Révélation de l'année : Simone Veil »,  
*Le Nouvel Observateur*, le 30 décembre 1974, pp. 60-6. Imprimé.
- Tugdual, Denis, « Contre Le Pen en 2002, pour “Marine” en 2012 »,  
*L'Express*, le 2 mai 2012. Web. 15 mai 2012.
- Valdigué, Laurent, « Simone Veil, une Française d'exception »,  
*Le Journal du Dimanche*, le 13 août 2011. Web. 10 février 2012.
- Veron, Michel, « Primaire PS : Aubry peut-elle encore gagner ? »,  
*L'Express*, le 5 octobre 2011. Web. 26 juin 2012.
- Vigogne, Ludovic, « Alliot-Marie rêve d'être candidate », *Le Parisien*,  
le 25 septembre 2006. Web. 24 décembre 2012.
- Vigoureux, Caroline, « ...déception chez ceux d'Aubry »,  
*Le Journal du Dimanche*, le 16 octobre 2011. Web.  
26 juin 2012.
- Wenz-Dumas, François, « Marine Le Pen, la montée en nuisance »,  
*Libération*, le 17 janvier 2011. Web. 3 août 2012.
- Wesfreid, Marcelo, « Martine Aubry, la cheftaine du PS », *L'Express*,  
le 28 janvier 2009. Web. 29 juillet 2013.
- . « Royal, “l'indignée” », *L'Express*, le 9 septembre 2011. Web.  
30 avril 2012.
- Wesfreid, Marcelo, « Aubry : toutes griffes dehors », *L'Express*,  
le 9 septembre 2011. Web. 30 avril 2012.
- Wieder, Thomas, « Martine Aubry adresse une “Lettre aux Français” pour  
relancer sa campagne », *Le Monde*, le 24 août 2011. Web.  
24 juillet 2012.
- . « Carte : Royal ne séduit pas les quartiers populaires »,  
*Le Monde*, le 11 octobre 2011. Web. 24 juillet 2012.
- Wieder, Thomas et d'Allonnes, David Revault, « Martine Aubry ne sera  
pas au gouvernement », *Le Monde*, le 16 mai 2012. Web.  
5 décembre 2014.
- Zennou, Albert, « Martine Aubry, candidate préférée de la droite ? »,  
*Le Figaro*, le 11 octobre 2011. Web. 27 avril 2012.

## **Interventions**

Veil, Simone, Intervention lors d'un colloque au Sénat sur « Femmes et pouvoir (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles) », Archives du Sénat, le 8 mars 2004. Web. 22 avril 2012.

Zimmerman, Marie-Jo, Intervention lors de la Proposition de loi No 1850, Archives de l'Assemblée nationale, le 13 octobre 1999. Web. 11 décembre 2011.

## Sondages

- Harris Interactive, Sondage « Intention de vote pour le 1<sup>er</sup> tour de l'élection présidentielle de 2012 » réalisé les 5 et 6 mars 2011 pour *Le Parisien*. Web. 22 septembre 2011.
- Ifop, Sondage mené les 16 et 17 mai 1991 pour *Le Journal du Dimanche*. Imprimé.
- . Sondage « Le Top 50 des Français qui comptent » réalisé du 6 à 11 juillet 2000 pour *Le Journal du Dimanche*. Web. 13 juillet 2012.
- Ipsos, Tableau de bord réalisé du 9 au 11 décembre 1999 pour *Paris Match*. Web. 23 novembre 2012.
- . Le Baromètre de l'action politique réalisé chaque mois pour *Le Point*. Web. Dates diverses.
- TNS Sofres, Cote d'avenir réalisé chaque mois pour *Figaro Magazine*. Web. Dates diverses.
- Viavoice, Sondage réalisé les 13 et 14 janvier 2011 pour *Libération*. Web. 16 août 2012.
- . Sondage réalisé les 5 et 6 janvier 2012 pour *Libération*. Web. 16 août 2012.
- . Sondage réalisé les 12 et 13 avril 2012 pour *Libération*. Web. 16 août 2012.

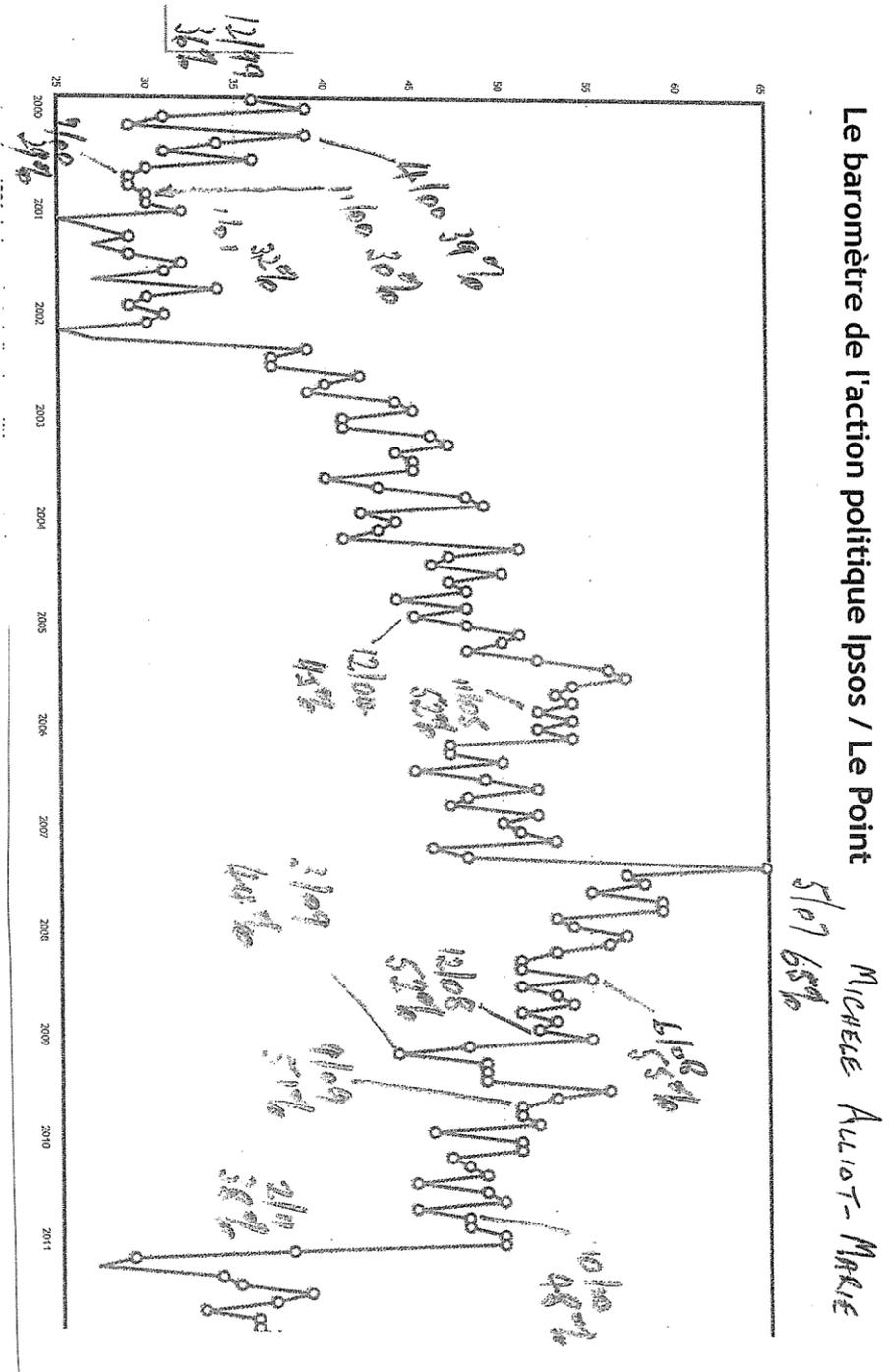
## **Appendice 1 Le Baromètre de l'action politique Ipsos/Le Point**

Lancé en 1996, le baromètre de l'action politique mesure chaque mois la popularité du chef de l'Etat, du Premier ministre et des principaux leaders politiques français. Pour chaque vague, Ipsos interroge au téléphone un échantillon d'environ 1000 personnes, représentatif de la population française âgée de 18 ans et plus. L'échantillon est construit selon la méthode des quotas (sexe, âge, profession, catégorie d'agglomération et région). La question posée est la suivante :

**"Quel jugement portez-vous sur l'action des personnalités politiques suivantes ?".**

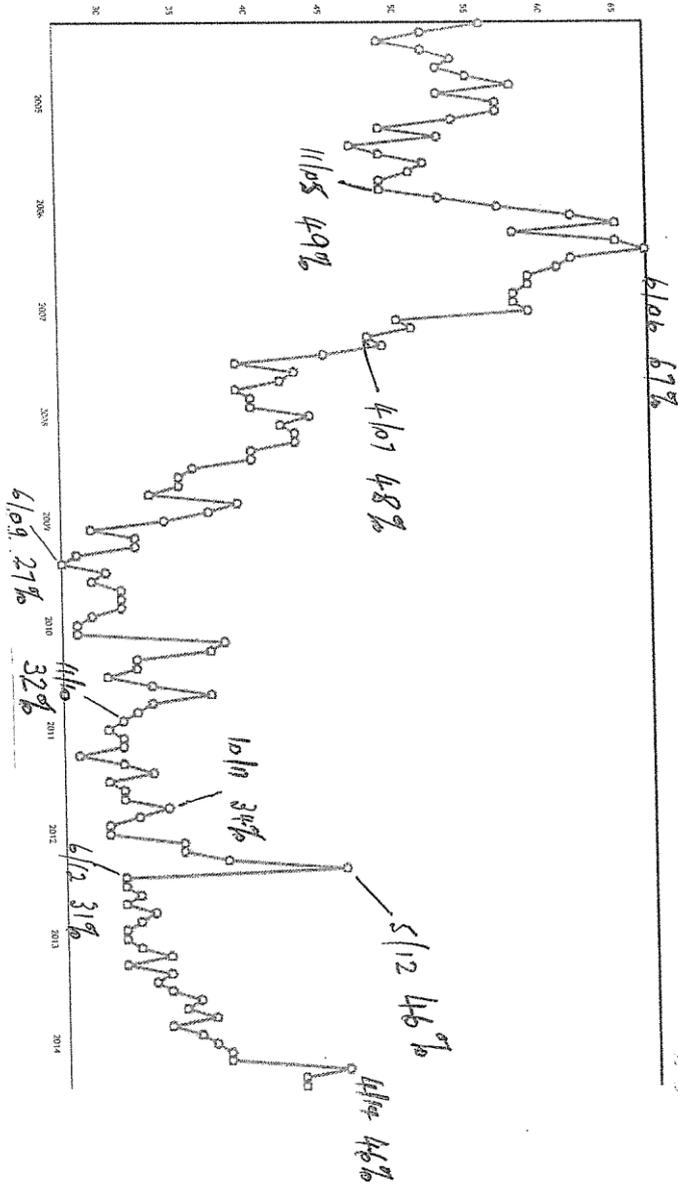
Le total "Favorable" regroupe les réponses "très favorable" et "plutôt favorable", le sous total "Défavorable" regroupe les réponses "plutôt défavorable" et "très défavorable", le taux de NSP correspond à la part de personnes qui Ne Se Prononcent pas.

**Appendice 1 Le Baromètre de l'action politique Ipsos/Le Point – Michèle Alliot-Marie**



**Appendice 1** Le Baromètre de l'action politique Ipsos/Le Point –  
Ségolène Royal

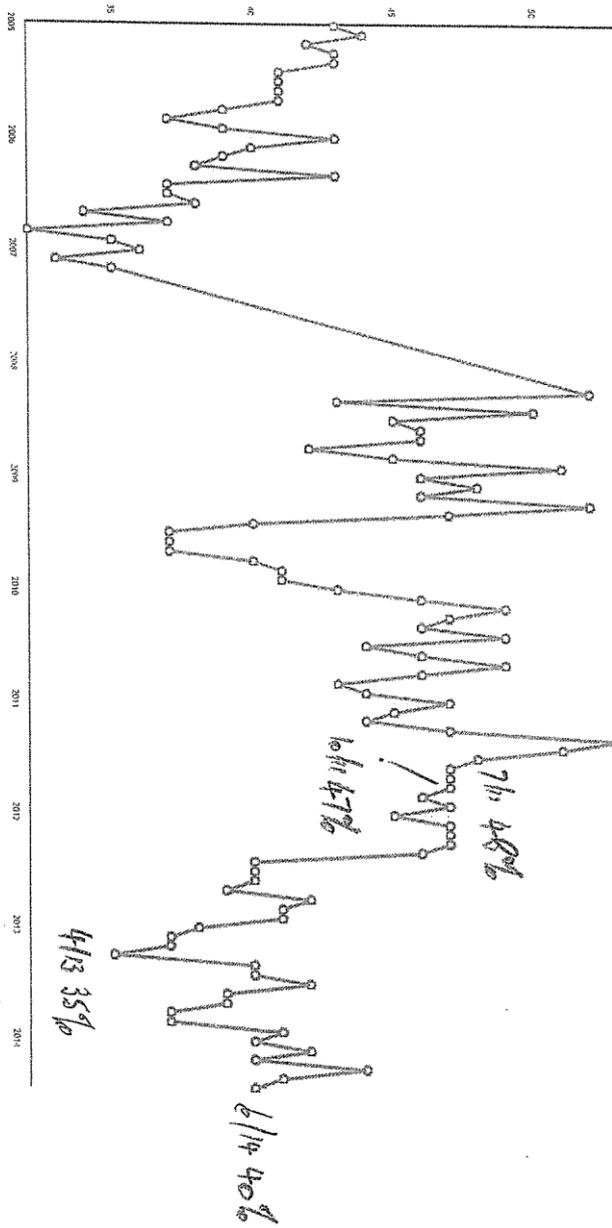
**Le baromètre de l'action politique Ipsos / Le Point**  
SÉGOLENE ROYAL



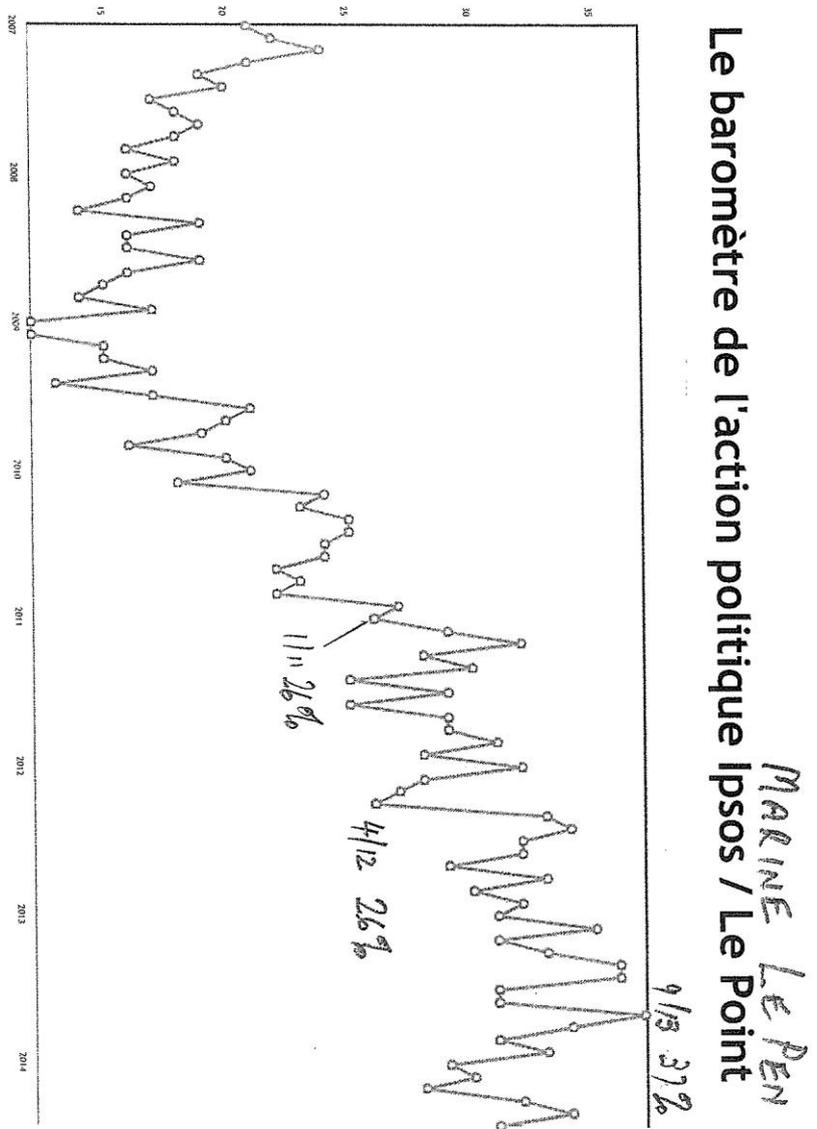
**Appendice 1 Le Baromètre de l'action politique Ipsos/Le Point –  
Martine Aubry**

**Le baromètre de l'action politique Ipsos / Le Point**

MARTINE AUBRY



**Appendice 1 Le Baromètre de l'action politique Ipsos/Le Point – Marine Le Pen**

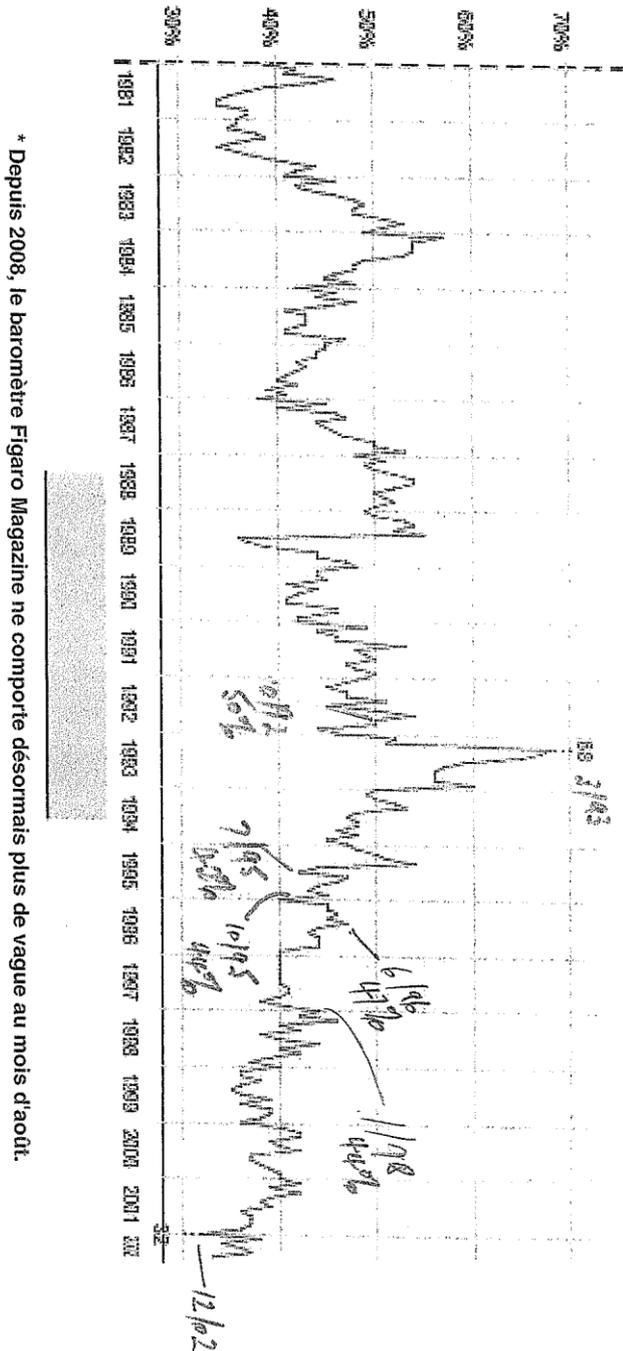


**Appendice 2 Cote d'avenir TNS Sofres/*Figaro Magazine***

**Question :** « Voulez-vous me dire si vous souhaitez lui voir jouer un rôle important au cours des mois et des années à venir ? »

Appendice 2 Cote d'avenir TNS Sofres/Figaro Magazine –  
 Simone Veil

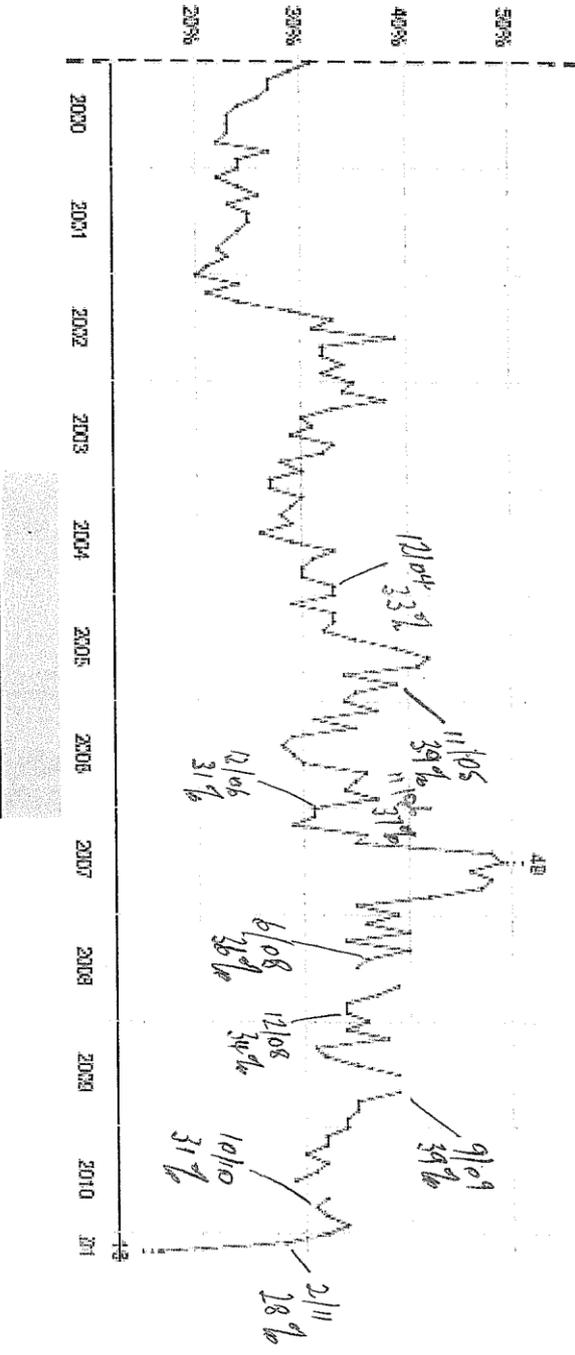
**Cote d'avenir - Simone Veil**  
 Source : Baromètre TNS Sofres / Figaro-Magazine  
 Ensemble des Français (%)



\* Depuis 2008, le baromètre Figaro Magazine ne comporte désormais plus de vague au mois d'août.

**Appendice 2 Cote d'avenir TNS Sofres/Figaro Magazine –  
Michèle Alliot-Marie**

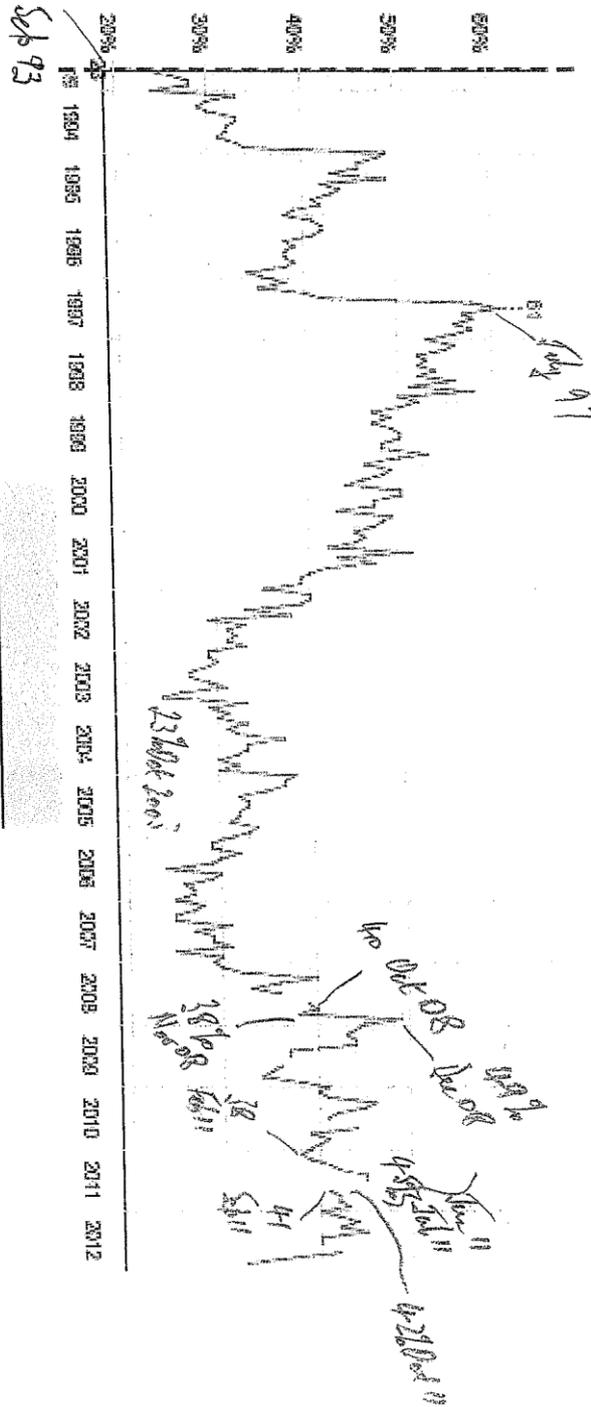
**Cote d'avenir - Michèle Alliot-Marie**  
**Source : Baromètre TNS Sofres / Figaro-Magazine**  
**Ensemble des Français (%)**



\* Depuis 2008, le baromètre Figaro Magazine ne comporte désormais plus de vague au mois d'août.

**Appendice 2 Cote d'avenir TNS Sofres/Figaro Magazine –  
Martine Aubry**

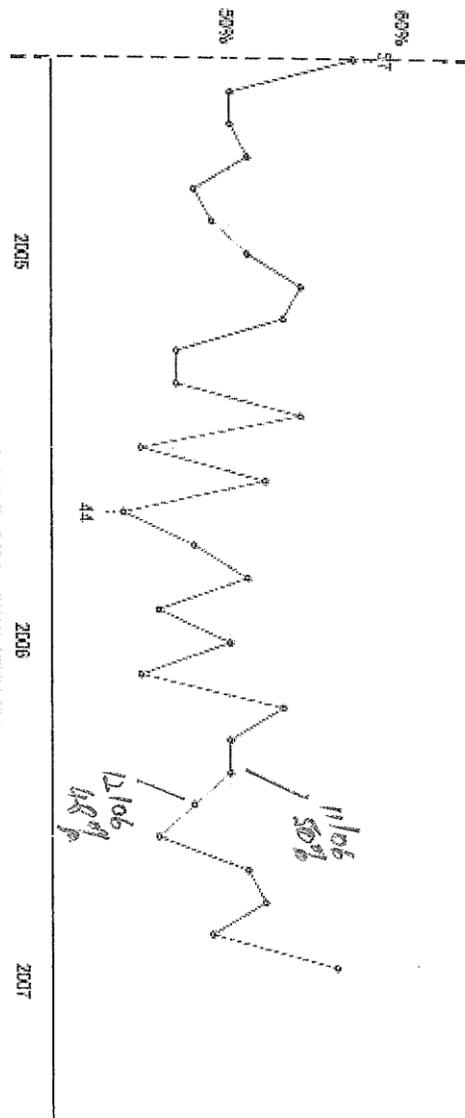
**Cote d'avenir - Martine Aubry**  
**Source : Baromètre TNS Sofres / Figaro-Magazine**  
 Ensemble des Français (%)



\* Depuis 2008, le baromètre Figaro Magazine ne comporte désormais plus de vague au mois d'août.

Nicolas Sarkozy

Cote d'avenir - Nicolas Sarkozy  
Source : Baromètre TNS Sofres / Figaro-Magazine  
Ensemble des Français (%)



\* Depuis 2006, le baromètre Figaro Magazine ne comporte désormais plus de vague au mois d'août.

### **Appendice 3 Sondage Ifop pour *Paris Match***

**Question :** Pour chacune des personnalités suivantes, dites-moi si vous en avez une excellente opinion, une bonne opinion, une mauvaise opinion, une très mauvaise opinion ou si vous ne la connaissez pas suffisamment ?

**Appendice 3 Sondage Ifop pour Paris Match – Marine Le Pen  
 Décembre 2010/Janvier 2011**

**– Récapitulatif : Total bonne opinion –**

Classement Janvier 2011	Classement Décembre 2010 <sup>(*)</sup>	Nom des personnalités	Rappel Décembre 2010 (%)	Janvier 2011 <sup>(**)</sup> (%)
31	(30)	Roselyne Bachelot .....	40	39
32	(33)	Chantal Jouanno.....	36	38
33	(32)	Manuel Valls .....	38	38
34	(29)	Luc Chatel.....	40	37
35	(35)	Nicolas Sarkozy .....	36	37
36	(39)	Brice Hortefeux .....	33	34
37	(31)	Ségolène Royal .....	40	34
38	(38)	Pierre Moscovici.....	33	33
39	(43)	Jean-Luc Mélenchon .....	32	33
40	(37)	Cécile Duflot.....	33	32
41	(36)	Benoît Hamon .....	35	32
42	(40)	Marine Le Pen .....	33	31
43	(47)	Nadine Morano .....	29	30
44	(42)	Arnaud Montebourg .....	32	30
45	(45)	Vincent Peillon .....	29	29
46	(41)	Bruno Le Maire.....	32	29
47	(44)	Eric Woerth .....	32	29
48	(46)	Laurent Wauquiez.....	29	28
49	(48)	Jean-Marie Le Pen .....	25	20
50	(49)	Nicolas Dupont-Aignan .....	20	18

(\*) Rappel du classement du mois précédent.

(\*\*) Les personnalités ex aequo ont été classées selon les décimales.

(-) Non testé lors de l'enquête précédente

**Appendice 3 Sondage Ifop pour Paris Match – Marine Le Pen  
Juillet/Septembre 2011**

– Récapitulatif : Total bonne opinion –

Classement Septembre 2011	Classement Juillet 2011(*)	Nom des personnalités	Rappel Juillet 2011 (%)	Septembre 2011(**)
31	(37)	Pierre Moscovici .....	37	38
32	(38)	Arnaud Montebourg .....	36	38
33	(35)	Luc Chatel.....	38	38
34	(39)	Jean-Luc Mélenchon .....	36	38
35	(32)	Nicolas Sarkozy .....	41	37
36	(41)	Laurent Wauquiez.....	34	36
37	(33)	Eric Besson .....	39	36
38	(44)	Claude Guéant .....	32	35
39	(40)	Bruno Le Maire.....	35	34
40	(36)	Cécile Duflot.....	37	34
41	(42)	Benoît Hamon .....	34	33
42	(34)	Ségolène Royal .....	39	33
43	(46)	Brice Hortefeux .....	31	32
44	(43)	Marine Le Pen .....	33	32
45	(45)	Nadine Morano .....	31	31
46	(48)	Vincent Peillon .....	25	30
47	(47)	Gérard Longuet.....	27	29
48	(-)	Gérard Larcher.....	(-)	26
49	(49)	Nicolas Dupont-Aignan .....	19	20
50	(50)	Jean-Marie Le Pen .....	18	19

(\*) Rappel du classement du mois précédent.

(\*\*) Les personnalités ex aequo ont été classées selon les décimales.

**Appendice 3 Sondage Ifop pour Paris Match – Marine Le Pen  
Mars/Avril 2012**

– Récapitulatif : Total bonne opinion –

Classement Avril 2012	Classement Mars 2012 <sup>(*)</sup>	Nom des personnalités	Rappel Mars 2012 (%)	Avril 2012 <sup>(**)</sup> (%)
31	(35)	Hervé Morin .....	37	40
32	(32)	Ségolène Royal .....	39	40
33	(28)	Nicolas Sarkozy .....	41	40
34	(33)	Benoît Hamon .....	37	38
35	(46)	Nicolas Dupont-Aignan .....	27	38
36	(37)	Laurent Wauquiez.....	35	37
37	(30)	Roselyne Bachelot .....	40	37
38	(39)	Cécile Duflo.....	34	36
39	(34)	Luc Chatel .....	37	36
40	(41)	Claude Guéant .....	33	35
41	(40)	Marine Le Pen .....	34	35
42	(43)	Michel Sapin .....	31	34
43	(38)	Bruno Le Maire .....	34	33
44	(45)	Gérard Longuet.....	29	30
45	(44)	Vincent Peillon .....	29	29
46	(-)	Jean-Marc Ayrault .....	(-)	28
47	(48)	Nadine Morano.....	24	27
48	(47)	Brice Hortefeux .....	26	27
49	(49)	Najat Vallaud-Belkacem.....	20	23
50	(50)	Jean-Marie Le Pen .....	18	18

(\*) Rappel du classement du mois précédent.

(\*\*) Les personnalités ex aequo ont été classées selon les décimales.

(-) Non testé lors de l'enquête précédente

## Appendice 4

### Les évènements à la suite de 30 juin 2012, la date de terminaison de cette thèse

Comme la période de l'examen de la carrière des femmes se termine le 30 juin 2012, il convient de regarder rapidement ce qu'elles sont devenues depuis.

La vie politique de Mmes Cresson et Veil est terminée à cette date, aussi n'y a-t-il pas d'évènements à signaler à leur sujet. S'agissant de Mme Alliot-Marie, sa vie politique comme ministre se termine le 27 février 2011, date à laquelle elle démissionne de son poste de ministre d'État, ministre des Affaires étrangères et européennes. Elle est battue dans les législatives de 2012, et de ce fait ne participe plus aux affaires nationales depuis cette date. Cependant, elle est élue députée européenne en 2014. Ségolène Royal revient, le 2 avril 2014, au gouvernement comme ministre de l'Écologie, du Développement durable et de l'Énergie. Elle occupe toujours ce poste. S'agissant de Martine Aubry, elle exerce toujours ses responsabilités de maire de Lille. En 2014, dans les semaines avant les municipales qui se déroulent le 23 et le 30 mars, des bruits circulent au sujet du poste de Premier ministre. Pour certains, Martine Aubry est en lice, même si elle le renie. Thierry de Cabarrus, dans *Nouvelobs* du 15 février 2014, publie un article intitulé « Martine Aubry à Matignon : 10 (bonnes) raisons pour François Hollande de la nommer »<sup>590</sup>.

---

<sup>590</sup> Thierry de Cabarrus, « Martine Aubry à Matignon : 10 (bonnes) raisons pour François Hollande de la nommer », *Nouvelobs*, le 15 février 2014.

Cependant, cette nomination ne se réalise pas. Elle n'intervient plus dans la politique nationale que comme adhérente au Parti socialiste.

Étant la plus jeune des six femmes, il n'est pas surprenant que Mme Le Pen soit toujours active dans la politique. Elle est à ce jour présidente du Front national, et dans ce rôle elle assiste à la progression du parti. Elle occupe toujours ses postes de députée européenne et de conseillère régionale du Nord-Pas-de-Calais. Si, comme nous l'avons constaté au chapitre 1, Marine n'a pas réussi aux législatives de 2012, l'année 2014 sera meilleure pour elle. Gagnant un seul siège aux élections de 2012, le Front national en obtient 62 en 2015. Pour Marine, c'est le signe que sa politique reçoit l'approbation d'une proportion croissante des Français. Cependant, c'est la rupture avec son père qui domine sa vie politique. Selon Guillaume Stoll dans *Le Nouvel Observateur* du 3 avril 2015, lors d'une interview entre Jean-Marie Le Pen et Jean-Jacques Bourdin sur BFMTV le 2 avril 2015 le père répète encore une fois que « les chambres à gaz [à la second guerre mondiale] étaient un détail de histoire »<sup>591</sup>. Dans une autre interview avec *Rivarol*, l'hebdomadaire d'extrême droite et pétainiste, il répète ce commentaire et attaque sa fille et d'autres responsables du Front national qui l'ont condamné<sup>592</sup>. Marine y réagit immédiatement : Paul Laubacher, dans *Le Nouvel Observateur* du 8 avril 2015, note qu'elle publie un communiqué dans lequel elle annonce « qu'elle “ s'oppose ” à la candidature de son père ... aux élections

---

<sup>591</sup> Guillaume Stoll, « Dans la famille Le Pen, je voudrais le père, la fille et “le détail de l'histoire” », *Le Nouvel Observateur*, le 3 avril 2015.

<sup>592</sup> Paul Laubacher, « Jean-Marie Le Pen dans *Rivarol* : “L'on n'est jamais trahi que par les siens” », *Le Nouvel Observateur*, le 7 avril 2015.

régionales de décembre en Provence-Alpes-Côte d'Azur ». Laubacher observe que « c'est la première fois qu'elle envisage des sanctions contre son père malgré ses nombreux dérapages »<sup>593</sup>. Le 5 mai 2015, elle annonce la suspension de son père du parti, et le lancement d'une procédure d'éviction de son poste de président d'honneur. Le père conteste la légalité de ces actions, et la cour lui porte un jugement favorable. Cependant, le 20 août 2015, il est convoqué devant le bureau exécutif du FN. Marine brille par son absence de cette réunion « pour ne pas “être juge et partie” »<sup>594</sup>. Le bureau exécutif annonce l'exclusion de son président d'honneur du parti. Le Pen signale « qu'il contesterait en justice la décision »<sup>595</sup>.

---

<sup>593</sup> Paul Laubacher, « Entre Marine Le Pen et son père, “la rupture est désormais totale” », *Le Nouvel Observateur*, le 8 avril 2015.

<sup>594</sup> « Marion Maréchal-Le Pen : “J'étais contre l'exclusion de mon grand-père” », *Le Monde*, le 22 août 2015.

<sup>595</sup> *Ibid.*